



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

COLUMBIA LIBRARIES OFFSITE



1002128535

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY



GIVEN BY

Antoine Sabatier.



10

D

DE

L

time

DICTIONNAIRE
DES PASSIONS,
DES VERTUS,
ET
DES VICES.

Tome I.

DICTIONNAIRE DES PASSIONS, DES VERTUS, ET DES VICES,

OU

*RECUEIL des meilleurs Morceaux
de Morale - pratique, tirés des
Auteurs anciens & modernes, étran-
gers & nationaux.*

Par l'Auteur des trois Siècles de la Littérature.

Vilius argentum est auro, virtutibus aurum. HORAT.

TOME PREMIER.



A PARIS;

Chez LAPORTÉ, Libraire, rue des Noyers.

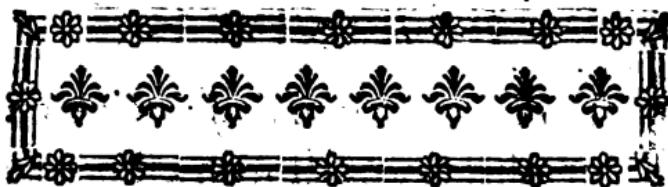
M, D G C, L X X V I.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Sabater, Antonia

19-39031
2 vols.

170
Sal3



P R E F A C E.

PRÈS la multitude de Dictionnaires qu'on a publiés depuis quelque tems, on pourroit se croire dispensé de faire paroître celui-ci; mais nous osons dire que de l'énorme quantité d'ouvrages de ce genre, il est un de ceux dont on a véritablement besoin. La physique, l'histoire, la théologie, toutes les sciences, en un mot, traitées en abrégé dans mille compilations différentes, ne peuvent que perdre par la facilité qu'on a, par ce moyen, d'en prendre une teinture legere & superficielle. Les esprits médiocres ou paresseux, contents de quelques petites notions,

a iii

ne se donnent jamais la peine de percer plus avant. Il n'en est pas de même de la morale : les préceptes les plus courts , les définitions les plus abrégées sont toujours capables d'instruire , de toucher , de porter au bien. Il est vrai que le plus grand nombre des Auteurs qui ont traité cette matière , se sont répandus dans des spéculations à travers desquelles il est difficile de reconnoître le vrai & le bon , qui s'y trouvent noyés dans mille choses inutiles. Après avoir lu beaucoup d'ouvrages sur les mœurs , beaucoup de dissertations sur le vice & la vertu , il arrive souvent qu'on n'en est pas plus avancé dans l'horreur de l'un , que dans l'amour de l'autre. Il a donc fallu remédier à cet inconvénient ; c'est ce qu'on s'est proposé dans cet

ouvrage. On n'y trouvera ni la longueur des traités, ni la sublimité des spéculations, ni l'appareil du style dogmatique ; mais des définitions claires, des règles pratiques, des sentimens bien analysés, bien présentés, en un mot, tout ce qui porte à agir. Les lecteurs de tous les âges, de tous les états, de toutes les conditions pourront y puiser ces impressions qui remuent l'ame & qui la portent à aimer ses devoirs, en les lui faisant connoître. Que servent aux hommes tant de discours sur l'origine des passions ? La plupart ne les lisent point; & ceux qui les lisent, perdent, au milieu des accès de l'en-nui, tout le fruit qu'ils pourroient en retirer.

On a évité cet inconvénient dans cet abrégé ; tout y est court, pré-
a iv

cis ; tout y est pratique. On y a rassemblé ce qu'il y a de meilleur dans les ouvrages qui traitent des passions, des vertus, & des vices. On a eu recours même à ceux qui sont le moins connus, le défaut de célébrité n'excluant point quelques traits capables d'en donner eux-mêmes, s'ils étoient en plus grand nombre.

On ne pourra rien reprocher à l'Editeur sur la fidélité avec laquelle tous les morceaux ont été transcrits, & sur l'attention scrupuleuse à citer exactement les *a Au-*

(a) Les articles marqués de trois ***, sont de l'Editeur; ceux qui sont marqués d'une *, sans nom d'auteur ni d'ouvrage, sont tirés d'un Recueil manuscrit dont M. Sticotti est l'auteur, & qu'il a bien voulu nous communiquer, quoiqu'il soit sur le point de le mettre au jour; ces derniers articles sont en très-petit nombre.

teurs ou les ouvrages d'où on les a tirés.

Tous ceux qui voudront travailler sur les passions, les vertus ou les vices, sont sûrs de trouver dans ce petit Dictionnaire de quoique leur fournir des idées, échauffer leur imagination, & disposér leur cœur à communiquer aux autres cette sensibilité, cette touche vive & frapante, sans laquelle on ne doit point entreprendre de montrer aux hommes leur devoir. Enfin le but qu'on s'est proposé, est de fournir aux lecteurs, dans tous les genres de vertu, ce qu'il y a de plus instructif, & de plus propre à les rendre eux-mêmes meilleurs.

Nous n'avons pas envisagé la gloire dans une pareille entreprise : nous savons le peu de cas qu'on fait

PREFACE.

des compilateurs ; mais celui qui publie cet ouvrage a vis à-vis de lui-même le témoignage d'avoir fait, par le seul motif du bien public, ce que tant d'autres ont fait par intérêt ou par vanité.

M. L. S. D. C. E. A. D. C. D.



NOMS DES AUTEURS

Cités dans ce Dictionnaire.

Jacques *Abadie*.M. *Adisson*, auteur
Anglois.M. *d'Alembert*.M. *Amelot de la Houf-
saye*.L'empereur *Antonin*.*Aristote*.M. *d'Aumont*.Bacon, auteur
Anglois.M. *Barbeyrac*.M. l'abbé *Batteux*.M. de la *Beaumelle*.M. l'abbé de *Bellegarde*.M. *Bellin*.M. le C. de *Bernis*.M. de *Bignicourt*.M. l'abbé le *Blanc*.*Boileau*.*Bosſuet*.*Bourdaloue*.M. du *Breil*

NOMS DES AUTEURS.

- La Bruyere.
M. de Buffon.
M. le comte de Bussy-Rabutin.
M. Cahusac.
M. Caire.
M. Caraccioli.
Le pere Castel.
Chambers.
M. l'abbé de la Chambre.
M. Champion le J.
Charon.
Le pere Cheminais.
Cicéron.
M. l'abbé Condillac.
Confucius, auteur Chinois.
Pierre Corneille.
M. Crébillon.
Cusu, auteur Chinois.
Madame Dacier.
Dancourt.
M. Deleyre.
M. l'abbé Desfontaines.
M. Desmahis.
Despréaux.
M. Destouches.

- M. Diderot.
- M. Diogene Laërce.
- M. Du Breil.
- M. Duclos.
- M. l'abbé Duguet.
- M. Erasme.
- M. Epidôte.
- M. de S. Evremonde.
- M. de Fénelon.
- M. Fléchier.
- M. La Fontaine.
- M. de Fontenelle.
- M. Formey.
- M. Frédéric, roi de Prusse.
- M. Fréron.
- M. l'abbé Girard.
- M. Goldoni.
- M. Gordon, auteur Anglois.
- M. Gréffet.
- M. Harnoncourt.
- M. la Harpe.
- M. Hélvétius.
- M. Horace.
- M. Huet.

six NOMS DES AUTEURS.

M. Hume, auteur
Anglois.

M. le chevalier de Jaucourt.
Juvénal.

M. l'abbé de Laporte.
Madame *Lambert.*

M. Létau.

M. l'abbé de Londres.
M. l'abbé de *Lille.*

Locke, auteur
Anglois.

Madame de *Maintenon.*

Le pere *Mallebranche.*

M. l'abbé *Mallet.*

Marc-Aurele ou Antonin, em-
pereur.

M. Margency.

M. Marivaux.

M. Marmontel.

M. du Marsais.

M. Millot.

Montagne.

M. de Montesquieu.

M. Montresor.

M. de la Mothe-Houdard.

NOMS DES AUTEURS.

La Mothe-le-Vayer.

Naudé, Parisien.

*M. de Nesmon, archev.
de Toulouse.*

M. Neuville.

Nicole.

M. Noller.

M. l'abbé d'Olivet.

Oxenstiern.

Pascal.

Pavillon.

M. Pecquet.

M. de Pezai.

Platon.

Pline le Jeune.

Plutarque.

Pope, auteur Anglais.

Puffendorf, auteur Allemand.

Racine.

M. l'abbé de S. Réal.

Le C. de Retz.

Madame Riccoboni.

La Rochefoucault.

M. Rollin.

M. Romilly le fils.

M. l'abbé Roubaud.

•vj Noms des Auteurs:

J. B. Rousseau.

J. J. Rousseau de Genève.

M. Ruy Gomez.

M. Sabatier de C.

M. Sacy.

M. Salomon.

M. Saurin, pasteur à la Haye.

Senèque.

M. Siméon Valette.

Madame de Sévigné.

Socrate.

Madame de Staal.

Le roi Stanislas.

Tacite.

M. l'abbé Terrasson.

Théophraste.

M. Thomas.

M. Toussaint.

M. l'abbé Trublet.

M. de Vandeneffe.

M. de Vauvenargue.

Viruvey.

M. de Voltaire.

M. l'abbé Yvon.

Fin de la Table des Auteurs,

DICT.



DICTIONNAIRE *DES PASSIONS,* DES VERTUS ET DES VICES.



ABATTEMENT.

ABATTEMENT est un état de foibleesse qui vient du corps ou de l'esprit. L'abattement du corps vient de la fatigue ou de la maladie : l'abattement de l'esprit est un état de l'ame qui succombe sous le poids de ses chagrins & de ses peines.

Cet état dégrade l'homme. Le sage ne se laisse point abattre par les malheurs ; il les surmonte , parce qu'il scéait qu'il n'y a point de maux dans la vie auxquels il n'y ait du remede ; & quand même il n'y en auroit pas , ce seroit toujours une folie de s'en affliger, puisque cela ne serviroit de rien.

* *Dicit. phil.*

D. des Pas. T. I.

A

ABJECTION. *Voyez BASSESSÉ*

ABNEGATION.

L'abnégation est une vertu de religion par laquelle nous renonçons à nos passions, à nos plaisirs & à nos intérêts, dans la vue du salut. M. de Fénélon dit que l'abnégation de soi-même, recommandée dans l'Evangile, ne consiste pas dans une haine absolue de nous-mêmes, mais de notre corruption. ***

ABOMINABLE, DÉTESTABLE,
EXÉCRABLE.

L'idée primitive & positive de ces mots est une qualification de mauvais au suprême degré. Leur différence consiste en ce qu'*abominable* paroît avoir un rapport plus particulier aux mœurs; *détestable*, au goût; & *exécrable*, à la conformation. Le premier marque une sale corruption; le second, de la dépravation; & le dernier, une extrême difformité.

Ceux qui passent d'une dévotion superstitieuse au libertinage, s'y plongent ordinairement dans ce qu'il y a de plus abominable. Tels mets sont aujourd'hui traités de détestables, qui faisoient chez nos peres l'honneur des meilleurs repas. Les richesses embellissent aux yeux d'un homme inté-

ressé la plus exécrable de toutes les créatures. * *M. Diderot.*

ABSTINENCE.

L'abstinence est une vertu par laquelle on s'abstient de certaines choses, pour pratiquer un précepte de morale ou de religion. Ce mot s'emploie aussi quelquefois pour marquer la modération des alimens & des plaisirs; mais c'est alors confondre l'abstinence avec la sobriété, ou la tempérance. ***

ABSTRACTION.

L'abstraction est un manque d'attention causé par nos propres idées intérieures, qui nous occupent si fortement, qu'elles nous empêchent d'être attentifs à autre chose qu'à ce qu'elles nous présentent. L'abstraction diffère de la distraction, en ce que celle-ci consiste dans un manque d'attention causé par un nouvel objet extérieur. On est absent lorsqu'on ne pense à aucun objet présent, ni à rien de ce qu'on dit; & l'on est distrait, lorsqu'on regarde un autre objet que celui qu'on nous propose, ou qu'on écoute d'autres discours que ceux qu'on nous adresse.

La rêverie produit des abstractions, & la curiosité cause des distractions. L'abstraction fait perdre le fruit de la conversation; & la distraction dérange l'économie de la

A ij

[A C C]

société. Les passions fortes & nouvelles nous rendent ordinairement abstraits. L'é-tourderie, la vivacité, la jeunesse, nous rendent souvent distraits. *Voyez l'article suivant.*

ABSTRACT, DISTRAIT.

Un esprit abstrait, c'est un esprit inattentif, occupé uniquement de ses propres pensées, qui ne pense à rien de ce qu'on lui dit. Un auteur, un géometre, sont souvent abstraits. Une nouvelle passion rend abstrait : ainsi nos propres idées nous rendent abstraits ; au lieu que *distrait* se dit de celui qui, à l'occasion de quelque nouvel objet extérieur, détourne son attention de la personne à qui il l'avoit d'abord donnée, ou à qui il devoit la donner. *Abstrait* marque une plus grande inattention que *distrait*. Il semble qu'*abstrait* marque une inattention habituelle ; & *distrait* en marque une passagere à l'occasion de quelque objet extérieur.

* *M. Dumarais.* Voyez *Distraction.*

ACCIDENTS.

Les accidentis sont de fâcheux événemens : l'homme sage ne peut pas toujours les prévenir ; mais il n'en est pas de si malheureux dont il ne puisse tirer quelque avantage. ***

Les accidentis qui sont les suites de l'imprudence éclairent rarement, & corrigent

plus rarement encore le défaut qui les attire. Le philosophe ne s'en étonne pas ; le faible y succombe ; l'homme vertueux les soutient & les subjugue. ***

En réfléchissant combien il peut arriver d'accidens dans la vie , on doit regarder comme une grace tous les instans où l'on n'en éprouve point. Que doit-on penser de ceux qui s'en étonnent ? Que doit-on penser de ceux qui ne travaillent point à affermir leur ame contre les atteintes qui peuvent y porter ? * *M. S. de C.*

Il est des accidens inévitables : ceux-ci n'humilient point , & ne sont capables d'affliger que l'homme médiocre. Il en est qu'on pourroit éviter : ceux-là doivent servir à en prévenir d'autres. * *Id. Voyez Adversités.*

A C T I O N S.

Tout le mérite de nos actions vient du motif qui les produit , & de leur conformité à la loi éternelle ; mais toute leur gloire est dûe aux circonstances avantageuses qui les accompagnent , & à la faveur qu'elles trouvent dans les préventions humaines. * *M. L. Girard.*

Une bonne action tire son prix de la modestie & du désintéressement de celui qui l'a faite. Se glorifier d'une bonne action , c'est en perdre tout le mérite. ***

Quand notre conscience justifie nos ac-
A iiij

tions, tous les autres suffrages nous sont inutiles.* *S. D. C.*

Il n'y a point de contentement égal à celui qui naît d'une bonne action ; mais tenons pour maxime que le fruit que nous devons retirer de nos bonnes actions, est de les avoir faites. * *Seneque.*

Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyoit les motifs qui les produisent.

Si les hommes entendoient bien leurs intérêts, ils ne commettoient point de mauvaises actions, parce que la peine ou le remords les suit toujours de près. * *Pensées mor. & crit.*

Nous ne devons point prêter de mauvais motifs aux actions louables, & nous devons toujours en tenir compte à ceux qui les font.

On ne doit pas juger un homme sur quelques actions, mais sur la continuité ou la chaîne de ses actions, sur sa conduite, en un mot. L'homme le plus vertueux peut faire des fautes : ce seroit ne pas connoître l'humanité, que de l'en croire incapable : de même l'homme le plus méchant peut faire de bonnes actions, & il n'en est pas, pour cela, moins méchant. ***

ADMIRATION.

Par le mot *admiration*, on entend une

subite surprise de l'ame qui fait qu'elle se porte à considérer avec attention les objets qui lui semblent rares & extraordinaires : ainsi, à proprement parler, l'admiration n'est pas un jugement déterminé de l'esprit, mais plutôt une suspension de l'ame, qui, frappée tout d'un coup de la perception d'un objet rare, s'arrête sans prendre d'autre parti que celui de considérer cet objet qui lui paroît extraordinaire.

Voici les regles que la raison donne à l'homme, quand il est surpris de cette passion.

La premiere est de suspendre son jugement ; la seconde d'examiner attentivement l'objet de son admiration ; la troisième, de n'en point juger par la surprise dans laquelle la premiere perception qu'il en a le fait entrer ; la quatrième, de n'en point juger encore ni par sa nouveauté, ni par sa rareté ; la cinquième enfin d'en juger parce qui nous doit conduire dans tous nos jugemens, c'est-à-dire, par la connoissance claire & distincte de l'objet. * *Recueil de Pensées morales.*

Il faut mettre une très-grande différence entre admirer une chose d'une admiration de raison & de jugement, après l'avoir attentivement considérée, & admirer une chose que la premiere perception d'un objet excite par sa rareté. Les gens d'esprit, & raisonnables, n'admirent les choses qu'après les avoir trouvées belles ; les fous admirent presque tout

ce qu'ils voient pour la premiere fois. *

L'admiration est un sentiment de peu de durée. A force de voir un objet, quelque précieux qu'il soit, on se familiarise bientôt avec lui, & dès-lors on cesse de l'admirer. *** Voyez *Etonnement*.

A D O R A T I O N.

L'adoration est l'hommage que la créature rend à son Créateur. Il n'y a que Dieu qui soit digne d'être adoré, parce qu'il n'y a que lui de parfait. Il y a deux sortes d'adorations; la premiere consiste dans l'élévation de notre cœur vers l'Être suprême, dans une soumission à sa volonté, dans les sentimens de notre reconnoissance & de notre amour; la seconde consiste dans les manières établies & prescrites pour lui témoigner ces divers sentimens; & cette adoration se nomme *culte*. Les Déïstes soutiennent que la première suffit; mais la raison nous apprend, sans l'aide de la foi, que toute religion exige un culte, & que les hommes ne peuvent se dispenser d'en avoir un. ***

Le premier devoir de l'homme est d'adorer l'Auteur de la nature, en s'humiliant devant lui, & en se soumettant sans murmure à tous les maux qui affligen l'humanité. Mais il n'est point de vraie adoration, sans une conscience pure & un cœur vertueux. * *M. D. D. Voyez Dieu.*

ADRESSE, SOUPLESSE,
FINESSE, RUSE, ARTIFICE.

L'adresse est l'art de conduire ses entreprises d'une maniere propre à y réussir. La souplesse est une disposition à s'accommorder aux conjonctures & aux événemens imprévus. La finesse est une façon d'agir, secrete & cachée. La ruse est une voie déguisée pour alier à ses fins. L'artifice est un moyen recherché & peu naturel pour l'exécution de ses desseins. Les trois premiers de ces mots se prennent plus souvent en bonne part que les deux autres.

L'adresse emploie les moyens & demande de l'intelligence. La souplesse évite les obstacles, & veut de la docilité. La finesse insinue d'une maniere insensible ; elle suppose de la pénétration. La ruse trompe ; elle a besoin d'une imagination ingénieuse. L'artifice surprend ; il se sert d'une dissimulation préparée.

Les affaires difficiles réussissent rarement, si elles ne sont traitées avec beaucoup d'adresse. Il est impossible de se maintenir dans la faveur, sans être doué d'une grande souplesse. Si l'on n'est pas extrêmement fin, on est bientôt pénétré, à la cour, jusqu'au fond de l'ame. Il n'est pas d'un galant homme de se servir de ruse, excepté en fait de guerre. On est quelquefois obligé d'user d'artifice pour ménager des gens épi-

ADVERSITÉS, AFFLICTIONS.

Les aduersités sont des accidens malheureux ; l'aduersité est l'effet de tous ces accidens. Les accidens sont passagers ; l'aduersité est un état constant de malheurs.

Les aduersités sont si fort inféparables de notre condition, qu'en quelqu'état que nous soyons, nous devons toujours nous y attendre ; c'est le moyen de les rendre moins sensibles.

L'aduersité n'est point un mal réel ; ce n'est que la privation de quelques biens : elle est souvent devenue la fource de nos vertus, & conséquemment de notre bonheur. * *Dicit. philos. Voyez Infortune.*

Ingrats & aveugles, nous méconnoissons les avantages de notre état : des actions de graces sont dûes au ciel, de ce que les ténèbres de l'ignorance, qui couvrent notre berceau, se dissipent avec le tems, & ne nous empêchent pas d'appercevoir mille objets ravissans. Si j'étois venu au monde, doué de toutes les sciences, mon cœur n'aurait jamais connu ces transports que cause la découverte de quelque nouvelle vérité.

Toute félicité est comparative ; & ceux qui se sont toujours portés bien, ne connoissent point les charmes de la santé. Ce sont d'horribles tourmèns, que ceux qu'éprouve ce goutteux, dont on ne sçauroit

approcher qu'il ne jette un cri de frayeur ; mais à peine ses douleurs , quoique fortes encore , sont-elles à moitié soulagées , qu'il s'imagine être dans le ciel.

Le moissonneur , qui , le front couvert de sueur , aiguise sa faux , souffre moins que l'esclave de la paresse , occupé à jouir de tout sans rien faire , & que sa laborieuse oisiveté rend à charge à lui-même.

Le travail , l'ignorance , les maladies & le besoin , sont des ingrédients de félicité , aussi nécessaires que la faim l'est , pour faire manger avec appétit. Celui qui n'auroit aucune idée des ténèbres de la nuit , n'entendroit rien aux éloges qu'on pourroit faire de la clarté du soleil ; & si jamais aucun rayon de lumiere n'avoit éclairé ses yeux , il ne sçauroit ce que veut dire l'épithete de *noir* appliquée à l'obscurité. * *Pensées angloises.*

Préparez-vous , mon fils , à effuyer les revers de la fortune , & à souffrir divers accidens fâcheux , malgré toute la probité qui pourra se trouver en vous. Ce désordre apparent fait partie de l'ordre exact par lequel ce monde est gouverné : comment seroit-il sans cela le sage prélude d'un séjour à venir , & le noviciat d'une vie infinitement meilleure que celle-ci ? Dans toutes vos adversités , armez-vous de la réflexion & de la patience. Ne vous plaignez jamais avec bassesse ; mais regardez toujours à la Providence , & que votre soumission , votre

résignation, vous mettent au-dessus de votre infortune.* *Avis d'une mere à son fils.*

La raison veut qu'on supporte patiemment l'adversité ; qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles ; qu'on n'estime pas les choses humaines au-delà de leur prix ; qu'on n'épuise pas, à pleurer ses maux, les forces qu'on a pour les adoucir ; & qu'enfin l'on songe quelquefois qu'il est impossible à l'homme de prévoir l'avvenir, & de se connoître assez lui-même pour sçavoir si ce qui lui arrive est un bien ou un mal pour lui. C'est ainsi que se comportera l'homme judicieux & tempérant, en proie à la mauvaise fortune. Il tâchera de mettre à profit ses revers même, comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le hazard lui amene ; &, sans se lamenter comme un enfant qui tombe & pleure auprès de la pierre qui l'a frappé, il sçaura porter, s'il le faut, un fer salutaire à sa blessure, & la faire saigner pour la guérir.* *J. J. Rousseau.*

La prospérité ressemble à l'indulgence d'une tendre mere qui est le plus souvent la ruine de ses chers fils ; au lieu que l'adversité ressemble à l'amour d'un sage pere qui les exerce par le travail, la fatigue & les châtimens, afin qu'ils acquierent de nouvelles forces, & une valeur à toute épreuve.

Rien de plus admirable & de plus héroï-

que , que de puiser son courage dans le sein même des disgraces , & de revivre à chaque coup qui devroit donner la mort. Mais il n'appartient qu'au vrai Chrétien de nous offrir un pareil spectacle , lui dont la vertu réelle dissipe tous les phantômes d'héroïsme. Combien de sortes d'adversités dans l'univers ! & quel petit nombre de philosophes qui sçachent les supporter ! Accoutumés à n'estimer que ce qui éblouit , nous n'apprécions que de la misere & de la honte au milieu des événemens les plus propres à épurer l'ame & à l'exalter. En vain la religion nous représente le vrai bonheur dans ceux qui pleurent & qui sont calomniés ; nous rejettons cette image comme trop hideuse , & nous fixons les cours où tout paraît captiver les yeux.

Cependant si nous n'avons jamais éprouvé de revers , notre mérite , de l'aveu même de ceux qui chérissent davantage les honneurs , n'a pas toute la solidité. Il faut la pierre de touche pour discerner l'or , le creuset pour le purifier , le marteau pour le travailler. * *M. Caraccioli.*

On se plaint en soi-même , lorsqu'on vit au milieu des plaisirs ; mais on se connaît , quand on passe au milieu des tribulations. Les biens nous attachent , les honneurs nous transportent , les amis nous intéressent ; mais si ces biens viennent à se rompre , l'homme n'a plus que lui dont il puisse s'occuper. Il se retrouve après avoir

tout perdu ; & en se retrouvant, il sonde son cœur ; il s'entretient avec son ame, & s'éleve jusqu'à Dieu. Ses sens ne sont plus des ministres infideles qui favorisent ses passions ; son imagination n'est plus une source d'illusions qui le séduit ; son corps ne lui donne plus de réponses de volupté ; tout ce qui l'environne le persuade du néant de cette vie, & de la réalité de l'autre. C'est par cette raison que l'adversité fut toujours l'école de la sagesse & de la religion... Les larmes qu'on verse sur ses calamités, deviennent un miroir où l'ame lit ses devoirs & se voit. * *Id.*

ADULTERE.

L'adultere est l'infidélité d'une personne mariée, qui, au mépris de la foi conjugale qu'elle a jurée, a un commerce charnel avec quelqu'autre que son épouse ou son époux, ou le crime d'une personne libre avec une autre qui est mariée. * *M. de Vandeneffe.*

Nous jugeons avec raison, & conformément au sentiment de toutes les nations, que l'adultere est, après l'homicide, le plus punissable de tous les crimes, parce qu'il est de tous les vols le plus cruel, & un outrage capable d'occasionner les meurtres & les excès les plus déplorables. * *M. L. Yvon.*

L'adultere est l'union de deux coëurs cor-

rompus & pleins d'injustice, qui devroient être un objet d'horreur l'un pour l'autre, par la raison que deux voleurs s'estiment d'autant moins qu'ils se connoissent mieux. L'adultere peut extrêmement nuire aux enfans qui en proviennent, parce qu'il ne faut attendre pour eux, ni les effets de la tendresse maternelle, de la part d'une femme qui ne voit en eux que des sujets d'inquiétude, ou des reproches d'infidélité, ni aucune vigilance sur leurs mœurs, de la part d'une mere qui n'a plus de mœurs, & qui a perdu le goût de l'innocence. *Id. Voyez Incontinence.* Voyez un passage de *J. J. Rousseau*, au mot *Mariage*.

AFFABILITÉ.

L'affabilité est une qualité qui fait qu'un homme reçoit & écoute, d'une maniere gracieuse, ceux qui ont affaire à lui.

L'affabilité naît de l'amour de l'humanité, du desir de plaire & de s'attirer l'estime publique.

Un homme affable prévient par son accueil ; son attention le porte à soulager l'embarras ou la timidité de ceux qui l'abordent. Il écoute avec patience, & il répond avec bonté aux personnes qui lui parlent. S'il contredit leurs raisons, c'est avec douceur & avec ménagement ; s'il n'accorde point ce qu'on lui demande, on voit qu'il lui en coûte ; & il diminue la honte du

refus par le déplaisir qu'il paroît avoir en refusant.

L'affabilité est une des vertus les plus nécessaires dans un homme en place. Elle lui ouvre le chemin à la vérité, par l'assurance qu'elle donne à ceux qui l'approchent. Elle adoucit le joug de la dépendance, & fert de consolation aux malheureux. Elle n'est pas moins essentielle dans un homme du monde, s'il veut plaire ; car il faut pour cela gagner le cœur ; & c'est ce que sont bien éloignés de faire les airs de grandeur & de supériorité. La pompe que les grands étaient offense le sensible amour-propre ; mais si les charmes de l'affabilité en tempèrent l'éclat, les cœurs alors s'ouvrent à leurs traits, comme une fleur aux rayons du soleil, lorsque le calme régnant dans les cieux, cet astre se leve dans les beaux jours d'été, à la suite d'une douce rosée.

La crainte de se compromettre n'est pas une excuse recevable. Cette crainte n'est rien autre chose que de l'orgueil ; car si cet air fier & si rebutant, qu'on voit dans la plupart des grands, ne vient que de ce qu'ils ne savent pas jusqu'où la dignité de leur rang leur permet d'étendre leurs politesses, ne peuvent-ils pas s'en instruire ? D'ailleurs ne voient-ils pas tous les jours combien il est beau, & combien il y a à gagner d'être affable, par le plaisir & l'impression que leur fait l'affabilité des personnes au-dessus d'eux ?

Il ne faut pas confondre l'affabilité avec un certain patelinage dont se masque l'orgueil des petits esprits, pour se faire des partisans. Ces gens-là reçoivent tout le monde indistinctement avec une apparence de cordialité ; ils paroissent prévenus en faveur de tous ceux qui leur parlent ; ils ne désaprouvent rien de ce qu'on leur propose ; vous diriez qu'ils vont tout entreprendre pour vous obliger. Ils entrent dans vos vues, vos raisons, vos intérêts ; mais ils tiennent à tous le même langage ; & le contraire de ce qu'ils ont agréé, reçoit, le moment d'après, le privilége de leur approbation. Ils visent à l'estime publique ; mais ils s'attirent un mépris universel.

* *M. Millot, curé.*

AFFABLE, CIVIL, POLI, GRACIEUX, HONNÈTE.

Nous sommes affables par un abord doux & facile à nos inférieurs qui ont à nous parler ; nous sommes civils par les honneurs que nous rendons à ceux qui se trouvent à notre rencontre ; nous sommes polis par les façons flatteuses que nous avons dans la conversation & dans la conduite, pour les personnes avec qui nous vivons ; nous sommes gracieux par des airs prévenans pour ceux qui s'adressent à nous ; nous sommes honnêtes par l'observation des bienféances & des usages de la société.

Les manières affables sont une insinuation
D. des Pas. T. I. B

tion de bienveillance ; les civiles sont une témoignage de respect ; les polies sont une démonstration d'estime ; les gracieuses sont une preuve d'humanité ; les honnêtes sont une marque d'attention.

Il faut être affable sans familiarité, civil sans importunité, poli sans fadeur, gracieux sans minauderie, honnête sans cérémonie. **L. Girard. Voyez Civilité, Politesse, Honnêteté.*

A F F E C T A T I O N.

Etaler des qualités qu'on n'a pas, mais qu'on voudroit avoir, c'est ce qu'on appelle *affectation*. ***

On n'est jamais si ridicule par les qualités qu'on a, que par celles qu'on affecte d'avoir. **La Rochefoucault.*

Toute affectation finit par se déceler, & retombe alors au-dessous de sa valeur réelle. Tel est regardé comme un sot après, & peut-être pour avoir été pris pour un génie. On ne se venge point à demi d'avoir été sa dupe. Soyons donc ce que nous sommes, n'ajoutons rien à notre caractère ; tâchons seulement d'en retrancher ce qui peut être incommodé pour les autres, & dangereux pour nous-mêmes. **M. Duclos.*

A F F E C T A T I O N , A F F É T E R I E.

Elles appartiennent toutes les deux à la manière extérieure de se comporter, & consistent

également dans l'éloignement du naturel ; avec cette différence que l'affectation a pour objet les pensées, les sentimens, le goût dont on fait parade, & que l'afféterie ne regarde que les petites manières par lesquelles on croit plaire.

L'affectation est souvent contraire à la sincérité ; alors elle tend à décevoir ; &, quand elle n'est pas hors de la vérité, elle déplaît encore par la trop grande attention à faire paraître ou remarquer cet avantage. L'afféterie est toujours opposée au simple & au naïf : elle a quelque chose de recherché qui déplaît sur-tout aux partisans de la franchise : on la passe plus aisément aux femmes qu'aux hommes.

On tombe dans l'affectation, en courant après l'esprit, & dans l'afféterie, en recherchant des grâces. L'affectation & l'afféterie sont deux défauts que certains caractères bien tournés ne peuvent jamais prendre, & que ceux qui les ont pris ne peuvent presque jamais perdre. La singularité & l'affectation se font également remarquer ; mais il y a cette différence entre elles, qu'on contracte celle-ci & qu'on naît avec l'autre. Il n'y a guères de petits-maîtres sans affectation, ni de petites-maîtresses sans afféterie. * *M. Diderot. Voyez Singularité.*

A F F E C T I O N.

Le mot *affectation* se peut prendre, en général, pour l'impression que les êtres, qui

B ij

sont ou au-dedans de nous , ou hors de nous , exercent sur notre ame. Mais l'affection se prend plus communément pour ce sentiment vif de plaisir ou d'aversión que les objets , quels qu'ils soient , occasionnent en nous. * *Dicd. Encyclop.*

Le commencement de l'affection peut être si vif , que la loi , qui le qualifie de *premier mouvement* , en traite les effets comme des actions non libres. Mais il est évident que le premier mouvement est plus ou moins durable , selon la différence des constitutions & d'une infinité d'autres circonstances. Soyons donc bien réservés à juger les actions occasionnées par les passions violentes. Il vaut mieux être trop indulgent que trop sévere ; supposer de la foiblesse dans les hommes , que de la méchanceté ; & pouvoir rapporter sa circonspection au premier de ces sentimens , plutôt qu'au second. On a pitié des faibles , on déteste les méchants ; & il me semble que l'état de commisération est préférable à celui de la haine. * *Ibid.*

AFFÉTERIE. *Voyez* **AFFECTATION.**

AFFLICTION, CHAGRIN, PEINE.

L'affliction est au chagrin ce que l'habitude est à l'acte. La mort d'un pere nous afflige ; la perte d'un procès nous donne du chagrin ; le malheur d'une personne de connoissance nous fait de la peine.

L'affliction abat ; le chagrin donne de

l'humeur ; la peine attriste pour un moment.

L'affliction est cet état de tristesse & d'abattement où nous jette un grand accident, & dans lequel la mémoire de cet accident nous entretient. Les affligés ont besoin d'amis qui les consolent, en s'affligeant avec eux ; les personnes chagrines, de personnes gaies, qui leur donnent des distractions ; & ceux qui ont une peine, d'une occupation, quelle qu'elle soit, qui détourne leurs yeux de ce qui les attriste, sur un autre objet.

* *M. Diderot. Voyez Adversités, Chagrins.*

AFFRONT. *Voyez AVANIE, OFFENSE.*

AGRÉMENS. *Voyez GRACES.*

AIMABLE.

L'homme aimable est celui qui réunit toutes les vertus sociales : il est poli, franc, prévenant, complaisant, doux, & son cœur est porté à la bienfaisance. Il faut nécessairement de la vertu pour former son caractère. Il n'en est pas de même de l'homme à qui les femmes accordent aujourd'hui le titre d'*aimable*. Voici le portrait qu'en a fait un de nos meilleurs Moralistes. ***

L'homme aimable, celui du moins à qui l'on donne aujourd'hui ce titre, est fort indifférent sur le bien public, ardent à plaire à toutes les sociétés où son goût & le hazard le jettent, & prêt à en sacrifier chaque particulier. Il n'aime personne, n'est aimé de

qui que ce soit, & souvent est méprisé & recherché par les mêmes gens. Par un contraste assez bizarre, toujours occupé des autres, il n'est satisfait que de lui, & n'attend son bonheur que de leur opinion, sans songer précisément à leur estime qu'il suppose apparemment, ou dont il ignore la nature. Le désir immoderé d'amuser l'engage à immoler l'absent qu'il estime le plus, à la malignité de ceux dont il fait le moins de cas, mais qui l'écoutent. Aussi frivole que dangereux, il met presque de bonne foi la médisance & la calomnie au rang des amusemens, sans soupçonner qu'elles ayent d'autres effets; & ce qu'il y a d'heureux & de plus honteux dans les mœurs, le jugement qu'il en porte se trouve quelquefois juste... Tel est enfin dans ce caractère l'assemblage de vices, de frivolités & d'inconvénients; de sorte que ce qu'on appelle homme aimable est souvent l'homme le moins digne d'être aimé. * *M. Duclos.*

**ALLARME, TERREUR, EFFROI ;
FRAYEUR, ÉPOUVANTE, CRAINTE,
PEUR, APPRÉHENSION.**

Tous ces termes désignent des mouvements de l'ame, occasionnés par l'apparence ou par la vue du danger.

L'allarme naît de l'approche inattendue d'un danger apparent ou réel, qu'on croyoit d'abord éloigné; on dit: *L'allarme se répandit dans le camp; remettez-vous, c'est une fausse allarme.*

La terreur naît de la présence d'un événement, ou d'un phénomène, que nous regardons comme le pronostic & l'avant-coureur d'une grande catastrophe ; la terreur suppose une vue moins distincte du danger que l'allarme, & laisse plus de jeu à l'imagination, dont le prestige ordinaire est de grossir les objets. Aussi l'allarme fait-elle courir à la défense, & la terreur fait-elle jeter les armes. L'allarme semble encore plus intime que la terreur ; les cris nous allarmant ; les spectacles nous impriment de la terreur : on porte la terreur dans l'esprit & l'allarme au cœur.

L'effroi & la terreur naissent l'un & l'autre d'un plus grand danger ; mais la terreur peut être panique, & l'effroi ne l'est jamais. Il semble que l'effroi soit dans les organes, & que la terreur soit dans l'ame. La terreur a saisi les esprits, les sens sont glacés d'effroi ; un prodige répand la terreur ; la tempête glace d'effroi.

La frayeur naît ordinairement d'un danger apparent & subit : *Vous m'avez fait frayeur.* On peut être allarmé sur le compte d'un autre, & la frayeur nous regarde toujours en personne. Si l'on dit à quelqu'un, *Le danger que vous allez courir m'effrayoit*, on s'est mis alors à sa place. La frayeur suppose un danger plus subit que l'effroi, plus voisin que l'allarme, moins grand que la terreur.

L'épouvante a son idée particulière : elle naît, je crois, de la vue des difficultés à

surmonter pour réussir , & de la vue des suites terribles d'un mauvais succès. *Son entreprise m'épouante ; je crains son abord, & son arrivée me tient en appréhension.* On craint un homme méchant ; on a peur d'une bête farouche. Il faut craindre Dieu ; mais il ne faut pas en avoir peur.

L'effroi naît de ce qu'on voit ; la terreur, de ce qu'on imagine ; l'allarme , de ce qu'on apprend ; la crainte , de ce qu'on sait ; l'épouante , de ce qu'on présume ; la peur, de l'opinion qu'on a ; & l'appréhension , de ce qu'on attend.

La présence subite de l'ennemi donne l'allarme ; la vue du combat cause l'effroi , l'égalité des armes tient dans l'appréhension ; la perte de la bataille répand la terreur ; ses suites jettent l'épouante parmi les peuples & dans les provinces ; chacun craint pour soi ; la vue d'un soldat fait frayeur ; on a peur de son ombre. * *M. Diderot.*

ALLÉGRESSE.

L'allégresse est une joie éclatante & générale qui vient d'une cause subite. Nos passions influent si fort sur nos organes , que, dans l'état où l'ame ressent de la peine ou du plaisir , il se fait dans notre corps des mouvements musculaires d'où dépend la vivacité de nos sentiments. La joie n'est jamais sans une grande dilatation du cœur ; le pouls s'élève , le cœur palpite jusqu'à se faire sentir ; la transpiration est si forte , qu'elle peut

être suivie de la défaillance, & même de la mort. On sçait que plusieurs personnes ont expiré de joie. Ainsi on ne sçauroit trop fuir les excès de tout genre, ni préparer assez son ame à recevoir les impressions des passions auxquelles elle est sujette. ***

ALTERCATION.

L'altercation est un leger démêlé entre deux amis, ou deux personnes qui se fréquentent. Elle diffère de la brouillerie, en ce que celle-ci rompt ou suspend tout commerce entre les personnes qui se brouillent, & que l'altercation n'empêche ni la fréquentation, ni l'entretien accoutumé. *** Voyez *Contestation*.

A M A T E U R.

Ce terme est consacré aux beaux arts, & désigne les personnes qui s'y appliquent & les cultivent, ou du moins qui les aiment. *** Voyez *Etude, Esprit, Génie, Science*.

AMBITION, AMBITIEUX.

L'ambition est une faim excessive d'honneur & de gloire. Elle est d'autant plus naturelle & plus séduisante que, sous bien des points de vue, elle ressemble à une vertu. Elle se sacrifie toutes les autres passions, même l'amour. *Alexandre, Scipion, Pompée* regardoient à peine les plus belles

femmes que le sort des armes mettoit en leur pouvoir. César lui-même ne donna jamais au plaisir une heure qu'il put employer à son élévation.... L'ambition l'emportera toujours sur l'amour : elle est toute spirituelle. L'amour tient au sens ; il y a plusieurs remèdes pour l'affoiblir, & même pour l'éteindre ; mais l'ambition n'est pas capable de satiété, elle s'augmente par la jouissance, & ne s'éteint jamais. * *Analyse raisonnée de la sagesse de Charron.*

L'ambition triomphe de l'amour de la vie. *Agrippine*, mere de *Néron*, consultant pour faire son fils empereur, entendant qu'il le seroit, mais qu'il lui en coûteroit la vie, fit une réponse qui seule caractérise l'ambition : « Qu'il meure, pourvu qu'il soit empereur. » *Occidat, modò imperet.* * *Ibid.*

L'ambition est aisée à reconnoître par un ouvrage d'imagination ; elle en a le caractère : inquiète, pleine de projets chimériques, elle va au-delà de ses souhaits ; dès qu'ils sont remplis, elle a un terme qu'elle n'attrape jamais. C'est la maladie de l'esprit la plus incurable. Les autres passions se calment par l'acquisition du bien qu'elles poursuivent ; mais la soif de l'ambitieux ressemble à celle de l'hydropique ; elle s'irrite & s'accroît à mesure qu'on cherche à la satisfaire. * *Fontenelle.*

Il y a deux sortes d'ambition, celle d'amasser du bien, celle d'amasser des honneurs. Il y a des gens qui n'ont que la première, d'autres que la seconde, d'autres qui

Les ont toutes deux. Les premiers sont des avares que je méprise ; ils n'ont point d'ame : les seconds sont des superbes qui en ont trop : les troisièmes sont des ames ordinaires. Le monde est plein de gens qui voudroient de tout , mais rien avec assez d'ardeur. Les premiers sont toujours en danger d'être fripons , & le sont souvent ; les seconds , quoique généreux , sont en danger d'être méchans , & le sont quand il faut : les troisièmes communément n'ont ni assez de force pour être méchans , ni assez d'avarice pour être fripons. *

Si l'on scavoit fe renfermer dans son état , on ne seroit point ambitieux ; mais nous ne vivons point assez dans le présent : nos nos desirs & nos espérances nous portent sans cesse à l'avenir. *

A M E.

On entend par *ame* un principe doué de connoissance & de sentiment : or il n'y a qu'un esprit qui soit capable de connoître , & de raisonner sur ses connaissances.

Plus je rentre en moi , plus je me consulte , & plus je lis ces mots écrits dans mon ame : *Sois juste , & tu seras heureux*. Il n'en est rien pourtant à considérer l'état présent des choses. Le méchant prospere , & le juste est opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée. La conscience s'éleve & murmur contre son auteur ; elle lui crie , en

gémissant: « Tu m'as trompé. ».... Je t'ai
» trompé téméraire ! Et qui te l'a dit ? Ton
» ame est-elle anéantie ? As-tu cessé d'exis-
» ter ? » * *J. J. Rousseau.*

Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immortalité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle, me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois: « Tout ne finit pas pour nous avec la vie ; tout rentre dans l'ordre à la mort. » * *Id.*

Quand l'union du corps & de l'ame est rompue, je conçois que l'un peut se disfaire, & l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre ? Au contraire, étant de nature si différente, ils étoient, par leur union, dans un état violent ; &, quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans un état naturel. La substance active regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la substance passive & morte. « Hélas ! je le sens trop par mes vices ; l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie ; & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps. » * *Id.*

L'espérance d'une vie à venir est ce qui console & réjouit mon ame ; c'est ce qui rend toute la nature riante autour de moi ; c'est ce qui redouble tous mes plaisirs, & qui me soutient au milieu de toutes mes afflictions. L'espérance d'être récompensé

Dans une autre vie , est seule capable de consoler l'homme juste des misères de cette vie , du mépris des grands , des crimes des méchants , des injustices de la fortune , de la perte de ses amis , &c. Pourquoi faut-il qu'il y ait des hommes assez dépravés pour me dire que tout ceci n'est qu'illusion & chimere ? Y a-t-il quelque mérite à être le porteur de fâcheuses nouvelles ? Si c'est un songe , qu'on m'en laisse jouir , puisqu'il sert à me rendre plus heureux & plus honnête homme.

Je ne vois pas d'ailleurs que je puisse me confier à un homme qui ne croit pas qu'il y ait un ciel à espérer , & un enfer à craindre , des récompenses & des peines à venir. Non seulement l'amour-propre , mais aussi la raison , nous dicte que nous devons préférer nos intérêts à toute autre chose. Un Chrétien ne peut jamais prendre intérêt à me faire du mal , persuadé qu'il doit un jour rendre compte de ses actions , & qu'il en souffrira lui-même. Bien loin de-là , s'il veut travailler à son bonheur , il tâchera de me rendre toute sorte de bons offices. Mais un Matérialiste , un Athée n'agit pas en créature raisonnable , s'il me favorise contre son intérêt présent , ou s'il ne me fait pas quelqu'injustice , lorsqu'elle tourne à son avantage. Il est vrai qu'une bonté naturelle & l'honneur peuvent lui lier les mains ; mais , si d'un côté , ces motifs acquièrent un nouveau degré de force , soutenus par les principes de la raison & de la vertu , on peut

dire de l'autre , que , sans leur secours , ce ne sont que de purs instincts , ou des idées flottantes & incertaines , qui ne s'appuient sur aucun fondement . * *Le Spectateur Anglois.*

Les hommes , qui ont tous un fond de justice dans le cœur , souhaitent naturellement que le ciel s'intéresse à venger l'innocence . On verra avec plaisir , en tout tems , en tout pays , qu'un Être suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeler en jugement ; c'est une consolation pour le foible ; c'est un frein pour le pervers , qui est le méchant .

* *M. de Voltaire.*

La vérité de l'immortalité de l'âme est d'une grande conséquence pour le règlement de la vie : il n'y a rien de plus important ; car toutes nos actions & toutes nos pensées devroient prendre des routes différentes , selon qu'il y auroit de biens éternels à espérer ou non ; & il est impossible de faire une démarche avec sens & jugement , si ce n'est par la vue de cette immortalité qui doit être notre unique objet . * *Nicole. Voyez Sagesse.*

Dieu est assez visible par tant de merveilles dont il est l'auteur ; mais que nos yeux pénètrent jusqu'à son trône , pour le contempler dans ses grandes occupations , c'est de cette façon qu'il est toujours invisible . Le soleil , qui semble être exposé à la vue de tout le monde , ne permet pas pourtant qu'on le regarde fixement ; & si

quelqu'un a la témérité de l'entreprendre, il en est puni par un aveuglement soudain. Tout ce qui fert aux Dieux est invisible : la foudre s'élance d'en-haut , elle brise tout ce qu'elle rencontre ; mais on ne la voit point tomber , on ne la voit point frapper , on ne la voit point retourner. Les vents sont invisibles , quoique nous voyions fort bien les ravages qu'ils font tous les jours , & que nous sentions aisément quand ils se levent. S'il y a quelque chose dans l'homme , qui participe de la nature divine , c'est son ame. Il n'y a point de doute que c'est elle qui le conduit & qui le gouverne ; néanmoins on ne la peut voir.

De tout cela donc apprenez à ne point douter des choses invisibles ; apprenez à reconnaître leur puissance par leurs effets , & à honorer la divinité. *Socrate.

Nos peres étoient sérieusement convaincus de l'immortalité de leur ame : nous adoptons glorieusement les lapins & les beccafesses pour nos freres & nos sœurs , & nous prétendons n'avoir pas d'autre substance ; car enfin , si tout finit avec nous , ainsi que nos philosophes de dix - huit ans le prétendent , il n'y a point de milieu ; une huitre est notre sœur & un crapaud notre frere.

La religion est sur-tout la consolation des malheureux : pour ceux qui n'en ont point , j'ignore quelle peut être leur ressource.

S'il y a un Dieu , l'immortalité de l'ame , pour être crue , n'a pas besoin du secours de la foi ; l'inégalité des conditions , le mal-

heur souvent attaché à persécuter la vertu & le bonheur à récompenser le vice, doivent nous la prouver : il faut être Athée pour ne pas croire un paradis & un enfer. * *Pens. & Réfl. mor.*

A M I T I É.

L'amitié n'est autre chose que l'*habitude d'entretenir avec quelqu'un un commerce honnête & agréable.*

Le commerce que nous pouvons avoir avec les hommes, regarde ou l'esprit, ou le cœur. Le pur commerce de l'esprit s'appelle simplement *connoissance*. Le commerce où le cœur s'intéresse, par l'agrement qu'il en tire, est *amitié*.

Elle est distinguée par-là de la charité, qui est une disposition à faire du bien à tous ; l'amitié n'est dûe qu'à ceux avec qui l'on est actuellement en commerce : le genre humain, pris en général, est trop étendu, pour qu'il soit en état d'avoir commerce avec chacun de nous, ou que chacun de nous l'ait avec lui. L'amitié suppose la charité, au moins la charité naturelle ; mais elle ajoute une habitude de liaison particulière, qui fait entre deux personnes un agrement de commerce mutuel.

C'est l'insuffisance de notre être qui fait naître l'amitié ; & c'est l'insuffisance de l'amitié qui la détruit. Est-on seul ? On sent sa misère ; on sent qu'on a besoin d'appui ; on cherche un fauteur de ses goûts, un compagnon

pagnon de ses plaisirs & de ses peines ; on veut un homme dont on puisse occuper le cœur & la pensée : alors l'amitié paroît être ce qu'il y a de plus doux au monde. A-t-on ce qu'on souhaite ? On change de sentiment.

Lorsqu'on entrevoit de loin quelque bien, il fixe d'abord les désirs ; lorsqu'on l'atteint, on en sent le néant. Notre ame, dont il arrêtoit la vue dans l'éloignement, ne scaurroit plus s'y reposer, quand elle voit au-delà : ainsi l'amitié, qui de loin bornoit toutes nos prétentions, cesse de les borner de près ; elle ne remplit pas le vuide qu'elle avoit promis de remplir. Elle nous laisse des besoins qui nous distraient & nous portent vers d'autres biens ; alors on se néglige ; on devient difficile ; on exige bientôt, comme un tribut, les complaisances qu'on avoit d'abord reçues comme un don. C'est le caractère des hommes de s'approprier peu-à-peu jusqu'aux grâces qu'on leur fait : une longue possession accoutume naturellement à regarder comme siennes les choses qu'on tient d'autrui ; l'habitude persuade qu'on a un droit naturel sur la volonté des amis : on voudroit s'en former un titre pour les gouverner. Lorsque ces prétentions sont réciproques, comme il arrive souvent, l'amour-propre s'irrite, crie des deux côtés, & produit de l'aigreur, des froideurs, des explications amères, & la rupture.

On se trouve aussi quelquefois des défauts qu'on s'étoit cachés ; ou l'on tombe dans des passions qui dégoûtent de l'amitié,

Parf. T. I.

C

comme les maladies violentes dégoûtent des plus doux plaisirs : aussi les hommes extrêmes, capables de donner les plus fortes preuves de dévouement, ne sont pas les plus capables d'une constante amitié. On ne les trouve nulle part si vives & si solides, que dans les esprits timides & sérieux, dont l'ame modérée connoît la vertu. Le sentiment doux & paible de l'amitié soulage leur cœur, détend leur esprit, l'élargit, les rend plus confiants & plus vifs ; se mêle à leurs amusemens, à leurs affaires, & à leurs plaisirs mystérieux : c'est l'ame de toute leur vie. * *M. L. Yvon.*

AMITIÉ, AMIS.

Aimer une personne, c'est lui souhaiter & lui procurer, autant qu'il est en nous, ce que nous regardons comme son bien, uniquement pour son avantage, & sans intérêt de notre part. L'amitié renfermée dans le simple desir, est une amitié stérile ; mais ce sentiment n'en est pas quelquefois moins réel. De cette définition, il s'ensuit, 1^o que ceux qui se réjouissent du bien, ou qui s'afflagent du mal qui nous arrive, sont nos amis, sur-tout quand ce bien ou ce mal ne les intéresse pas personnellement ; 2^o que ceux à qui les mêmes choses sont en même tems avantageuses ou désavantageuses, seront unis d'amitié, ainsi que ceux qui auront les mêmes personnes pour amies ou pour ennemis ; 3^o que quiconque souhaite & recherche pour un autre les mêmes avan-

tages que pour soi , est son ami. * *M. l'abbé Mallet.*

Nous aimons nos bienfaiteurs , & ceux qui nous ont rendu quelque service signalé , soit à nous , soit à nos amis , ou à notre considération , en nous assistant de leurs richesses , ou de leurs personnes , jusqu'à exposer leur vie pour nous , & ceux même qui , ne l'ayant pu , en ont eu la volonté ; car la grandeur d'un bienfait se mesure moins sur l'action prise en elle-même , que sur l'ardeur avec laquelle il a été rendu , ou sur les circonstances , ou sur la pureté de l'intention.

Nous sommes encore portés d'affection pour les amis de nos amis , pour ceux qui ont les mêmes ennemis que nous , pour ceux qui nous paroissent bienfaisans envers les hommes en général , comme les gens libéraux , justes , tempérans , courageux ; ceux qui ne s'immiscent point dans les affaires d'autrui , parce que toutes ces personnes sont très-éloignées de vouloir ou de faire du mal à qui que ce soit. * *Id.*

On aime aussi les personnes d'un caractère doux & paisible ; celles qui brillent dans le monde par des vertus ou des talens qui leur attirent l'estime des gens de bien ; celles dont l'humeur est liante , la conversation agréable , qui , n'étant ni caustiques ni contrariantes , joignent la politesse au savoir , soutiennent bien la raillerie , & sçavent elles-mêmes en faire un usage fin & délicat. * *Id.*

C ij

Les personnes qui louent nos bonnes qualités, principalement les vertus dont nous sommes jaloux, ne manquent guères de nous être agréables. * *Id.*

La conformité d'inclination & de profession produit quelquefois l'amitié ; je dis quelquefois, car pour peu que l'intérêt s'y trouve mêlé, elle dégénere en envie, en haine, en basse jalouſie. * *Id.*

En amitié, comme en amour, on fait souvent des Romans : on en cherche partout le héros ; on croit, à chaque instant, l'avoir trouvé ; on s'accroche au premier venu ; on l'aime tant qu'on le connoît peu, & qu'on est curieux de le connoître. La curiosité est-elle satisfaite ? On s'en dégoûte : on n'a point rencontré le héros de son Roman. C'est ainsi qu'on devient susceptible d'engouement, mais incapable d'amitié. * *M. Helvétius.*

L'amitié n'est pas, comme le prétendent certaines gens, un sentiment perpétuel de tendresse, parce que les hommes ne sont rien continument. Entre les amis les plus tendres, il y a des momens de froideur : l'amitié est donc une succession continue de sentimens de tendresse & de froideur, où ceux de froideur sont très-rares. * *Id.*

L'amitié suppose un besoin ; plus ce besoin sera vif, plus l'amitié sera forte : le besoin est donc la mesure du sentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme & une femme se sauvent dans une île déserte ; que là, sans espoir de revoir leur patrie, ils soient forcés de se prêter un secours mutuel pour se défendre des bêtes féroces,

pour vivre & s'arracher au désespoir : nulle amitié plus vive que celle de cet homme & de cette femme , qui se seroient peut-être détestés , s'ils fussent restés à Paris. L'un des deux vient-il à périr ? L'autre a réellement perdu la moitié de lui-même : nulle douleur égale à sa douleur ; il faut avoir habité l'isle déserte , pour en sentir toute la violence.* *Id.*

Pour faire fortune, on a aujourd'hui moins besoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maisons , le luxe , & ce qu'on appelle *l'esprit de société* , a soustrait une infinité de gens au besoin de l'amitié. * *Id.*

Les infortunés sont , en général , les amis les plus tendres : amis par une communauté de malheur , ils jouissent , en plaignant les maux de leur ami , du plaisir de s'attendrir sur eux-mêmes. * *Id.*

L'amitié est un sentiment d'affection , qui nous porte à aimer quelqu'un par l'attrait du plaisir que nous nous promettons dans son commerce. Ce besoin du cœur , fondé sur l'égalité , naît du rapport de l'humeur , des goûts , des esprits : il augmente par l'estime , s'entretient par des attentions réciproques & une confiance sans réserve , & finit ordinairement par le peu de ménagemens que nous avons pour l'amour - propre de nos amis.

L'amitié est un des plus grands biens dont l'homme puisse jouir. Il est bien doux d'avoir quelqu'un à qui l'on communique toutes ses pensées & tous ses sentimens , &

C iii

qui ressentent nos plaisirs & nos peines. Le partage des biens nous en procure une jouissance plus sensible ; & l'intérêt que l'on prend à nos afflictions, les rend plus légères. * *Dict. philos.*

Il n'y a point de solitude pareille à celle d'un homme qui n'a point d'amis, sans lesquels le monde n'est proprement qu'un désert : celui qui n'est pas capable d'amitié, tient de la bête plus que de l'homme. * *Bacon.*

Les fruits principaux de l'amitié, sont de soulager les douleurs & de calmer les inquiétudes. Pour remettre le cœur dans son état naturel, il n'est pas de meilleur remède qu'un véritable ami, auquel on puisse communiquer ses joies & ses afflictions.

Un autre fruit de l'amitié, est de calmer les passions de l'âme : il est certain que celui qui a l'esprit agité de plusieurs pensées, sentira fortifier son entendement & sa raison, quand il ne feroit simplement, avec son ami, que lui rendre compte de ce qui l'occupe ; car il débat ses pensées, il les range avec plus d'ordre, quand elles sont exprimées par des paroles ; il devient plus prudent ; & un raisonnement d'une heure, fait plus d'effet sur son entendement, que la méditation d'un jour entier. Il feroit plus avantageux à l'homme de découvrir aux arbres & aux statues ce qui l'afflige dans l'âme, que de garder un obstiné silence. * *Id.*

L'homme est toujours à lui-même son plus grand flatteur ; il n'est point de meilleur remède à cela que la liberté d'un ami.

qui nous dit son avis. Les grands font des fautes grossières, pour n'avoit pas un ami qui les avertisse à propos. Il y a une infinité de choses que nous ne pouvons faire par nous-mêmes : parler de son mérite, demander une grace qui nous coûte, tout cela a bonne grace dans la bouche d'un ami. * *Id.*

Il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur de la vie, que l'amitié ; il n'y a rien qui en trouble plus le repos que les amis, si nous n'avons pas assez de discernement pour les bien choisir : les amis importuns font souhaiter des indifférens agréables : les difficiles nous donnent plus de peine par leur humeur, qu'ils ne nous apportent d'utilité par leurs services : les impérieux nous tyrannisent ; il faut haïr ce qu'ils haïssent. * *S. Evremont.*

L'amitié est la consolation de la vie : c'est faute de réflexion qu'on ne se fait pas un ami de bonne heure. Après le courage, il n'y a rien de si nécessaire que l'amitié, pour supporter cette suite d'événemens malheureux qui caractérisent nos différens âges. Je ne connois de gens véritablement ennuyés de vivre, que ceux qui n'ont point d'amis.
* *Conf. de l'amitié.*

Cet épanchement de cœur que permet l'amitié, est d'autant plus sensible, qu'il adoucit la contrainte du monde, où l'on vit presque toujours pour le spectacle : cette communication, cet échange libre & sincère de pensées & de sentiments, est le

plus doux plaisir de l'esprit : il n'en est pas comme de l'amour, qui est tumultueux & inquiet; l'amitié est plus calme, la raison en est le fondement : c'est un feu qui éclaire l'esprit, & qui échauffe le cœur sans le brûler. * *Specht. Anglois.*

Il ne faut pas regarder quel bien nous fait un ami, mais seulement le désir qu'il a de nous en faire. * *La Rochefoucault.*

Encore que nous ne devions pas aimer nos amis pour le bien qu'ils nous font, c'est une marque qu'ils ne nous aiment guères, s'ils ne nous en font point, quand ils en ont le pouvoir.

C'est une preuve de peu d'amitié de ne s'appercevoir pas du refroidissement de celle de nos amis.

Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous; & nous ne faisons que suivre notre goût & notre plaisir, quand nous préférerons nos amis à nous-mêmes : c'est néanmoins par cette préférence seule que l'amitié peut être vraie & parfaite. * *Id.*

Voici comment M. *Helvétius* a éclairci cette pensée.

» Si l'on aimoit son ami pour lui-même,
» nous ne considérerions jamais que son bien-
» être; on ne lui reprocheroit pas le tems
» qu'il est sans nous voir, ou nous écrire:
» apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe
» plus agréablement; & nous nous félicite-
» rions de son bonheur. »

Nous ne regrettons pas toujours la perte de nos amis par la considération de leur

Mérite, mais par celle de nos besoins, & de la bonne opinion qu'ils avoient de nous.

Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti de l'amour. * *Id.*

L'amitié est une source intarissable. Est-ce vivre que de n'avoir pas à se reposer dans le sein d'un ami ? Quelle douceur comparable à celle d'avoir avec qui parler de tout, aussi librement qu'avec soi-même ! Ce qui vous arrive d'heureux vous flateroit-il également, si personne n'y étoit aussi sensible que vous ? Et dans un accident fâcheux où trouver de la consolation, si ce n'est dans un ami pour qui vos peines sont encore plus accablantes que pour vous ? * *Cicéron*, trad. par M. d'Olivet.

Scipion étoit souverainement blessé de cette maxime, qu'on doit aimer, comme pouvant haïr un jour. Rien, disoit-il, n'est plus opposé à l'amitié ; & il ne croyoit pas que cette maxime fût de *Bias*, un de sept sages ; mais il la croyoit de quelque ame corrompue, de quelque ambitieux, qui n'est occupé que de sa fortune. Peut-on, en effet, aimer quelqu'un & avoir tout-à-la-fois dans son esprit, qu'un jour on le haïra ? On en sera donc réduit à souhaiter que souvent il se mette dans son tort, afin d'avoir toujours un prétexte de rompre avec lui. On sera fâché qu'il se conduise bien, & jaloux, s'il réussit. Que cette maxime soit de qui elle voudra, elle porte un coup mortel à l'amitié. Il fal-

loit plutôt nous recommander d'être attentifs à faire un si bon choix, qu'il ne tombât point sur une personne capable de mériter un jour notre haine. Quand même nous aurions eu le malheur de nous y tromper, encore vaut-il mieux prendre patience, disoit *Scipion*, que de se mettre devant les yeux une haine cachée dans l'avenir. * *Id.*

Voici, selon moi, les règles qu'on doit se prescrire en amitié. Qu'entre des amis, honnêtes gens, tout soit commun, & qu'ils se fassent part, l'un à l'autre, de toutes leurs pensées, de toutes leurs intentions, sans réserve. Que si, par hazard, l'un fait un faux pas, qui le mette en danger de perdre l'honneur ou la vie, l'autre, pour l'en tirer, s'écarte un peu du droit chemin, à moins que ce ne fût absolument de diffamer lui-même. On veut bien, mais jusqu'à un certain point, nous pardonner en faveur de l'amitié (a). * *Id.*

Si les hommes étoient de pures machines, que deviendroit l'amitié, dont tous les coeurs bien faits font leurs délices ?

Quoi ! un cœur tendre & généreux, un esprit sage, verroit tout ce qu'on feroit pour

(a) Par divers endroits de *Cicéron*, il est clair que ce qu'il entend ici, c'est qu'un orateur peut entreprendre la défense de son ami, quoiqu'au fond de l'ame, il sçache que son ami n'est pas tout-à-fait innocent. C'est ainsi qu'il en usa lui-même dans l'affaire de *Milon*. * *M. d'Olivet.*

lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulin tourner au courant de l'eau & se briser à force de servir? * *M. de Voltaire.*

C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honnête homme d'entendement ferme, & de mœurs conformes aux vôtres, qui aime à vous suivre....

Comparer à l'amitié l'affection envers les femmes, quoiqu'elle naîsse de notre choix, on ne peut la loger en ce rôle. Son feu, je le confesse, est plus actif, plus cuisant, plus âpre; mais c'est un feu téméraire & volage, ondoyant & divers, feu de fièvre, sujet à ses accès & remises, & qui ne nous tient qu'à un coin. En l'amitié, c'est une chaleur générale & universelle, tempérée au demeurant, & égale; une chaleur constante & rassise, toute douceur & polissure, qui n'a rien d'âpre & de poignant. * *Montagne.*

Ce que nous appelons ordinairement *amitiés*, ce ne sont qu'accointances & familiarités, nouées par quelqu'occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent en la parfaite & vraie amitié: elles se mêlent & confondent l'une en l'autre d'un mélange si universel, qu'elles effacent & ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. * *Id.*

Ce qui nous rend si changeans dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connoître les qualités de l'ame, & facile de connoître celles de l'esprit. * *Speciat. Angl.*

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, & nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

Les amitiés renouées demandent plus de soins, que celles qui n'ont jamais été rompues.

L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

Où commence la défiance, là finit l'amitié. Les liens de l'amitié sont plus étroits, procédant de la vertu, que du sang & du parentage; & tout homme de bien est parent d'un vertueux, à cause de la ressemblance des moeurs qu'ils ont ensemble.* *Ibid.*

Plus on avance dans la vie, & plus on sent le besoin que l'on a de l'amitié. A mesure que la raison se perfectionne, que l'esprit augmente en délicatesse, & que le cœur s'épure, plus le sentiment de l'amitié devient nécessaire. * *Mad. Lambert.*

Dans tous les tems, on a regardé l'amitié comme un des premiers biens de la vie. C'est un sentiment qui est né avec nous: le premier mouvement du cœur a été de s'unir à un autre cœur. Cependant c'est une plainte générale: tout le monde dit qu'il n'y a point d'amis. Tous les siècles ensemble fournissent à peine trois ou quatre exemples d'une amitié parfaite. Puisque tous les hommes conviennent des charmes de l'amitié, pourquoi, dans un intérêt commun, tous ne s'entendent-ils pas pour en jouir? C'est un effet du dérèglement des hommes de

s'aveugler sur leurs véritables intérêts. La sagesse & la vérité, en nous éclairant, rendent notre amour-propre plus habile, & nous apprennent que nos véritables intérêts sont de nous attacher à la vertu, & que la vertu amène les doux plaisirs de l'amitié.

* *La même.*

Les avantages de l'amitié se présentent d'eux-mêmes : toute la nature n'a qu'une voix, pour dire qu'ils sont, de tous les biens, les plus désirables : sans elle, la vie est sans charmes. L'homme est plein de besoins : renvoyé à lui-même, il sent un vuide que l'amitié seule est capable de remplir : toujours inquiet, toujours agité, il ne se calme & ne se repose que dans l'amitié. Un ancien dit que l'amour est fils de la pauvreté & du dieu des richesses ; de la pauvreté, parce qu'il demande toujours ; du dieu des richesses, parce qu'il est libéral. L'amitié ne pourroit-elle pas aussi avoir la même origine ? Quand elle est vive, elle demande des sentimens : les amis tendres & délicats sentent les besoins du cœur, plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Mais, comme elle est généreuse, elle mérite aussi qu'on la reconnoisse pour fille du dieu des richesses ; car il n'est pas permis de se parer du beau nom d'*amitié*, dès que l'on manque à ses amis dans le besoin. Enfin les caractères sensibles cherchent à s'unir par les sentimens : le cœur étant fait pour aimer, il est sans vie dès que vous lui refusez le plaisir d'aimer & d'être aimé. * *La même.*

Nous jouissons, dans l'amitié , de tout

que l'amour a de plus doux ; du plaisir de la confiance ; du charme d'exposer son ame à son ami , de lire dans son cœur , de le voir à découvert , de montrer ses propres foiblesses ; car il faut penser tout haut devant son ami. Il n'y a que ceux qui ont joui du doux plaisir de l'amitié , qui sçachent quel charme il y a à passer les journées ensemble. Que les heures sont légères ! qu'elles sont coulantes , avec ce qu'on aime ! * *La même.*

La conversation de deux amis rend leurs biens & leurs maux communs : elle augmente leur plaisir & diminue leurs peines. Rien ne soulage tant la douleur , que la liberté de se plaindre. Rien ne fait mieux sentir la joie , que le plaisir de le dire ; mais il faut que la conversation ait ses bornes. Comme la retraite trop longue affoiblit l'esprit , la compagnie trop fréquente le dissipe : il est bon de rentrer quelquefois en soi , & de se rendre un compte exact de ses paroles , de ses sentimens & du progrès qu'on a fait dans la sagesse : d'ailleurs , il faut passer du temps pour l'étude & pour les affaires attachées à notre profession. * *S. Evremont.*

Qu'un véritable ami est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur,

Et vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous même :
Un songe , un rien , tout lui fait peur ;
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

La Fontaine.

Il n'y a rien de si naturel à l'homme que le desir d'être aimé des autres, parce qu'il n'y a rien de si naturel que de s'aimer soi-même; car on desire toujours que ce qu'on aime soit aimé. * *S. D. C.*

Quand les hommes nous aiment, ce n'est pas nous proprement qu'ils aiment, leur amour n'étant fondé que sur ce qu'ils nous attribuent des qualités que nous n'avons pas, ou qu'ils ne voient pas en nous des défauts que nous avons. Ils en font de même, quand ils nous haïssent; ce que nous avons de bon ne leur paroît point alors, & ils ne voient que nos défauts.

Or nous ne sommes ni cette personne sans défauts, ni cette personne qui n'a rien de bon. Ce n'est donc pas tant nous, qu'un phantôme qu'ils se sont formé, qu'ils aiment ou qu'ils haïssent; ainsi nous avons tort de nous satisfaire de leur amour, & de nous offenser de leur haine. *

Comme on reprochoit à quelqu'un d'avoir abandonné ses enfans, pour sauver un étranger: « J'en pouvois, dit-il, avoir d'autres; mais je n'eusse jamais recoutré un semblable ami. » *

On demande si l'amitié peut subsister entre personnes de sexes différens? Cela est rare & difficile; mais c'est l'amitié qui a le plus de charmes. Elle est plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu & de retenue. Les femmes, qui ne connoissent que l'amour d'usage, n'en sont pas dignes; & les hommes, qui ne veulent trouver dans les

femmes que le bonheur du sexe , & qui n'imaginent pas qu'elles peuvent avoir des qualités dans l'esprit & dans le cœur plus liantes que celles de la beauté , ne sont pas propres à l'amitié dont je parle. Il faut donc chercher à s'unir par la vertu & le mérite personnel. Quelquefois de pareilles unions commencent par l'amour & finissent par l'amitié. Quand les femmes sont fidèles à la vertu de leur sexe , l'amitié étant la récompense de l'amour vertueux , elles peuvent s'en flater. De la maniere dont l'amour se traite aujourd'hui , il est souvent suivi de ruptures d'éclat , la honte étant toujours la punition du vice. Les femmes qui opposent leurs devoirs à l'amour , & qui vous offrent les charmes & les sentimens de l'amitié , quand d'ailleurs vous leur trouvez le même mérite qu'aux hommes , peut - on mieux faire que de se lier à elles ? Il est sûr que , de toutes les unions , c'est la plus délicieuse. Il y a toujours un degré de vivacité , qui ne se trouve point entre les personnes du même sexe : de plus , les défauts qui désunissent , comme l'envie & la concurrence , de quelque nature que ce soit , ne se trouvent point dans ces sortes de liaisons. *

AMOUR , AMANS.

Il entre ordinairement beaucoup de sympathie dans l'amour , c'est-à-dire une inclination dont les sens forment le nœud. Mais , quoiqu'ils

quoiqu'ils en forment le nœud , ils n'en ont pas toujours l'intérêt principal ; il n'est pas impossible qu'il y ait un amour exempt de grossièreté. * *Dicit. Encyclopéd.*

Les mêmes passions sont bien différentes dans les hommes. Le même objet peut leur plaire par des endroits opposés. Je suppose que plusieurs hommes s'attachent à la même femme ; les uns l'aiment , pour son esprit ; les autres , pour sa vertu ; les autres , pour ses défauts , &c ; & il peut se faire encore que tous l'aiment pour des choses qu'elle n'a pas , comme lorsqu'on aime une femme legere que l'on croit solide. N'importe , on s'attache à l'idée qu'on se plaît à s'en figurer ; ce n'est même que cette idée que l'on aime , ce n'est pas la femme legere. Ainsi l'objet des passions n'est pas ce qui les dégrade , ou ce qui les ennoblit , mais la maniere dont on envisage cet objet. * *Id. Ibid.*

Il n'y a pas d'amour sans estime : la raison en est claire. L'amour étant une complaisance dans l'objet aimé , & les hommes ne pouvant se défendre de trouver un prix aux choses qui leur plaisent , leur cœur en grossit le mérite ; ce qui fait qu'ils se préfèrent les uns aux autres , parce que rien ne leur plaît tant qu'eux-mêmes.* *M. Duclos.*
Voyez *Amour-propre.*

Par une suite du même principe , la haine rabaisse ceux qui en sont l'objet , avec le même soin que l'amour les releve. Il est impossible aux hommes de se persuader que ce qui les blesse n'ait pas quelque grand dé-

D. des Pas. T. I.

D

faut; c'est un jugement confus que l'esprit porte en lui-même. * *Id.*

Je ne crains rien pour les mœurs de la part de l'amour; il ne peut que les perfectionner. C'est lui qui rend le cœur moins farouche, le caractere plus liant, l'humeur plus complaisante. On s'est accoutumé, en aimant, à plier sa volonté au gré de la personne chérie: on contracte par-là l'heureuse habitude de commander à ses desirs, de les maîtriser & de les réprimer; de conformer son goût & ses inclinations aux lieux, aux tems, aux personnes. Mais les mœurs ne sont pas également en sûreté quand on est inquieté par ces failles charnelles, que les hommes grossiers confondent avec l'amour. * *Dict. Encyclopéd.*

L'amour est un sentiment si exclusif, & qui anéantit tellement les autres, qu'il exige naturellement un retour semblable de la part de son objet: voilà pourquoi il produit la jalousie, qui n'est autre chose que la crainte d'être troublé dans la possession de ce qu'on aime. L'amour est un sentiment le plus doux que nous connoissions, &, en même tems, terrible par les malheurs dont il est souvent la source. * *M. d'Alembert.*

Si des lumieres supérieures à la raison ne nous promettoient pas une condition meilleure, nous aurions beaucoup à nous plaindre de la nature, qui, en nous présentant d'une main le plus séduisant des plaisirs, semble avoir voulu nous en éloigner de

l'autre , par les écueils dont elle l'a environné : elle nous a , pour ainsi dire , placés sur le bord d'un précipice entre la douleur & la privation. * *Id.*

Voyant deux inconnus , dont l'un seroit plus sensible à l'espfit & aux graces , & l'autre à la beauté , je serois prévenu en faveur du premier. La régularité des traits , l'éclat du teint , ne sont point les marques d'une belle ame : une personne qui en est frappée uniquement , sera sensuelle , & peu faite pour parvenir à la vertu & aux talens. Celui qui estime , qui chérit les signes de la beauté de l'ame , me prouve , par cette analogie des idées , sa disposition pour acquérir le bonheur de posséder les qualités les plus estimables. Il faut mépriser toute personne qui ne se prend que par les yeux. Cette malheureuse disposition est le plus grand défaut d'un caractère. * *Essais sur divers sujets intéressans de politiq. & de mor.*

L'amour n'est aujourd'hui que le goût du plaisir allié à la vanité. L'instinct pour la société , ne touche point les ames communes , qui abondent en tout-tems , & qui , dans l'état actuel des choses , sont encore affoiblies par l'exemple. On cherche les plaisirs , & on ne les trouve point , parce que les plus grands ont leur source dans le cœur & dans les affections sociales. Ceux qui ne les cherchent que dans les sens , trouvent bientôt un vuide en eux-mêmes , qui les rend inquiets , & qui les engage à courir d'objet en objet. Cette inquiétude produis

Dij

le libertinage à son tour ; dérèglement qui ne devroit pas être moins avilissant , lorsqu'on s'y livre avec des femmes d'une certaine classe , qu'avec celles qui sont le rebut du peuple. Le mépris dont les femmes se couvrent par l'indécence de leurs mœurs , nourrit ce libertinage : il n'y a que des ames basses , qui puissent s'attacher à un objet méprisable. Les individus des deux sexes qui s'abandonnent grossièrement aux plaisirs , se préparent , après une jeunesse remplie d'épines , une vieillesse malheureuse. Il ne leur reste que le mépris du public , des regrets amers , un cœur épuisé , & une santé altérée. * *Ibid.*

L'amour est une passion si nécessaire au genre humain , que sans elle il retomberoit bientôt dans le néant. Le goût d'un sexe pour l'autre , sert à les perfectionner tous les deux ; il forme des unions délicieuses , des alliances & des sociétés aimables. Mais ce n'est que lorsqu'une raison éclairée y préside & le dirige. Guidé par une raison dépravée , il peut causer , & cause en effet , tous les jours , des perfidies , des parjures , des adulteres , des incestes , des meurtres & des embrasemens , & tous les maux dont une fureur aveugle est capable. Sa fin n'a rien de conforme au vœu de la nature : il tend à l'union d'un sexe avec l'autre ; & cette union est légitime : ce n'est donc point ce goût qu'il s'agit de réprimer. Vous avez naturellement le cœur tendre : ne travaillez point à le rendre insensible ; mais fixez votre

tendresse sur des objets qui ne vous détournent point de la vertu, ou plutôt n'aimez que ceux qui vous y portent : votre penchant pour l'amour, n'en sera pas moins satisfait : que dis-je ? Il ne le seroit jamais qu'imparfaitement sans cette précaution. Point d'amitié sans vertu. L'union de deux amans sans mœurs, n'est point de l'amour : c'est une association odieuse qui les fait entrer en commerce de vices, & établit entre eux une complicité réciproque. *M. Toussaint.

Il n'est rien de si commun que de parler d'amour ; il n'est rien de si rare que d'en bien parler. Le cœur qui le sent, le définit bien mieux que l'esprit qui l'imagine. Demandez à un amant ce que c'est que l'amour ? Sentir & désirer, vous répondra-t-il en deux mots. Mais ses yeux, sa physionomie, tout en lui vous expliquera sa définition. Un homme d'esprit pourra vous répondre la même chose, sans vous éclairer de même. En un mot, un amant qui parle d'amour, vous en fait éprouver les mouvemens ; l'homme d'esprit ne vous les fait qu'envisager. *M. de Bernis.

L'accord de l'amour & de l'innocence semble être le paradis sur la terre ; c'est le bonheur le plus doux & l'état le plus délicieux de la vie. Nulle crainte, nulle honte ne trouble la félicité des amans qui jouissent ; au sein des vrais plaisirs de l'amour, ils peuvent parler de la vertu sans rougir.

* J. J. Rousseau.

D iiij

Où est le véritable amant qui n'est pas prêt à immoler sa vie à sa maîtresse ? & où est la passion grossière dans un homme qui veut mourir ? Nous nous moquons des paladins ! C'est qu'ils connoissoient l'amour, & que nous ne connoissons plus que la débauche. Quand ces maximes romanesques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raison que celui des mauvaises mœurs. * *Id.*

L'amour sensuel ne peut se passer de la possession, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître ; mais quand ces rapports sont chimériques, il dure autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

O que les illusions de l'amour sont aimables ! Ses flatteries sont, en un sens, des vérités : le jugement se tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue dans son amante des perfections qu'elle n'a pas, les voit, en effet, telles qu'il les représente ; il ne ment point en disant des mensonges ; il flate, sans s'avilir ; & l'on peut au moins l'estimer sans le croire. * *Id.*

Je ne scache rien de plus méprisable qu'un homme dont on achete le cœur & les soins, si ce n'est la femme qui les paye ; mais entre deux coëts unis, la communauté des biens est une justice & un devoir.

Pourquoi seroit-il vil de recevoir de ce qu'on aime ? Ce que le cœur donne peut-il donc deshonorier le cœur qui accepte ? Un

don honnête à faire est toujours honnête à recevoir. Ah ! si les dons de l'amour sont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoissant ? * *Id.*

L'amour, aussi-bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continu; & il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre. * *La Rochefoucault.*

Si on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est bien souvent trompé.

En amour, celui qui est guéri le premier, est toujours le mieux guéri.

Toutes les passions nous font faire des fautes; mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules.

Les amans ne voient les défauts de leurs maîtresses, que lorsque leur enchantement est fini. * *Id.*

Il faut avoir un cœur pour sçavoir aimer; les sens ne suffisent pas. Le tempérament conduit par l'esprit, peut mener jusqu'à la volupté, mais jamais jusqu'à l'amour. Nous naissions tendres ou voluptueux; la nature donne à tous les cœurs un goût pour le plaisir, & quelquefois un penchant inévitabile vers l'amour. Ce sont les heureux qui reçurent, avec ce goût piquant du plaisir, la délicatesse fine qui l'affaisonne. Mais les ames, que l'amour a choisies pour aimer, doivent passer rapidement & sans relâche des grands plaisirs aux grandes peines. Leur agitation sera toujours nouvelle, & toujours extrême. * *M. de Bernis.*

L'amour n'est un vice que dans les cœurs

vieux. Le feu, cette substance si pûre, envoie des fumées infectes & même dangereuses, s'il s'est pris à des matières corrompues. De même, si l'amour est nourri par les vices, il ne produit que de honteux désirs; il ne forme que des desseins criminels, & n'est suivi que de troubles, de soucis & de malheurs. Mais qu'il soit né dans un cœur droit, & allumé par un objet aussi-bien pourvu de vertus que d'attrait, il est à l'abri de toute censure; Dieu, loin de s'en irriter, l'approuve. Il n'a fait les objets aimables qu'afin qu'ils soient aimés.

* *M. Toussaint.*

L'amour en lui-même est-il un crime? N'est-il pas le plus pur ainsi que le plus doux penchant de la nature? N'a-t-il pas une fin bonne & louable? Ne dédaigne-t-il pas les âmes basses & rempantes? N'aimé-t-il pas les âmes grandes & fortes? N'ennoblit-il pas tous leurs sentimens? Ne les élève-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes? Ah! si, pour être honnête & sage, il faut être inaccessibles à ses traits, que reste-t-il pour la vertu sur la terre? le rebut de la nature & les plus vils des mortels. * *J. J. Rousseau.*

On doit distinguer le moral du physique dans le sentiment de l'amour. Le physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre; le moral est ce qui détermine ce désir, & le fixe sur un seul objet exclusivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie: or il est aisé de voir que

Le moral de l'amour est , en effet , un sentiment factice né de l'usage de la société. * *Id.*

Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui , c'est son feu divin qui sc̄ait épurer nos penchans naturels , en les concentrant dans un seul objet. Pour une femme ordinaire , tout homme est toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime , il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je ? Un amant n'est-il qu'un homme ? Ah ! qu'il est un être bien plus sublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime ; son amant est plus , tous les autres sont moins : elle & lui sont les seuls de leur espèce. Ils ne désirent pas , ils aiment. Le cœur ne suit point les sens , il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Le véritable amour , toujours modeste , n'arrache point les faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le mystère , le silence , la honte craintive , aiguisent & cachent ses doux transports ; sa flamme honore & purifie toutes ses caresses ; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même ; & lui seul sc̄ait tout accorder aux désirs , sans rien ôter à la pudeur.

C'est une erreur cruelle de croire que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur , & qu'on ne doit plus de respect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre. * *Id.*

L'amour est privé de son plus grand charme , quand l'honnêteté l'abandonne. Pour en sentir tout le prix , il faut que le cœur

s'y complaît, & qu'il nous élève en élévant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme; ôtez l'estime, & l'amour n'est plus rien. * *Id.*

Passion terrible & emportée, qui obscurcit la raison, qui la force à déifier nos folies; passion noble & généreuse, qui réveille en nous l'amour de la gloire, la probité endormie, la délicatesse émoussée; l'amour enfin n'a point de formes; mais il est capable de les prendre toutes. Ses vertus & ses vices lui sont également étrangers. L'eau retient la figure du vase qu'elle remplit. Nos maîtresses nous rendent tout ce que nous sommes.

Vous qui êtes appellés au gouvernement des peuples, fuyez l'amour. Nés pour commander, vous serez esclaves; & si l'objet qui vous séduit n'est pas l'image de la vertu, comme il est à vos yeux celle de la beauté, vous verrez chanceler votre trône, peut-être serez-vous écrasés sous ses ruines. L'amour n'est fait ni pour les rois ni pour le peuple; les rois ont trop de devoirs, le peuple a trop de besoins. L'amour est le seul bien qu'on ne peut apprécier; l'amour est le seul mal auquel on ne trouve point de remède. Peignez-le comme un monstre dangereux, représentez-le comme un dieu bienfaisant; vous le trouverez tout entier dans l'un & dans l'autre de ces deux portraits. * *M. de Bernis.*

Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élévation, à qui

Il semble que la nature ait envié les douceurs de l'amour ; un roi, qui peut s'assurer de cent mille bras, ne peut guères s'assurer d'un cœur : il ne sait si on ne fait pas pour son rang tout ce qu'on auroit fait pour la personne d'un autre. La royauté lui coûte tous les plaisirs les plus simples & les plus doux. * *M. de Fontenelle.*

Quiconque est capable d'aimer, est vertueux ; j'oserois même dire que quiconque est vertueux est aussi capable d'aimer. Comme ce seroit un vice de conformation pour le corps que d'être inepte à la génération, c'en est un aussi pour l'ame que d'être incapable d'amour. * *M. L. Yvon.*

Ovide, qui est une autorité en amour, dit que nous cessons d'aimer dans le tems que nous l'avons appris. *S. Evremont* ne défend l'amour dans aucun tems. « Dans la jeunesse, dit-il, nous vivons pour aimer ; &, dans un âge plus avancé, nous aimons pour vivre. » ***

Quelqu'un demandant à *Zénon* si les sages devoient aimer ? Il répondit que si les sages n'aimoient point, les belles seroient bien malheureuses.

De même qu'un homme, qui est amoureux d'une fille spirituelle & vertueuse, en devient plus poli & plus sage ; de même une fille, qui se rend aimable à un homme d'esprit & d'une probité distinguée, s'acquiert un nouveau degré de mérite & de perfection. Le moyen donc de rendre les

femmes plus agréables , est de rendre les hommes plus vertueux. ***

L'amour n'est pas seulement la source de toutes les passions , elle l'est encore de tous les biens & de tous les maux qui arrivent aux hommes. Sans elle , les sciences ne seroient point au monde ; la vertu seroit sans spectateurs , & la société seroit un bien imaginaire. C'est elle qui fait naître en nous le desir des belles choses , qui nous les fait posséder , & qui , par un merveilleux enchantement , nous change & nous transforme en elles. Nous lui devons tous les biens que nous possérons ; elle peut nous donner ceux qui nous manquent ; & si elle ne chasse les maux que cette vie entraîne nécessairement avec soi , pour le moins elle les adoucit , elle les rend même agréables , & en fait l'instrument de notre félicité. * *M. de la Chambre.*

La débauche des sens est à l'amour , ce que l'excès du vin est à la raison.

Le nom de la personne aimée , est comme le mot du guet du cœur. Par - tout où on le prononce , il s'émeut , il s'arrête , il se plaît ; il le répète en secret , il lui forme un portrait en un instant. Le son de sa voix est une symphonie mélodieuse : en frappant l'oreille , il donne au cœur. Tout ce qu'on dit de grand du mérite des personnes excellentes , on le voit , on croit le voir dans celle qu'on aime. L'amour est comme la manne , il a tous les goûts. *

On diroit que les amans ont d'autres sens, ou un sens de plus que les autres hommes. L'amour leur détrempe de son nectar les plus insipides objets, & verse une infinité de douceurs sur toutes les circonstances de la vie. Eloigné de ce qu'on aime, on le voit par-tout, on ne voit que lui : son image nous remplit, nous occupe & nourrit délicieusement nos desirs. D'agréables rêveries nous rendent les plaisirs que nous avons goûtés & nous font anticiper ceux qui nous attendent.*

L'amour a plus de soupçons, qu'il n'a de confiance.

L'on veut faire tout le bonheur, ou, si cela ne se peut, tout le malheur de ce qu'on aime.

La grande passion est l'amour, c'est l'aimant de l'humanité.*

L'Italien aime les femmes avec jalouſie, l'Espagnol avec empire, l'Anglois avec orgueil ; le Turc les enferme, le Persan les traite en esclaves, le François, en reines, maîtresses absolues de son bonheur. Ne pourroit-on pas inférer de la différence & de l'opposition de conduite de ces peuples, ou qu'ils ne connoissent pas les femmes, ou qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes ?

La plûpart des passions ne se produisent au dehors, qu'à la faveur du déguisement. Cet artifice est plus remarquable dans la passion de l'amour, que dans les autres. L'amour n'attaque pas d'abord l'objet auquel il s'attache, il commence par le sé-

duire. Il respecte ce qu'il veut deshonorer ; il idolâtre ce qu'il veut profaner ; il a la force d'être esclave, afin de devenir tyran. Malgré le mystère qui l'enveloppe, il se connoît facilement : des avant-coureurs indiscrets l'annoncent ; l'assiduité, la soumission, la préférence, les sacrifices, l'adulation perpétuelle marchent toujours devant lui. Il se cache en vain ; il peut être invisible ; mais il n'en est que plus sensible.

* M. R.

AMOUR DU PROCHAIN.

L'amour du prochain est un sentiment qui nous porte à faire du bien aux hommes, & à les traiter comme s'ils étoient nos frères. La religion, en nous faisant un devoir de cette vertu, ne nous prescrit rien que la nature n'ait imprimé en nous, & que la raison n'approuve. Quoi de plus naturel, en effet, à l'homme, que d'aimer ceux de son espèce ? Plus cette obligation est raisonnable, plus on est coupable de ne pas la remplir. ***

L'amour du prochain est, de tous les sentiments, le plus sage & le plus habile : il est aussi nécessaire dans la société civile, pour le bonheur de notre vie, que dans le Christianisme pour la félicité éternelle.* *La Rochefoucault.*

Il faut aimer, & très-tendrement, les créatures : il faut aimer sa patrie, sa femme, son pere, ses enfans ; il faut si bien les ai-

mer, que Dieu nous les fait aimer malgré nous. Les principes contraires sont propres à faire des raisonneurs inhumains.

* *M. de Voltaire.*

Que les défauts des grands ne vous gâtent pas ; mais qu'ils vous redressent. Que le mauvais usage qu'ils font de leurs biens, vous apprenne à mépriser les richesses & à vous régler. La vertu ne produit point leur dépense.

Pourquoi, dans ce nombre infini de goûts inventés par la volupté & par la mollesse, ne s'en est-on jamais fait un de soulager les malheureux ? L'humanité ne vous fait-elle point sentir le besoin de secourir vos semblables ? Les bons coeurs sentent l'obligation de faire du bien, plus qu'on ne sent les autres besoins de la vie. *Marc-Aurèle* remercioit les dieux de ce qu'il avoit toujours fait du bien à ses amis, sans les avoir trop fait attendre. Le bonheur de la grandeur, c'est lorsque les autres trouvent leur fortune dans la nôtre. *Je ne puis*, disoit ce prince, *être touché d'un bonheur qui n'est que pour moi.* * *Mad. Lambert.*

AMOUR-PROPRE.

L'amour-propre est l'amour de soi-même, & de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, & les rendroit les tyrans des autres, si la fortune leur en donnoit les moyens. * *La Rochefoucault.*

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

L'amour-propre fait que nous nous trompons presqu'en toutes choses ; que nous entendons blâmer , & que nous blâmons les mêmes défauts dont nous ne nous corrigeons point , ou parce que nous ne connaissons pas le mal qui est en nous , ou parce que nous l'envisageons toujours sous l'apparence de quelque bien.

L'amour - propre fait tous les vices & toutes les vertus morales , selon qu'il est bien ou mal entendu.

La prudence , qui sert à la conduite des actions humaines , est , à le bien prendre , l'amour-propre circonspect & fort éclairé : ce qui lui est opposé , n'est qu'inconsidération & qu'aveuglement.

Nous sommes si préoccupés en notre faveur , que souvent ce que nous prenons pour des vertus , ne sont que des vices qui leur ressemblent , & que l'amour - propre nous déguise.

Nous ne ressentons nos biens & nos maux qu'à proportion de notre amour-propre. * *Id.*

Il est aussi impossible qu'une société puisse se former & subsister sans amour - propre , qu'il seroit impossible de faire des enfans sans concupiscence , de songer à se nourrir sans appétit. C'est l'amour de nous-mêmes , qui assiste l'amour des autres : c'est par nos besoins mutuels que nous sommes utiles au genre humain ; c'est le fondement de tout commerce ;

commerce ; c'est l'éternel lien des hommes ; sans lui il n'y auroit pas eu un art inventé , ni une société de dix personnes formée. C'est cet amour-propre , que chaque animal a reçu de la nature , qui nous avertit de respecter celui des autres. La loi dirige cet amour-propre , & la religion le perfectionne. Il est bien vrai que Dieu auroit pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas , les marchands auroient été aux Indes , par charité ; & le maçon eût scié de la pierre , pour faire plaisir à son prochain. Mais Dieu a établi les choses autrement : n'accusons point l'instinct qu'il nous donne , & faisons-en l'usage qu'il commande. * *M. de Voltaire.*

Chez de sombres dévots l'amour-propre est damné :

Cest l'ennemi de l'homme , aux enfers il est né.
Vous vous trompez , ingrats , c'est un don de Dieu même ;

Tout amour vient du ciel : Dieu nous chérit , il s'aime.

Nous nous aimons dans nous , dans nos biens , dans nos fils ,

Dans nos concitoyens , sur-tout dans nos amis.

Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame :

Notre esprit est porté sur ses ailes de flamme.

Oui , pour nous élever aux grandes actions , Dieu nous a , par bonté , donné les passions.

* *Id.*

Plusieurs philosophes rapportent généra-

D. des Pas. T. I.

E

lement à l'amour-propre toute sorte d'attachemens. Ils prétendent qu'on s'approprie tout ce que l'on aime ; qu'on n'y cherche que son plaisir & sa satisfaction ; qu'on se met soi-même avant tout, jusques-là qu'ils nient que celui qui donne sa vie pour un autre, le préfère à soi. Ils passent le but en ce point ; car si l'objet de notre amour nous est plus cher que l'existence sans l'objet de notre amour, il paroît que c'est notre amour qui est notre passion dominante, & non notre individu propre, puisque tout nous échappe avec la vie. Ils répondent que la possession nous fait confondre, dans ce sacrifice, notre vie & celle de l'objet aimé ; que nous croyons n'abandonner qu'une partie de nous-mêmes pour conserver l'autre. Au moins ils ne peuvent nier que celle que nous conservons nous paroît plus considérable que celle que nous abandonnons : or, dès que nous regardons la moindre partie dans le tout, c'est une préférence manifeste de l'objet aimé. * *Dict. Encyclopéd.*

L'homme naturellement s'aime soi-même ; il s'aime sans bornes, & sans mesure ; il n'aime que soi ; il rapporte tout à soi ; il se desire toutes sortes de biens, d'honneurs, de plaisirs ; & il n'en desire qu'à soi-même, ou par rapport à soi-même. Il se fait le centre de tout ; il voudroit dominer sur tout, & que toutes les créatures ne fussent occupées qu'à le contenter, à le louer, à l'admirer. Cette disposition tyrannique, étant empreinte dans le cœur de tous les hommes, les rend violens, injustes, cruels, ambitieux, flatteurs, en-

vieux, insolens, querelleux. En un mot, elle renferme les femences de tous les crimes & de tous les déréglemens des hommes, depuis les plus legers jusqu'aux plus détestables.... Nous n'aimons & nous ne haïssons toutes les choses qui sont hors de nous, que selon qu'elles sont conformes ou contraires à nos inclinations. Cet amour-propre mérite donc tous nos soins pour le bien diriger. Pour peu que nous le laissons agir de lui même, soyons assurés qu'il nous égarera. * *M. Nicole.*

L'amour-propre est le plus constant aussi bien que le plus flatteur des amours. * *M. Trouillet.*

L'amour-propre nous rend infiniment plus sensibles aux disgraces qu'aux faveurs de la fortune.

L'envie d'être approuvé est naturelle ; mais tâchez d'aimer le bien pour le bien, & d'offrir tout à Dieu : l'amour-propre trouvera toujours assez à se mettre par-tout.
* *Lettr. de Mad. de Maintenon.*

Une des causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort, étoit l'amour-propre. Le desir de notre conservation se transforme en tant de manières, & agit par des principes si contraires, qu'il nous porte à sacrifier notre être pour l'amour de notre être ; & tel est le cas que nous faisons de nous-mêmes, que nous consentons à cesser de vivre par un instinct naturel & obscur, qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Eij

Si l'on ôtoit l'amour-propre de nos plaisirs & de nos chagrins, on les diminueroit de plus de moitié.

On rougit plus souvent par amour-propre que par modestie.

L'envie de satisfaire notre amour-propre nous fait quelquefois oublier les ressentimens les mieux fondés.

On divulgue plus de secrets par vanité & par amour-propre, que par indiscretion & même par méchanceté. * *Pens. & Réfl. mor.*

AMOUR DE NOUS-MÊMES.

L'amour est une complaisance dans l'objet aimé. Aimer une chose, c'est se complaire dans sa possession, sa grace, son accroissement ; craindre sa privation, ses déchéances, &c.

L'amour de nous-mêmes ne peut pécher qu'en excès ou en qualité ; il faut que son dérèglement consiste en ce que nous nous aimons trop, ou en ce que nous nous aimons mal, ou dans l'un & dans l'autre de ces défauts.

L'amour de nous-mêmes ne péche point en excès : cela paroît de ce qu'il est permis de s'aimer tant qu'on veut, quand on s'aime bien. En effet, qu'est-ce que s'aimer soi-même ? C'est désirer son bien ; c'est craindre son mal ; c'est rechercher son bonheur : or j'avoue qu'il arrive souvent qu'on desire trop, qu'on craint trop, & qu'on s'attache

à son plaisir, ou à ce qu'on regarde comme son bonheur avec trop d'ardeur ; mais prenez garde que l'excès vient du défaut qui est dans l'objet de vos passions, & non pas de la trop grande mesure de l'amour de vous-même. Ce qui le prouve, c'est que vous pouvez & vous devez même desirer sans bornes la souveraine félicité, craindre sans bornes la souveraine misère, & qu'il y auroit même du dérèglement à n'avoir que des desirs bornés pour un bien infini.

En effet, si l'homme ne devoit s'aimer lui-même que dans une mesure limitée, le vuide de son cœur ne devroit pas être infini ; & si le vuide de son cœur ne devoit pas être infini, il s'ensuivroit qu'il n'auroit pas été fait pour la possession de Dieu, mais pour la possession d'objets finis & bornés. Cependant la religion & l'expérience nous apprennent le contraire. * M. L. Yvon.

AMOUR FILIAL ET FRATERNEL.

La reconnaissance prévient dans les enfants bien nés ce que le devoir leur impose ; il est dans la saine nature d'aimer ceux qui nous aiment & nous protégent, & l'habitude d'une juste dépendance fait perdre le sentiment de la dépendance même ; mais il suffit d'être homme pour être bon pere ; & si on n'est homme de bien, il est rare qu'on ne soit bon fils.

Du reste, qu'on mette à la place de ce

E iiij

que je dis la sympathie ou le sang , & qu'on me fasse entendre pourquoi le sang ne parle pas autant dans les enfans que dans les pères ; pourquoi la sympathie pérît quand la soumission diminue ; pourquoi des freres souvent se haïssent sur des fondemens si légers , &c.

Mais quel est donc le nœud de l'amitié des freres ? Une fortune , un nom commun , même naissance & même éducation , quelquefois même caractère ; enfin l'habitude de se regarder comme appartenant les uns aux autres , & comme n'ayant qu'un seul être : voilà ce qui fait que l'on s'aime ; voilà l'amour - propre ; mais trouvez le moyen de séparer des freres d'intérêt , l'amitié lui survit à peine : l'amour-propre , qui en éroit le fond , se porte vers d'autres objets. * *M. L. Yvon.*

Il ne faut pas faire partie de l'humanité , être au-dessus des bêtes , pour ne pas aimer ceux à qui nous devons le jour , ceux qui ont pris soin de notre enfance , & qui nous ont soulagés pendant que nous étions hors d'état de nous procurer aucune espece de secours. * *Analys. de Charron.* Voyez *Enfans , Freres.*

AMOUR PATERNEL.

Si la raison dans l'homme , ou plutôt l'abus qu'il en fait , ne servoit quelquefois à dépraver son instinct , nous n'aurions rien à dire sur l'amour paternel. Les brutes n'ont

pas besoin de nos Traités de morale , pour apprendre à aimer leurs petits , à les nourrir & à les élever ; c'est qu'elles ne sont guidées que par l'instinct : or l'instinct , quand il n'est pas distrait par les sophismes d'une raison captieuse , répond toujours au vœu de la nature , fait son devoir & ne bronche jamais. Si l'homme étoit donc en ce point conforme aux autres animaux , dès que l'enfant auroit vu la lumiere , sa mère le nourriroit de son propre lait , veilleroit à tous ses besoins , le garantiroit de tout accident , & ne croiroit pas d'instans dans sa vie mieux remplis que ceux qu'elle auroit employés à ces importans devoirs. Le pere , de son côté , contribueroit à le former ; il étudieroit son goût , son humeur & ses inclinations , pour mettre à profit ses talens : il cultiveroit lui-même cette jeune plante , & regarderoit comme une indifférence criminelle de l'abandonner à la discréction d'un précepteur ignorant , ou peut - être même vicieux. * M. L. Yvon.

On compare les rois à des peres de famille , & l'on a raison ; cette comparaison est fondée sur la nature & l'origine même de la royauté. Un pere qui n'aime point ses enfans , est un monstre : un roi qui n'aime pas ses sujets , est un tyran. Le pere & le roi sont l'un & l'autre des images vivantes de Dieu , dont l'empire est fondé sur l'amour. La nature a fait les peres pour l'avantage des enfans : la société a fait les rois pour la félicité des peuples. Il faut donc

nécessairement un chef dans une famille & dans un état. Même parité entre le gouvernement d'une famille & celui d'un état. Le maître, qui régit l'une ou l'autre, a deux objets à remplir ; l'un , d'y faire régner les mœurs , la vertu & la piété ; l'autre , d'en écarter le trouble , les désastres & l'indigence : c'est l'amour de l'ordre , qui doit le conduire , & non pas cette fureur de dominer , qui se plaît à pousser à bout la docilité la mieux éprouvée. * *Id. Voyez Pères.*

AMOUR CONJUGAL.

Les caractères de l'amour conjugal ne sont pas équivoques. Un amant , dupe de lui-même , peut croire aimer sans aimer en effet ; un mari sc̄ait au juste s'il aime. Il a joui : or la jouissance est la pierre de touche de l'amour; le véritable y puise de nouveaux feux ; mais le frivole s'y éteint.

L'épreuve faite , si l'on connoît qu'on s'est mépris , je ne sc̄ais de remede à ce mal que la patience. S'il est possible , substituez l'amitié à l'amour. * *Dict. Encyclop.*

Pour vivre heureux dans le mariage , ne vous y engagez pas sans aimer & sans être aimé. Donnez du corps à cet amour , en le fondant sur la vertu. S'il n'avoit d'autre objet que la beauté , les grâces & la jeunesse , aussi fragile que ces avantages passagers , il passerait bientôt comme eux ; mais s'il s'est attaché aux qualités du cœur & de l'esprit , il est à l'épreuve du tems.

Pour vous acquérir le droit d'exiger qu'on vous aime, travaillez à le mériter. Soyez, après vingt ans, aussi attentif à plaire, aussi soigneux à ne pas offenser, que s'il s'agissoit aujourd'hui de faire agréer votre amour. On ne conserve un cœur que par les moyens qu'on a employés pour le conquérir. * *Ibid.* Voyez *Mariage*.

AMOUR DE LA PATRIE.

L'amour de la patrie est le moyen le plus efficace qu'il faille employer pour apprendre aux citoyens à être bons & vertueux, c'est-à-dire à conformer en tout leur volonté particulière à la volonté générale, à la raison publique, à la loi du devoir. En effet, c'est par cet amour de la patrie, qu'ont été produits les plus grands prodiges de vertu. * *J. J. Rousseau.* Voyez *Citoyens*.

Le véritable & solide amour de la patrie consiste à lui faire du bien & à contribuer à sa liberté autant qu'il nous est possible; mais disputer seulement sur les auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poëtes que nos voisins, c'est plutôt sot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre pays. * *M. de Voltaire*.

Le vengeur de son pays mérite d'être compté parmi les grands princes. * *Id.*

L'amour de la patrie n'est autre chose que l'amour du bien public. Cet amour, s'il étoit dans le cœur des citoyens, feroit

de l'état comme une seule famille. Tel étoit l'effet qu'il produisoit chez les Romains ; au lieu que l'intérêt particulier, qui domine aujourd'hui presque par-tout, fait de chaque famille un état à part, absolument indifférent à la république : chacun s'établit le centre de tout ; les vues générales ne touchent personne, le bien public n'est qu'une vaine idée ; chaque particulier tâche de s'avancer par des routes séparées où il puisse marcher seul & n'avoir point de concurrent. On ne tient point à l'état par de véritables liens ; au moindre dégoût l'on quitte le service, & le dégoût n'est souvent fondé que sur une fausse délicatesse d'une préférence très-légitime. * *Encyclop. de Pens.*
Voyez *Patrie.*

A MOUR DE LA GLOIRE.

La gloire nous donne sur tous les cœurs une autorité naturelle, qui nous touche sans doute, autant qu'aucune de nos sensations, & nous étourdit plus sur nos misères qu'une vaine dissipation : elle est donc réelle en tout sens.

Ceux qui parlent de son néant véritable, soutiendroient peut-être avec peine le mépris ouvert d'un seul homme. Le vuide des grandes passions est rempli par le grand nombre des petites : les coimptempteurs de la gloire se piquent de bien danser, ou de quelqu'autre misere encore plus basse. Ils sont si aveu-

glores, qu'ils ne sentent pas que c'est la gloire qu'ils cherchent si curieusement ; & ils sont si vains, qu'ils osent la mettre dans les choses les plus frivoles. La gloire, disent-ils, n'est ni vertu ni mérite ; ils raisonnent bien en cela : elle n'en est que la récompense. Elle nous excite donc au travail & à la vertu, & nous rend souvent estimables, afin de nous faire estimer.

Les choses les plus petites ont des proportions reconnues. Le chêne est un grand arbre près du cerisier, ainsi les hommes à l'égard les uns des autres. Quelles sont les inclinations & les vertus de ceux qui méprisent la gloire ? L'ont-ils méritée ? * *M. L. Yvon. Voz Gloire.*

AMOUR DES SCIENCES ET DES LETTRES.

La passion de la gloire & la passion des sciences se ressemblent dans leur principe ; car elles viennent l'une & l'autre du sentiment de notre vuide & de notre imperfection. Mais l'une voudroit se former comme un nouvel être hors de nous ; & l'autre s'attache à étendre & à cultiver notre fonds : ainsi la passion de la gloire veut nous agrandir au dehors, & celle des sciences au dedans.

On ne peut avoir l'ame grande, ou l'esprit un peu pénétrant, sans quelque passion pour les lettres. Les arts sont consacrés à peindre les traits de la belle nature ; les arts

& les sciences embrassent tout ce qu'il y a dans la pensée de noble & d'utile ; de sorte qu'il ne reste à ceux qui les rejettent , que ce qui est indigne d'être peint ou enseigné.

* *M. L. Yvon.*

Personne néanmoins n'ignore que les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits , le précis de leurs connaissances & le fruit de leurs longues veilles : l'étude d'une vie entière s'y peut recueillir dans quelques heures ; c'est un grand secours.

Deux inconvénients sont à craindre dans cette passion ; le mauvais choix , & l'excès. Quant au mauvais choix , il est probable que ceux qui s'attachent à des connaissances peu utiles , ne seroient pas propres aux autres ; mais l'excès peut se corriger.

Si nous étions sages , nous nous bornerions à un petit nombre de connaissances , afin de les mieux posséder : nous tâcherions de nous les rendre familières & de les réduire en pratique. La plus longue & la plus laborieuse théorie n'éclaire qu'imparfaitement ; un homme qui n'auroit jamais dansé , posséderoit inutilement les règles de la danse : il est de même des métiers de l'esprit. * *Id.* *Voyez Etude. Lettres. Sciences.*

ANTIPATHIE.

L'antipathie est une répugnance naturelle pour certains objets. Les antipathies peuvent être différentes ; il y en a dont les personnes qui les ressentent sont cause elles-

mêmes : leur peu de complaisance attire la contradiction ; & la contradiction produit en elles un certain soulèvement qu'elles appellent *antipathie*. Il y en a auxquelles on ne contribue en rien directement par sa conduite ; mais la maniere impatiente dont on les souffre , les entretient ; & , comme l'on fait quelques repliques séches aux contradictions que l'on trouve déraisonnables , on entretient , d'une part , une disposition aigre dans les personnes avec qui l'on vit , & l'on entre de l'autre dans un certain chagrin , & contre les autres & contre soi-même. Enfin il y en a où la personne qui les éprouve n'a point de tort ni dans sa conduite ni dans ses paroles , & où elle n'est blâmable que parce qu'elle est trop sensible aux défauts des autres. * *Encyclop. de Pens.* Voyez *Aversion. Sympathie.*

ANXIÉTÉ.

L'anxiété est cet état où se trouve l'ame quand elle est menacée ou agitée par des maux violens. Elle diffère de l'angoisse en ce que celle - ci convient également aux maux du corps & de l'esprit , & que l'anxiété ne convient qu'aux maux de l'ame.

APATHIE.

Apathie , en morale , signifie *insensibilité* , ou *privation de tout sentiment passionné*. Les Stoïciens affectoient une entiere apa-

thie ; ils se glorifioient d'être insensibles au plaisir comme à la douleur , & de jouir d'un calme , d'une tranquillité d'esprit que rien ne pouvoit altérer. *** Voyez *Ataraxie*.

APPARENCES.

On ne doit juger de rien sur les apparences , parce qu'il n'y a rien de plus trompeur. C'est une vieille maxime qu'on ne sçau-roit trop répéter ; car on ne cesse de juger de tout par les dehors & les apparences. » Le tambour avec tout le bruit qu'il fait , » dit le sage *Montagne* , n'est rempli de » rien : quelque gros que soit un roseau , » ajoûte-t-il , on le met en pièces. » * *Naudé*.

Tel souvent a les plus belles apparences de bonté & de douceur , qui n'est qu'un méchant & un fourbe. Tel autre paroît dur & sévere , qui est doux & aimable. Ne ju-geons donc personne sur les apparences. Le sage étudie & réfléchit avant que de juger des bonnes ou mauvaises qualités d'un homme. * *Id.*

APPRÉHENSION. Voyez ALLARME.

ARROGANCE.

L'arrogance est une maniere hautaine d'agir , qui annonce des prétentions. Il est , sans doute , des gens à qui toute sorte d'é-gards sont dûs ; mais les prétentions , qui les demandent comme une dette , n'en sont pas moins ridicules. L'homme , né libre & indépendant dans ses volontés , se plaît à

refuser ce qu'on exige de lui , & ce qu'il auroit accordé , sans peine , de son propre mouvement. * *Dict. phil.*

L'arrogance naît de la présomption & de l'orgueil ; c'est , de tous les vices , celui qu'on supporte le moins dans la société , parce qu'il blesse l'amour-propre de tout le monde. Un homme , atteint de ce vice , en est toujours puni , parce qu'il se fait haïr & mépriser de tous ceux qu'il fréquente. Il est mécontent d'eux qui ne sont jamais contents de lui. ***

ASSURANCE.

L'assurance est la faculté qu'un homme a de se posséder , ou bien de dire & de faire des choses indifférentes , sans la moindre gêne ou aucune émotion dans l'esprit.

Ce qui rend un homme assuré , est une connaissance médiocre du monde ; mais c'est sur-tout une résolution fixe & déterminée de ne rien avancer & de ne point agir contre les règles de l'honneur & de la bienféance. ***

L'assurance & la modestie sont deux qualités aimables , & peuvent se trouver dans la même personne. Lorsqu'elles sont ainsi réunies , elles forment ce que nous appelons une *assurance modeste* , qui tient un juste milieu entre la timidité & l'imprudence. *

ASTUCE.

L'astuce est une finesse pratique du mal , mais en petit ; c'est une finesse qui unit , ou

qui veut nuire. Dans l'astuce la finesse est jointe à la méchanceté, comme à la fausseté dans la ruse. Ce mot, qui n'est plus d'usage, a pourtant sa nuance; il mériteroit d'être conservé. * *M. Marmontel. Voyez Adresse, Ruse.*

ATARAXIE.

Ce mot, qui vient du grec, signifie le calme & la tranquillité de l'esprit, & cette fermeté de jugement, qui le garantit de toutes les agitations, de toutes les craintes & de toutes les inquiétudes qui viennent de l'opinion. L'ataraxie est la pierre philosophale de la morale; quiconque l'a trouvée peut se vanter d'être heureux. ***

ATHÉISME, ATHÉES.

L'Athéïsme est l'opinion de ceux qui nient l'existence d'un Dieu auteur du monde; ainsi la simple ignorance de Dieu ne feroit pas l'Athéïsme. Pour être chargé du titre odieux d'*Athée*, il faut avoir la notion de Dieu & la rejeter. L'état de doute n'est pas non plus l'Athéïsme formel; mais il s'en approche ou il s'en éloigne, à proportion du nombre des doutes, ou de la manière de les envisager. On n'est donc fondé à traiter d'*Athées* que ceux qui déclarent ouvertement qu'ils ont pris parti sur le dogme de l'existence de Dieu, & qu'ils soutiennent la négative. Cette remarque est

est très-importante , parce que quantité de grands hommes , tant anciens que modernes , ont fort légèrement été taxés d'Athéïsme , soit pour avoir attaqué les faux dieux , soit pour avoir rejeté certains arguments foibles , qui ne concluent point pour l'existence du vrai Dieu. ***

C'est à l'Athée à prouver que la notion de Dieu est contradictoire , & qu'il est impossible qu'un tel être existe. Quand même nous ne pourrions pas démontrer la possibilité de l'Être souverainement parfait , nous serions en droit de demander à l'Athée les preuves du contraire ; car étant persuadés , avec raison , que cette idée ne renferme point de contradiction , c'est à lui à nous montrer le contraire : c'est le devoir de celui qui nie d'alléguer ses raisons. * *M. Formey.*

On peut aussi attaquer l'Athéïsme par ses conséquences qui , en sappant la religion , renversent du même coup les fondemens de la morale & de la politique. En effet , l'Athéïsme avilit & dégrade la nature humaine , en niant qu'il y ait en elle les moindres principes de morale , de politique , d'équité & d'humanité : toute la charité des hommes , suivant cet absurde système , toute leur bienveillance , ne viennent que de leur crainte , de leur foiblesse , & du besoin qu'ils ont les uns des autres. * *Id.*

L'Athéïsme ne fournit rien , & se trouve sans ressource ; dès que la vertu est malheureuse , il est réduit à l'exclamation de *Brutus* : *Vertu , stérile vertu , de quoi m'as-*

D. des Pas. T. I.

F 2

tu servi ? Au contraire , celui qui croit fortement qu'il y a un Dieu ; que ce Dieu est bon , & que tout ce qu'il a fait & qu'il permet , aboutira enfin au bien de ses créatures ; un tel homme peut conserver sa vertu & son intégrité même dans la condition la plus dure. * *Id.*

Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un horloger , & que l'univers prouve un Dieu. * *M. de Voltaire.*

Vous jugez que j'ai une ame intelligente , parce que vous appercevez de l'ordre dans mes actions : jugez donc , en voyant l'ordre de ce monde , qu'il y a une Ame souverainement intelligente.

Newton étoit infiniment persuadé de l'existence d'un Dieu ; & il entendoit par ce mot , non-seulement un être infini , tout-puissant , éternel & créateur , mais un maître qui a mis une relation entre ses créatures ; car , sans cette relation , la connoissance d'un Dieu n'est qu'une idée stérile qui sembleroit inviter au crime , par l'espoir de l'impunité , tout raisonneur né pervers.

Il y avoit , dans le dernier siècle , beaucoup d'Athées en Angleterre , comme en France & en Italie. Ce que le chancelier *Bacon* avoit dit , qu'un peu de philosophie rend un homme Athée , & que beaucoup de philosophie mène à la connoissance d'un Dieu , est vrai.

Dans le système qui admet un Dieu , on n'a que des difficultés à surmonter ; & dans tous les autres systèmes , on a des absurdités à dévoquer. * *Id.*

Il est certain qu'il ne scauroit y avoir d'Athée convaincu ; car il faudroit pour cela que son système l'eût conduit à la démonstration , c'est-à-dire qu'il n'y ait effectivement point de Dieu ; mais on ne peut nier que l'illusion n'ait été assez forte sur plusieurs génies , pour voiler aussi pleinement à leurs yeux l'idée de Dieu , que s'il n'en existoit point : ainsi une fausse persuasion , un acquiescement précipité à des sophismes dont ils n'ont pas su se démêler , ont retenu dans cette malheureuse erreur quantité de philosophes , qui ont été , par conséquent , appellés à bon droit Athées.

Dieu n'a jamais fait des miracles pour convaincre les Athées , parce que ses ouvrages doivent suffire. Personne ne nie la divinité , que ceux qui croient avoir intérêt qu'il n'y en ait point. L'Athéïsme est plutôt sur les levres que dans le cœur ; les nations les plus barbares ont une idée de la divinité.

* Bacon.

Tous ceux qui combattent une religion , ou une superstition reçue , sont toujours accusés d'Athéïsme par le parti qu'ils attaquent ; les plus grands Athées sont les hypocrites qui manient les choses saintes sans aucun sentiment de religion , de manière qu'à la fin leur conscience se cautérise. * Id.

Je voudrois que l'Athée m'expliquât pourquoi l'ame , dans les divers accidens malheureux , s'adresse à un Être supérieur , comme pour attirer sa compassion , & d'où viennent les sentimens de reconnoissance qui le

F ij

portent à lui rendre graces d'un bonheur imprévu ? * *Oxenstiern.*

Je voudrois voir un homme sobre, modeste, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a pas de Dieu ; il parleroit du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point. * *La Bruyère.*

L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, me découvré son existence. * *Pascal.*

Tenez votre ame en état de desirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. * *J. J. Rousseau.*

Si la divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne ; le bon n'est qu'un insensé.

Ce qui m'intéresse, moi & tous mes semblables, c'est que chacun sçache qu'il existe un Arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans & miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les siens ; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien ; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Ètre suprême sera le remunérateur des bons & le juge des méchants.

Il est un livre ouvert à tous les yeux ; c'est celui de la nature. C'est dans ce grand & sublime livre qu'on apprend à connoître son divin Auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes

Une langue intelligible à tous les esprits. * *Id.*

Homme insensé qui n'étois rien,
 Et qui veux , en venant de naître ,
 Oter l'Être à l'auteur de l'Être ,
 Athée , à qui dois-tu le tien ?
 Monstre , dont frémit la nature ,
 Daigne un instant ouvrir les yeux ;
 Tu liras bientôt dans les cieux
 Ta folie , ou ton imposture.

M. Sabatier de Castres.

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli de tous les devoirs. * *J. J. Rousseau.*

Si l'Athéïsme ne fait pas verser le sang des hommes , c'est moins par amour pour la paix , que par indifférence pour le bien. Comme que tout aille , peu importe au prétendu sage , pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes ; mais ils les empêchent de naître , en détruisant les mœurs qui les multiplient , en les détachant de leur espece , en réduisant toutes les actions à un secret égoïsme , aussi funeste à la population qu'à la vertu. * *Id.*

Un Chrétien , qui travaille à la conversion de l'Athée le plus endurci , mérite d'être excusé , parce qu'il a en vue les intérêts de l'Athée & les siens propres. L'Athée qui cherche à gagner un Chrétien , est inexcusable , parce qu'il ne se propose aucun avantage ni pour lui-même , ni pour son disciple. * *Adisson.*

L'espérance de revivre après la mort, fait supporter plus patiemment les misères de cette vie, & empêche un million d'hommes de faire le mal. Il est donc de l'intérêt de la société qu'il n'y ait point d'Athées. Rien ne les porte au bien que leur tempérament, quand ils l'ont sensible & bienfaisant ; rien ne les empêche de commettre le mal, que les remords, ou le gibet ; & il est moralement certain qu'ils seront méchans, quand leur intérêt l'exigera, & toutes les fois qu'ils pourront l'être impunément. Rien n'est donc plus dangereux que l'Athéïsme ; on doit l'avoir en horreur, fût-il démontré qu'il n'y a pas de Dieu. * *M. Letu. Voyez Ame.*

ATTENTION, EXACTITUDE, VIGILANCE.

Ces trois mots marquent différentes manières dont l'âme s'occupe d'un objet. Rien n'échappe à l'attention ; l'exactitude n'omet rien ; la vigilance fait la sûreté. Si l'âme s'occupe d'un objet, pour le connaître elle donne de l'attention ; pour l'exécuter, elle apporte de l'exactitude ; pour le conserver, elle emploie la vigilance. L'attention suppose la présence d'esprit ; l'exactitude, la mémoire ; la vigilance, la crainte & la méfiance.

Le magistrat doit être attentif ; l'ambassadeur exact ; le capitaine vigilant. Les discours des autres demandent de l'attention ; le maniement des affaires, de l'exactitude ;

L'approche du danger , de la vigilance. Il faut écouter avec attention ; satisfaire à sa promesse avec exactitude , & veiller à ce qui nous est confié. * *M. Diderot.*

ATTENTIONS. *Voyez* ÉGARDS.

AVANIE , OUTRAGE , AFFRONT , INSULTE.

Ce sont des termes relatifs à la nature des procédés d'un homme envers un autre. L'insulte est ordinairement dans le discours ; l'affront , dans le refus ; l'outrage & l'avanie , dans l'action ; mais l'insulte marque de l'étourderie ; l'outrage , de la violence ; & l'avanie , du mépris. Celui qui vit avec des étourdis , est exposé à des insultes ; celui qui demande à un indifférent ce qu'on ne doit attendre que d'un ami , mérite presqu'un affront. Il faut éviter les hommes violens , si l'on craint d'essuyer des outrages , & ne s'attaquer jamais à la populace , si l'on est sensible aux avanies. * *M. Diderot.*

AVARICE , AVARES.

De tous les vices qui avilissent l'homme , il n'y en a pas qui jette de si profondes racines dans l'ame & qui s'empare si absolument de toutes nos facultés , que l'avarice. Quand une fois cette passion s'est emparée

F iv

d'un homme , on peut assurer qu'elle le suivra jusqu'au tombeau. Elle sera le principe de toutes ses actions , & le forcera à lui sacrifier ses sentimens , son honneur , ses parens , ses besoins même les plus pressans.***

Il y a un vice pour lequel les poëtes satyriques , ou comiques , n'ont point de traits trop chargés , ni de trop fortes couleurs , & dont la peinture n'est jamais au-dessus de la réalité : c'est l'avarice. Nous voyons tous les jours des hommes jouir d'une fortune immense sans héritiers , & sur le bord de la fosse , se refuser les besoins de la vie les plus ordinaires , & souffrir volontairement tous les maux les plus accablans de l'indigence. * *M. Hume.*

On conte d'un vieux usurier agonisant que , lorsque le prêtre lui présenta le crucifix , il ouvrit ses yeux mourans , le considéra , & s'écria , un moment avant que d'expirer : « Ce sont de faux diamans , je » ne puis prêter sur ce gage que dix pis-» toles. »

L'avarice est le plus incorrigible de tous les défauts. Depuis les tems les plus reculés , jusqu'à nos jours , à peine pourra-t-on nommer un moraliste , ou un philosophe , qui n'ayent lancé quelques traits contre les avares ; mais les exemples de ceux que leurs leçons ont corrigés , sont bien plus rares. * *Id.*

L'illusion des avares est de prendre l'or

Et l'argent pour des biens, au lieu que ce ne sont que des moyens pour en avoir. * *La Rochefoucault.*

L'extrême avarice se méprend presque toujours ; il n'y a point de passion qui s'éloigne plus souvent de son but, ni sur qui le présent ait tant de pouvoir au préjudice de l'avenir. * *Id.*

L'avarice produit souvent des effets contraires. Il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des espérances douteuses & éloignées ; d'autres méprisent de grands avantages à venir pour de petits intérêts présens. * *Id.*

L'avare n'a pas un trésor pour en faire usage : pourquoi donc ? Pour le garder, pour le posséder, c'est-à-dire pour n'en rien faire. L'avare est tout-à-la-fois un malheureux, qui ne mérite pas qu'on le plaigne ; un coupable, qui se punit lui-même durement sans se corriger ; un insensé, qui ne voit pas que son honneur ou sa vie doivent lui être plus chers que tout l'or du monde ; qui ne sent pas que, par sa faute, il perd son trésor autant de fois qu'il en a besoin ; qui ne comprend pas qu'on est riche par le seul usage des biens, & qu'on est pauvre avec des millions inutiles. * *M. Champion.*

Aucun véritable héros n'a été avare ; afficher l'avarice, c'est dire aux hommes : » N'attendez rien de moi, je payerai toujours mal vos services. ».... Tout Roi, tout particulier, qui ne fait qu'entasser de l'argent, n'y entend rien : il faut le faire

circuler pour être vraiment riche. Tout avare est un petit génie, & je crois que le cardinal *de Retz* a raison quand il dit que, dans les grandes affaires, il ne faut jamais regarder à l'argent. * *M. de Voltaire.*

L'avarice ternit toute la gloire : on a dit qu'il y avoit d'illustres scélérats ; mais on n'a pas dit qu'il y ait eu d'illustres avares.

* *Mad. Lambert.*

Qui n'a pas la main ouverte a le cœur toujours fermé. *

L'avarice est le châtiment du riche. *

On peut remarquer, pour la consolation de l'honnête pauvreté, que l'avarice domine sur tous ceux qui n'ont presque aucune bonne qualité qui les rende estimables. C'est une méchante herbe qui croît dans un terroir stérile. L'humanité, la bonté, la politesse ne scauroient compatir avec l'avarice. *

L'avare sent croître son avarice à mesure qu'il la satisfait. L'eau d'un ruisseau ne le désaltere pas ; il veut puiser dans un fleuve ; & les torrens irritent sa soif, au lieu de l'éteindre. *

AUDACE. Voyez HARDIESSE.

AVERSION, ANTIPATHIE, HAINE.

L'aversion est un éloignement naturel pour toutes les choses qui ne s'accordent point avec nos inclinations.

L'antipathie est une répugnance naturelle

que nous avons pour certains objets. Voyez *Antipathie.*

La haine est le ressentiment d'un cœur offensé. ***

La haine est volontaire, & paroît jeter ses racines dans la passion. L'aversion & l'antipathie sont moins dépendantes de la liberté, & paroissent avoir leurs sources dans le tempérament, ou dans le goût naturel, mais avec cette différence, que l'aversion a des causes plus connues, & que l'antipathie en a de plus secrètes. Les manières impertinentes & les mauvaises qualités qu'on remarque dans les personnes, ou qu'on leur attribue, nourrissent la haine; & elle ne cesse que quand on commence à les regarder avec d'autres yeux, soit par un retout d'estime, soit par reconnaissance pour quelque service, ou par un mouvement d'intérêt. Les défauts que nous avons en horreur, & les façons d'agir opposées aux nôtres, nous donnent de l'aversion pour les personnes qui les ont; & elle ne cesse que lorsque ces personnes changent & s'accommodent à notre esprit & à nos mœurs, ou que nous changeons nous-mêmes en prenant leurs inclinations. La différence du tempérament, la singularité de l'humeur, l'esprit particulier, & le je ne scai quoi d'un air qui déplaît, produisent l'antipathie; & elle dure jusqu'à ce que les ressorts secrets du sang & de la nature ayant fait un assez grand changement dans le goût, pour qu'il soit universel ou entièrement soumis à la raison.

La haine fait tout blâmer dans les personnes qu'on hait, & y noircit jusqu'aux vertus ; l'aversion fait qu'on évite les gens, & qu'on en regarde la société comme quelque chose de fort désagréable ; l'antipathie fait qu'on ne les peut souffrir, & nous en rend la compagnie fatiguante.

On ne doit avoir de la haine que pour le vice ; de l'aversion, que pour ce qui est nuisible ; de l'antipathie, que pour ce qui porte au crime. * *L. Girard. Voyez Haine.*

AVERTISSEMENT, AVIS. *Voyez CONSEIL, CORRECTION.*

AUMONE.

Sans sçavoir ce que les pauvres sont à l'état, s'ils lui sont plus onéreux que tant d'autres professions qu'on encourage & qu'on tolère, je sçais qu'ils sont tous mes freres, & que je ne puis, sans une inexcusable dureté, leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plûpart sont des vagabonds, j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie, pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort ; & comment puis-je être sûr que l'inconnu, qui vient implorer, au nom de Dieu, mon assistance, & mendier un pauvre morceau de pain, n'est pas peut-être cet honnête homme prêt à périr de misere, & que mon refus va réduire au désespoir ? Quand l'aumône qu'on

leur donne ne seroit pas pour eux un secours réel , c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine , un adoucissement à la dureté du refus , une sorte de salutation qu'on leur rend. Une petite monnoie , un morceau de pain , n'eût cointent gueres plus à donner , & sont une réponse plus honnête qu'un *Dieu vous assiste* ; comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans les mains des hommes , & qu'il y eût d'autres greniers sur la terre , que les magasins des riches. Enfin , quoi qu'on puisse penser de ces infirmes , si l'on ne doit rien au gueux qui mendie , au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante , ou à son image , & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses misères. * *J. J. Rousseau.*

Il ne faut point encourager les pauvres à se faire mendians ; mais quand une fois ils le font , il faut les nourrir , de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Un liard est bientôt demandé & refusé ; mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre , que vingt refus peuvent impatience. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légère aumône , s'il songeait qu'elle pût sauver deux hommes , l'un d'un crime , l'autre de la mort ? * *Id.*

La charité sanctifie les actions les plus communes , & l'orgueil corrompt les plus sublimes vertus. * *La Rochefoucault.*

L'amour du prochain est la source de l'aumône. En effet , quand on aime son pro-

chain , peut-on le voir dans la nécessité & ne point l'assister ? Chacun doit faire la charité selon les biens qu'il possède ; les riches plus abondamment que les pauvres. * *Nicole.*

On ne peut pas dire que les pauvres soient privés d'exercer la charité. Pourvu qu'ils la pratiquent à proportion de leur fortune , Dieu ne compte pas moins ces petites œuvres de charité que les plus grandes aumônes des riches. Quand même les pauvres ne feroient point la charité , ils peuvent avoir autant de mérite que ceux qui la font ; il suffit qu'ils en aient une volonté sincère. D'ailleurs , s'ils ne peuvent point donner de leur bien , ils peuvent & doivent y substituer d'autres œuvres de charité & de soulagement , souvent plus méritoires que le secours d'argent. * *Id.* Voyez *Charité.*

AUTEURS.

Le monde a toujours été plein , & l'est encore , de gens qui déclament contre le vice , & qui sont fort corrompus ; qui sont graves & séveres dans leurs écrits , & fort relâchés dans leur conduite. On seroit donc bien dupe , si l'on jugeoit de leurs mœurs par leurs ouvrages. Mais a-t-on droit de dire , par la règle des contraires , qu'il y a des gens dont les mœurs sont plus rigides que les écrits ? Je crois que l'on a ce droit ; mais il est plus rare qu'un auteur se donne beaucoup de licence dans ses livres , & peu dans ses mœurs , qu'il n'est rare qu'il s'en

donne beaucoup dans ses moeurs & peu dans ses livres. Il est bien aisé de comprendre les raisons de la différence ; car qui peut le plus, peut le moins ; mais qui peut le moins, ne peut pas le plus. Qu'y a-t-il de plus facile que de déclamer en vers ou en prose contre les déréglements du siècle ? & qu'y a-t-il de plus mal-aisé que de n'y prendre aucune part ?

Un lecteur ne doit pourtant pas juger des poëtes par soi-même ; je veux dire qu'il ne doit pas s'imaginer qu'une pièce de poësie, qui produit un mauvais effet sur son cœur quand il la lit, fait sur eux une pareille impression quand ils la composent. Quelques-uns d'eux s'accoutumant à ces idées, & n'y admirent que les beautés poétiques dont ils les revêtent. Le tempérament & l'habitude forment en eux leur insensibilité. *

Aujourd'hui grands dans les petites choses, & petits dans les grandes, philosophes dans les bagatelles, & frivoles dans la philosophie, au lieu de travailler à l'avancement des connaissances humaines & à la perfection des arts, nous ne songeons qu'à satisfaire le goût qu'on a dans ce siècle pour toutes les choses superficielles. * *M. L. le Blanc.*

Les auteurs devroient s'occuper à se corriger des vices ou des défauts contre lesquels ils ne cessent de déclamer dans leurs ouvrages. Les haines, les jalouſies qu'ils ont les uns contre les autres, dégradent les lettres, avilissent leur personne, & font per-

dre aux lecteurs tout le fruit qu'ils pourroient retirer de leurs écrits. ***

Il y a long-tems que les auteurs, en se vantant d'être utiles, s'éloignent terriblement de leur objet. Les talens de l'esprit, qui ne sont destinés par la nature qu'à l'instruction ou à l'amusement du genre humain, deviennent des armes dangereuses entre les mains de la plûpart de ceux qui les cultivent. Je ne prétends pas adopter le système du citoyen de Genève, & envelopper dans cette condamnation plusieurs hommes célèbres par la beauté du génie & l'utilité des travaux ; mais on voudroit au moins, s'il étoit possible, étonnfer parmi les hommes de lettres tant de passions qui les avilissent & les détournent des effets avantageux qu'ils pourroient produire. * *M. Sabatier de Castres. Voyez *Esprit, Lettres, Satyre.**

AUSTÉRITÉ, SÉVÉRITÉ.

La mollesse est l'opposé de l'austérité ; il est rare de passer immédiatement de l'une à l'autre ; une vie ordinaire & réglée tient le milieu entr'elles. Le relâchement & la sévérité sont deux extrêmes, dans l'un desquels on donne presque toujours. Peu de personnes sçavent distinguer le juste milieu, qui consiste dans une juste connoissance exacte & précise de la loi.

La vie austere consiste dans la privation des plaisirs & des commodités ; on l'embrasse quelquefois par un goût de singularité qu'on

qu'on se représente comme un principe de religion. La morale trop sévère peut également, comme la morale relâchée, nuire à la régularité des moeurs. * *L. Girard.*

AUTORITÉ, PUISSEANCE.

L'autorité est le pouvoir que les loix donnent aux supérieurs sur leurs inférieurs. Elle diffère de la puissance, en ce que celle-ci n'est pas toujours légitime. Un prince peut faire beaucoup de mal, en se servant de sa puissance; & il ne se sert de son autorité, que pour faire observer les loix. Le mot de *puissance* renferme un droit & une force de domination, au lieu que celui d'*autorité* ne renferme que le droit d'administration. L'autorité tire sa force des loix seulement; la puissance la tire des loix, ou de la force des armes. ***

Les peuples sont heureux, quand ils vivent sous l'autorité d'un prince qui regarde ses sujets comme ses enfans, & qui ne fait confisiter sa puissance que sur l'amour & le respect qu'ils ont pour lui. ***

Il n'y a que Dieu qui ait une autorité sans bornes, comme il n'y a que lui qui ait un pouvoir infini; & il n'y a de puissance souveraine & indépendante que la sienne. * *L. Girard.*

La nature n'a établi entre les hommes d'autre autorité, que celles de peres sur leurs enfans: toutes les autres viennent du droit positif; & elle a même prescrit des bornes

D. des Pas. T. I.

G

à celle-là, soit par rapport à l'objet, soit par rapport à la durée; car l'autorité paternelle ne s'étend qu'à l'éducation & non à la destruction, & cette autorité cesse dès que l'âge met les enfans en état de sçavoir user de la liberté. *Id.

Ce n'est pas seulement par la disposition des loix civiles que le mariage met la femme sous la puissance de l'homme: le différent partage que la nature a fait de ses dons entre les deux sexes est encore la cause & le fondement de la puissance du mari sur la femme; car si les graces & la beauté méritent l'attachement du cœur, il est juste que la puissance soit où se trouvent la force & la sagesse de l'esprit. *Id.



BABILLARD. *Voyez PARLEURS.*

BAGATELLES.

ON entend, en morale, par le mot *bagatelles*, des choses frivoles, qui ne méritent pas de fixer l'attention des hommes fages.

Le monde est aujourd'hui tellement tourné vers la bagatelle, qu'on n'y estime que des bagatelles. On ne lit que des bagatelles, on ne s'amuse que de bagatelles, on ne dispute que sur des bagatelles. Un homme colifichet est préféré par les femmes à un homme raisonnable & vertueux. Une femme bagatelle est plus admirée, plus recherchée, qu'une femme qui aime ses devoirs & qui les remplit. Que dis-je ? Comme s'il n'y avoit pas encore assez de bagatelles, les choses les plus sérieuses, & dont on devroit faire le plus de cas, sont tous les jours tournées en bagatelles : on se joue de la santé, de la réputation, comme de franches bagatelles. La probité, la conscience, le véritable honneur sont traités de pures bagatelles ; la religion enfin passe dans l'esprit de bien du monde, pour la plus grande bagatelle de toutes.*

BASSESSSE, ABJECTION.

La basseſſe, en morale, est un défaut d'élévation dans les ſentimens; défaut qui

Gij

vient d'une éducation négligée & quelquefois d'un vice de tempérament, comme de l'indolence, de la dureté, de l'insensibilité.

L'abjection est un état d'obscurité où nous nous jettons de notre propre volonté, soit par mépris pour le monde, soit par l'effet du mépris du monde pour nous. ***

L'indigence plonge souvent les hommes dans la bassesse, & l'amour des choses du ciel dans l'abjection. Dans quelque état qu'on se trouve, on ne doit jamais manquer de sentimens ; ils éloignent l'âme du vice & la portent aux belles actions. Une ame basse est capable de commettre les plus noires actions ; quand on ne rougit pas, rien ne peut nous empêcher de faire le mal. * M. R. P.

B A T A R D S.

La tache dont on couvre les enfans qui naissent hors du mariage, est un des préjugés les plus deshonorans pour l'humanité. En effet, pourquoi s'obstiner à rejeter sur des innocens la faute des coupables ? N'est-ce pas une injustice des plus criantes ? Punir le fils des fautes de sa mère, c'est offenser la nature & la raison. ***

Ce qu'il y a de glorieux dans la conduite d'un bâtard, & d'honnête dans ses sentimens, devroit faire honneur à sa naissance, qui en est ordinairement la principale cause ; car n'arrive-t-il pas presque

toujours que la seule envie d'imposer silence à l'injustice , porte celui qui s'y trouve exposé à se distinguer par des efforts extraordinaires , & que le sujet du reproche devient ainsi un puissant aiguillon qui l'excite sans cesse à la vertu ?

C'est peut-être dans cette pensée que nos législateurs ont ôté aux enfans naturels tout autre droit & tout autre rang dans la société civile , que celui qu'ils peuvent se procurer par leur mérite personnel. * *Des Préjugés nationaux.*

Les plus grands capitaines , les plus habiles & les plus prudens personnages sont nés hors des liens du mariage. On faisait que *Salomon* , *Romulus & Remus* ; *Ramir* , roi d'Aragon , *Alexandre le Grand* , *Clovis* , roi de France , l'empereur *Constance* , *Jean Sforza* , *Dunois* , *Guillaume le Conquérant* , *Erasme* , &c. ont été d'illustres bâtards. Mille autres personnes célèbres ont réparé le malheur de leur naissance par de grands talens , ou de grandes vertus. *

BEAUTÉS, BELLES.

La beauté n'est estimable , & ne mérite notre attachement qu'autant qu'elle est unie à la vertu. *

Les femmes que la nature n'a pas fait belles , & qu'elle semble avoir négligées , ne sont pas moins estimables que les autres , quand elles ont un caractère aimable , un cœur vertueux , & d'autres qualités aussi

solides que la beauté l'est peu. * *Naudet.*

Les beautés de profession ne sont guère plus supportables que les hommes qui se piquent de bel esprit. Les prétentions, de quelque espece qu'elles soient, ont toujours révolté les ames délicates. * *Id.*

La bonté du cœur suppléera toujours à l'absence de la beauté; mais la beauté ne suppléera pas long-tems au défaut du bon naturel. On aime préférablement les qualités de l'ame à celles du corps, parce que c'est avec les premières que l'on commerce, & que d'ailleurs elles ne viellissent point. *

Une belle femme se portera plutôt à la conservation de sa beauté, qu'à celle de son amant, parce qu'elle est moins tendre pour un cœur assujetti, que vaine & glorieuse de ce qui peut lui donner la conquête de tous les autres. Ce n'est pas qu'elle ne puisse être sensible pour cet amant; mais elle se résoudra plutôt à souffrir la perte de ce qu'elle aime, que de ruiner ce qui la fait aimer. *

Les idées que les différens peuples ont de la beauté, sont si singulieres & si opposées, qu'il y a tout lieu de croire que les femmes ont plus gagné par l'art de se faire désirer, que par ce don même de la nature, dont les hommes jugent si différemment. Ils sont bien plus d'accord sur la valeur de ce qui est en effet l'objet de leurs désirs: le prix de la chose augmente par la difficulté d'en obtenir la possession. Les femmes ont eu de la beauté dès qu'elles ont su se respecter assez pour se refuser à tous ceux

qui ont voulu les attaquer par d'autres voies que par celles du sentiment & de la politesse. *

BESOINS.

Les besoins sont les desirs de posséder ce qui nous manque. Le corps, l'esprit & le cœur ont chacun leurs besoins.

Pour ceux du corps, bien loin qu'ils me fassent douter de la bonté de Dieu, j'y trouve des marques sensibles de son attention paternelle sur nous. Je les regarde comme d'utiles distractions par où il nous empêche de nous livrer trop long-tems à un travail soutenu, qui nous consumeroit. Ce que j'admire davantage, c'est que ces incommodités apparentes sont les sources de tous nos plaisirs. Je ne bois & ne mange avec délices qu'autant que les besoins m'y ont excité par l'importunité de leur aiguillon.

Les besoins de l'esprit sont la curiosité, l'amour de s'instruire, le desir de connoître ; ceux du cœur sont l'amour de nos semblables, la confiance, la connoissance de la vérité, la pratique de la vertu. A proportion que nous satisfaisons ces différens besoins, nous sentons au-dedans de nous-mêmes un certain plaisir qui nous les fait aimer. Un malheureux se soulage en racontant ses peines ; & une ame honnête goûte une grande satisfaction, quand elle soulage celui qui souffre. ***

Le grand art de faire servir les besoins à notre bonheur, est de leur laisser toujours

G iv

quelque chose à désirer ; celui qui en a le moins , est le plus heureux , le plus libre , le plus indépendant des hommes. * *M. L. de Condillac.*

Mais si les besoins trop multipliés nuisent à notre bonheur , il faut convenir qu'ils sont la source de toutes nos connaissances , & que conséquemment l'homme , qui a le plus de besoins , doit avoir le plus d'esprit , si l'organisation ne s'oppose point aux opérations de son entendement. * *Id.*

BÊTISE , PLATITUDE , STUPIDITÉ.

Ces trois mots attaquent l'esprit , & font entendre qu'on en manque dans tout , avec cette différence que la bêtise vient d'un défaut d'intelligence ; la platitude , d'un défaut de goût ; & la stupidité , d'un défaut de sentiment.

La bêtise devroit être à l'abri du ridicule , parce qu'elle ne dépend pas de nous. Il n'en est pas de même de la platitude , qui suppose de la prévention : on n'est plat qu'en s'écartant du naturel. Pour la stupidité , elle ne mérite que notre compassion. Un homme stupide ne se pique point d'esprit ; ainsi on doit lui faire grace. ***
Voyez *Stupidité*.

BIBLIOMANE.

Un bibliomane est un homme possédé

de la fureur des livres. Il y en a de deux sortes; celui qui se procure des livres pour s'instruire, & celui qui s'en procure uniquement pour les avoir, pour en repaître sa vue. Les bibliomanes de cette dernière espèce sont moins rares qu'on ne pense. Tout leur sçavoir se borne à connoître les bonnes éditions, & les belles reliures. ***

BIBLIOMANIE.

La bibliomanie est la passion d'avoir des livres & d'en ramasser.

M. *Descartes* disoit que la lecture étoit une conversation avec les grands hommes des siècles passés, mais une conversation choisie dans laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées. Cela peut être vrai des *grands hommes*; mais, comme les grands hommes sont en petit nombre, on auroit tort d'étendre cette maxime à toutes sortes de livres & à toutes sortes de lectures. Tant de gens médiocres, & tant de sots même ont écrit, que l'on peut, en général, regarder une grande collection de livres, comme un recueil de Mémoires pour servir à l'histoire de l'aveuglement & de la folie des hommes.

Il s'ensuit de-là que l'amour des livres, quand il n'est pas guidé par la philosophie, & par un esprit éclairé, est une des passions les plus ridicules. * *M. d'Alembert.*

L'amour des livres n'est estimable que dans deux cas; 1^o lorsqu'on sçait les esti-

mer ce qu'ils valent, qu'on les lit en philosophe, pour profiter de ce qu'il peut y avoir de bon, & rire de ce qu'ils contiennent de mauvais; 2° lorsqu'on les possède pour les autres autant que pour soi, & qu'on leur en fait part avec plaisir & sans réserve. * *Id.*

La passion des livres est quelquefois poussée jusqu'à une avarice très-sordide. J'ai connu un fou qui avoit conçu une extrême passion pour tous les livres d'astronomie, quoiqu'il ne scût pas un mot de cette science; il les achetoit à un prix exorbitant, & les renfermoit proprement dans une cassette, sans les regarder.

Un autre faisoit relier les siens très-proprement; &, de peur de les gâter, il les empruntoit à d'autres, quand il en avoit besoin, quoiqu'il les eût dans sa bibliothèque. Il avoit mis sur la porte de sa bibliothèque: *Ite ad vendentes;* aussi ne prêtoit-il de livres à personne. * *Id.*

BIBLIOTAPHE.

Ce mot, qui vient du grec, signifie *enterreux de livres*. Les bibliotaphes, dit *Lucien*, n'amassent des livres que pour empêcher les autres d'en acquérir & d'en faire usage. L'Europe a toujours été infectée de ces sortes de gens, qui ont beaucoup nuis aux lettres, sur-tout avant la découverte de l'imprimerie, où les livres étoient rares. La bibliotaphie est la bibliomanie de l'avare,

Ou du jaloux. *** Voyez les deux articles précédens.

B I E N.

Bien, en morale, signifie, ou le plaisir qui nous rend heureux, ou la cause du plaisir.

Dieu seul, à proprement parler, mérite le nom de *bien*, parce qu'il n'y a que lui seul qui produise dans notre ame des sensations agréables. On peut néanmoins donner ce nom à toutes les choses qui, dans l'ordre établi par l'Auteur de la nature, sont les canaux par lesquels il fait, pour ainsi dire, couler le plaisir jusqu'à l'ame. Plus les plaisirs qu'elles nous procurent sont vifs, solides & durables, plus elles participent à la qualité de bien. * *Dict. Encyclopéd.*

La santé, le plaisir, les richesses ne méritent le nom de *biens*, que lorsqu'ils sont sous la garde de la vertu; & ils deviennent des maux pour qui n'en sait pas user. Le plaisir de la passion n'est point durable: il est sujet à des retours de dégoût & d'amertume; ce qui avoit amusé, ennuie; ce qui avoit plu, commence à déplaire; ce qui avoit été un objet de délices, devient souvent un sujet de repentir & même d'horreur. Je ne prétends pas nier aux adversaires de la vertu & de la morale, que la passion & le libertinage n'ayent, pour quelques-uns, des momens de plaisir; mais, de leur côté, ils ne peuvent disconvenir qu'ils éprouvent souvent les situa-

tions les plus fâcheuses , par le dégoût d'eux - mêmes & de leur propre conduite , par les autres suites naturelles de leurs passions , par les éclats qui en arrivent , par leur vie qui s'abrége ou qui déperit , par leur réputation qui en souffre & qui les expose souvent à tomber dans la misere. * *Id. Ibid. Voyez Vertu.*

Nous ne devrions regarder comme bien réel & independant , que ce qui peut contribuer à notre bonheur ; & pour lors il n'y auroit de véritable bien que la vertu , puisqu'elle seule peut nous rendre heureux , tous les autres étant relatifs , & ne devenant bien ou mal , que par l'usage qu'on en fait ; mais nous entendons par ce terme tout ce qui nous est convenable , & ce qui sert à augmenter nos plaisirs & diminuer nos peines. Parmi ces biens , il y en a qui dépendent de nous , & d'autres qui n'en dépendent pas. Nous devons nous efforcer d'acquérir les uns , mais ne pas trop compter sur les derniers.

Les biens qui dépendent de nous , sont nos opinions , d'où naissent nos inclinations & nos aversions ; source de nos passions , de nos vices & de nos vertus.

Ceux qui ne dépendent pas de nous , sont la santé , les richesses , la réputation , les talens , les dignités , les honneurs , la beauté , &c. Le sage ne les estime que ce qu'ils valent , sc̄ait en jouir , & s'en passer quand il lui coûte trop de les obtenir ; il les recherche , comme pouvant contribuer à son bonheur ; il se console de les avoir per-

dus , parce qu'il en connoît de supérieurs , qui ne sont pas sujets au changement. * *Diction philosoph.*

On dédaigne ordinairement de sentir les petits biens , & on n'a pas le même mépris pour les maux médiocres. Que la chose soit du moins égale ! Si le sentiment des biens médiocres est étouffé en nous , par l'idée de quelques biens plus grands auxquels on aspire , que l'idée des grands malheurs , où l'on n'est pas tombé , nous console des petits. * *M. Caire.*

B I E N. (*Homme de*)

Il me semble que l'homme de bien est celui qui satisfait exactement aux préceptes de sa religion ; l'homme d'honneur , celui qui suit rigoureusement les loix & les usages de la société ; l'honnête-homme , celui qui ne perd de vue , dans aucune de ses actions , les principes de l'équité naturelle. * *Diction encyclopéd.*

B I E N. (*Souverain*)

C'est une folie de chercher ici-bas le souverain bien. Toutes les idées qu'en ont données les anciens philosophes , n'étoient que des images confuses de celui qui peut remplir la vaste capacité de nos désirs ; & l'incertitude de leurs sentimens , qui varioient si souvent sur cette matière , fait bien voir combien étoit douteuse cette fé-

licité qu'ils promettoient néanmoins avec tant de faste & d'ostentation. En effet, le mouvement perpétuel des choses du monde, les révolutions continues de notre esprit, & l'inconstance de nos passions ne nous laissent pas dans une assiette assez ferme, pour que nous y puissions établir le repos & la tranquillité de notre vie ; & quand je considère l'impuissance des objets à nous satisfaire, & la faiblesse de nos propres sens à recevoir leur impression, alors je renonce aux vaines poursuites de ce faux bonheur ; car quelle douceur y a-t-il au monde, qui ne soit mêlée d'amertume ? Nos sens ne sont-ils pas souvent troublés dans leurs fonctions, par le désordre de nos organes ? & notre esprit n'a-t-il pas ses inégalités par le dérèglement des sens ? Une maladie, un hiver, un mauvais jour, souvent quelque chose de moins que cela, nous change, & change toutes choses à notre égard ; & quand il ne se feroit aucun changement en nous, ni en tout ce qui nous environne dans la plus heureuse situation où puisse être notre ame, & avec la meilleure constitution que puisse avoir notre corps, il est constant que nous sommes incapables de goûter une pure & véritable douceur. * *S. Evremont.*

La félicité de ce monde est toujours estropiée : il y manque toujours quelque partie considérable, dont le défaut ôte même le plaisir de la possession de ce qui ne manque pas. Pour en avoir une entière & par-

faite , il la faut chercher ailleurs qu'en ce monde ; & la forte persuasion où l'on doit être de ne point la trouver ici-bas , est une grande préparation pour se plier sans résistance aux ordres de la Providence. * *Recueil de Pens. mor. Voyez Félicité.*

La sagesse est le seul bien souverain de la vie.

Le plaisir de bien faire est la félicité des belles ames. * *Ibid.*

BIENFAISANCE, BIENFAITS.

La bienfaisance est une vertu qui nous porte à faire le bien ; elle est fille de la bienveillance & de l'amour de l'humanité.

Aimer à faire le bien est une chose très-louable , quand le motif en est bon , & toujours très-rare , quel qu'en soit le motif. Mais aimer ceux à qui nous avons fait du bien , est une chose très-naturelle , & nullement louable ; c'est un pur effet de l'amour-propre le plus grossier. Mais , quoique ce ne soit point un mérite d'aimer ceux à qui l'on fait du bien , c'en est un d'en faire , afin de parvenir à aimer. *

Dieu , la nature , la raison nous invitent à faire le bien ; le premier , par son exemple & son essence , qui est la bonté ; la nature , par le sentiment du plaisir , qui est dans l'ame de celui qui a obligé , & qui se renouvelle en voyant l'objet de ses bienfaits ; la raison , par l'intérêt que nous devons prendre au sort des malheureux.

Donner, c'est se rendre maître de celui qui reçoit ; & recevoir, c'est se vendre. Les bienfaits sont des liens qui nous enchaînent ; aussi plusieurs les ont refusés, pour ne pas perdre leur liberté.

César disoit que rien ne le flatoit davantage que les prières & les demandes, & que ce n'étoit qu'alors qu'il se trouvoit véritablement grand. * *Analyse de la Sageſſe de Charron.*

L'homme n'a véritablement à soi que ce qu'il donne ; ce qu'on garde se détériore, est sujets aux accidens, & nous est enfin enlevé par la mort. Ce qui est donné, ne meurt jamais pour nous. C'est ce que dit *Marc-Antoine*, tombant sous les coups de la fortune : « Je n'ai plus que ce que j'ai » donné. *Hoc habeo quodcumque dedi.* »

* *Ibid.*

Chélonis, fille & femme de roi, voyant avec douleur son pere & son mari ennemis déclarés, suivit son pere dans l'adversité, & tâcha de lui faire oublier ses malheurs. La fortune changea ; il devint victorieux. *Chélonis* le quitta, pour aller pleurer avec son mari, & adoucir la rigueur de son sort. On peut dire que *Chélonis* étoit bienfaisante. * *Ibid.*

Que vos bienfaits soient de nature à persuader à celui qui en est l'objet, que c'est vraiment lui que vous avez eu en vue. S'ils sont honorables, qu'ils soient publics ; s'ils ne font que secourir son indigence, n'ayez pour témoin que votre conscience. Seroit-ce trop

ce trop exiger de vous , que celui-même que vous obligez , ignorât le nom de son bienfaiteur ? * *Ibid. Voyez Reconnoissance. Ingratitude.*

Consulter la prudence & suivre l'équité ,
Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité ;
Qui n'est que juste est dur , qui n'est que sage est triste :

Dans d'autres sentimens l'héroïsme consiste.
Le conquérant est craint , le sage est estimé ;
Mais le bienfaisant charme , & lui seul est aimé.
Lui seul est vraiment roi ; sa gloire est toujours pure ;
Son nom parvient sans tache à la race future.
A qui se fait aimer faut-il d'autres exploits ?

* *M. de Voltaire.*

Ce mot de *bienfaisance* , il me plaît , il rassemble ,
Si le cœur en est cru , bien des vertus ensemble.

* *Id.*

Tendons une main bienfaisante
A cet infortuné que le ciel nous présente ;
Il suffit qu'il soit homme & qu'il soit malheureux.

* *Id.*

On ne peut pas toujours rendre aux hommes des services importans , quelque bonne volonté qu'on ait , parce qu'on n'est pas toujours dans une situation avantageuse ; mais rien n'empêche de leur témoigner de l'amitié , de compatir à leurs infortunes , de les

D. des Pas. T. I.

H

aider par des conseils, d'adoûcir, par des manieres obligeantes, la rigueur de leur sort ; de leur procurer des soulagemens, soit par nos amis, soit par nos parens, soit par notre crédit. C'est augmenter les malheurs des hommes, que d'en témoigner de l'indifférence. * *M. de Bellegarde.*

Ce n'est point une simple bonté d'âme, qui caractérise les hommes bienfaisans : elle ne les rendroit que sensibles & incapables de nuire. C'est une raison supérieure qui les perfectionne. Pour être bienfaisant d'habitude, il faut se dépouiller d'un certain amour-propre, ennemi de la société, & cependant assez naturel, qui nous concentre dans nous-mêmes, & nous montre secrètement à nos yeux comme l'objet le plus important de l'univers. Il faut regarder tous les hommes comme ses amis, ou plutôt comme membres d'un tout dont on fait soi-même partie.

Une éducation dont les principes ne tendent point à la bienfaisance, quelque brillante qu'elle soit d'ailleurs, est mauvaise. La seule qualité de *bienfaisant* emporte avec elle toute l'étendue des devoirs de la morale. Être bienfaisant, c'est être instruit & éclairé ; c'est avoir l'esprit juste ; c'est être bon citoyen ; c'est être homme de mérite ; c'est, en un mot, être un grand homme.

Toutes les sociétés ne devroient-elles pas éléver des temples à *Titus* ! On voit dans les promenades, dans les jardins, & dans

d'autres lieux publics , les statues des *Scipions* , des *Annibals* ; tous les colifichets de la Fable eux - mêmes y ont la leur : le seul *Titus* n'en a point. * *Nouvelle Théorie de l'homme.*

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense : la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver ; & l'usage que nous en faisons nous laisse un sentiment éternel de contentement , ou de repentir. * *J. J. Rousseau.*

Il n'y a que l'exercice continual de la bienfaisance , qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux : un tendre intérêt aux malheurs d'autrui , fert à mieux en trouver la source , & à s'éloigner en tout sens des vices qui les ont produits. * *Id.*

Il ne seroit pas plus aisé à une ame sensible & bienfaisante d'être heureuse en voyant des misérables , qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure , en vivant sans cesse au milieu des méchans. Une ame de ce caractère n'a point cette pitié barbare , qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager. C'est l'existence & non la vue des malheureux , qui la tourmente : il ne lui suffit pas de ne point sca-voir qu'il y en a ; il faut , pour son repos , qu'elle scache qu'il n'y en a pas , du moins autour d'elle ; car ce seroit sortir des termes de la raison , que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes. * *Id.*

Celui qui fait le bien , pour la récom-
Hij

pense qu'il en espere , ne la mérite pas ; & qui tient compte de ses bienfaits , en perd le mérite. * *Seneque.*

L'homme bienfaisant se fait aimer par force , parce que tous ses dons & tous les services qu'il rend , sont autant de liens dont il enchaîne les cœurs ; & celui qui se réjouit des présens qu'on fait à son prochain , est aussi bienfaisant que celui qui les donne.

Il faut imiter les dieux qui ne se lassent point de faire du bien , quoiqu'on oublie leurs bienfaits.

Un bienfait n'est jamais perdu , quoiqu'un ingrat le reçoive , parce que Dieu le récompense toujours. * *Id.*

Il n'y a point d'écueil qu'on doive éviter avec plus soin , quand on rend service , que l'orgueil , qui corrompt tout le bien qu'on peut faire. Un bienfait qui part d'un esprit d'orgueil , non-seulement ne fructifie pas , mais devient odieux. Tout ce que l'on donne avec un air obligeant & honnête , fait plaisir. Un service rendu d'une maniere honnête , acquiert un nouveau prix. * *Dio-gène Laërce.*

Quel cœur assez barbare pourroit ne pas avoir du plaisir à soulager les peines des malheureux ? Il n'en est point des biens qu'on leur fait , comme des grains qu'on jette dans la terre , & qui doivent être long-tems à s'y pourrir , au hazard même de ne jamais se reproduire. En semant les biens , on les recueille ; & , si j'osois m'exprimer ainsi , le seul desir de les répandre , est presque

deja le tems de la moisson. Les bienfaits sont le seul trésor qui s'accroît , à mesure qu'on le partage. * *Le roi Stanislas.*

On ne trouve jamais tant d'ingrats , que lorsqu'on est hors d'état d'en faire. * *M. de Bignicourt.*

S'être acquitté de ce qu'un bienfait reçu exige de nous , n'est pas un titre pour l'oublier : non - seulement la qualité du bienfait doit être la mesure de notre reconnoissance , mais encore le merite du bienfaiteur.

Ceux qui souhaitent du bien aux autres , sont souvent plus généreux que ceux qui leur en font.

Nous ne sentons jamais plus vivement le plaisir délicat , attaché aux actions généreuses , que lorsque nos passions n'ont pas contribué à nous y déterminer.

Il en est de la bienfaisance judicieuse , comme de la complaisance : c'est un excellent fonds , qui rapporte toujours beaucoup plus qu'il ne coûte. * *Id.*

BIENSÉANCE.

La bienséance , en général , consiste dans la conformité d'une action avec le tems , les lieux & les personnes ; c'est l'usage qui nous rend sensibles à cette conformité : manquer à la bienséance , expose toujours au ridicule , & marque quelquefois un vice. Un homme bien élevé , & qui scait le

Hij

monde, ne va jamais contre les bienfais-
ces. *** Voyez *Politeffe*.

BIENVEILLANCE.

La bienveillance est un sentiment que Dieu imprime dans tous les cœurs , par lequel nous sommes portés à nous vouloir du bien les uns aux autres. La société lui doit ses liens les plus doux & les plus forts. Le principal moyen dont s'est servi l'Auteur de la nature , pour établir & conserver la société du genre humain , a été de rendre communs entre les hommes leurs biens & leurs maux , toutes les fois que leur intérêt particulier n'y met point d'obstacle. Il est des hommes en qui l'orgueil , l'intérêt & l'ambition empêchent qu'il ne s'éleve de ces mouvemens de bienveillance ; mais il n'en est point qui ne portent dans le cœur les semences prêtes à éclorre en faveur de l'humanité & de la vertu , dès qu'un sentiment supérieur n'y fait point d'obstacle ; & s'il étoit quelque homme qui n'eût point reçu de la nature ces germes précieux de la vertu , ce seroit un défaut de conformation semblable à celui qui rend certaines oreilles insensibles au plaisir de la musique. Pourquoi ces pleurs que nous versons sur des héros malheureux ? Avec quelle joie les arracherions-nous à l'infortune qui les poursuit ! Leur sommes-nous donc attachés par les liens du sang , ou de l'amitié ?

Non certainement ; mais ce sont des hommes, & des hommes vertueux. Il n'en faut pas davantage pour que ce germe de bienveillance, que nous portons en nous-mêmes, se développe en leur faveur. * *M. L. Yvon.*

La bienveillance est le désir de faire du bien ; la bienfaisance en est l'accomplissement, ou plutôt c'est l'action même. Ce sont deux vertus qui naissent de l'amour de l'humanité, & qui devroient être inseparables ; mais par malheur elles sont souvent désunies. Combien voit-on de personnes qui pensent beaucoup faire, lorsqu'elles s'en tiennent à la bienveillance ! C'est, sans doute, un sentiment que tout homme doit être flatté d'inspirer ; mais il en coûte si peu, qu'il n'est pas bien méritoire. C'est de la difficulté que la vertu tire son éclat ; & c'est par les efforts qu'elle fait, qu'elle mérite des récompenses. * *M. Neuville.*

Je fais cas d'un homme dont l'amour-propre, de quelque manière que ce soit, est dirigé de façon à s'intéresser à ses semblables & à se rendre utile à la société ; de même que je hais ou méprise celui qui n'a d'égards que pour ce qui peut contribuer à ses indignes plaisirs. * *M. Hume.*

La bienveillance est un sentiment vertueux, qui s'attire, dès qu'il se montre, l'estime, l'approbation & les suffrages de tous les hommes. Les termes d'*ami*, de *sociable*, de *bon*, d'*humain*, de *clément*,

de reconnoissant , de généreux , de bienfaisant , existent dans toutes les langues , & expriment généralement le plus éminent degré de mérite auquel la nature humaine puisse atteindre. Lorsque ces qualités aimables sont accompagnées d'une naissance illustre , de pouvoir & de grands talens , & qu'elles se déploient , soit pour gouverner , soit pour éclairer l'homme , elles semblent éléver ceux qui les possèdent au-dessus même de leur espèce , & les approcher , en quelque façon , de la divinité. Des talens supérieurs , un courage inébranlable , de grands succès ne servent qu'à exposer un grand politique , ou un héros aux traits de l'envie & de la malignité publique ; mais lorsqu'on joint à ces qualités celles de l'humanité & de la bienfaisance , & qu'on les embellit par des actions de douceur , d'amitié , de sensibilité , on réduit l'envie même au silence ; & ses cris sont étouffés par les éloges & les applaudissements universels.

Dans les hommes dont la capacité & les talens sont médiocres , les vertus sociales deviennent , s'il se peut , encore plus nécessaires , parce que , dans ce cas , rien ne peut compenser le défaut de ces vertus , ni garantir un homme de notre haine & de nos mépris. *Id.

Il n'y a point de qualité qui ait plus de droit à l'approbation générale des hommes , que la bienveillance , l'humanité , l'amitié , la reconnoissance , la bienfaisance , l'amour du

bien public, en un mot, tout ce qui vient d'une sympathie tendre, qui nous lie avec les autres, & d'un intérêt généreux pour nos semblables. Dès que ces qualités se montrent, il semble que leur vertu passe dans les spectateurs, & qu'elles nous forcent à prendre pour elles les sentimens d'affection qu'elles répandent sur tout ce qui les environne. * *Id.*

On peut observer que, lorsqu'on fait l'éloge d'un homme humain & bienveillant, il y a toujours une circonstance sur laquelle on ne manque pas d'insister; c'est le bonheur & la satisfaction que la société retire de son commerce & de ses bons offices. On dit alors qu'il est encore plus cher à ses parens par les soins & par l'attachement qu'il a pour eux, que par les liens de la nature. Jamais il ne fait éprouver son autorité à ses enfans, que pour leur bonheur: avec lui les noeuds de l'amour sont resserrés par la bienfaisance & la tendresse; les liens de l'amitié approchent de ceux de l'amour, par le plaisir qu'il prend à obliger. Ses domestiques, & ceux qui sont dans sa dépendance, trouvent en lui une ressource assurée, & ne redoutent le pouvoir de la fortune, qu'autant qu'elle peut l'exercer sur lui. * *Id.* Voyez *Bienfaisance. Humanité.*

B I G O T.

On donnoit autrefois le nom de *bigot* à une personne opiniâtrement attachée à une

opinion. Mais, dans un sens moral, *bigote* est un terme odieux qui signifie un faux dévot, une personne qui, scrupuleusement attachée aux pratiques extérieures de la religion, en viole les devoirs essentiels. ***
Voyez *Dévotion. Hypocrisie.*

BIZARRE, FANTASQUE,
CAPRICIEUX, QUINTEUX,
BOURRU.

Ces mots marquent tous un défaut dans l'humeur ou l'esprit, par lequel on s'éloigne de la manière d'agir ou de penser du commun des hommes. Le fantasque est dirigé dans sa conduite & dans ses jugemens, par des idées chimériques qui lui font exiger des choses une sorte de perfection dont elles ne sont pas susceptibles, ou qui lui font remarquer en elles des défauts que personne n'y voit que lui; le bizarre, par une pure affectation de ne rien dire, ou faire, que de singulier; le capricieux, par un défaut de principes, qui l'empêche de se fixer; le quinteux, par des révolutions subites de tempérament qui l'agitent; & le bourru, par une certaine rudesse, qui vient moins de fond que d'éducation.

Le fantasque ne va point sans le chimérique; le bizarre, sans l'extraordinaire; le capricieux, sans l'atrabilaire; le quinteux, sans le périodique; le bourru, sans le mausade; & tous ces caractères sont incorrigibles. * *M. Diderot.*

BIZARRERIE.

La bizarrerie est un défaut très-opposé à la bonne société ; elle consiste dans un goût particulier, qui s'écarte mal - à - propos de celui des autres. S'écartez du goût commun par une singularité condamnable, c'est être bizarre. On doit éviter ce vice, qui est presque toujours la marque d'un esprit faux & plein d'amour-propre.

Il est dangereux de passer pour un homme bizarre : quand on a cette réputation, on n'a plus de confiance en nous, parce qu'on s'imagine que la singularité qui nous écarte de la route commune, dans de petites choses, pourroit nous en écarter dans les affaires de conséquence. Il est certain que qui-conque se conduit par des principes déraisonnables, n'est pas propre à inspirer de la confiance. Si les hommes entendoient bien leurs intérêts, ils se corrigeroient d'une infinité de défauts & de vices qui leur nuisent cent fois plus qu'ils ne leur procurent de satisfaction. *** Voyez *Singularité*.

BLAME.

Le blâme, qui ne passe point les termes de l'équité, dessille les yeux de l'homme que l'amour-propre lui avoit fermés : en lui faisant voir combien il est éloigné du bout de la carrière, il l'excite à redoubler d'efforts pour y parvenir. Mais, de peur de faire

perdre au blâme tous les fruits qu'il doit avoir , il faut l'accompagner de beaucoup de douceur , de beaucoup de prudence & d'amitié. *

Les réprimandes ne doivent pas être fondées sur une méprise , ou sur un mal-entendu ; car elles sont alors comme des flèches tirées dans l'obscurité : elles vont où le hazard les porte , blessent mal-à-propos ceux qui ne le méritoient pas , font un ennemi d'un ami , ou du moins font soupçonner un ami d'être ennemi.

Quand on blâme des actions dont on n'a pas été le témoin , vis-à-vis de ceux qui les approuvent , parce qu'ils les connoissent , c'est se conduire à-peu-près comme un aveugle , qui s'en iroit crier dans toutes les rues : « Messieurs , je sc̄ais que le soleil » que vous voyez vous paroît fort beau ; » mais moi , qui ne l'ai jamais vu , je vous » déclare qu'il est fort laid. »

Quand on veut corriger , il faut , autant qu'il est possible , emprunter dans les reproches le langage de l'amitié. C'est le moyen de ne pas révolter ceux qui nous écoutent. Mais souvent la maniere dont on blâme les défauts des autres , est plus blâmable que ces défauts mêmes. *

Reprenez vos amis avec bonté ; faites-leur entrevoir que vous n'avez d'autre intérêt , en les retenant de leurs défauts , que de les rendre heureux. La sévérité agriit les esprits ; la bonté corrige ; & l'amitié fait aimer la vertu. * Voyez *Correction*.

BONHEUR.

On entend par le mot de *bonheur* un état, une situation telle qu'on en désirât la durée sans changement ; & en cela le bonheur est différent du plaisir qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court & passager, & qui ne peut jamais être une situation, ni un état. La douleur auroit bien plutôt le privilége d'être une situation, parce qu'elle est plus durable.

C'est donc l'état qui fait le bonheur ; mais ceci est très-facheux pour le genre humain : une infinité d'hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer ; un nombre presqu'aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état ; les voilà donc presque tous exclus du bonheur, & il ne leur reste, pour ressource, que des plaisirs, c'est-à-dire des momens semés çà & là sur un fonds triste, qui en sera un peu égayé. Les hommes, dans ces momens, reprennent les forces nécessaires à leur malheureuse situation, & se remontent pour souffrir. **Recueil de Pens. mor.*

Desabusez-nous de cette illusion qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a, & nous ferons, ou plus flattés d'être du nombre, ou moins irrités de n'en être pas. **Ibid.*

» Seigneur, ne me donnez ni les richesses ni la pauvreté. » Qu'elle est sensée cette prière du sage ! Qu'elle est philosophique ! L'extrême pauvreté & l'extrême richesse sont

presque également contraires au vrai bonheur. C'est bien l'occasion d'appliquer la maxime que les extrémités se touchent.
 *M. L. Trublet.

On a souvent dit que nous voyons les plaisirs des grands, mais que nous ne voyons point leurs peines. Cela, quoique vrai, n'exprime qu'imparfaitement notre illusion ; la voici toute entière. Nous mettons le bonheur des grands & des riches où il n'est pas ; nous prenons leurs peines pour leurs plaisirs. Oui, tout ce que vous voyez dans ce grand, dans ce riche ; tout cet éclat extérieur qui vous éblouit, voilà ce qui fait son (a) malheur. S'il est heureux, c'est par quelqu'autre chose que vous ne voyez pas, & qui le dédommage de ce que vous voyez ; c'est par ce qui lui est commun avec vous, & non par ce qui l'en distingue. * Id.

Un pauvre dit : Je suis heureux ; & on l'écoute avec plaisir, sans jaloufie, sans dépit. Un riche dit : Je suis heureux ; & ce discours nous révolte. C'est que nous sommes jaloux de ses richesses, plutôt que de son bonheur. Etrange bizarrerie ! Le bonheur, à proprement parler, ne fait point de jaloux ; on n'envie que les choses auxquelles on l'attache. On veut être heureux d'une certaine maniere, & on ne voudroit pas l'être d'une autre ; & telle est l'illusion de l'imagination & des sens, que, quelque

(a) Par les dépenses ruineuses & les moyens honteux qu'il emploie pour soutenir son faste.

persuadé que l'on soit que certaines personnes sont heureuses, on ne voudroit pas être à leur place ; on ne voudroit pas de leur bonheur. * *Id.*

Le bonheur consiste dans la juste proportion des desirs & des besoins, avec les moyens de les satisfaire. Tout ce qui rompt cette espece d'équilibre, tout ce qui diminue cette proportion, ensorte que les desirs soient plus étendus que les moyens, diminue nécessairement le bonheur : or tel est l'effet de l'augmentation des richesses, parce que les desirs & les besoins augmentent avec elles & beaucoup plus qu'elles.* *Id.*

Le bonheur est un état de sensations agréables, exempt de peines & de douleurs. Un état constant de plaisirs est un phantôme après lequel tous les hommes courent en vain : les plus heureux sont ceux qui ont le moins de peines & le plus de plaisirs. Par la foiblesse de notre constitution, nous ne pourrions supporter des plaisirs continuels ; nos organes se lassent, & le plaisir continu dégénere en douleur. Par notre condition, exposés à des besoins que nous ne pouvons pas toujours satisfaire, il est presqu'impossible que nous ne ressentions quelques peines. Le bonheur consiste dans la santé, la paix du cœur & la tranquillité de l'esprit. La paix du cœur & la tranquillité de l'esprit s'acquierent & se conservent par l'exercice de la vertu : la santé s'entretient par la tempérance. Ainsi le bonheur est en nous, & dépend de nous en partie ; car, quoique

la santé n'en dépend pas absolument, il faut cependant convenir qu'elle en dépend à certains égards : d'ailleurs elle n'est pas essentiellement nécessaire au bonheur, puisqu'on voit tous les jours des gens qui sont privés de ce bien, & qui cependant sont heureux, mais beaucoup moins, sans doute, que ceux qui, à la même quantité de bonheur, réuniroient cet avantage qui rend la jouissance des autres biens plus sensible.

* *M. N. P.*

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi : naturellement tous les accidens fâcheux, qui viennent du dehors, nous rejettent vers nous-mêmes, & il est bon d'y avoir une retraite agréable ; mais elle ne peut l'être, si elle n'a été préparée par les mains de la vertu. * *Fontenelle.*

Le bonheur ne nous est guères sensible en cette vie, que par la délivrance du mal. Nous n'avons pas des biens réels & positifs. Heureux celui qui voit le jour, dit un aveugle ! Mais un homme qui voit clair, ne le dit plus. Heureux celui qui se porte bien, disent les malades ! Mais dès qu'ils ne le sont plus, ils ne sentent plus le bonheur de la santé. * *Nicole.*

Ce ne sont pas les raisonnemens ; ce ne sont pas les richesses, la gloire ni les plaisirs qui rendent l'homme heureux ; ce sont ses actions. Pour les faire bonnes, il faut connoître le bien & le mal ; il faut sçavoir pourquoi l'homme est né, & quels sont ses devoirs ;

devoirs : ainsi le moyen de parvenir au bonheur , est d'avoir un bon esprit. . . . A quelque heure que la mort vienne , elle me trouvera toujours heureux. Être heureux , c'est se faire un fort agréable à soi-même ; & le fort agréable consiste dans les bonnes dispositions de l'ame , dans la pratique du bien & dans l'amour de la vertu. * *Marc-Aurèle , trad. par madame Dacier.*

Il n'y a pas de route plus sûre pour aller au bonheur , que celle de la vertu. Si l'on y parvient , il est plus pur , plus solide , & plus doux par elle. Si on le manque , elle seule peut en dédommager. * *J. J. Rousseau.*

Laissons dire les méchans , qui montrent leur fortune & cachent leur cœur ; & soyons sûrs que , s'il est un exemple du bonheur sur la terre , il se trouve dans un homme de bien. * *Id.*

Il faut être heureux ; c'est la fin de tout être sensible ; c'est le premier desir que nous imprimâ la nature , & le seul qui ne nous quitte jamais. Mais où est le bonheur ? Qui le fçait ? Chacun le cherche , & nul ne le trouve. On use la vie à le poursuivre , & l'on meurt sans l'avoir atteint. * *Id. Voyez Plaistre.*

Voulez-vous vivre heureux & sage ? N'attachez votre cœur qu'à la beauté , qui ne pérît point ; que votre condition borne vos desirs ; que vos devoirs aillent avant vos penchans ; étendez la loi de la nécessité aux choses morales ; apprenez à perdre ce qui peut vous être enlevé ; apprenez à tout quit-

D. des Pas. T. I.

I

ter quand la vertu l'ordonne, à vous mettre au-dessus des événemens; à détacher votre cœur, sans qu'ils le déchirent; à être courageux dans l'adyerfité, afin de n'être jamais misérable; à être ferme dans votre devoir, afin de n'être jamais criminel. Alors vous serez heureux, malgré la fortune; & sage, malgré les passions. Alors vous trouverez dans la possession même des biens fragiles, une volupté que rien ne pourra troubler; vous les posséderez, sans qu'ils vous possèdent; & vous sentirez que l'homme, à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il scait perdre. Vous n'aurez point, il est vrai, l'illusion des plaisirs imaginaires; vous n'aurez point aussi les douleurs qui en sont le fruit: vous gagnerez beaucoup à cet échange; car ces douleurs sont fréquentes & réelles, & ces plaisirs sont rares & vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, vous le serez encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Vous passerez la vôtre sans trouble, & la terminerez sans effroi; vous vous en détacherez comme de toutes choses. Que d'autres, saisis d'horreur, pensent, en la quittant, cesser d'être; instruit de votre néant, vous croirez commencer: la mort est la fin de la vie du méchant, & le commencement de celle du juste. * *Id.*

Le monde réel a ses bornes: le monde imaginaire est infini. Ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux.

Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion : ôtez les douleurs du corps & les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires. Ce principe est commun, dira-t-on ; j'en conviens ; mais l'application pratique n'en est pas commune ; & c'est uniquement de la pratique qu'il s'agit ici. *Id.

Les grands besoins, disoit *Fayorin*, naissent des grands biens ; & souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque, est de s'ôter celles qu'on a. C'est à force de nous trayailler, pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misère. Tout homme, qui ne youdroit que vivre, vivroit heureux. *Id.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences ; nous le supposons où il est le moins ; nous le cherchons où il ne seuroit être : la gaieté n'en est qu'un signe très-équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Le vrai contentement n'est ni gai ni folâtre : jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux, ne parle guères & ne rit guères ; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. *Id.

La félicité des sens est passagere. L'état habituel du cœur y perd toujours. On jouit plus par l'espérance, qu'on ne jouira jamais en réalité. L'imagination, qui pare ce qu'on

desire, l'abandonne dans la possession.

Tout ce qui tient à l'homme, se sent de sa conduite; tout est fini, tout est passager dans la vie humaine; & quand l'état, qui nous rend heureux, dureroit sans cesse, l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change au dehors, le cœur change; le bonheur nous quitte, ou nous le quittons. * *Id.*

Quelque étroites que soient les bornes du cœur, on n'est point malheureux, tant qu'on s'y renferme: on ne l'est que quand on veut les passer. * *Id.*

Les seuls biens dont la privation coûte, sont ceux auxquels on croit avoir droit. L'évidente impossibilité de les obtenir, en détache; les souhaits sans espoir, ne tourmentent point. Un gueux n'est point tourmenté du desir d'être roi; un Roi ne veut être Dieu, que quand il croit n'être plus homme. * *Id.*

Un état permanent est-il fait pour l'homme? Non; quand on a tout acquis, il faut perdre; ne fût-ce que le plaisir de la possession, qui s'use avec elle. * *Id.*

Il ne faut pas, à un certain âge, s'imaginer qu'on puisse jouir d'une félicité complete. Il faut une ame bien vive, & des sens bien parfaits, pour goûter ce bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté, de la philosophie, on est aussi-bien que l'âge le comporte. L'ame n'est mal que quand elle est hors de sa sphère. * *M. de Voltaire.*

Il n'appartient certainement qu'à Dieu,

À un Être qui verroit dans tous les coëurs, de décider quel est l'homme le plus heureux. * *Id.*

Pour être heureux, il faut avoir les inclinations bienfaisantes & sociables, éloignées de toute rudesse & de toute féroceité. Il s'en faut bien que ces dernières dispositions causent autant de plaisir que les premières : voudroit-on comparer la rancune, les animosités, l'envie, la soif de se venger, avec l'amitié, la clémence, la bonté, la reconnaissance? * *M. Hume.* Voyez Félicité.

B O N T É.

La bonté consiste en deux points ; le premier, ne pas faire du mal à nos semblables ; le second, leur faire du bien.

Ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, voilà la règle qui détermine quelle sorte de traitemens la nature nous interdit à l'égard du reste des hommes. Tout ce qui, fait à nous-mêmes, nous paroîtroit dur, barbare & cruel, est compris dans la prohibition ; mais cette maxime d'un usage si étendu, est bien restreinte dans l'application qu'on en fait. La plûpart des hommes se conduisent les uns avec les autres, comme s'ils étoient persuadés qu'elle ne dût avoir lieu qu'entre amis.

Lorsque la passion vous porte à quelque violence contre un autre homme, jetez les yeux sur lui, pour y voir l'empreinte de

la main divine & votre propre ressemblance ; ce sera de quoi ralentir votre emportement. Ne dites point à Dieu ce que Cain lui dit : *M'avez-vous donné mon frere en garde ?* Oui , sans doute , il vous l'a donné en garde ; & non-seulement il vous défend de lui faire aucun mauvais traitement , mais il vous ordonne même de le servir de tout votre pouvoir.

Lorsqu'on est officieux & bienfaisant pour ses parents , ses bienfaiteurs , ou ses amis , on se croit généreux , quoique d'ailleurs dur & indifférent pour tout le reste des hommes , & l'on n'est pas même charitable ; qualité cependant bien en-deçà de la générosité , qui est le comble & la perfection de toutes les vertus sociales. En pratiquant la charité , on ne fait qu'éviter les défauts contraires placés tout près d'elle ; mais la générosité nous éloigne bien plus du vice , puisqu'elle laisse pour intervalle entre elle & lui toutes les vertus de précepte. * *Diction. encyclopéd.* Voyez Générosité.

Voulez-vous apprendre en deux mots jusqu'où s'étendent les bons offices que vous devez à vos semblables ? En voici la mesure : Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fit. * *Ibid.*

Rien n'est plus rare que la véritable bonté : ceux même qui croient en avoir , n'ont d'ordinaire que de la complaisance , ou de la foiblesse. Nul ne mérite le titre de *bon* , s'il n'a pas la hardiesse de devenir mé-

chant. Toute autre bonté n'est le plus souvent qu'une paresse, ou une impuissance de la volonté. * *La Rochefoucault.*

La vraie bonté consiste dans l'inclination qu'on a à aimer les hommes, à excuser leurs défauts, à leur pardonner leurs vices, à interpréter ce qu'ils font de la manière la moins défavorable, à les supporter, à leur faire du bien, lors même qu'il n'y a aucun retour à attendre; voilà ce qui rend les hommes bons. Quelque esprit, quelques talents qu'aient un homme ou une femme, on ne peut s'attacher à eux, s'ils ne sont, outre cela, un homme bon, une femme bonne. Pour déprimer la qualité de *bon*, les méchans ont imaginé d'appeler un *bon homme*, une *bonne femme*, les foibles & les imbécilles. Cette mauvaise façon de s'exprimer a été adoptée par grand nombre de gens qui ne réfléchissent point. * *M. Neuville.*

BOUDERIE.

La boudetie est une mauvaise humeur, une fâcherie cachée. Les boudreurs de profession, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ne sont pas ordinairement méchans; ils ne sont que faibles; &, comme ils n'ont pas le courage de se fâcher, ils boudent, parce qu'en général, la bouderie est l'arme offensive & défensive des gens faibles & timides. ***

BOURRU. *Voyez BIZARRE.*
I iv

BRAVOURE, INTRÉPIDITÉ.

Ces deux mots désignent l'état de l'ame à la vue d'un danger, avec cette différence que la bravoure n'est guères d'usage que dans les dangers de la guerre, & que l'intrépidité convient à toute sorte de dangers. La bravoure semble ne pouvoir être accordée qu'à ceux qui se sont exposés plusieurs fois aux dangers de la guerre; & l'intrépidité n'est autre chose que le mépris du danger. *** *Voyez Intrépidité. Valeur.*

B R O C A R D.

Le brocard est une espece de raillerie grossiere, maligne & insultante; il est, à proprement parler, une injure plutôt qu'une raillerie. La raillerie, tant qu'elle ne sort point des bornes que lui prescrit la politesse, est l'effet de la gaieté & de la legereté de l'esprit. Elle épargne l'honnête-homme; & le ridicule qu'elle attaque, est souvent si leger, qu'elle n'a pas même le droit d'offenser. Mais le brocard annonce un fond de malignité; il offense & ulcère le cœur. La raillerie exige beaucoup d'esprit dans ceux qui la manient, sans quoi elle dégénere en brocard, pour lequel tout homme a toujours assez d'esprit. * *M. L. Yvon. Voyez Raillerie.*

B R O U I L L E R I E S.

Les petites brouilleries sont quelquefois

utiles en amitié comme en amour. Deux amis ont besoin d'être réveillés de la léthargie & de la langueur qu'accompagne une longue uniformité. Une discussion vive, une querelle même les réchauffe, & leur redonne une nouvelle vie; mais la répétition en est dangereuse. Il en est de ces petits nuages dans le sentiment, comme des rubans & des autres ajustemens des femmes. Les changemens de forme & les nouveaux plis leur rendent toute la fraîcheur, & même toutes les graces de la nouveauté; mais ils s'usent beaucoup plus vite.

On ne répare ses torts, que vis-à-vis de ceux qu'on aime.

Il n'en est pas des brouilleries, comme des raccommodemens; une brouillerie est souvent le germe d'une autre; & plus on se brouille, plus il y a lieu de croire qu'on se brouillera encore: au lieu que plus on se raccommode, moins il y a d'espérance de se raccommoder à l'avenir.

On est plus gêné avec ceux qu'on n'aime plus, qu'avec ceux qu'on n'a jamais vus.

* *Pens. & Réfl. mor.*

BRUTALITÉ.

La brutalité est une disposition de l'ame, causée par le tempérament qui nous rend sensibles à tout. Ce vice se corrige un peu par l'éducation & par une grande étude de soi-même. Quand on se connoît bien, il est aisé d'assouplir les passions qui naissent

du tempérament. Voici de quelle manière Théophraste peint la brutalité & le brutal.***

La brutalité est une certaine dureté, & j'ose dire une férocité qui se rencontre dans nos manières d'agir, & qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal, qu'est devenu un tel? Il vous répond durement: Ne me trompez pas la tête. Si vous le sahiez, il ne vous fait pas l'honneur de vous tendre le salut.... Il est inexorable à celui qui, sans dessin, l'aura poussé légèrement, ou lui aura marché sur le pied; c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La première chose qu'il dit à un ami qui lui emprunte quelque argent, c'est qu'il ne lui en prêtera point: il va le trouver ensuite, & le lui donne de mauvaise grâce. Il ne lui arrive jamais de heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin, sans lui donner des grandes malédictions. Il ne daigne pas attendre personne; & si l'on diffère un moment à se rendre au lieu dont on est convenu avec lui, il se retire. * *Theophr. etad. par M. de la Bruyere.*



CALOMNIE.

CALOMNIER, c'est attribuer à autrui des vices qu'il n'a pas. Ordinairement la calomnie prend pour fondement la profession de celui qu'elle veut attaquer. On accuse un médecin d'empoisonnement ; un ministre, de trahison ; un grand, de faire des entreprises. *

On dit à un jaloux qu'on aime sa femme ; à celui qui se pique d'esprit, qu'on ne fait aucun cas de ses ouvrages ; à un poète, qu'on lui attribue mainte satyre.

Si le prince est pieux, on calomnie un homme auprès de lui d'impiété, ou de libertinage ; car chacun s'emporte dans sa passion, & n'est plus capable d'entendre des raisons ni des excuses. C'est prendre les hommes par leur foible, pour réussir plus sûrement auprès d'eux.

Voilà ce que font les calomniateurs pour irriter davantage celui à qui ils s'adressent, de peur que, s'il n'étoit pas assez animé, il déniât du tems à la recherche de la vérité & à l'examen de leur calomnie. De plus ils ont l'art de faire le crime si noir, que l'horreut qu'il inspire, empêche qu'on n'en veuille entendre la justification.

Comme on attaque toujours une place par l'endroit qui est le plus foible, le calomniateur prend toujours celui qui l'écoute

par la partie qui est la plus ouverte à la médisance, parce que c'est le lieu le moins défendu. Voilà les forces de la calomnie au-dehors ; mais au-dedans elle a pour ministres le dégoût du présent & l'amour de la nouveauté, avec le plaisir qu'on prend à entendre des choses extraordinaires & incroyables ; outre qu'il n'y a rien qui chatouille tant l'oreille d'un homme soupçonneux & défiant, que les faux rapports.

Il est donc aisé d'attaquer un cœur exposé de tous côtés à la batterie, & de perdre un innocent qui ne se défend point ; car l'accusé, en cette rencontre, meurt comme un homme endormi, qu'on tue dans une prise de ville....

Que fera donc, en cette occasion, l'homme sage ? Il fermera l'oreille à la calomnie, comme *Ulysse* au chant des syrènes. Il est ridicule de mettre des gardes aux portes & aux entrées des villes, & de laisser celles de notre ame dégarnies.

Quand on nous fera donc quelque rapport contre quelqu'un, il faut examiner la chose en soi-même, sans avoir égard aux personnes. Le contraire est la marque d'un esprit bas & abject, qui se laisse emporter en jeune homme. Il faut se défier toujours de celui qui a le plus d'esprit & d'adresse.

La calomnie naît de la haine, ou de la méchanceté. Rien n'est plus à craindre dans la société, que les calomniateurs : ils mettent le désordre par-tout, & sont eux-mêmes tôt ou tard la victime de leur noirceur.

Si les hommes vouloient réfléchir sur leurs propres intérêts, ils fuiroient le vice, parce qu'il ne traîne après lui que peine & douleur. La vertu seule procure des biens solides & durables. ***

CANDEUR, NAIVETÉ, INGÉNUITÉ.

La candeur est le sentiment intérieur de la pureté de son ame, qui empêche de penser qu'on ait rien à dissimuler. L'ingénuité peut être une suite de la sotise, quand elle n'est pas l'effet de l'expérience; mais la naïveté n'est tout au plus que l'ignorance des choses de convention, faciles à apprendre, & bonnes à dédaigner.

La candeur est la première marque d'une belle ame.

La naïveté & la candeur peuvent se trouver dans le plus beau génie, & alors elles en sont l'ornement le plus précieux & le plus aimable. * *M. Duclos.*

La candeur naît d'un grand amour de la vérité: elle suppose ordinairement l'ignorance du mal, & se peint dans les actions, les paroles & le silence même. Cette disposition de l'ame est si rare dans le siècle où nous vivons, que les hommes les plus dépravés font un cas infini de ceux qui en sont pourvus. Mais elle ne réside guère que chez les jeunes gens, & se perd aisément par le commerce du monde. * *M. M. D. C.*

CAPRICIEUX. Voyer BIZARRE,
CARACTÈRES.

On appelle *caractère* le penchant , ou la passion dominante & décidée de l'âme. Un homme , en qui la fierté domine sur tout autre sentiment , a le caractère fier , &c. Les qualités du cœur , celles de l'esprit & de l'humeur concourent à former le caractère ; & c'est ordinairement l'humeur , c'est-à-dire le tempérament , qui fait naître le penchant ou la passion dominante. ***

Rien n'est plus dangereux dans la société , qu'un homme sans caractère , c'est-à-dire dont l'âme n'a aucune disposition plus habituelle qu'une autre. On se fie à l'homme vertueux ; on se défie du fripon ; l'homme sans caractère est alternativement l'un & l'autre , sans qu'on puisse le deviner , & ne peut être regardé ni comme ami , ni comme ennemi. C'est une espèce d'anti-amphibie , s'il est permis de s'exprimer de la sorte , qui n'est bon à vivre dans aucun élément. Cela me rappelle cette loi de *Solon* , qui déclaroit infâmes tous ceux qui ne prenoient point de parti dans les séditions : il sentoit que rien n'étoit plus à craindre que les caractères , & les hommes non décidés. * *M. Jaucourt.*

Les sentimens & les idées sont les principes de toutes les actions des hommes : or les sentimens & les idées dominantes habituelle-

ment dans chaque homme, doivent y produire une suite d'actions qui se ressembleront par leurs principes, & qui donneront à tout l'enchaînement de la conduite d'une personne une couleur, pour ainsi dire, uniforme. J'appelle donc *caractère* ce système de sentiments & de maximes dominantes, habituellement dans chaque individu.

Les passions ne constituent pas les caractères : elles ne sont que les saillies des sentiments qui dominent dans le moment qu'elles operent, & non habituellement. Par exemple, un mouvement de colere n'est pas toujours la marque d'un caractère emporté, puisqu'il est essentiel à la passion d'être passagère & de ne point dominer habituellement. Ainsi les passions ne sont qu'une dépendance des caractères auxquels elles sont subordonnées.* *La Psychantrhopie, ou le Spectacle des caractères.*

Chercher à briller par des dehors impans, par le faste & l'éclat, c'est être *glorieux*.

Montrer par son air, qu'on sent tout l'avantage qu'un rang distingué donne sur le commun des autres, & vouloir s'attirer leur respect, c'est être *fier*.

Rechercher avec empressement les occasions de se faire remarquer, c'est être *vain*. L'humilité est opposée à l'orgueil, & la modestie à la vanité. L'humilité consiste moins à nier ses bonnes qualités, qu'à connaître ses défauts. La modestie consiste plus

à ne pas rechercher l'applaudissement, qu'à le rejeter lorsqu'il se présente. *Ibid.

Les hommes sont *inflexibles* dans leurs desseins ; *rigides* dans leurs commandemens ; *sévères* dans leur morale ; *austères* dans leurs mœurs ; *inéxorables* dans leur justice ; *fermes* dans leur conduite & leurs principes ; *inébranlables* dans les attaques ; *intrépides* dans les dangers ; *opiniâtres* dans leurs décisions ; *âpres* dans les disputes.

Tous les sots sont opiniâtres ; mais tous les opiniâtres ne sont pas sots. Un homme d'esprit n'est ordinairement trouvé opiniâtre, que par de plus grands opiniâtres que lui. Tant qu'un homme a, pour demeurer dans son sentiment, des raisons auxquelles on n'a point fait face, il ne peut être taxé d'opiniâtreté.

Ceux qui disputent le plus, ne sont pas les plus opiniâtres ; ce sont ceux qui ne veulent ni disputer ni se rendre. *Ibid.

Un homme *hardi*, entreprend tout ; l'*audacieux* vise à tout ; le *téméraire* s'expose à tout ; le *violent* force tout ; l'*imprudent* se met au-dessus de tout. Le *lâche* souffrirait la mort, plutôt que de s'y exposer ; le *mol* endure la peine, plutôt que de s'en donner ; le *foible* renonce à ses amis, plutôt que de les soutenir ; le *cautif* rougit, par la crainte de rougir ; le *fainéant* se laisse accabler d'ouvrage, par la crainte du travail ; le *paresseux* commence mille entreprises, par la crainte de n'en pouvoir achever aucune. *Ibid.

Le

Le caractère *critique* suppose, ou de l'orgueil, ou beaucoup de droiture, souvent l'un & l'autre, & toujours beaucoup de solidité & peu d'indulgence. Critiquer les vices des hommes, c'est être *satyrique*; critiquer leurs propos & leurs discours, c'est être *épiloguer*; critiquer pour faire rire une compagnie, sur les manières des personnes prétentes, c'est être *railleur*; critiquer les ridicules des absens, c'est être *malin*; critiquer dans sa famille tout ce qui s'y fait, c'est être *grondeur*; critiquer la conduite des homines, c'est être *censeur*; critiquer généralement tout, & spécialement les projets d'autrui, c'est être *frondeur*; critiquer ce qui n'est pas de la dernière perfection, c'est être *difficile*; critiquer sa destinée, c'est être *mécontent*; critiquer avec sel & finesse, c'est être *caustique*; critiquer l'arrangement des choses morales, c'est être *impie*; critiquer les ouvrages d'autrui, c'est être simplement *critique*; critiquer ce qui est réellement mauvais, c'est être *connoisseur*; critiquer l'empressement des personnes à nous servir, c'est être *dédaigneux*; critiquer les amusemens d'autrui, c'est être *chagrin*; critiquer les vices & les fautes d'un ennemi, à dessein de lui nuire, c'est être *médisant*.

Une indignation vertueuse, ou bien une humeur philosophique, & quelquefois pédante fait les satyriques. Le manque de politesse, fait les épilogueurs. Le goût de la bonne plaisanterie fait les railleurs. Une

D. des Pas. T. I.

K

vengeance secrète , ou bien un esprit mal-fait , forme les malins. Le sentiment & la connoissance de son peu de mérite , jointe à l'envie de se faire respecter des siens , fait les grondeurs. Une oisiveté misanthropique , avec une inquiétude tracassiere , fait les censeurs. Un raffinement outré , & quelquefois une fausse idée de perfection , fait les difficiles. Un défaut de religion , ou de philosophie , fait les mécontens. La vaine gloire des bons mots qui se retiennent , fait les caustiques. Une morale détestable fait les impies. Le bon goût , la hardiesse , & souvent la nécessité font les critiques. L'étude & la raison font les connoisseurs. Un mauvais cœur & un esprit altier , font les dédaigneux. Une humeur sombre & austère fait les caractères chagrins. Une haine ouverte , ou plus souvent la jaloufie , fait les médisans. * *Ibid.*

Il faut de la vertu pour former un caractère *aimable* ; la politesse seule ne le fera pas. Dire d'une personne connue , qu'elle est aimable , c'est en faire un éloge plus grand quelquefois qu'on ne pense. En effet , que de choses s'opposent dans tout homme à l'amabilité ! Et qu'on doit sçavoir bon gré à celui qui met son amour-propre à être aimé des autres ! Il est vrai qu'il n'est pas de sentiment plus délicat ni plus flatteur ; mais il n'en est point , en même tems , qui trouve plus d'obstacle à entrer dans le cœur de l'homme.

La complaisance fait partie de l'amabilité.

Un homme aimable n'e^t veut que par la volonté des autres , qui devient , pour ainsi dire , l'organe de la sienne. Il a beaucoup de *déférence* pour les sentimens d'autrui , ou du moins paroît toujours en avoir. Ce seroit se tromper que d'attribuer toutes ses qualités à la bonté du cœur ; elle ne le rendroit pas toute seule aussi prudent , ni aussi éclairé qu'il doit l'être.

La *prévenance* entre encore dans le caractère d'un homme aimable : toujours portée au - dehors par la réflexion pour répandre le contentement & le bonheur , elle nous fait l'objet de ses attentions , lorsqu'on ne la croyoit occupée que d'elle-même. Notre amour-propre surpris se sent délicieusement flatté qu'une personne , à son insu , s'étudie à le conserver & à le faire. Tout homme aimable est gracieux ; mais tout homme gracieux n'est pas aimable. L'air gracieux dépend de la politesse.

* *Ibid.*

Embrasser chaudement les intérêts de son parti , de son état , de son corps , c'est avoir le caractère *républicain*. C'est une qualité dans tout citoyen , même dans tout homme , puisqu'il est toujours dans l'ordre de soutenir ceux qui nous soutiennent & qui attendent de nous quelque appui. L'esprit particulier est opposé au caractère républicain , aussi est-il contraire à l'honnête homme. On doit toujours estimer le cœur de tout homme qui épouse fortement les intérêts de sa société ; c'est immanquable-

Kij

ment un bon cœur, & un homme dont on peut faire un ami. * *Ibid.* Voyez *Bienfaisance. Fourberie. Indulgence. Orgueil. Prudence. Tendresse, &c.*

Le caractère est la forme distinctive d'une ame avec une autre, sa différente maniere d'être. Le caractère est aux ames, ce que la physionomie & la variété dans les traits sont aux visages. Les hommes sans caractère, sont des visages sans physionomie, de ces visages communs qu'on ne prend pas la peine de distinguer. * *M. Duclos.*

.... J'ai cru voir que nous nous ressemblions presque tous; que nous avions tous à-peu-près le même volume de méchanceté, de foiblesse, & de ridicule; qu'à la vérité, nous n'étions pas aussi fréquemment les uns que les autres foibles, ridicules & méchans; mais qu'il y avoit pour chacun de nous des positions où nous serions tout ce que je dis-là, si nous ne nous empêchions pas de l'être.

L'étude de la nature, objet de l'attention principale d'un auteur dramatique, lui faisoit connoître qu'un ridicule, ou qu'un vice, quoique toujours le même, prend sa forme particulière dans les différentes personnes, selon les rangs qu'elles occupent dans la société. C'est une couleur qui se trouve plus ou moins brillante, selon l'étoffe qui en est la teinte.

D'un autre côté, l'art nous enseigne que lorsqu'on met un caractère au théâtre, on doit le peindre dans la plus grande étendue

qu'il est possible, & le placer au milieu des circonstances où il produit le plus d'effets intéressans. * *M. Desfouches.*

Il y a des caractères qui se font hâir, parce qu'ils s'étudient à mortifier l'amour-propre des autres hommes. Ce vice, insupportable dans la société, vient ordinairement d'un défaut d'éducation. Il y a des caractères qui sont naturellement méchans. Ils ne se plaisent que dans le défardre & la contradiction : ceux-là viennent ordinairement de l'humeur qui constitue les tempéramens. Les hommes de cette trempe devroient, pour leur propre bien, & pour celui des autres, s'exiler de la société. * *M. Letu, avoc.*

CHAGRIN, TRISTESSE.

Le chagrin vient du mécontentement & des tracasseries de la vie ; l'humeur s'en ressent. La tristesse est ordinairement causée par les grandes afflictions ; le goût du plaisir en est émoussé.

L'esprit devient inquiet dans le chagrin, lorsqu'il n'a pas assez de force & de sagesse pour le surmonter. Le cœur est accablé dans la tristesse, lorsque, par un excès de sensibilité, il s'en laisse entièrement saisir. * *M. L. Girard. Voyez Adversité.*

CHAGRINS.

Les chagrins sont des revers qui attristent notre ame.

K iii

Un homme sage , au lieu de se laisser entraîner à sa misère , doit tirer du secours de tous les moyens que lui offre sa raison , pour adoucir le malheur présent , & se préparer une délivrance entière pour l'avenir.

La douleur qui vient de nos chagrins , est la passion du monde la plus infensée & la plus inutile ; elle ne roule que sur des choses passées , qu'on ne peut rappeler , & qui d'ordinaire sont sans remede. Elle ne se tourne presque jamais du côté de l'avenir ; & , bien loin de nous faire réfléchir sur les moyens de finir nos malheurs , elle y met le comble , au lieu de les rendre supportables. * *De l'Educ. d'un prince.*

Les grandes ames , au lieu de se laisser abattre par les chagrins , en tirent parti. Rien , en effet , n'est plus ridicule que de se plaindre de ce qu'on ne peut empêcher. Le plus court parti est de supporter son mal , & de chercher les moyens qui peuvent nous en dédommager. * *La Houffaye.*

C'est un des plus grands secrets de la vie que de sçavoir adoucir nos chagrins , & , si nous ne pouvons nous défaire de nos douleurs , d'en affoiblir au moins les atteintes ; sans cela , il faut nous résoudre à être souvent misérables ; car , étant en bute à une infinité de malheurs , il ne se passe presque aucun jour où nous ne nous ressentions de quelque nouveau déplaisir : or je ne sçache de meilleur remede à cela , que la prévoyance ; & quiconque aura fait une exacte réflexion sur les traverses de la vie , trou-

vera un moyen de se pouvoir consoler dans ses disgraces. Comme on oppose toujours une vigoureuse défense à une attaque pré-méditée , l'ame qui se prépare à la résistance par la considération du péril , en est bien moins ébranlée. Je voudrois donc que chacun prévît & s'attendît tellement à toute sorte de malheurs , qu'il ne pût être surpris par aucune disgrâce. Le vulgaire trouve de la timidité dans la prévoyance ; & ne pouvant concevoir le danger qu'avec crainte, se persuade qu'on ne peut s'y jettter sans aveuglement ; mais , comme c'est le défaut du peuple d'entreprendre beaucoup de choses qu'il ne connoît pas , & d'y renoncer aussi-tôt qu'il les a connues , il n'appartient qu'aux honnêtes gens de prévoir les dangers qui les menacent , & de soutenir avec une égalité d'esprit les faveurs & les disgraces de la fortune. Mais nous ne devons pas seulement nous préparer contre la perte des propriétés de la vie , il est bien d'autres épreuves de notre constance : la mort de nos parens , de nos amis , & la nôtre même nous touche bien plus sensiblement ; ainsi l'on doit l'attendre avec bien plus de préparation qu'une simple privation de toutes les choses étrangères. * *S. Evremont.*

CHANGEMENT.

Toutes les choses d'ici-bas sont sujettes au changement , & sur-tout les mœurs des hommes. Ils ont , dans tous les tems , des

Kiv

vertus & des vices ; mais ces vertus & ces vices ne sont pas les mêmes dans tous les tems. Mais de tous les peuples il n'en est point de plus changeant que les François ; & c'est cet amour du changement qui l'a toujours caractérisé, & qui fait que le François d'aujourd'hui est ressemblant au François du tems des croisades. * *M. Caire.*

Si l'on a quitté quelques spectacles barbares, ce n'est pas par principe de raison, ni d'humanité, puisqu'on se fait des divertissemens du danger des sauteurs & des danseurs sur la corde, & de tant d'autres sortes. Ce n'est donc qu'un changement plutôt qu'une réforme : c'est lassitude & dégoût de ce qui étoit usité, plutôt qu'horreur ou répentir ; c'est pour avoir le plaisir de changer après avoir eu les autres. *

Ne croyons donc pas être meilleurs que nos peres, pour n'avoir pas les mêmes malices qu'eux. Les hommes sont également méchans dans tous les siècles ; ils ne font que varier dans les manieres de l'être, au lieu de se corriger, & de substituer des vertus à leurs vices.

Comme la couleur la plus claire est celle qui reçoit le plus grand nombre de teintures différentes, de même les esprits les plus nets & les plus vifs sont ceux qui changent le plus souvent d'opinion ; tandis que les esprits grossiers marchent toujours péniblement dans le sentier battu, sans oser, ou plutôt sans pouvoir s'écartier d'un seul pas. * *Voyez Variation.*

CHARITÉ.

La charité est l'amour des hommes ; & l'action par laquelle nous les soulageons dans leurs maux.

Quand nous donnons aux pauvres ce qui leur est nécessaire, nous ne leur donnons pas tant ce qui est à nous, que nous leur rendons ce qui est à eux. La charité est un devoir de justice, plutôt qu'une œuvre de miséricorde. ***

Je ne sc̄ais par quelle fatalité il arrive que plus on est favorisé des biens de la fortune, moins on est disposé à soulager ceux qui en sont dénués. Les pauvres tirent plus de secours des gens presqu'aussi pauvres qu'eux, que des riches. Il semble qu'on ne soit compatissant que pour les maux qu'on éprouve en partie ; je dis en partie ; car un homme, accablé de peines, épouse sur lui-même toute sa sensibilité ; & l'excès du malheur rend aussi incapable de commisération, que le comble de la prospérité.*

Il n'est parfois d'hommes plus insensibles aux misères d'autrui, que ceux qui, par état, sont destinés à nous prêcher la charité. Seroit-ce qu'ils se croient dispensés d'assister les malheureux par le soin qu'ils prennent de nous y exhorter nous-mêmes, & qu'ils s'imaginent avoir assez fait en intercédant pour eux ? *

C'est par les œuvres de charité que les rois & les princes pourront se rendre Dieu

propice, & obtenir de lui de vivre long-tems sur la terre, & d'être enfin reçus dans les tabernacles éternels par ces mêmes pauvres énvers qui ils auront exercé leur charité, & dans la personne desquels c'est *Jesu-Christ* même qu'on sustente & qu'on nourrit.*

Celui qui a pitié du pauvre, prête à l'éternité, qui lui rendra son bienfait avec usure.* *Voyez Aumône.*

Qu'en coûte-t-il d'être charitable? Bien peu de chose si l'on vouloit y réfléchir. Quelquefois le sacrifice d'un divertissement qui, au lieu de nous plaire, nous ennuie le plus souvent, suffiroit pour donner à vivre une année entière à une famille malheureuse. Une partie de plaisir nous cause ordinairement des regrets; si nous eussions détourné cette dépense dans un meilleur canal, nous nous serions préparés un plaisir durable.

* *M. S. D. C.*

Un sage disoit, après avoir passé du faîte des grandeurs au comble de l'indigence: « J'ai perdu ce que j'ai dépensé; & il ne me reste de toutes mes richesses, que ce que j'ai donné aux pauvres.* »

CHASTETÉ.

La chasteté est une vertu morale, par laquelle nous modérons les désirs déréglés de la chair. Parmi les appétits que nous avons reçus de la nature, un des plus violents est celui qui porte un sexe vers l'autre; appétit qui nous est commun avec les ani-

maux ; de quelque espece qu'ils soient ; car la nature n'a pas moins veillé à la conservation des animaux , qu'à celle de l'homme ; & à la conservation des animaux mal-faisans , qu'à celle des animaux que nous appelons *bienfaisans*. Mais il est arrivé parmi les hommes , cet animal par excellence , ce qu'on n'a jamais remarqué parmi les autres animaux ; c'est de tromper la nature , en jouissant du plaisir qu'elle a attaché à la propagation de l'espèce humaine , & en négligeant le but de cet attrait. C'est-là précisément ce qui constitue l'essence de l'impureté ; & , par conséquent , l'essence de la vertu opposée consistera à mettre sage-ment à profit ce qu'on aura reçu de la nature , & à ne jamais séparer la fin des moyens. La chasteté aura donc lieu hors du mariage & dans le mariage ; dans le mariage , en satisfaisant à tout ce que la nature exige de nous , & que la religion & les loix de l'Etat ont autorisé ; dans le célibat , en résistant à l'impulsion de la nature qui , nous pressant , sans égard pour les tems , les lieux , les circonstances , les usages , le culte , les coutumes , les loix , nous entraîneroit à des actions proscrites.

Il ne faut pas confondre la chasteté avec la continence ; & réciproquement , tel est continent qui n'est pas chaste. La chasteté est de tous les tems , de tous les âges & de tous les états : la continence n'est que du célibat ; & il s'en manque beaucoup que le célibat soit un état d'obligation. L'âge

rend les vieillards nécessairement continens ; il est rare qu'il les rende chastes.

Voilà ce que la philosophie semble nous dicter sur la chasteté ; mais les loix de la religion Chrétienne sont beaucoup plus étroites , en un mot , un regard , une parole , un geste mal-intentionnés flétrissent la chasteté Chrétienne. *M. Diderot. Voyez *Continence*.

Que la chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame ! Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds , elle triomphe de tout & d'elle-même : elle s'eleve dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage ; les sentimens tendres , ou jaloux , mais toujours respectueux des deux sexes , l'estime universelle & la sienne propre lui payent sans cesse , en tribut de gloire , les combats de quelques instans. Les privations sont passagères ; mais le prix en est permanent. Quelle jouissance pour une ame noble , que l'orgueil de la vertu joint à la beauté ! Réalisez une héroïne de Roman , elle goûtera des voluptés plus exquises que les *Lais* & les *Cléopâtres* ; & quand sa beauté ne sera plus , sa gloire & ses plaisirs resteront encore : elle seule saura jouir du passé. * J. J. Rousseau.

La vaillance est donnée aux hommes , & la chasteté aux femmes , pour les vertus principales , comme les plus difficiles à pratiquer. Quand ces vertus n'ont pas le tempérament , ou la grace qui les soutient ,

elles deviennent bien foibles , & on les sacrifie bientôt à l'amour de la vie & des plaisirs. * *La Rochefoucault.*

Livie étoit d'une grande chasteté & d'une haute vertu ; elle aimoit uniquement son mari : en un mot , quoiqu'elle fût une des plus belles femmes de son tems , sa sagesse étoit encore plus grande que sa beauté. *Dion* rapporte qu'un jour des hommes nuds s'étant rencontrés , par hazard , ou autrement , devant cette princesse , le sénat étoit sur le point de les condamner ; mais *Livie* s'y opposa , disant que *des hommes nuds ne sont que des statues pour des femmes chastes.* * *M. Létu, avoc.*

Il ne faut pas confondre la pudeur avec la chasteté. La pudeur est une vertu qui est fondée sur l'honnêteté publique.

La pudeur & la chasteté sont deux choses si différentes , que telle femme ne laisseroit pas voir son bras nud , qui , au fond du cœur , brûle d'une flamme adultère. Telles sont singulièrement les dames Orientales , qui , pour la plûpart , n'ont pas moins de lubricité que de pudeur.

L'obscurité , la nuit & la solitude dispensent de la pudeur , & ne dispensent pas de la chasteté. * *Dicit. encyclop.*

Quelquefois au feu qui la charme
Résiste une jeune beauté ,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas ! cette contrainte extrême

La prive du vice qu'elle aime ,
 Pour fuir la honte qu'elle hait.
 Sa sévérité n'est que faste ,
 Et l'honneur de passer pour chaste
 La résout à l'être en effet.

*M. La Motte.

CHATIMENT.

Le châtiment est la punition du mal. . . .
 Ne soyez pas rigoureux dans le châtiment ;
 il est rude , quelque leger qu'il soit : ne vous
 en servez pas trop fréquemment , de peur
 que ceux que vous voulez corriger ne s'y
 accoutumant & ne s'abrutissent dans le mal.
 Les parens ne sçauroient prendre trop de
 précautions , quand ils veulent châtier leurs
 enfans. Faire sentir l'horreur du vice , & la
 douceur que procure la vertu , c'est toujours
 par - là que doit commencer le châtiment
 qu'on veut infliger aux jeunes gens. ***

Le châtiment est de toute nécessité dans
 la vie civile. Que deviendroit la société , si
 l'on ne punissoit ceux qui entreprennent
 de la troubler ? Il est donc de l'intérêt pu-
 blic , qu'on punisse les scélérats. On ne doit
 pas regarder ce châtiment comme une ven-
 geance ; on ne punit pas le criminel ; mais
 on arrête le crime , ou , ce qui est la même
 chose , la faculté de commettre de nou-
 veaux crimes. ***

C'est un usage de notre justice d'en con-
 damner aucuns , pour l'avertissement des

autres. De les condamner parce qu'ils ont failli , ce seroit bêtise , comme dit *Platon* ; car ce qui est fait ne peut se défaire ; mais c'est afin qu'ils ne faillettent plus de même , ou qu'on fuie l'exemple de leur faute. On ne corrige pas celui qu'on pend , on corrige les autres par lui. * *Montagne*.

Dieu est un juste juge par rapport au bien & au mal; mais c'est un Être miséricordieux , dont la bonté & la patience infinie diffère la punition du coupable , pour lui donner le tems d'avoir recours à sa grace. Il ne veut pas la mort du pécheur , mais qu'il se repente & qu'il vive. Il souffre même que les scélérats les plus abominables prosperent dans leurs mauvais desseins , & il en réserve le châtiment jusqu'à la vie à venir ; cela seul suffiroit pour prouver une vie future : souvent les gens vertueux ne reçoivent leur récompense , ni les méchans leur punition , que dans l'autre monde. *

CHRÉTIENS. *Voyez* RELIGION CHRÉTIENNE.

CIRCONSCRIPTION, CONSIDÉRATION.

Une attention réfléchie & mesurée sur la façon d'agir & de se conduire dans le commerce du monde par rapport aux autres , & pour y contribuer à leur satisfaction plutôt qu'à la sienne , est l'idée générale & commune que ces deux mots pré-

sentent d'abord. Voici en quoi consiste leur peu de différence : la circonspection a principalement lieu dans le discours , pour ne parler qu'à propos , & ne rien laisser échapper qui puisse nuire , ou déplaire ; elle est l'effet d'une prudence qui ne risque rien. La considération se trouve particulièrement dans les relations personnelles , pour témoigner , dans les différentes occasions qui se présentent , le cas qu'on fait des personnes ; elle est une suite de l'estime , ou du devoir.

Il faut avoir beaucoup de circonspection dans les conversations qui roulent sur la religion & sur le gouvernement , parce que ce sont matières publiques , sur lesquelles il n'est pas permis aux particuliers de dire tout ce qu'ils pensent , si leurs pensées se trouvent opposées aux usages établis.

Ce n'est pas être avisé pour ses intérêts , que de négliger de donner des marques de considération aux personnes dont on a besoin dans ses affaires , ou dont on espere quelque service. * *Synon. franç.*

La circonspection est une vertu de société qui nous porte à juger avec retenue des actions d'autrui. Comme on ne peut pas lire dans le cœur des hommes , on doit être très-circonspect quand il s'agit de louer , ou de blâmer leurs actions , dont les seuls motifs , qu'on ne connaît pas , font tout le prix. Le peu d'expérience , & le peu de connoissance du cœur humain , nous font tomber dans le défaut contraire à la circonspection ; les gens qui réfléchissent rarement ,

ment, y sont beaucoup sujets. * *M. L. S.*
D. C.

**CIRCONSCRIPTION, RETENUE,
 CONSIDÉRATION, ÉGARDS,
 MÉNAGEMENS.**

Une attention réfléchie & mesurée sur la façon de parler, d'agir, & de se conduire dans le commerce du monde par rapport aux autres, pour y contribuer à leur satisfaction plutôt qu'à la sienne, est l'idée générale que ces cinq mots présentent d'abord, suivant la remarque de l'abbé *Girard*. Il me paroît que voici les différences qu'on y peut mettre.

La circonspection est principalement dans le discours ; la retenue dans les paroles, comme dans les actions, & a pour défaut opposé l'imprudence ; la considération, les égards & les ménagemens, sont pour les personnes, avec cette différence que la considération & les égards sont pour l'état, la situation & la qualité des gens que l'on fréquente, & que les ménagemens regardent plus particulièrement leurs inclinations & leur humeur.

La considération semble encore indiquer quelque chose de plus fort que les égards ; elle marque mieux le cas qu'on fait des personnes que l'on voit ; l'estime qu'on leur porte en réalité, ou seulement en apparence, ou un devoir qu'on leur rend. Les égards tiennent davantage aux règles de la bienfaisance & de la politesse.

D. des Pas. T. I.

L

Toutes ces qualités, *circonspection*, *retenue*, *considération*, *égards*, *ménagemens*, sont uniquement les fruits de l'éducation, & l'on peut les posséder éminemment sans être plus vertueux; mais, comme on ne cherche guère dans la société que l'écorce, on a mis à ces qualités, bonnes en elles-mêmes, un prix fort supérieur à leur valeur. Les gens du monde n'ont par-dessus les autres hommes qu'ils méprisent, qu'un peu de vernis qui les couvre, & qui cache à la vue leur médiocrité, leurs défauts & leurs vices. * *M. le ch. de Jaucourt.*

CITOYEN.

Le vrai citoyen est celui qui est prêt à sacrifier ses propres intérêts à ceux de la patrie. ***

Le Lacédémonien *Pédarète* se présente pour être admis au conseil des trois cens; il est rejeté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cens hommes valant mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincère, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit: voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive; elle lui en demanda en tremblant... « Vos cinq fils ont été tués. »... « Vil esclave, t'ai-je demandé cela?.... Nous avons gagné la victoire. ».... La mère court aux temples, &

rend graces aux dieux : voilà la citoyenne.

* *J. J. Rousseau.*

Le vrai citoyen est celui qui aime sa patrie , & qui est prêt à la défendre contre tout ce qui peut lui nuire. Son but est vertueux , ses vues sont nobles , & il n'aspire à rien qui ne soit agréable. L'intégrité , la pureté de ses pensées lui servent de soutien ; l'amour du prochain & du bien public l'anime dans toutes les circonstances de sa vie. L'opposition qu'il éprouve de la part des mauvais citoyens , sert à le justifier & lui inspire une nouvelle ardeur pour défendre tout ce qui est utile à ses compatriotes. Il est glorieux de réussir dans la défense d'une pareille cause ; il l'est encore plus de mourir pour elle. * *M. Gordon.*

Un citoyen est un homme qui a des mœurs , qui ne fait rien qui puisse troubler l'ordre , qui respecte jusqu'aux préjugés utiles au bien de l'Etat , qui observe les décentes , pratique les vertus sociales , & renonce quelquefois à son propre intérêt , pour favoriser celui du public. Qu'il y a peu de citoyens parmi nous ! Mais si les hommes ne cessent de s'étourdir sur leurs devoirs , on ne doit pas non plus cesser de les leur reprocher. * *Essais de Morale.*

CIVILITÉ, POLITESSE.

La civilité est une vertu de société , qui nous fait rendre à chacun les honneurs qui lui sont dûs. Elle fait partie de la politesse ,

Lij

& doit être le partage de tout homme bien élevé.

L'homme poli est nécessairement civil ; mais l'homme simplement civil n'est pas encore poli , ne passera point du tout pour poli auprès des connoisseurs , & ne doit point être appellé *poli* , à prendre ce terme dans toute l'étendue de sa signification. La politesse suppose la civilité ; mais elle y ajoute. Celle-ci regarde principalement le fond des choses , l'autre la maniere de les dire & de les faire.

A la vérité, on ne parle pas ordinairement dans la conversation, avec cette scrupuleuse exactitude ; il y auroit même du ridicule à l'affecter ; ce seroit une sorte de pédanterie. Cependant il y a des occasions de l'employer avec agrément , & quelquefois elle fait un bon mot. Par exemple , on louera quelqu'un d'être poli : un autre repliquera , c'est un peu trop dire , car M. n'est que civil. Certainement on l'entendra : si son jugement est vrai , on le trouvera bien exprimé ; & ceux même qui n'y avoient pas fait réflexion jusqu'alors , sentiront que ces deux mots *civil* & *poli* ne sont pas synonymes , & que l'un signifie plus que l'autre , ou même signifie tout autre chose. *Voyez l'article suivant.*

La civilité vaut mieux , à certains égards , que la politesse. La politesse flatte les vices des autres , & la civilité nous empêche de mettre les nôtres au jour : c'est une barriere que les hommes mettent entr'eux , pour

empêcher de se corrompre. Une teinture médiocre des petites règles de la civilité donne quelque assurance à un homme, & le met en état de paroître, sans se gêner, en toute sorte de compagnie.* *Le Spect. Anglois.*

M. de la Bruyère dit que la civilité est une certaine attention à faire que, par nos paroles & nos manières, les autres soient contenus de nous. Il faut donc, suivant ce principe, cacher avec soin nos défauts, étouffer notre amour-propre, & ménager celui des autres. C'est-là le grand art de plaire dans la société.*** *Voyez Complaisance.*

CIVILITÉ, POLITESSE, AFFABILITÉ.

Manières honnêtes d'agir & de converser avec les autres hommes dans la société; mais l'affabilité, qui consiste dans cette insinuation de bienveillance avec laquelle un supérieur reçoit son inférieur, se dit rarement d'égal à égal, & jamais d'inférieur à supérieur. Elle n'est souvent dans les grands qu'une vertu artificieuse qui sert à leurs projets d'ambition, une bassesse d'âme qui cherche à se faire des créatures, (car c'est un signe de bassesse.) J'ignore pourquoi le mot *affabilité* ne plait pas à M. Patru; ce seroit dommage de le bannir de notre langue, puisqu'il est unique pour exprimer ce qu'on ne peut dire autrement que par périphrase.

La civilité & la politesse sont une certaine bienséance dans les manières & dans

les paroles, tendantes à plaire & à marquer les égards qu'on a les uns pour les autres. Sans émaner nécessairement du cœur, elles en donnent les apparences, & font paroître l'homme au-dehors, comme il devroit être intérieurement. C'est, dit *la Bruyère*, une certaine attention à faire que, par nos paroles & nos manières, les autres soient contenus de nous.

La civilité ne dit pas autant que la politesse, & elle n'en fait qu'une portion; c'est une espèce de crainte, en y manquant, d'être regardé comme un homme grossier; c'est un pas pour être estimé poli. C'est pourquoi la politesse semble, dans l'usage de ce terme, réservée aux gens de la cour & de qualité; & la civilité aux personnes d'une condition inférieure, au plus grand nombre de citoyens. **M. le ch. de Jaucourt.*

CLAIRVOYANT. *Voyez* ECLAIRÉ.

CLEMENCE.

La clémence est le pardon & l'oubli des injures; c'est la vertu des rois.

Rien de plus grand que de pardonner, lorsqu'on a l'autorité en main; mais quelque brillante que soit cette prérogative, elle a ses bornes, & il seroit très-dangereux de les franchir. Un roi doit être clément; mais il ne faut pas que cette clémence soit aveugle: il est des crimes qu'il ne peut se dispenser de punir, sans porter un grand

préjudice à l'Etat. Cependant il vaut encore mieux , pour la gloire d'un prince , qu'il manque par trop de clémence que par trop de sévérité. ***

Rien ne fait plus d'honneur à l'autorité , que le pardon des offenses , & quelquefois celui des crimes. On admirera toujours la grandeur & la bonté d'ame de ce Romain , qui préféroit l'existence de mille ennemis aux risques de sévir contre un innocent. L'excès de bonté dans un prince , entraîne rarement à la licence , au désordre ; presque toujours il invite au repentir , imprime les remords , rappelle les devoirs. ***

Le Calife *Mamon* prenoit un grand plaisir à pardonner , & il disoit : « Si l'on sait voit le plaisir que je me fais de pardonner , tous les criminels viendroient à moi pour sentir l'effet de ma clémence. » *

Qui pardonne à ses inférieurs , trouve de la protection auprès de ceux qui sont au-dessus de lui. Tout le monde se fait un vrai plaisir d'obliger ceux qui ont de la générosité. Les méchants même ne peuvent leur refuser l'admiration. *

Dans une république , où l'on a pour principe la vertu , la clémence est moins nécessaire. Dans l'Etat despotique , où régne la crainte , elle est moins en usage , parce qu'il faut soutenir les grands de l'Etat par des exemples de sévérité. Dans les monarchies , où l'on est gouverné par l'honneur , qui souvent exige ce que la loi défend , elle est plus nécessaire. La disgrace y est équi-

valente à la peine ; les formalités même des jugemens y sont des punitions. * *M. de Montesquieu.*

Cicéron disoit à *César* : « Vous n'avez rien de plus grand dans votre fortune , que le pouvoir de sauver tant de citoyens , ni de plus digne de votre bonté , que la volonté de le faire. » Il faudroit donc que les peines qu'un prince inflige , fussent toujours au-dessous de l'offense , & que les récompenses qu'il donne , fussent toujours au-dessus du service. *

Si vaincre est d'un héros, pardonner est d'un Dieu.

* *Le roi de Prusse.*

Qui ne peut se dompter, qui ne peut pardonner,
Est indigne du rang qui l'appelle à régner.

* *Id.*

CŒUR.

Le cœur est l'ame considérée par sa faculté de sentir. Le cœur est le siège de tous les sentimens ; son empire s'étend sur l'amour & la haine , la honte & la gloire , la peine & le plaisir , enfin sur tout ce qui est du ressort des passions. ***

Les dieux , dit *Senèque* , ne nous ont donné un cœur que pour eux ; de-là vient que l'amour que nous avons pour les beaux objets de la nature y laisse toujours du vuide , n'étant pas capable de le remplir ; c'est le propre d'un cœur généreux d'aimer mieux

le titre de vertueux que d'opulent & riche.
* *M. de Fontenelle.*

Un cœur qui sait régler ses désirs, sait triompher de toutes choses.

L'homme juge du cœur par les paroles, & Dieu des paroles par le cœur. * *Salomon.*

Il n'y a que la religion qui puisse fixer le cœur de l'homme ; il faut qu'il renonce absolument à l'espérance d'être heureux ici-bas, autrement que par l'espérance des biens que la religion lui promet, & par la pratique des moyens qu'elle lui prescrit pour y arriver. Tant que l'homme formera des desseins pour devenir heureux par d'autres voies, il ne fera que donner des élans inutiles à son cœur & le mettre au désespoir d'être perpétuellement trompé. * *Pens. & Réfl. div.*

Il n'y a rien qui soit plus inconnu à l'homme, que son propre cœur. Ce n'est presque jamais là que se portent leurs méditations ; & quoiqu'ils ne fassent, toute leur vie & en toutes choses, que suivre les mouvements de leur cœur, ce n'est que comme des aveugles qui se laissent mener sans savoir comment leurs guides sont faits, & ne connaissent rien de ce qui se trouve dans leur chemin. * *Pascal.*

L'on n'est estimable que par le cœur, & l'on n'est heureux que par lui ; car notre bonheur ne dépend que de la manière de sentir. * *Id.*

Notre cœur est un vase qui peut corrom-

pre tout ce qu'il reçoit. Les plus utiles instructions peuvent être un sujet de vanité, & quelquefois un sujet de corruption, par la fausse application qu'on en peut faire. Il faut donc arracher de son cœur tous les vices qui y sont cachés; c'est la meilleure disposition qu'on puisse porter à l'étude de la vertu, comme la principale préparation d'un vase où l'on doit verser une liqueur précieuse, est de le bien nettoyer. *

Je vous exhorterai bien plus, mon fils, à travailler sur votre cœur, qu'à perfectionner votre esprit: ce doit être là l'étude de toute la vie. La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur; il faut l'élever pour aspirer à de grandes choses, & même oser s'en croire digne. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même, que ridicule de l'être avec les autres. **Mad. Lambert.*

Ayez des pensées & des sentimens qui soient dignes de vous. La vertu rehausse l'état de l'homme, & le vice le dégrade. Si l'on étoit assez malheureux pour n'avoir pas le cœur droit, il faudroit, pour ses propres intérêts, le redresser. L'on n'est estimable que par le cœur; & l'on n'est heureux que par lui, puisque notre bonheur ne dépend que de la manière de sentir. Si vos sentimens ne se portent qu'aux passions frivoles, vous serez le jouet de leurs vains attachemens. Ils vous présentent des fleurs; » mais défiez-vous, dit *Montagne*, de la » trahison de vos plaisirs. » **La même.*

COLERE.

La colere est une passion qui nous met hors de nous, & qui, cherchant le moyen de repousser le mal qui nous menace, ou qui nous a déjà atteint, nous aveugle & nous inspire tout ce qui peut contenter le desir de nous venger. Un philosophe la définit *une courte rage*.

La colere vient d'une foibleesse d'esprit. Elle se prévient contre l'innocence & la vertu. Si on s'excuse, elle s'enflamme de nouveau. Si on paroît tranquille, elle se dépète davantage, sur-tout chez les femmes qui redoublent leur colere jusqu'à la rage, quand elles s'apperçoivent qu'on dédaigne de nourrir leur courroux. La colere desire si violemment le mal d'autrui, qu'elle ne songe pas à éviter le sien; ce qui montre enfin ses excès, c'est que sa fin est le commencement du repentir. * *Analyse de la Sageesse de Chartron.*

Le sage doit supporter les vices des hommes sans colere, comme leurs prospérités sans envie; endurer les indiscrétions des insensés, comme le médecin les injures du phrénetique. Qui ne sait endurer la folie d'autrui, la partage. * *Ibid.*

La colere a de très-mauvais effets; elle trouble la raison; elle fait sortir l'ame de son assiette naturelle; elle lui cause des transports, des convulsions & une espece de fureur; elle la pousse à toute sorte d'excès;

elle ruine souvent les familles & les états. La sagesse humaine a toujours cru qu'il étoit très-important de porter les hommes, non-seulement à réprimer les mouvemens de cette passion, mais aussi à les étouffer, s'il étoit possible. Elle donne, à la vérité, une grande horreur de cette passion par l'état où elle met le corps même, par les marques extérieures de dérèglement qu'elle y imprime; de sorte qu'il n'y a point de passion dont l'image soit plus capable de causer de l'aversio[n]; mais la religion Chrétienne en donne une idée qui fournit de plus fortes idées pour la combattre. * *M. Nicole.*

Nous jugeons & nous agissons, pour l'ordinaire, dans le monde, comme des enfans qu'on épouvante par des grimaces. Nous ne regardons que l'extérieur & le visage de nos ennemis, & les marques de haine & de colere qui y paroissent; & cela suffit pour nous porter à l'impatience & à la colere. Mais que n'apprenons-nous des avares à mieux juger des choses? Donnez à un avare dix mille écus; de quelque mauvaise grace que vous le fassiez, il sera ravi du présent que vous lui aurez fait. Il faudroit regarder de même si ce que nos ennemis nous font ne nous est pas véritablement utile, & s'il n'y a point du gain & du profit pour notre ame; car, en ce cas, il est clair que, malgré leur mauvaise humeur, nous devons nous en tenir obligés.... Souvent une souffrance humble & paible adoucit le cœur de ceux qui nous persécutent.

tent ; & quand cela arrive , c'est un gain inestimable pour ceux qui ont dans le cœur la charité du prochain. Quand on ne les appaïsferoit pas , on ne les aigrit pas , & on leur épargne toutes les fautes qu'une passion aigrie pourroit leur faire commettre. Quand on ne leur serviroit de rien , on se fert à soi-même. On pratique l'humilité, la douceur , la patience ; & cela vaut mieux mille fois que l'exemption de ce prétendu dommage qu'on en reçoit. Il n'est pas possible de rendre les hommes justes & raisonnables , en leur résistant ; mais il est possible , en leur cédant , de se conserver la paix , la tranquillité de l'ame & la jouissance de tous les biens qui doivent être précieux. * *Id.*

Ceux qui prétendent qu'un meurtre , commis dans la colere , ne doit pas proprement être mis au nombre des injustices punissables , n'ont pas une idée juste du droit naturel ; car il est certain que la justice ne consiste essentiellement qu'à violer les droits d'autrui. Il n'importe qu'on le fasse par un mouvement de colere , par avarice , par sensualité , par ambition , &c. qui sont les sources d'où proviennent ordinairement les plus grandes injustices. C'est le propre , au contraire , de la justice de résister à toutes les tentations , par le seul motif de ne faire aucune brèche aux loix de la société humaine. Il est pourtant vrai que les actions auxquelles on est porté par la colere , sont moins odieuses , que celles qui naissent du desir des plaisirs , lequel n'est pas si brusque ,

& qui peut trouver plus facilement de quoi se satisfaire ailleurs sans injustice, sur quoi *Aristote* remarque très-bien que la colere est plus naturelle que le desir des choses qui vont dans l'excès & qui ne sont pas nécessaires.

Mais lorsque ce philosophe prétend que cette passion sert parfois d'armes à la vertu & à la vaillance, il se trompe beaucoup : quant à la vertu, cela n'est pas vrai ; & quant à la vaillance, on a répondu assez plaisamment, qu'en tout cas, c'est une arme de nouvel usage ; car, dit *Montagne*, « nous remuons les autres armes, & celle-ci nous remue ; notre main ne la guide pas, c'est elle qui guide notre main, nous ne la tenons pas. » **Diction. encyclop.*

Il n'est passion qui nuise plus au raisonnement que la colere. Aucun ne feroit doute de punir de mort un juge qui, par colere, auroit condamné son criminel. Pourquoi est-il plus permis aux peres & aux pédants de fouetter les enfans & les châtier, étant en colere ? Ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le châtiment tient lieu de médecine aux enfans, & souffrirons-nous un médecin qui fût animé & courroucé contre son patient ? **Montagne.*

La colere est un des principaux obstacles à la tranquillité de la vie & à la santé du corps : elle offusque le jugement, & aveugle la raison ; elle fait perdre quelquefois, dans un moment, des amis qu'on a employé des années entieres à acquérir : elle

découvre bien souvent les pensées secrètes du cœur, & plus qu'on n'eût voulu.* *Rec. de Pens.*

L'on est patient à mesure qu'on est éclairé ; car pourquoi s'émouvoir, se fâcher qu'une chose ait son effet nécessaire ? La colere est donc la plus folle des passions ; elle est aussi la plus nuisible à celui qui l'éprouve. L'envie mine peu-à-peu, & ne tue qu'à la longue ; mais un instant de colere est souvent un instant meurtrier. Quand, pour punir quelqu'un d'une faute, l'on se transporte de colere, ce n'est pas le coupable qu'on punit, c'est contre soi-même qu'on sévit le plus rigoureusement.

Il n'y a point de personnes qui s'abandonnent si-tôt, ni si aveuglément au courroux, que les foibles de corps & d'esprit. Une femme, un enfant, un ignorant, un malade, un vieillard, s'irritent avec tant de facilité, qu'un rien les met hors d'eux-mêmes. * *La Mothe le Vayer.*

Quand *Socrate* étoit en colere, c'étoit alors qu'il parloit & plus rarement & plus doucement : on voyoit bien qu'il étoit ému ; mais on voyoit aussi qu'il se rendoit maître de sa passion. * *Plutarque.*

COMEDIE, COMEDIENS.

Tous les grands divertissemens sont dangereux pour la vie Chrétienne : mais entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la

comédie. C'est une peinture si naturelle des passions, qu'elle les anime & les fait naître dans notre cœur, & sur-tout celle de l'amour, principalement lorsqu'on se représente qu'il est chaste & fort honnête ; car plus il paroît innocent aux ames innocentes, & plus elles sont capables d'en être touchées. On se fait, en même tems, une conscience fondée sur l'honnêteté de ces sentimens ; & on s'Imagine que ce n'est pas blesser la pureté, que d'aimer d'un amour si sage. Ainsi on sort de la comédie le cœur si rempli de toutes les douceurs de l'amour, & l'esprit si persuadé de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs & les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien représenter sur le théâtre. * *La Rochefoucault.*

On mène les enfans à la comédie, afin qu'ils y apprennent, dit-on, de bonne heure à connoître le cœur de l'homme & à en éviter le ridicule : c'est la malice qu'il en faut éviter.

Les comédiens sur tout cela promettent merveilles ; mais ils seroient bien fâchés que ce qu'ils disent fût vrai, & que les hommes devinssent sages : leur métier seroit alors inutile. Assurément on leur devient semblable quand on les va voir souvent. *

M. *Hébert*, curé de Versailles, disoit à madame de *Maintenon* que les divertissemens du théâtre devoient être proscrits de toute

toute bonne éducation. Votre grand objet, lui disoit-il, est de porter vos élèves de S. Cyr à une grande pureté de mœurs. N'est-ce pas détruire cette pureté que de les exposer sur un théâtre aux regards avides de toute la cour? C'est leur ôter cette honte modeste qui les retient dans le devoir. Une fille redoutera-t-elle un tête-à-tête avec un homme, après avoir paru hardiment devant plusieurs? Les applaudissemens que les spectateurs prodiguent à la beauté, aux talents de ces jeunes personnes, leur inspirent de l'orgueil. Je ne puis, en exerçant un ministère qui combat toutes les passions, me défendre qu'avec peine de la vaine gloire de prêcher devant mon souverain: comment des enfans se préserveroient-ils d'une vanité si naturelle? *

Dans les colléges, on ne fait jouer aux jeunes gens des rôles que pour leur propre bien, pour les former; & si on leur fait envisager les applaudissemens du public, ce ne doit être que pour les encourager à profiter mieux des leçons qu'on leur donne.

Les maîtres, qui distribuent les rôles, n'ont pas toujours ce but. Ils veulent se faire honneur de l'exécution d'une pièce, & ils font la distribution des rôles dans ce point de vue. Ainsi ils choisissent ceux qui peuvent faire le mieux, & qui ont pour certains caractères une disposition naturelle; ce qui assure aux enfans un défaut, quelquefois même un vice pour toute leur vie.

D. des Pas. T. I.

M

Par exemple, un jeune homme est précieux, petit-maître; on le choisit, par cette raison, pour faire le petit marquis, le fat. Il est paresseux, indolent; on lui fera jouer l'indolence, la paresse. Il est haut, il fera le glorieux; menteur, il fera le premier rôle dans la comédie de ce nom; dur, il jouera *Atree*. S'il est dissipé, polisson, étourdi, il fera le valet, de maniere que des défauts, ou des vices, qu'on devroit corriger par l'éducation, se contractent par ce moyen dans le caractère. Il y a un avantage certain, quand les rôles vertueux sont ainsi distribués: un caractère noble s'ennoblit encore, en jouant *Auguste*, *Horace*, *César*. Un caractère doux & humain se perfectionne en jouant *Philinte* à côté du *Misanthrope*. Il en est de même des autres caractères vertueux; d'où je conclus qu'il ne faudroit donner les caractères vicieux qu'à ceux qui sont assez affermis dans la vertu, pour ne point prendre l'impression du vice; & ceux qui sont vertueux, qu'à ceux qui, ayant un caractère rebelle, ont besoin de prendre une nouvelle tournure & de repétrir leur caractère.

Qu'arrivera-t-il de cette distribution? Que la comédie, jouée par des enfans peufs pour leur rôle, sera jouée assez mal. C'est dommage pour les spectateurs, assurément; mais c'est un avantage pour les acteurs; & si la distribution se fait autrement, le plaisir du spectateur peut faire à tel jeune acteur un tort irréparable.

Mais alors personne ne voudra donner

des spectacles dans les colléges ; ni les maîtres, ni les jeunes gens, parce qu'ils en auroient trop de peine & trop peu d'honneur.

Est-il impossible de trouver des pièces sans contraste du vice avec la vertu ? Et si on n'en trouve point, l'éducation Chrétienne, l'éducation mondaine même, si elle est sérieuse & décente, a-t-elle besoin, pour être parfaite, des leçons d'un comédien ? Ne peut-on point trouver d'autres moyens d'exercer & de former les jeunes gens, & de leur donner des grâces ? Ne peuvent-ils s'essayer devant le public, sans prendre la voix aigre d'un vieillard quinqueux, ou les airs impertinens d'un faquin ? Ne peuvent-ils entrer dans le monde honnête qu'en descendant du théâtre ? *M. Le Batteux.

Il n'y avoit point dans le paganisme de nom plus infâme que celui de *comédien* ; & les loix étoient si séveres à leur égard, qu'il suffissoit d'avoir monté sur le théâtre pour être exclus des honneurs. *Erasme.

C'est de tout tems que les comédiens ont donné prise à la critique du côté des mœurs. L'empereur Marc-Antonin dit dans ses Réflexions morales, qu'on ne doit point imiter les mœurs des courtisanes, ni celles des comédiens. Parmi ceux d'aujourd'hui, il y en a qui sont estimables ; mais tout le monde est forcé de convenir que le plus grand nombre se conduit très-mal. Est-ce le préjugé qui

Mij

COMMERCE.

Le commerce est l'échange de certains effets avec d'autres. C'est lui qui fait fleurir les Etats, qui enrichit le peuple, & qui fait circuler les especes. Il est de l'intérêt des princes de favoriser le commerce dans leurs Etats; c'est le plus sûr moyen de procurer l'abondance à leurs sujets, & de se rendre redoutables à leurs voisins. ***

C'est un préjugé peu favorable à la philosophie & aux lettres, que de croire le commerce incompatible avec elles. Il nous paroît que ce seroit être très-peu philosophe que de s'imaginer que la philosophie n'est bonne à rien. C'est une expérience de fait, que ceux qui cultivent les sciences & les lettres avec une sorte de succès, sont ordinairement meilleurs maris, meilleurs peres, meilleurs amis & meilleurs citoyens. Le commerce exigeant une assez prompte combinaison d'idées, un jugement sain, on ne sçauroit trop engager ceux qui s'y destinent, à se persuader d'abord que l'étude, de quelque nature qu'elle soit, perfectionne l'entendement, fait sortir avec plus de force les qualités naturelles de l'ame, & accoutume à penser d'une façon plus mâle que le commun des hommes. Plus un négociant a d'idées sur la politique, la navigation, la

physique , l'histoire naturelle & civile , plus il est à portée d'entendre son commerce & de se rendre utile à lui-même & aux autres. C'est donc une erreur de croire qu'un homme ne puisse pas tout-à-la-fois donner des ordres à Cadix , & apprécier les *Montesquieu* , les *Duhamel* , les *Mirabeau* , les *Buffon* , &c.

Si l'amour des lettres a pu égarer quelques jeunes gens & les détourner de leurs occupations , ce n'est point à cet amour seul qu'il faut attribuer le mal ; il étoit fait d'avance , & il avoit sa source ailleurs. Au reste , si on prend la peine de réfléchir , on verra que cela n'arrive presque jamais qu'à ceux qui cultivent avec des talens médiocres , des genres d'étude qui ne souffrent pas de médiocrité , ou qui se livrent avec passion à des objets frivoles & de pur agrément. Tout homme qui pense , aime son devoir , sa patrie , & sc̄ait prouver qu'il est mille fois plus honnête & plus utile de faire vivre cinquante ouvriers dans son pays , que d'aller ailleurs jouer servilement le rôle de protégé.

M. de *Voltaire* a dit très-ingénieusement :
» Lequel est le plus utile à un Etat , ou un
» homme bien poudré , qui sc̄ait précisément à quelle heure le roi se lève , ou se couche , & qui se donne des airs de grandeur , en jouant le rôle d'esclave dans l'anti-chambre d'un ministre , ou un négociant qui enrichit son pays , donne de son cabinet des ordres à Surate , au

M iij

» grand Caire , & contribue au bonheur
» du monde ? » * *Mercure de France*.

De tous les corps , celui des marchands est peut-être le plus estimable , parce que c'est celui de tous , qui est le plus utile. C'est , sans doute , d'eux qu'on peut dire qu'ils forment une république toujours bien gouvernée , & dont les membres sont toujours unis , quoiqu'ils résident dans des Etats différens. Les gens de lettres sont beaucoup moins unis entr'eux que les commerçans . *

Je vois que , dans les pays où le commerce est encouragé , il est une source de découvertes utiles ; qu'en y établissant l'amitié , il adoucit les mœurs & polit les manières ; qu'il apprend aux différentes nations à se procurer réciproquement les choses nécessaires que la nature a refusées , par un légitime échange de celles qui leur sont superflues. Il ne faut qu'un peu de réflexion pour voir que le commerce enrichit l'humanité ; qu'il répand d'un pole à l'autre les arts , l'industrie , l'abondance , la paix & l'humanité , & que cette heureuse communication de services mutuels , qu'il a ouverte , entretient l'amitié entre des peuples si éloignés les uns des autres , par leur situation , leurs usages & leur religion. *

COMMISÉRATION.

La commisération est ce sentiment de pitié que nous éprouvons à la vue des maux d'autrui. Elle paroît ajouter à la compassion un degré de sensibilité. ***

COMPASSION.

La compassion est cette tendre affection de l'ame, qui nous porte à plaindre les malheureux, qui nous fait entrer dans leurs peines, & qui nous inspire le desir de les soulager. Malheur aux coeurs insensibles qui ne sont pas touchés de compassion à la vue des maux que souffrent leurs semblables ! Ils ne méritent pas de vivre dans la société.

Les gens malheureux sont plus pitoyables que les autres, parce qu'ils connoissent la force du mal; mais ceux qui jouissent de la santé, & des commodités de la vie, sont ordinairement durs pour les malheureux.***
Voyez *Pitié*.

La compassion est la peine que nous causent les souffrances d'autrui; il semble qu'elle doive son origine à une conception forte de ces souffrances: notre imagination s'élève par degrés de l'idée vivre au sentiment réel de la misere des autres hommes.
M. Hume.

La pauvreté, la basseſſe, les mauvais ſuccès excitent de l'aversion, ou du mépris; cependant, lorsque ces malheurs ſont fort grands, ou nous ſont repréſentés ſous de vives couleurs, ils produiſent la compassion, l'attendriſſement, l'amitié. Cette contradiction n'est qu'apparente; la pauvreté & la misere, confidérées en gros, nous font de la peine, & cela vient d'une eſpece de ſympathie imparfaite qu'elles nous font éprouver.

M iv

ver , cette peine se change en aversion , ou en dégoût , parce que ces sentimens se ressemblent ; mais lorsque nous entrons davantage dans la situation des malheureux , lorsque nous commençons à leur souhaiter du bien , lorsque nous sentons le contre-coup de leur triste sort , ces dispositions se changent en amitié & en bienveillance ; affections qui sont dirigées vers le même but.

* *Id.*

COMPLAISANCE.

La complaisance est une vertu sociale , composée de presque toutes les autres vertus. Elle prend sa source dans la douceur du caractère , & s'entretient par l'indulgence , l'amour des hommes. La présomption est sa plus grande ennemie. On cesse d'être complaisant , quand on s'aime trop soi-même. ***

On a très-souvent une fausse idée de la complaisance ; on n'en connaît ni le caractère ni l'étendue , & on la confond ordinairement avec une lâche bonté qui dégénere en fadeur. La véritable complaisance n'applaudit jamais aux vices ni aux folies ; c'est alors flaterie. Ce n'est même pas être complaisant que de louer les gens sans choix , sans distinction , sans discernement ; mais on l'est , quand on supporte patiemment les défauts d'autrui , qu'on désapprouve en secret ; quand on ménage l'amour-propre de ceux qui vivent avec nous , sans pourtant les flater ; quand on excuse adroitemment

leurs fautes, sans les approuver; quand on entend louer les autres sans jalouſie; quand on se fait un devoir d'obliger ceux qui s'adressent à nous, & qu'on ne méprise personne. * *M. S.... de Castres.*

On peut dire, en général, que la complaisance est l'ame de la société; c'est ce qui en fait l'agrément, & ce qui entretient la douceur du commerce: elle fait que l'on s'accoutume à toute sorte d'humeurs. Les personnes complaisantes ne font point incommodes; elles ne font point des plaintes éternnelles sur le peu d'égard que l'on a pour leur rang, ou pour leur mérite. Si la conduite du prochain les blesse en quelque chose, elles sçavent prendre leur tems pour leur insinuer adroitemment le tort qu'il se fait; mais elles s'y prennent d'une maniere qui n'a ni aigreur ni fierté. La complaisance est une vertu douce & aisée; elle fait qu'on est toujours content de tout le monde; ou si on ne l'est pas, on cache ses ressentimens avec tant d'adresse, que personne ne voit notre chagrin, & n'en souffre. Un homme complaisant ne se plaint guères de ce qu'on ne le fert pas avec chaleur, parce qu'il se persuade qu'on est allé au-devant de ce qu'on lui devoit; il grossit l'idée des bons offices qu'on lui rend, pour en avoir plus de reconnoissance. Il tâche de trouver des raisons pour excuser les fautes que l'on fait à son préjudice; ou, quand il n'en peut trouver, il excuse les gens sur leurs bonnes intentions. Si les hommes

avoient les uns pour les autres une pareille complaisance , leur société seroit délicieuse , leur vie s'écouleroit dans la tranquillité & le repos , ils n'auroient pas besoin d'en venir à des éclats pour des misères & des riens. * *M. de Bellegarde.*

Il y a une espece de charme dans la complaisance , auquel il est presqu'impossible de résister ; c'est qu'on affectionne , qu'on chérit & estime ceux qui sont complaisans. On se plaît avec eux ; on voudroit toujours les voir & les entendre. Le moyen de ne pas s'attacher à des gens doux , honnêtes , commodes , qui entrent dans tous nos sentimens , qui courent au-devant de ce qui peut nous faire plaisir , qui sont , à notre égard , d'une humeur toujours égale , & qui ne se rebutent pas de nos caprices ou de nos défauts ? * *Id.*

La complaisance a des bornes , comme les autres vertus. Poussée trop loin , elle ennuie & se fait mépriser. C'est être flateur , ou fat , plutôt que complaisant , que de n'osser contredire des gens qui débitent impunément des extravagances , des inepties , ou qui font des sotises. * *Id.*

Quand on est né complaisant , on a grande facilité à s'insinuer dans l'esprit des hommes ; & c'est souvent le meilleur moyen pour en obtenir tout ce que l'on desire. Les hommes se prêtent aisément à obliger ceux qui ménagent leur amour - propre , qui ne vont pas contre leurs goûts , & qui , en un mot , sçavent leur plaisir. Je n'approuve pourtant point la complaisance de ces ames

remplantes, qui s'exposent à tout par des vues mercénaires, & qui sacrifient leur honneur pour s'accommoder aux goûts & aux caprices de ceux qui peuvent faire leur fortune. * *Id.*

C'est un grand présent que la nature nous fait, en nous faisant naître dociles, doux, honnêtes, complaisans; car il est bien difficile de changer son naturel, & de s'en faire un bon, quand on en a un mauvais. Il y a des hommes qui, par leur caractère, sont insociables, parce qu'ils ont l'esprit bourru & le cœur naturellement méchant. Tout le monde les fuit; ils sont pourtant plus à plaindre qu'à blâmer.
* *M. Gordon.*

COMPLIMENT.

Un compliment est un discours par lequel on témoigne de vive voix, ou par écrit, à quelqu'un l'estime qu'on a pour lui, ou la part que l'on prend à quelque chose d'intéressant qui lui arrive. C'est ordinairement une fadeur, ou une inutilité, ou un mensonge; ce qui n'empêche pas que ce ne soit quelquefois un devoir. * *M. d'Alembert.*

COMPLIMENTEUR.

On entend communément par *complimenteur* un faiseur de compliments, c'est-à-dire l'homme le plus fade qui existe aux

yeux d'un philosophe, d'un ami de la vérité. On cherche si peu la société des complimentateurs, que les femmes, qui aiment naturellement à être flatées, s'en dégoûtent bientôt, & les trouvent insupportables après la seconde ou troisième entrevue. C'est qu'elles s'apperçoivent alors qu'on les loue moins par réflexion, & dans l'intention de leur plaisir, que par habitude & par tempérament. ***

COMPONCTION.

La componction est un terme théologique, qui marque une douleur qu'on a dans l'ame d'avoir offensé Dieu. Elle a une signification plus étendue dans la vie spirituelle, où elle se prend pour un sentiment pieux de douleur, de tristesse, de dégoût, qui a différens motifs. Les misères de l'humanité, le triomphe des méchans, le peu d'estime & le peu d'égards qu'on témoigne aux gens vertueux, le danger où l'on est continuellement exposé de tomber dans le vice, sont pour les gens de bien des sujets de componction. ***

CONCUPISCENCE.

La concupiscence est le desir de la chair. Elle vient souvent du dérèglement de l'imagination, plutôt que du tempérament. Cette passion absorbe l'ame, & la rend incapable de connoître la vérité. Elle a été sou-

vent la source des plus grands crimes ; mais aussi c'est elle qui conserve la société & qui répare les ravages de la mort. Tant il est vrai de dire qu'il n'y a point de vices qui ne produisent quelque bien à la société : ils ne font tort qu'à ceux qui les ont.

En théologie, la concupiscence est toujours un vice, parce qu'on la considère comme l'amour déréglé de la chair. Cet amour n'est pardonnable que dans le mariage, encore faut-il que l'imagination y ait peu de part. La concupiscence entraîne ordinairement dans le libertinage ; ainsi on ne sçauroit prendre trop de précautions pour se guérir d'une passion qui est si voisine du vice, & quelquefois du crime.

CONDITION, ÉTAT.

Il faut, s'il est possible, mon fils, être content de son état. Rien de plus rare & de plus estimable que de trouver des personnes qui en soient satisfaites ; c'est notre faute. Il n'y a point de condition si mauvaise, qui n'ait un bon côté ; chaque état a son point de vue : il faut s'y mettre ; ce n'est pas la faute des situations, c'est la nôtre. Nous avons bien plus à nous plaindre de notre humeur que de la fortune. Nous imputons aux événemens les défauts qui ne viennent que de notre chagrin. Le mal est en nous ; ne le cherchons pas ailleurs. En adoucissant notre humeur, souvent nous changeons notre fortune. Il nous est bien

plus aisé de nous ajuster aux choses , que d'ajuster les choses à nous. Souvent l'application à chercher le remede , irrite le mal , & l'imagination , d'intelligence avec la douleur , l'accroît & le fortifie. L'attention aux malheurs les rapproche , en les tenant présens à l'âme. Une résistance inutile retarde l'habitude qu'elle contracteroit avec son état. Il faut céder aux malheurs. Renvoyez-les à la patience : c'est à elle seule à les adoucir..... Ayez de l'attention aux biens de votre état , & vous en sentirez moins les peines. Un homme sage , à condition égale , a plus de biens & moins de maux.

Il faut compter qu'il n'y a aucune condition qui n'ait ses peines ; c'est l'état de la vie humaine. Rien de pur ; tout est mêlé. C'est vouloir s'affranchir de la loi commune , que de prétendre un bonheur constant. Les personnes qui vous paroissent les plus heureuses , si vous aviez compté avec leur fortune , ou avec leur cœur , ne vous le paroîtroient guère. Les plus élevés sont souvent les plus malheureux. Avec de grands emplois & des maximes vulgaires , on est toujours agité. C'est la raison qui ôte les soucis de l'âme & non pas les places. Si vous êtes sage la fortune ne peut ni augmenter ni diminuer votre bonheur.

Jugez par vous-même , & non pas par l'opinion d'autrui. Les malheurs & les dérèglemens viennent des faux jugemens , les faux jugemens des sentimens , & les sentimens du commerce que l'on a avec les

hommes ; vous en revenez toujours plus imparfait. Pour affoiblir l'impression qu'ils font sur vous , & pour modérer vos désirs & vos chagrins , songez que le tems emporte & vos peines & vos plaisirs ; que chaque instant , quelque jeune que vous soyez , vous enleve une partie de vous-même ; que toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé , dont elles ne sortent jamais.

Tout ce qu'il y a de plus grand n'est pas mieux traité que vous. Ces honneurs , ces dignités , ces préférences établies parmi les hommes , sont des spectacles & des cérémonies vides de réalité : ne croyez pas que ce soient des qualités attachées à leur être. Voilà comme vous devez regarder ceux qui sont au-dessus de vous. Mais ne perdons point de vue un nombre infini de malheureux qui sont au-dessous. Vous ne devez qu'au hazard la différence qu'il y a de vous à eux. Mais l'orgueil & la haute opinion que nous avons de nous-mêmes , nous fait regarder comme un bien qui nous est dû , l'état où nous sommes , & comme un vol tout ce que nous n'avons pas ; vous voyez bien que rien n'est plus injuste. Jouissez , mon fils , des avantages de votre état ; mais souffrez-en doucement les peines. Songez que par-tout où il y a des hommes , il y a des malheureux. Ayez , s'il est possible , une étendue d'esprit , qui vous fasse regarder les accidens comme prévus & connus. Enfin souvenez-vous que le bonheur dépend

des mœurs & de la conduite, mais que le comble de la félicité est de la chercher dans l'innocence ; on ne manque jamais de l'y trouver. * *Mad. Lambert.*

CONDITIONS. *Voyez* ÉGALITÉ, NOBLESSE.

CONDUITE.

La conduite est le genre de vie que mènent les hommes. Celui-là a une bonne conduite, qui régle ses actions sur les devoirs de la société, & sur les préceptes de la religion. Le jugement nous inspire la maniere de nous bien conduire ; mais les passions étouffent le jugement : ainsi nous ne saurions nous mettre assez-tôt en garde contre elles, si nous voulons avoir une bonne conduite. C'est d'une mauvaise conduite que naissent presque tous les désordres qu'on voit dans les familles. Un pere qui se conduit mal, fait souvent le malheur de ses enfans, de toute sa maison. ***

La sagesse de la conduite dépend de l'expérience, de la prévoyance, & du jugement des circonstances présentes. On doit donc faire attention au passé, au présent, à l'avenir, & la passion n'envisage qu'un de ces objets à la fois, le présent, ou l'avenir, jamais le passé. L'amour, la colere, la haine & la vengeance s'occupent du présent ; l'ambition & l'avarice n'envisagent que l'avenir. * *M. Duclos.*

C'est

C'est de notre conduite que dépend notre bonheur ; si nous sommes sages, nous serons heureux.

Toutes les professions, tous les états demandent de l'art & un apprentissage ; & n'y auroit-il pas un art de vivre ? N'y auroit-il pas des préceptes propres à nous diriger dans la chose la plus importante ? Pour bien goûter chaque plaisir en particulier, il faut de l'adresse & du scavoir faire ; & l'on veut que l'homme tout entier puisse se bien conduire, sans réflexion & sans intelligence, en ne suivant que ses passions & un aveugle instinct ? Si cela étoit, nous ne verrions assurément personne s'égarer de la route du bonheur ; les hommes les plus négligens, ou les plus dissolus, y parviendroient les premiers. * *M. Hume.*

Ali recommandoit à ses fils *Hassan* & *Hussein* ce qui suit, & il leur disoit : « Mes enfans, ne méprisez jamais personne ; regardez celui qui est au-dessus de vous comme votre pere ; votre semblable, comme votre frere ; & votre inférieur, comme votre fils. *

CONFIANCE.

La confiance est un effet de la connoissance & de la bonne opinion que nous avons des qualités d'un être, relatives à nos vues, à nos besoins, à nos desseins, & plus généralement à quelqu'intérêt marqué, qui consiste à nous en reposer sur lui,

D. des Pas. T. I.

N

quelquefois plus parfaitement que sur nous-mêmes, de ce qui concerne cet intérêt.

Cette définition est générale, & peut s'appliquer à la *confiance* prise au simple & au figuré, & considérée par rapport aux êtres intelligens & aux êtres corporels.

* M. Diderot.

CONFIDENCE.

La confidence est un effet de la bonne opinion que nous avons conçue de la disgréction & des secours d'une personne, en conséquence de laquelle nous lui révélons des choses qu'il nous importe de laisser ignorer aux autres; d'où il s'ensuit que la confidence perd son caractère, & cesse plus ou moins à marquer de l'estime, à mesure qu'elle devient plus générale. * M. Diderot.

CONNOISSANCE DE SOI-MÊME.

La connoissance de soi-même est la plus nécessaire & la plus utile de toutes. On peut dire avec vérité, qu'elle est capable de suppléer au défaut de tous les talens, & que le seul défaut de cette connoissance rend, au contraire, tous les talens inutiles, dangereux & pernicieux à celui qui les a. Quand on se connaît bien, on sait de quoi l'on est incapable, & l'on évite bien des sotises, bien des foiblesse, bien des travers. ***

Que l'on suppose dans un homme tant

de talens & de lumieres qu'on voudra , s'il ne se connoît avec cela dans ses défauts & dans ses foiblesses , toutes ses qualités ne lui seront qu'une occasion de chute & de ruine , souvent même dès ce monde. Il ne sçaura pas mesurer ses entreprises à ses forces ; il entrera dans des engagemens téméraires ; & la présomption qui n'a point de bornes , quand elle n'est point retenue par le frein de la connoissance de soi-même , l'emportera à des excès dangereux. * *Mél. de mor. & de critiq.*

On ne sçauoit faire des progrès dans l'étude de soi-même qu'en forçant son esprit à considérer ses fautes & ses imperfections avec une application sérieuse , de les ajouter les unes aux autres à mesure qu'on les découvre , de tâcher d'en pénétrer la source , d'examiner les effets de ses passions , de ne pas s'imaginer facilement qu'elles soient détruites , pour avoir été quelque tems sans action , & de se servir de cette image , afin de s'en humilier devant Dieu & devant les hommes.

Il faut agir dans cette étude , comme si on avoit entrepris de travailler toute sa vie à faire son portrait ; c'est-à-dire qu'il faut y donner tous les jours quelque coup de pinceau sans effacer ce qui en est déjà tracé. Ainsi on remarquera tantôt une passion , tantôt une autre : on découvrira aujourd'hui une illusion de l'amour-propre , & une autre demain ; & par-là nous formerons peu-à-peu un portrait si ressemblant , que

Nij

nous pourrons voir à chaque moment tout ce que nous sommes. De sorte que nous aurons sans cesse lieu de nous dire à nous-mêmes : Voilà ce que je suis ; voilà donc ce que j'ai tant aimé & dont je voudrois que tout le monde fît l'objet de son estime & de son affection. * *Ibid.*

Faisons état qu'on ne nous dit jamais qu'une bien petite partie de ce qu'on pense de nous, & qu'il faut multiplier en quelque sorte tout ce qu'on nous en dit, pour trouver le vrai.

Si l'on nous dit que l'on trouve un peu à redire à quelque chose que nous avons fait, cela signifie qu'on y trouve beaucoup à redire. Si l'on nous dit qu'il y a des gens qui se blessent de certaines actions, c'est à-dire qu'il y a grand nombre de personnes qui s'en scandalisent. Enfin il faut supposer que la langue des avertissements est une langue particulière ; qu'on ne s'y exprime qu'à demi ; que ce ne sont que réticences perpétuelles, & qu'à moins que d'y suppléer & d'entendre à demi-mot, on est trompé par ceux mêmes qui s'efforcent de nous détromper. Tout cela fait voir de quelle grande utilité est la connoissance de nous-mêmes. * *Ibid.*

Les défauts & les vertus doivent être également l'objet de l'examen de nous-mêmes. Mais il faut tâcher de connoître l'étendue & la grandeur de ses défauts, les bornes & les imperfections de ses vertus. L'un & l'autre sont nécessaires pour se former la

vraie idée de soi-même ; car l'on se trompe également dans l'un & dans l'autre , par la pente que l'amour - propre nous donne à cacher , ou à diminuer ce que nous avons de mauvais , & à mettre en vue ou à augmenter ce que nous avons de bon. **Ibid.*

Nous sommes tous , à l'égard les uns des autres , comme cet homme qui sert de modèle aux élèves dans les académies de peinture. *

Chacun de ceux qui nous environnent , se forme un portrait de nous ; & les différentes manières dont on regarde nos actions , donnent lieu d'en former une diversité presque infinie. *

Que diroit-on d'un homme qui , voyant tous les jours son image dans un miroir , & s'y regardant sans celle , ne s'y reconnoîtrait jamais , & ne diroit jamais : M'y voilà ? Ne l'accuseroit-on pas d'une stupidité peu différente de la folie ? C'est néanmoins ce que font tous les hommes ; & c'est même l'unique secret qu'ils ont trouvé pour se rendre heureux. Ils voient à tout moment l'image de leurs propres défauts dans ceux de tous les autres , & ils ne les y veulent jamais reconnoître. *

Le monde est plein de gens qui remarquent les défauts des autres avec un discernement admirable , qui ne leur pardonnent rien , & qui , étant sujets aux mêmes , ou à de plus grands défauts qu'eux , n'y font pas la moindre réflexion. *

La vraie science & la vraie étude de l'homme , c'est l'homme. Dieu , la nature , les sages l'exhortent à se connoître. Les autres objets doivent lui paraître étrangers , & ne jamais le dérober à lui-même.

Par la connaissance de soi , on parvient plutôt & plus sûrement à la connaissance de Dieu : dans quel objet trouve-t-on plus de traits de la Divinité ? On avoit gravé en lettres d'or sur le frontispice du temple d'*Apollon* ces paroles : *Connais-toi* ; comme si on eût voulu dire qu'il falloit se connoître pour avoir accès auprès de la Divinité.

Pour parvenir à la sagesse , il ne faut point d'instruction étrangere : qui réfléchira sur sa colere passée , jusqu'où *cette fièvre* l'a emporté , concevra plus d'horreur de cette passion que de tout ce qu'en disent *Aristote* & *Platon*.... Nous n'avons pas de meilleur livre que nous-mêmes , & dont nous faisions moins d'usage.

Cependant corrigera-t-on ses défauts , quand on ne les connoîtra pas ? Qui ignore ses besoins ne court point aux remèdes ; le plus grand des maux est de vivre dans une sécurité trompeuse. *Socrate* fut jugé le plus sage des hommes , non pour être le plus habile & le plus savant , mais pour mieux se connoître que les autres. * *Analyse de la sagesse de Charron*.

La connaissance de soi-même s'acquiert par de fréquens retours sur soi-même ; mais

on ne s'examine pas assez pour cela , & l'on se soucie davantage de paroître tel qu'on doit être , que d'être en effet ce qu'on doit.

* *La Rochefoucault.*

La plus belle & la plus nécessaire de nos connaissances est la connoissance de nous-mêmes. De toutes les sciences humaines , la science de l'homme est la plus digne de l'homme. Cependant cette science n'est pas la plus cultivée , ni la plus achevée que nous ayons : le commun des hommes la néglige entièrement. Entre ceux même qui se plaignent de science , il y en a très-peu qui s'y appliquent : la plupart de ceux qui passent pour habiles en ce monde , ne voient que confusément la différence essentielle qui est entre l'esprit & le corps. Les uns s'imaginent bien connoître la nature de l'esprit : plusieurs autres sont persuadés qu'il n'est pas possible d'en rien connoître. Le plus grand nombre ne voit pas de quelle utilité est cette connoissance , & par cette raison ils la méprisent. Mais toutes ces opinions , si communes , sont plutôt des effets de l'imagination & de l'inclination des hommes , que des suites d'une vue claire & distincte de leur esprit. C'est qu'ils sentent de la peine & du dégoût à rentrer dans eux-mêmes pour y reconnoître leurs faiblesses & leurs infirmités , & qu'ils se plaisent dans les recherches curieuses & dans toutes les sciences qui ont quelque éclat. Etant toujours hors de chez eux , ils ne s'aperçoivent pas du désordre qui s'y passe. * *Mallebranche.*

Niv

CONQUERANS.

Les gémissemens & les cris des peuples n'ont jamais pu arrêter la fureur des conquêtes. Insensibles à leur bonheur, ces pretendus héros ont sacrifié leur tranquillité à cette gloire bruyante & meurtrière qui est le plus grand fléau du genre humain; & par un abus étrange, dont l'orgueil est le principe, nous les admirons, oubliant que notre misère & notre oppression sont les gages odieux de l'immortalité où ils aspirent.

Les louanges & les honneurs qu'on leur prodigue, leur servent de motif pour croire qu'ils marchent dans les routes de la gloire, tandis que leur ambition les en éloigne. Peut-être seroient-ils moins coupables, sans cette foule d'adulateurs qui encensent leurs défauts comme leurs vertus; qui leur persuadent que l'amour de la gloire est inseparable de celui des conquêtes, & que ce n'est qu'en faisant beaucoup de bruit dans le monde, qu'on fait passer son nom à la postérité, comme si l'immortalité de *Thamas-Koulikan* étoit digne d'envie.

Ainsi la gloire mal-entendue, indépendamment des regrets qui l'accompagnent, devient toujours funeste à ceux qui courrent après elle. *César* fut poignardé au milieu du sénat, qu'il croyoit assujetti. *Alexandre* fut empoisonné au milieu de ses triomphes, tandis qu'*Aristide*, jouissant du fruit de ses vertus, a laissé une réputation de bonté,

d'équité & de grandeur, qui forme pour la postérité un objet d'amour & d'admiration.

La véritable gloire consiste à faire usage de ses talens pour le bonheur des humains, & non pas pour leur destruction. Ces héros, si j'ose le dire, de sang & de carnage, à qui une ambition effrénée fait tout entreprendre, ignorent-ils qu'en devenant les conquérants & les tyrans du monde, ils en deviennent aussi la terreur & l'exécration ?

Que l'homme s'abuse dans le choix des moyens pour arriver à la gloire ! Que de fatigues & de travaux épargnés, si les rois n'avoient en vue que la félicité de leurs peuples ! C'est cette disposition qui fait la véritable grandeur.

Images vivantes de l'Être suprême, princes de la terre, soyez les ministres de sa bonté & de sa justice. Malheur à vous, si vous êtes les ministres de ses vengeances !

* *M. du Breil.*

CONSCIENCE.

La conscience est un acte de l'entendement, qui indique ce qui est bon ou mauvais dans nos actions morales, & qui prononce sur les choses qu'on a faites ou omises; d'où il naît en nous-mêmes une douce tranquillité, ou inquiétude importune, la joie & la sérénité, ou ces remords cruels, si bien figurés par le vautour de la fable, qui déchiroit sans cesse le cœur de *Prométhée*. * *M. Neuville.*

La conscience est le jugement que chacun porte de ses propres actions , comparées avec les idées qu'il a d'une certaine règle nommée *loi* ; ensorte qu'il conclut en lui-même que les premières sont ou ne sont pas conformes aux dernières.

Nous disons comparées avec les idées qu'il a de la loi , & non pas avec la loi même ; parce que la loi ne sçauroit être la règle de nos actions qu'autant qu'on la connoît. Il ne résulte pourtant pas de-là que chacun puisse se déterminer à faire une chose , du moment qu'il s'Imagine qu'elle est permise , ou prescrite par la loi , de quelque maniere qu'il se le soit mis dans l'esprit. Mais voici deux règles très-faciles , & que les plus simples peuvent & doivent suivre dans chaque occasion particulière.

I^o Avant que de se déterminer , il faut bien examiner si l'on a les lumières & les secours nécessaires pour juger de la chose dont il s'agit ; car , si l'on manque de ces lumières & de ces secours , (& en ce cas-là il ne faut que la bonne foi & le sens commun pour s'en convaincre ,) on ne sçauroit rien décider , moins encore rien entreprendre , sans une témérité inexcusable & très-dangereuse. On peut appliquer cette règle à tant de gens qui prennent parti sur des disputes de religion , ou sur des questions difficiles de morale , de politique ; sur des matières de droit , des procès délicats , &c.

II^o Supposé qu'en général on ait les lu-

mieres & les secours nécessaires pour juger de la chose dont il s'agit, il faut voir si l'on en a fait usage actuellement, ensorte qu'on puisse se porter, sans autre examen, à ce que la conscience suggère. Dans le négoce, par exemple, & dans les autres affaires de la vie civile, on se laisse aller tranquillement à des obliquités & des injustices, dont on verroit aisément la turpitude, si l'on faisoit attention à des principes très-clairs, dont on ne peut s'écarte & que l'on reconnoît d'ailleurs en général.* *Puffendorf, trad. par M. Barbeyrac.*

N'aye peur que de toi-même, & que rien ne t'épouante plus que ta propre conscience.*

Chaque homme porte au-dedans de soi-même un *Caton*, je veux dire un sévere censeur de ses mœurs; & celui qui respecte ce juge, fait rarement des choses dont il ait sujet de se repentir.*

Un homme ne scauroit être heureux, quand il n'est pas d'accord avec sa conscience; les reproches qu'elle lui fait, sont autant d'ennemis qui empoisonnent tous ses plaisirs. Le meilleur parti qu'un homme ait à prendre, c'est de ne rien faire qui soit contre la probité, l'honneur & la religion; & il n'aura point de remords.*

La conscience est le plus éclairé des philosophes. On n'a pas besoin de scavoir les Offices de *Cicéron*, pour être homme de bien; & la femme du monde, la plus honnête, scait peut-être le moins ce que

c'est que l'honnêteté. * *J. J. Rousseau.*

Rentrions en nous-mêmes ; examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos sentiments nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est plus doux à faire, & nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance, ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir ? Est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférent, dites-vous, hors notre intérêt ; &, tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité nous consolent dans nos peines ; & même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissements d'amour pour les grandes ames ? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être *Caton* plutôt que *César* ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son âme étroite ces sentiments délicieux ; celui qui, à force de se concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports ; son cœur glacé ne palpite plus de joie ; un doux attendrissement

n'humecte jamais ses yeux ; il ne jouit plus de rien : le malheureux ne sent plus , ne vit plus ; il est déjà mort. *Id.

L'on a , malgré soi , pitié des infortunés ; quand on est témoin de leur mal , on en souffre. Les plus pervers ne scauroient perdre tout-à-fait ce penchant : souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur , qui depouille les passans , couvre encore la nudité du pauvre ; & le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance. *Id.

La conscience est la voix de l'ame ; les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent , & alors lequel faut-il écouter ? Trop souvent la raison nous trompe , nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser ; mais la conscience ne trompe jamais ; elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps. *Id.

Conscience ! conscience ! instinct divin , immortelle & céleste voix , guide assuré d'un être ignorant & borné , mais intelligent & libre ; juge infaillible du bien & du mal , qui rends l'homme semblable à Dieu , c'est toi qui fais l'excellence de sa nature & la moralité de ses actions ; sans toi , je ne sens rien en moi , qui m'éleve au-dessus des bêtes , que le triste privilége de m'égarer , d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle , & d'une raison sans principes.

Mais ce n'est pas assez que ce guide existe ;

il faut sçavoir le reconnoître & le suivre. S'il parle à tous les coëurs , pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent ? Eh ! c'est qu'il nous parle la langue que tout nous a fait oublier. La conscience est timide ; elle aime la retraite & la paix ; le monde & le bruit l'épouvantent ; les préjugés dont on l'a fait naître , sont ses plus cruels ennemis ; elle fuit ou se tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la sienne , & l'empêche de se faire entendre ; le fanatisme ose la contrefaire & dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus ; elle ne nous répond plus ; & après de si longs mépris pour elle , il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûta de la bannir. * *Id.*

Je préfere le témoignage de ma conscience à tous les discours qu'on peut tenir de moi. * *Cicéron trad. par M. d'Olivet.*

On trompe souvent la justice ; mais la vraie punition d'un scélérat , c'est sa conscience. Il est agité ; il est poursuivi , non par des Furies avec des torches ardentes , comme dans les tragédies , mais par de cuisans remords. * *Id.*

CONSEIL, AVIS, AVERTISSEMENT.

Ces termes désignent , en général , l'action d'instruire quelqu'un d'une chose qu'il lui importe de faire , ou de sçavoir actuellement , eu égard aux circonstances. On donne le conseil d'agir ; on donne avis

qu'on a agi ; on avertit qu'on agira. L'ami donne des conseils à son ami , & le supérieur des avis à son inférieur. La punition d'une faute est un avertissement de n'y plus retomber. On prend conseil de soi-même ; on reçoit une lettre d'avis ; on obéit à un avertissement de payer. On vous conseille de tendre un piège à quelqu'un ; on vous donne avis que d'autres vous en ont tendu ; on vous avertit de vous tenir sur vos gardes. On dit un *homme de bon conseil* , un *conseil de pere* , un *avis de parens* , un *avis au public* , l'*avertissement d'un ouvrage*. L'*avis* & l'*avertissement* important a celui qui le donne ; le *conseil* importe toujours à celui qui le reçoit. * *M. d'Alembert.*

CONSEILS.

Comme l'homme ne peut tout connoître , il a souvent besoin des lumières d'autrui pour l'éclairer sur ce qu'il doit faire ; voilà l'origine des conseils. On doit les suivre , quand ils nous paroissent bons , & qu'on est assuré que celui qui les donne , les suivroit en pareil cas.

Les conseils ont leur amertume , leur désagrément & leur danger. Il faut donc les donner avec les mêmes précautions que les médecins disposent leurs remèdes ; c'est agir en empirique ignorant que de les proposer à tout le monde , sans discernement.*

Il arrive souvent qu'on nous donne de mauvais conseils , en croyant nous en dou-

ner de bons : quand on s'en apperçoit, on doit le faire connoître à celui qui nous conseille ; & s'il s'obstine dans sa première opinion, on peut faire le semblant de ne point la rejeter entièrement, de peur de le rebuter & de nous priver par-là des bons avis qu'il pourroit nous donner dans la suite.*

Les hommes âgés & les plus consommés en sagesse & en expérience, peuvent recevoir des avis utiles des plus jeunes & de ceux qui ont le moins d'expérience ; ainsi on doit écouter favorablement ceux qui veulent nous donner des avis, sauf à nous d'en faire usage. *

Nous prenons l'instruction pour une censure tacite ; & le zèle qu'on nous témoigne, en cette occasion, pour une démarche présomptueuse, ou impertinente. Nous avons tort ; l'amitié, ou l'amour de l'ordre, peut inspirer les donneurs d'avis. *

Tout homme qu'on consulte, croit toujours ses conseils dictés par l'amitié. Il le dit ; la plûpart des gens le croient sur sa parole, & leur aveugle confiance ne les égare que trop souvent. Il seroit cependant très-facile de se détromper sur ce point ; car enfin on aime peu de gens, & l'on veut conseiller tout le monde. Où cette manie de conseiller prend-elle sa source ? Dans notre vanité. La folie de presque tout homme est de se croire sage, & beaucoup plus sage que son voisin : tout ce qui le confirme dans cette opinion, lui plaît. Qui nous consulte

consulte nous est agréable : c'est un aveu d'infériorité , qui nous flatte. * *M. Helvétius.*

Il y a de l'esprit à sçavoir choisir un bon conseil , aussi-bien qu'à agir de soi-même. Les plus judicieux ont moins de peine à consulter les sentimens des autres ; & c'est une sorte d'habileté de sçavoir se mettre sous la bonne conduite d'autrui. * *La Rochefoucault.*

On ne donne rien si libéralement que ses conseils. * *Id.*

Rien n'est moins sincère que la maniere de demander & de donner des conseils. Celui qui en demande , paroît avoir une déférence respectueuse pour les sentimens de son ami , bien qu'il ne pense qu'à lui faire approuver les siens , & à le rendre garant de sa conduite ; & celui qui conseille , paye la confiance qu'on lui témoigne , d'un zèle ardent & intéressé , quoiqu'il ne cherche le plus souvent dans les conseils qu'il donne , que son propre intérêt , ou sa gloire.

* *Id.*

Il faut autant de discrétion pour donner un conseil , que de docilité pour le suivre : rien n'est si tyrannique qu'un ami qui prend avantage de son expérience , qui propose tous ses avis comme des loix , & d'un air de maître , & qui veut forcer l'esprit par l'autorité , plutôt que de le gagner par le discours. D'un autre côté , un bon conseil perd sa force dans la bouche d'un ami trop complaisant : quand il s'explique avec force , il pique d'avantage notre cœur ; il réveille mieux no-

D. des Pas. T. I.

O

tre attention. Les remèdes salutaires sont rarement de bon goût ; & les médecins les plus doux ne sont pas les meilleurs. Nous devons nous regarder comme des malades tant que nous avons besoin de conseil. Eh ! qui n'en a pas besoin ? Si l'avis est bon , pourquoi le rejeter , parce qu'il n'est pas donné de bonne grace? Cependant la soumission aux conseils d'autrui ne doit pas être aveugle : il est juste de se réserver la liberté de raisonner sur ce qu'il dit ; mais il ne faut le contredire que pour nous instruire mieux : il faut se rendre à la raison , dès qu'elle paroît. * *S. Evremont.*

On ne doit jamais mépriser un conseil , avant que d'y avoir bien réfléchi ; car il n'y a pas moins de jugement à sçavoir profiter d'un bon conseil , qu'il y a de prudence & de sagesse à en pouvoir donner de bons & d'utiles. * *Oxenstiern.*

Il ne faut conseiller aux autres , que ce qu'on feroit soi-même , si on étoit à leur place.*

CONSIDERATION , REPUTATION.

La considération est un sentiment d'estime , mêlé d'une sorte de respect personnel , qu'un homme inspire en sa faveur. On en jouit également parmi ses inférieurs , ses égaux , & ceux qui sont supérieurs par le rang & par la naissance. * *M. Duclos.*

La considération vient de l'effet que nos qualités personnelles font sur les autres. Si

ce sont des qualités grandes & élevées, elles excitent l'admiration ; si ce sont des qualités aimables & liantes, elles font naître le sentiment de l'amitié. L'on jouit mieux de la considération que de la réputation ; l'une est plus près de nous, & l'autre s'en éloigne : quoique plus grande, celle-ci se fait moins sentir, & se convertit rarement dans une possession réelle. Nous obtenons la considération de ceux qui nous approchent, & la réputation de ceux qui ne nous connaissent pas. Le mérite nous assure l'estime des honnêtes gens, & notre étoile celle du public. La considération est le revenu du mérite de toute une vie ; & la réputation est souvent donnée à une action faite au hazard : elle est plus dépendante de la fortune. Une action brillante, une victoire, tout cela est à la merci de la renommée : elle se charge des actions d'éclat ; mais, en les étendant & les célébrant, elle les éloigne de nous. La considération, qui tient aux qualités personnelles, est moins étendue ; mais, comme elle porte sur ce qui nous entoure, la jouissance en est plus sentie & plus répétée. Elle tient plus aux moeurs que la réputation, qui souvent n'est dûe qu'à des vices d'usage, bien placés & bien préparés, ou quelquefois à des crimes heureux & illustres. La considération rend moins, parce qu'elle tient à des qualités moins brillantes ; mais aussi la réputation s'use, & à besoin d'être renouvellée. Les actions d'éclat inspirent plus d'envie que

O ij

d'admiration : les hommes se révoltent contre tout ce qui les abaisse ; aussi l'admiration est un état violent pour la plupart des hommes , & elle ne demande qu'à finir. Ce qui donne le plus de considération , c'est l'amour de nos citoyens ; mais elle ne s'acquiert que par les qualités du cœur , parce qu'elle tourne alors au profit des hommes ; ils nous accordent du mérite , non pas comme mérite , mais comme une chose qui leur est utile. Sans ce biais , il en faudroit beaucoup pour se faire pardonner sa supériorité. * *Mad. Lambert.*

La politesse est une qualité aimable qui contribue le plus à nous donner de la considération : c'est un ménagement de l'amour-propre des autres , qui contribue le plus à établir la paix entre les hommes : elle bannit de la société ce *moi* si blessant pour les autres : une personne polie ne trouve jamais le tems de parler d'elle ; elle s'oublie , & ne pense qu'à faire valoir le prochain.

La modestie met le mérite & la considération que le monde nous donne en sûreté : elle fait taire l'envie ; & l'on ne se repent point des suffrages que l'on a donné , quand on voit qu'ils ne tourneront pas contre nous. Ce qui nuit le plus à la considération , c'est de vouloir l'avoir trop en détail , parce qu'à tout moment vous la faites sentir à ce qui vous entoure. * *La même.*

CONSIDERATION, RÉTENUE.
Voyez CIRCONSCRIPTION.

CONSOLATION.

La consolation est un discours par lequel on se propose de modérer la douleur, ou la peine des autres.

Dans la consolation, on doit avoir une attention principale aux circonstances & aux rapports des personnes intéressées.

Un supérieur peut interposer son autorité, & même réprimander. Un homme sage peut disputer, alléguer des sentences. Un inférieur doit montrer du respect & de la soumission. Pour les égaux, il les faut rappeler à l'amitié réciproque. * *Chambers.*

Malherbe a adressé à son ami *Duperrier* une très-belle Ode, pour le consoler de la mort de sa fille, & qui commence ainsi :

Ta douleur, *Duperrier*, sera donc éternelle, &c.

C'est-là qu'on trouve ces stances si nobles, où le poète personnifiant la mort, la représente comme un tyran qui n'épargne personne, & des coups duquel on doit d'autant plus se consoler, qu'ils sont inévitables dans toutes les conditions.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareille, &c.

On pourroit dire à tous ceux qui s'afflagent de quelque perte : « Le tems fera pres » que nécessairement ce que la raison & la » religion n'auront pas fait; & vous aurez » perdu tout le mérite du sacrifice. »

O iiij

Un sentiment assez singulier, & qui n'est pas hors de la nature, c'est celui d'un amant qui s'affligeoit de ce qu'il se consoleroit un jour de la perte de celle qu'il aimoit.
 * *M. Neuville.*

CONSTANCE.

La constance est une vertu par laquelle nous persistons dans notre attachement à tout ce que nous croyons devoir regarder comme vrai, beau, bon, décent & honnête. On ne peut compter sur ce que dit le menteur: on ne peut compter sur ce que fait l'homme inconstant; l'un anéantit, autant qu'il est en lui, le seul signe que les hommes aient pour s'entendre; l'autre anéantit le seul fondement qu'ils aient de se reposer les uns sur les autres. Si l'inconstance étoit aussi grande & aussi générale qu'il est possible de l'imaginer, il n'y auroit rien de permanent sur la surface de la terre; & les choses humaines tomberoient dans un chaos épouvantable. Si l'attachement est mal placé, la constance prend le nom d'*opiniâtreté*, & l'inconstance celui de *raison*. Les anciens avoient fait de la constance une divinité, dont on voit souvent l'image sur leurs médailles. * *M. Diderot.*

C'est moins la beauté & les graces, que les qualités du cœur & de l'esprit, qui rendent les amans constans. Une femme sans esprit, peut se faire aimer; mais elle ne

Scouroit conserver long-tems sa conquête. L'esprit est le vent nécessaire pour entretenir le feu de l'amour. * *M. Sabatier de Castres.*

CONSTANCE, FERMETÉ.

Cette espece de constance empêche de céder, & donne au cœur des forces contre les attaques qu'on lui porte; elle naît de la résistance, & produit ordinairement un éclat de victoire.

Seneque dit que le don de souffrir constamment les malheurs qui nous arrivent, est préférable à la faveur d'être toujours heureux; c'est une espece d'hyperbole, pour nous faire sentir combien est précieuse la constance dans les adversités. La fermeté dans les malheurs montre une très-grande force d'esprit, de même que la modération dans une grande fortune. Par la force du corps, nous résistons à la force des hommes, & à nos ennemis étrangers; par la force de l'ame, nous résistons aux accidens & à nos ennemis domestiques. ***

CONSTERNATION.

La consternation est le dernier degré de la frayeur. On y est jetté par l'attente, ou la nouvelle de quelque grand malheur. Je dis l'attente, ou la nouvelle, parce qu'il me semble que le mal arrivé cause de la douleur, mais que la consternation n'est l'effet

O iv

que du mal qu'on craint. La perte d'une bataille ne répandroit pas la consternation dans les provinces , si elles n'en craignoient les suites les plus fâcheuses. Aussi , en pareil cas , n'y a-t-il proprement que les provinces voisines du champ de bataille , qui soient consternées. Si la mort de *Germanicus* eût été naturelle , Rome n'auroit été plongée que dans la plus grande douleur ; mais comme on y soupçonna le poison , les sujets tournerent les yeux avec effroi sur les monstres qui les gouvernoient , & la douleur fut mêlée de consternation. * *M. Diderot.*

CONTEMPLATION.

Ce mot en usage chez les Mystiques , pour désigner un regard amoureux sur Dieu , comme présent à l'ame , signifie chez les Philosophes & les Moralistes , l'action de fixer une pensée , ou un objet dans son entendement , & de l'examiner de tous les côtés différens ; ce qui est un des plus sûrs moyens pour arriver à la connoissance des choses , & à la découverte de la vérité. Le Contemplatif est celui qui examine avec attention. ***

CONTENTEMENT, SATISFACTION.

Le contentement regarde proprement l'intérieur du cœur ; c'est un sentiment qui rend l'ame tranquille ; c'est une privation de chagrins , un état qui n'est point trou-

blé par les désirs. La satisfaction regarde les passions ; c'est un retour sur le succès dans lequel on s'applaudit ; c'est une jouissance agréable, un état délicieux, mais peu durable. Le contentement est ennemi de l'inquiétude, & la satisfaction de l'ambition. On est content, quand on cesse de désirer ; on est satisfait, quand on a obtenu ce qu'on desiroit. ***

Le contentement est plus dans le cœur, la satisfaction est plus dans les passions ; le premier est un sentiment qui rend toujours l'ame tranquille ; le second est un succès qui jette quelquefois l'ame dans le trouble. Un homme inquiet, craintif, n'est jamais content : un homme possédé d'avarice, ou d'ambition, n'est jamais satisfait. Il n'est guère possible à un homme éclairé d'être satisfait de son travail, quoiqu'il soit content du choix du sujet. *Callimaque*, qui tailloit le marbre avec une délicatesse admirable, étoit content du cas singulier qu'on faisoit de ses ouvrages, tandis que lui-même n'en étoit jamais satisfait.... Combien de fois arrive-t-il qu'on n'est pas content après s'être satisfait ? Vérité qui peut être d'un grand usage en morale. * *M. le chev. de Jaucourt.*

CONTENTIEUX.

Un homme contentieux est celui qui aime à disputer, qui se plaît dans les débats & dans les contestations. Les gens de ce ca-

racâtre font haïr leur commerce , parce qu'ils mortifient continuellement l'amour-propre des autres. ***

CONTENTION.

C'est une application longue , forte & pénible de l'esprit à quelque objet de méditation. La contention suppose de la difficulté , & même de l'importance de la part de la matière , & de l'opiniâtreté & de la fatigue de la part du philosophe. Il y a des choses qu'on ne sait que par la contention.

Contention se dit aussi d'une forte & attentive application des organes. *M. Diderot.

CONTESTATION , DISPUTE , DÉBAT , ALTERCATION.

Dispute se dit ordinairement d'une conversation entre deux personnes qui diffèrent d'avis sur une même matière , & se nomme *altercation* , lorsqu'il s'y mêle de l'âgeur. *Contestation* se dit d'une dispute entre plusieurs personnes , ou entre deux personnes considérables , sur un objet important , ou entre deux particuliers , pour une affaire judiciaire. *Débat* est une contestation tumultueuse entre plusieurs personnes. La dispute ne doit jamais dégénérer en altercation. *M. d'Alembert.

CONTINENCE.

La continence est une vertu morale par laquelle nous résistons aux impulsions de la chair. Il semble qu'il y a entre la chasteté & la continence , cette différence , qu'il n'en coûte aucun effort pour être chaste , & que c'est une des suites naturelles de l'innocence ; au lieu que la continence paraît être le fruit d'une victoire remportée sur soi-même. Je pense que l'homme chaste ne remarque en lui aucun mouvement d'esprit , de cœur & de corps , qui soit opposé à la pureté , & qu'au contraire , l'état de l'homme continent est d'être tourmenté par ces mouvements & d'y résister ; d'où il s'ensuivroit qu'il y auroit réellement plus de mérite à être continent , qu'à être chaste. La chasteté tient beaucoup à la tranquillité du tempérament ; & la continence , à l'empire qu'on a acquis sur sa fougue. * *Did. encyclopéd.* Voyez *Chasteté*.

CONTRADICTION.

La contradiction est une espece de démenti qu'on donne à celui qui parle. Contredire quelqu'un c'est lui faire voir qu'il ment , ou du moins qu'il se trompe. Ce vice , car ç'en est un , lorsqu'on en a l'habitude , prend sa source dans l'amour-propre & la vanité. On contredit ceux qui veulent briller dans la conversation , parce

que , par orgueil , comme dit fort bien *Jacques Abadie* , on ne peut souffrir l'orgueil de ceux qui se croient plus éclairés que les autres. On contredira plus volontiers dans une compagnie nombreuse où l'on a plusieurs témoins de ce qu'on dit , que lorsqu'on est tête-à-tête avec une personne , avec laquelle on ne peut entrer en contestation sans désavantage , parce qu'elle seroit juge & partie en même tems. La contradiction naît quelquefois de l'ignorance ; car il arrive souvent qu'on ne contredit , que parce qu'on n'a pas grand' chose à dire ; car quand on ne peut témoigner de l'esprit , on tâche du moins de s'opposer à la gloire de ceux qui cherchent d'en faire paroître. Si l'on veut réfléchir , on verra que presque tous les vices acquis , c'est-à-dire ceux que nous ne tenons pas de la nature , tirent leur origine de notre amour - propre & de notre orgueil. ***

Celui qui contredit un autre dans quelque point , prétend en cela avoir plus de lumiere que lui ; & ainsi il lui présente , en même tems , deux idées désagréables ; l'une qu'il manque de lumiere ; l'autre que lui qui le reprend , le surpassé en intelligence. La première l'humilie ; la seconde l'irrite & excite sa jaloufie. *

L'impatience , qui porte à contredire les autres avec chaleur , ne vient que de ce que nous ne souffrons qu'avec peine , qu'ils aient des sentimens différens des nôtres. C'est parce que ces sentimens sont contraires à

notre sens, qu'ils nous blessent, & non pas parce qu'ils sont contraires à la vérité.*

La gangrene se peut mettre à la moindre égratignure, si des humeurs malignes se jettent sur la partie blessée; de même le moindre mécontentement que l'on aura donné à quelqu'un par une contradiction imprudente, peut être cause de sa mort spirituelle & de la nôtre, parce que ce sera le principe d'une aigreur qui pourra s'augmenter, dans la suite, jusqu'à éteindre la charité en lui & en nous.*

CONVERSATION.

La conversation est un discours mutuel entre deux, ou plusieurs personnes. On peut dire que la conversation est la fille de la raison, la mère du sçavoir, le délassement de l'ame, le commerce des cœurs, la chaîne de l'amitié, l'essence du plaisir, & l'occupation la plus naturelle des hommes.

Pour que la conversation soit commode & agréable, il faut parler avec beaucoup de simplicité, ne parler de rien avec chaleur; mais prendre toujours le parti de la justice & de la raison, y rappeller les autres par un air de douceur & de condescendance, &c, s'ils nous disent quelque chose de rebutant, croire qu'ils songent moins à offenser notre personne, qu'à contenter leur amour-propre. Ce qu'il faut encore observer, c'est de ne point parler de nous-mêmes, parce que les autres sont portés à croire que

nous leur en voulons autant ôter que nous nous en attribuons. C'est de ne point s'ériger en critique ; personne n'aime la censure & les corrections. Celui qui en fait sans autorité , se rend toujours méprisable.

Avoir soin de prévoir les choses desquelles on pourra s'entretenir avec telles ou telles personnes , non pas pour se préparer à bien dire , car l'entretien familier est ennemi de la préparation , mais pour éviter tout ce qui peut choquer les autres , & pour s'accommoder au caractère de chacun. *

Il ne faut pas se faire une affaire de fournir la conversation ; c'est le métier des parasites. Les grands parleurs n'imposent qu'aux petits esprits ; & on ne leur confie point des affaires d'importance. Il ne faut dire que ce que l'on sait bien ; & il vaut mieux se retirer de quelque lieu que ce soit , lorsqu'on n'a pas des raisons pour y demeurer , que d'y débiter des choses inutiles. *

Les fréquentes conversations avec d'habiles gens , sont un chemin abrégé pour parvenir à la science , & pour s'épargner le travail & les peines inseparables de l'étude. *

Les François parlent souvent tous à la fois , lorsqu'ils sont ensemble : leurs conversations sont bruyantes. On diroit , au contraire , au silence qui régne souvent au milieu d'une troupe d'Anglois , qu'ils craignent de se distraire les uns les autres. Les François , au bruit qu'ils font , ne s'entre-entendent pas : les Anglois ne disent

mot ; cela revient à-peu-près au même.
* *M. L. Trublet.*

Pour intéresser dans la conversation, il faut parler peu, & paroître hazarder ce que l'on dit ; la modestie prévient alors en faveur de celui qui parle ; ne se formaliser de rien, & ne pas contredire ce qui nous déplaît ; rarement dire ce que l'on sait, & persuader aux autres qu'ils vous l'apprennent, ou au moins qu'ils le savent comme vous ; ne disputer jamais contre ceux qui sont moins capables, ou moins instruits que nous. Il est honteux de combattre à armes inégales.

Eût-on raison, il est toujours choquant, pour ceux qui écoutent, d'affirmer, de décliner ; le despotisme blesse l'amour-propre, si prompt à s'enflammer. Il y a une façon de s'exprimer, qui, sans être fade, prévient en faveur de ceux qui l'emploient. *Marc-Antoine* la possédoit à un tel degré, qu'un homme fit trois cens lieues pour l'entendre parler. * *Analyse de la Sageſſe de Charron.*

Qui sait s'accommoder & se plier aux divers caractères, est recherché, & sûr d'être toujours bien accueilli. C'est l'éloge qu'on faisoit de *Caton*. Ce liant de l'esprit, cette tournure facile, cette complaisance éclairée, peut s'acquérir ; mais il faut commencer de bonne heure à faire taire ses goûts, & à rompre ses volontés. * *Ibid.*

Il faut se choisir une société où l'esprit & les talents soient admis & fêtés, mais où ils ne dominent pas. L'esprit se fortifie

& s'augmente de celui des autres ; il se perd & s'abâtardit avec les sots. S'étonner des défauts d'autrui , c'est ignorance ; s'en chouquer , c'est prétomption ; les reprocher , c'est bêtise. * *Ibid.*

Quiconque se propose de plaire par ses discours , ne doit jamais songer à les accomoder à sa vanité , ou à quelqu'une de ses passions favorites ; il faut qu'il ait toujours pour but de divertir ou d'instruire la compagnie où il se trouve. Celui qui n'a que ces deux objets , est toujours aisé dans sa conversation , & n'est jamais fâché de se voir interrompu. * *Adisson.*

Un homme modeste manque rarement de s'insinuer dans l'esprit de ceux qui conversent avec lui. On plaît facilement aux autres , quand on ne paroît pas se plaire à soi-même , & qu'on ne marque aucun dessein d'étaler une supériorité d'esprit qui puisse les empêcher de briller. * *Id.*

Rien n'est plus convenable , que de parler très-peu de soi. Qu'est-ce que nous pouvons dire de nous avec bienséance ? Si nous parlons de nos défauts , nous nous faisons mépriser ; si nous parlons de nos vertus ou de nos talens , nous ennuyons & nous nous rendons ridicules. * *Id.*

Il est rare que les jeunes gens plaisent dans la conversation , parce qu'un défaut d'expérience les rend décisifs , & que tout ce qu'ils disent , tend plutôt à satisfaire leur vanité , qu'à satisfaire celle des autres. * *Id.*

Si , dans la conversation , vous voulez faire

faire l'éloge de quelqu'un, joignez-y les raisons qui vous y portent ; c'est - là ce qui distingue les applaudissemens d'un homme sensé, d'avec les flatteries d'un adulateur, & d'avec l'admiration des sots. * *Id.*

Quoique nous disé une vanité mal-entendue, il vaut mieux plaire dans la conversation, que d'y briller. * *M. L. Trublet.*

Un homme d'esprit en conversation, n'est pas seulement spirituel en son particulier, mais la source de l'esprit qui est dans les autres. *

Au lieu d'être attentifs à connoître les autres, nous ne pensons qu'à nous faire connoître nous-mêmes. Il vaudroit mieux écouter, pour acquérir de nouvelles lumières, que de parler trop, pour montrer celles que l'on a acquises.

Le trop parler est un si grand défaut, qu'en matière d'affaire & de conversation, si ce qui est bon est court, il est doublement bon ; & l'on gagne par la brièveté ce qu'on perd souvent par l'excès des paroles. On parle peu, quand la vanité ne fait point parler. * *La Rochefoucault.*

L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes, nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent. * *Id.*

On scâit assez qu'il ne faut guère parler de sa femme ; mais on ne scâit point assez qu'on devroit encore moins parler de soi. * *Id.*

Le secret de plaire dans les conversations
D. des Pas. T. I. P.

tions, est de ne pas trop expliquer les choses. Les dire à demi, & les laisser un peu deviner, c'est une marque de la bonne opinion qu'on a des autres, & rien ne flatte tant leur amour-propre. * *Id.*

Ne parlez point de vous, de votre naissance, de votre bien, de vos talens. Si vous avez quelques rares qualités, laissez aux autres le soin de les déterrer & d'en parler; tout le bien que vous direz de vous, n'ôtera point aux gens la prévention où ils sont sur votre compte; mais il les persuadera sûrement que vous avez envie qu'on vous loue. * *M. de Bellegarde.*

Gardez-vous bien de vouloir briller en conversation, sur-tout dans des cercles où il y a des personnes au-dessus de vous. Les hommes sont aussi jaloux sur le chapitre de l'esprit, que les femmes sur celui de la beauté. Tous les éloges qu'un bel esprit, ou qu'un homme, qui se donne pour tel, entend faire d'un autre homme d'esprit, font, de part & d'autre, comme autant de larcins qu'ils s'imaginent qu'on leur fait. * *Pens. div.*

Dans la conversation, on doit éviter l'affection, & encore plus la négligence. L'art de s'y bien conduire, marque la décence des mœurs. L'abrégué de la bienféance & de la politesse, consiste également à garder notre dignité, & celle des personnes avec lesquelles nous conversons. * *Bacon.*

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup, qu'à en faire

trouver aux autres. Celui qui sort de votre entretien, content de soi & de son esprit, l'est de vous parfaitement : les hommes n'aiment point à vous admettre, ils veulent plaire : ils cherchent moins à être instruits & même réjouis, qu'à être goûtés & applaudis. * *Id.*

Un style trop châtié, n'est point celui de la conversation, outre qu'il n'est guère possible de l'attaper sur le champ ; cependant on en prend le goût en écrivant. On se fait une certaine justesse de pensée & d'expression, sans laquelle on autoit honte de parler. On voudroit ne rien dire qui ne méritât d'être écrit. On compose en parlant ; de-là un air de peine & de travail, qui fait souffrir ceux qui écoutent les beaux parleurs. Leur lenteur à s'exprimer impatiente ; c'est pure pédanterie, & de plus, vanité mal-entendue. Il vaudroit mieux parler moins bien, & parler plus vite.

Le bon naturel est plus agréable en conversation que l'esprit, & donne au visage un certain air, qui a plus d'attrait que la beauté. Il met la vertu dans son plus grand jour ; diminue, en quelque manière, la laideur du vice, & rend la folie & l'impertinence même supportables. * *L. S. D. C.*

On doit suivre son talent dans la conversation, aussi-bien qu'en écritant ; se renfermer dans les bornes de ce qu'on sait, & ne parler de ce qu'on ne sait pas, que pour s'en instruire. Cette règle est très-im-

Pij

portante ; on ne scauroit y manquer , sans tomber dans le ridicule ; & néanmoins on y manque souvent. On veut parler de guerre & de politique , & on ne scéait que les belles-lettres. On n'est capable que de rai sonner , on n'est bon que pour le sérieux ; on veut pourtant plaisanter , & on plaisante de la plus mauvaise grace du monde. C'est ainsi qu'un homme de mérite paroît quelquefois un impertinent , & que (a) *l'homme illustre parle comme un fol.* * *M. L. Trublet.*

Un grand talent pour la conversation demande d'être accompagné d'une grande politesse. Celui qui efface les autres , leur doit bien des égards. *

A l'exception de quelques complimens , de quelques reparties , on peut rapporter tout ce qui se dit dans la conversation à ces deux chefs , conter & rai sonner. On rai sonne sur les affaires , sur les sciences , sur les moyens de venir à bout de quelque chose. On conte des nouvelles ; on fait le récit d'une aventure arrivée à soi-même ou à un autre ; on cite un trait d'histo ire. Ces deux manieres de converser se mêlent & se succendent ; on rai sonne sur un fait , sur une nouvelle ; & on appuie un rai sonnement d'un fait , d'un exemple. *

Dans la conversation & dans les ouvrages d'esprit , on réussit bien quand on s'oc

(a) *M. de la Bruyere.*

éupe moins à faire paroître son esprit , qu'à en donner aux autres , c'est-à-dire quand on parle & qu'on écrit de façon que celui qui vous lit , ou vous écoute , prévient vos pensées , & croit se souvenir de ce que vous lui apprenez. Il est des hommes à qui l'on n'apprend rien , mais à qui l'on donne lieu de penser ; c'est toujours un service que vous leur rendez , & dont ils sont reconnoissans.

* *M. L. le Blanc.*

Il y a beaucoup à gagner dans la conversation des personnes sensées : ce sont pour nous autant de miroirs dans lesquels nous pouvons voir l'humanité dans sa véritable forme , & la difformité du masque sous lequel l'erreur & les superstitions déguisent leur nature. Par-là , tu te corrigeras de tes manquemens , sans que ceux qui te les feront connoître , t'en fassent rougir de honte. *

L'esprit & la raison coulent de la langue des gens sensés , tout ainsi qu'une douce harmonie coule des tuyaux des orgues , qui réjouissent les esprits , & dissipent les nuages que la tristesse avoit répandus sur le cœur. *

CONVICTION. Voyez PERSUASION.

COQUETTERIE.

La coquetterie est l'art de paroître aimable par des soins étudiés ; elle est le partage de la médiocrité & du vice , qui ont besoin de recourir au manège & à la fausseté pour se faire valoir. La vertu est simple &

naturelle : elle n'a besoin que de se montrer , pour se faire aimer.

Les femmes coquettes le sont souvent par manie ou par orgueil , plutôt que par libertinage. Il y en a qui se font un plaisir d'allumer des passions , d'exciter des desirs , & de faire espérer un bonheur qu'elles se proposent bien de ne jamais accorder. Les coquettes de cette espece ne cherchent qu'à satisfaire leur vanité : elle leur tient lieu de tout. Plus les passions qu'elles ont fait naître sont violentes , plus elles ont de plaisir ; aussi rien n'est plus opposé à la bonté de caractere , que ce genre de coquetterie. ***

On reconnoît aisément les femmes coquettes à la maniere de s'habiller , au monde qu'elles reçoivent chez elles , à leur façon de parler ; mais on les reconnoît aussi au nombre des copies qu'elles font faire de leurs portraits. Une de ces femmes s'étant fait peindre un jour par M. le *Hai* , elle fit faire cinq copies de son portrait. « Eh ! mon » Dieu , dit un cavalier , pourquoi cette » femme fait-elle faire tant de portraits ? ».... *Quoniam multiplicatae sunt iniquitates ejus* , dit agréablement M. le *Hai*. *

Quand on est parvenu à se tromper soi-même , il ne faut que des occasions pour tromper les autres. Par bonheur , l'artifice même que les femmes emploient pour cet effet , donne aux hommes des moyens de se garantir des pièges qu'il leur prépare. *

M. de *Fénelon* fit , dit-on , le couplet

suivant pour une coquette qui lui demandoit des vers :

*Iris, vous comprendrez un jour
Le tort que vous vous faites ;
Le mépris fuit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes.
Songez à vous faire estimer
Plus qu'à vous rendre aimable :
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.*

COQUETTERIE, GALANTERIE.

La coquetterie est toujours un honteux dérèglement de l'esprit. La galanterie est ordinairement un vice de complexion. Une femme galante veut qu'on l'aime, & qu'on réponde à ses desirs ; il suffit à une coquette d'être trouvée aimable, & de passer pour belle. La première va successivement d'un engagement à un autre : la seconde, sans vouloir s'engager, cherche sans cesse à vous séduire ; elle a plusieurs amusemens à la fois. Ce qui domine dans l'une est la passion, le plaisir ou l'intérêt ; & dans l'autre, c'est la vanité, la légèreté, la fausseté.

Les femmes ne travaillent guère à cacher leur coquetterie ; elles sont plus réservées pour leurs galanteries, parce qu'il semble au vulgaire, que la galanterie dans une femme, ajoute à la coquetterie ; mais il est certain qu'un homme coquet a quelque chose de pis qu'un homme galant.

La coquetterie est un travail perpétuel de l'art de plaire, pour tromper ensuite; & la galanterie est un perpétuel mensonge de l'amour. Fondée sur le tempérament, elle s'occupe moins du cœur que des sens; au lieu que la coquetterie ne connoissant point les sens, ne cherche que l'occupation d'une intrigue, par un tissu de faussetés. Conséquemment, c'est un vice des plus méprisables dans une femme, & des plus indignes d'un homme. *M. le chev. de Jaucourt. Voyez Galanterie.

CORRECTION, RÉPRIMANDE.

Quelqu'attention que nous ayons sur nous-mêmes, nous ne saurions être exempts de tous défauts. Nous sommes naturellement si faibles, que le moindre penchant nous dérange, & nous entraîne aux mauvaises habitudes.

Cette considération nous engage à une grande indulgence pour les personnes avec lesquelles nous vivons. Sujets aux mêmes imperfections que les autres, entraînés par les mêmes passions, nous avons besoin, comme eux, d'être supportés dans les irrégularités qui nous échappent; d'être avertis avec douceur, & conseillés avec patience, pour reconnoître nos erreurs, & en sortir.

Voilà un abrégé de la règle que nous devons suivre, pour reprendre ceux que nous voulons corriger. Il est à croire que tout homme raisonnable ne manque aux

bienféances & aux devoirs de son état , que parce qu'il les oublie , ou qu'il n'en connaît pas l'étendue , & qu'ainsi un simple conseil donné à propos , & de bonne foi , le fait revenir à lui , & le tire de son égarement. Il n'y a que cette maniere sincere & cordiale , qui soit de mise ; le ton rude , impérieux ou railleur , révolte tout esprit bien fait , qui pense autrement que le vulgaire. Un homme , qui m'avertit avec aigreur , me fait juger tout le contraire de ce qu'il me dit : sa bile & son impolitesse me donnent lieu de craindre qu'il n'agisse par envie ou par caprice ; & je ne puis me persuader alors qu'un avis salutaire puisse sortir d'un pareil organe. Ceux qui reprennent avec hauteur , n'en doivent attendre d'autre succès , que de se rendre ridicules ou insupportables : l'amour-propre & la vanité qui se découvrent dans cette façon d'agir , ôtent à leurs conseils toute la bonne opinion qui leur est nécessaire pour être bien reçus. La raillerie est encore plus à éviter dans les avis qu'on veut donner à des gens sincères ; ces moyens subtils & détournés leur déplaisent ; il n'y a que la franchise qui leur convienne , parce qu'ils n'emploient eux & mēmes d'autres moyens que celui-là : aussi les conseils les plus séveres deviennent aimables dans leur bouche ; la noblesse & la candeur y brillent également : ils vous reprennent en secret avec bonté & modération ; vous ne découvrez en eux aucun dessein de se faire

valoir ; vous n'y voyez qu'une envie sincère de vous corriger. * *D. L. B.*

Quand on veut corriger quelqu'un d'un défaut, on doit agir avec circonspection, si on veut le faire avec succès, & se régler le caractère sur l'humeur & sur l'âge de celui qu'on veut reprendre. Il faut prendre par des côtés différens un avare & un libéral, un libertin & un dévot. Un naturel bouillant & impétueux ne se ménage pas comme un esprit lent & phlegmatique. Ainsi il faut être éclairé, pour aider de nos conseils ceux à qui nous nous intéressons, & que nous avons dessein de rendre plus parfaits.

* *Id.*

Celui qui pousse la réprimande jusqu'à l'éclat, fait une imprudence contre les devoirs de la société, qui exigent la discréption & le silence sur les fautes de nos semblables. Loin de les ramener par cette voie, on peut les rendre incorrigibles sans retour, en leur ôtant toute espérance de conserver leur réputation.

Il faut que les réprimandes soient placées, si on veut qu'elles fassent effet, & que la maniere de reprendre soit proportionnée aux défauts qu'on veut corriger. Une trop grande sévérité sur quelques légères fautes, révolte plutôt que d'instruire ; & trop de douceur pour des actions blâmables, fortifie un mauvais penchant. On peut pardonner à la foiblesse humaine l'étourderie, l'imprudence, l'ignorance & la grossièreté ;

mais il n'y a aucune paix à faire avec les vices directement opposés au bien public , tels que la calomnie , l'injustice , la mauvaise foi , le mensonge. On doit les poursuivre par-tout sans relâche , avertir avec force ceux qui en sont tachés ; ne rien négliger pour les changer , & , si nos remontrances n'en peuvent venir à bout , rompre tout commerce avec eux , & leur montrer par notre éloignement , combien nous dé-
sapprouvons leur conduite. *. *Id.*

C'est une règle sans exception , que pour redresser les autres , il faut connoître & suivre le bon chemin ; il ne suffit pas même qu'on agisse de bonne foi , si l'on ne connaît exactement les devoirs qu'on doit inspirer. Un guide sujet à s'égarer , vous égare vous-même. * *Id.*

C O R R U P T I O N.

La *corruption* est une expression empruntée de ce qui se passe dans la gangrene du corps , & transportée à l'état de l'âme ; ainsi un cœur corrompu est un cœur dont les moeurs sont aussi mal-saines en elles-mêmes , qu'une substance qui tombe en pourriture , & aussi choquantes pour ceux qui les ont innocentes & pures , que le spectacle de cette substance , & la vapeur qui s'en exhale , le seroient pour ceux qui ont les sens délicats. * *M. Diderot.*

COUR, COURTISANS.

La cour est l'empire de l'ambition ; toutes les autres passions, l'amour même, & les loix lui sont soumises : il n'y a point d'unions qu'elle ne fasse & qu'elle ne rompe.

* *La Rochefoucault.*

Paroles adressées à un courtisan. Mon fils, vous ne parviendrez jamais, si vous ne vous attachez inviolablement à un plan de fortune. . . . Les jours ne se ressemblent point à la cour. . . . Ayez de la vertu, du moins au fond du cœur ; les talens sont souvent disgraciés : la vertu ne l'est jamais, & ne faueroit l'être.

La droiture du cœur, & la justesse d'esprit sont les plus grands obstacles à la politesse ; cependant, mon fils, perfectionnez votre cœur & votre esprit.

Ayez de l'honneur, mais jamais des affaires d'honneur. Si vous en avez, qu'il y ait du moins unité d'histoire.

Cachez vos talens sous le voile d'une heureuse médiocrité. Si vous avez de l'esprit, vous passerez pour un homme fin, dangereux, & peut-être pour un mauvais cœur. Si vous êtes fol, vous passerez pour incapable de gérer aucune affaire. Avec de l'esprit, vous serez haï ; sans esprit, vous serez méprisé. Ne soyez donc, mon fils, ni fol ni homme d'esprit.

Si vos talens transpirent, vous êtes perdu.

Que le grand homme en vous ne soit jamais prévu ni deviné. Pourquoi le système politique de tant de conseils est-il vicieux & uniforme ? Parce que ceux qui sont en place, sont attentifs à n'élever que des successeurs qui leur ressemblent, & qu'il est mal-heureux de leur ressembler.

Aspirez aux premiers emplois ; n'aspirez point à la faveur : on l'acquiert avec peine ; on la conserve avec inquiétude ; on la perd avec désespoir. La disgrâce seroit supportable, si on pouvoit s'en consoler dans le sein de l'amitié.

Que les premières fautes ne vous découragent pas ; que les premiers malheurs ne vous abbatent point. Dans la jeunesse, les fautes sont des leçons ; & tous les malheurs sont des ressources. . . .

Les talens, les richesses & les emplois donnent des prétentions à l'estime : la vertu seule y donne des droits. . . .

Gardez-vous bien de la manie des projets : n'en faites aucun, & profitez de tous ceux que font les autres.

Dans la nécessité d'opter, ménagez plutôt un sot, qu'un homme d'esprit. A la cour, la bêtise nuit plus que la malice. Rien de plus ingénieux qu'un sot poussé à bout.

Ne vous faites jamais des ennemis, & sur-tout des ennemis timides. . . .

Ne souhaitez pas d'être élevé, avant que d'être grand. Persuadez au public que vous ne scavez point mettre des bornes à vos

devoirs, & que vous en mettez sans effort à votre ambition.

Puissiez-vous, mon fils, être heureux & honnête-homme, courtisan estimé & citoyen estimable ! * *M. de la Beaumelle.*

A la cour, les intérêts personnels étouffent tout autre intérêt : le mérite n'y a que des amis timides qui le servent foiblement, & des ennemis ardents, attentifs aux occasions de lui nuire. * *M. d'Alembert.*

Pénétrer tout le monde, sans jamais se laisser pénétrer, est le grand art du courtisan ; soutenir son personnage, est son chef-d'œuvre. * *M. Pecquet.*

Je sc̄ais qu'il y a de belles ames à la cour, & que la vertu a des élus dans tous les états ; mais, en général, c'est-là ce qui s'appelle le monde, c'en est le centre. C'est-là où toutes les passions sont en mouvement, l'intérêt, l'ambition, la haine, l'envie. * *Mad. de Sévigné.*

Là où se trouve le plus de présomption, il y a le plus de folie & d'ignorance : que si à la cour il y a plus de politesse, au village il y a plus de bonté : que si là il y a plus d'emplois, ici il y a plus de solides occupations ; là plus d'occasions, ici plus de temps : là le tems se passe inutilement, ici on en profite ; là on meurt, ici l'on vit.

La cour offre à nos yeux de superbes esclaves,
Amoureux de leur chaîne & fiers de leurs entraves,
Qui, toujours accablés sous des riens importans,

Perdent leurs plus beaux jours , pour faire des instans.

Qu'il est doux de les voir dévorés d'amertume ,
S'ennuyer par état , & ramper par coutume ;
Tomber servilement aux pieds des favoris ;
Des biens du malheureux mendier les débris ;
Et du vil intérêt ministres & victimes
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes !

* *M. de Bernis.*

Mon dieu ! ma fille , que je vois d'étranges choses dans le pays où je suis forcée de demeurer ! Il me semble que je suis à-peu-près comme ceux qui sont derrière un théâtre , à ne voir que les cordages , les lampions , le suif , & tout ce qu'il y a de désagréable , pendant que ceux qui sont assis vis-à-vis , sont transportés d'admiration à l'aspect d'un palais enchanté , d'un paysage , d'un jardin. Tout cela ravit , & tout cela n'est qu'une toile mal-propre. De même , je vois le monde dans toute sa laideur , tandis que mille gens , qui le voient de loin , sont éblouis de son éclat. Je vois des passions de toutes sortes , des haines , des basseuses , des ambitions démesurées d'un côté ; des envies , des trahisons , des jaloufies épouvantables de l'autre , & quelquefois tout cela dans le même sujet , & toujours tout cela pour des bagatelles & de la fumée. * *Mad. de Maintenon.*

COURAGE.

Le courage n'est pas une vertu , mais une

qualité heureuse, commune aux scélérats & aux grands hommes. * *M. de Voltaire.*

Il en est du courage, comme de la naissance ; ceux dont l'un ou l'autre ne sont point équivoques, affectent de n'en jamais parler eux-mêmes, bien sûrs qu'on fâaura leur rendre justice. Ce n'est donc, la plûpart du tems, que de la fausse monnoie qu'on nous présente, quand on se pare de sa bravoure, ou de sa noblesse.

Je n'ai jamais vu d'homme, ayant de la fierté dans l'ame, en montrer dans son maintien. Cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. * *J. J. Rousseau.*

Le vrai courage est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni le retenir. L'homme de bien le porte par-tout avec lui, au combat contre l'ennemi, dans un cercle, en faveur des absens & de la vérité, dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame, qui l'inspire, est d'usage dans tous les tems ; elle met toujours la vertu au-dessus des événemens, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Tel est le vrai courage, celui qui mérite d'être loué. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité.

* *Id.*

Un grand courage ne fâuroit se démentir jamais ; sa force se connaît dans un lit aussi-bien que dans une bataille. Quand la soumission à la volonté des dieux fait la force

force de notre esprit , elle est invincible.
* *Seneque.*

Supporter un mal qu'on ne sauroit empêcher , c'est patience ; s'exposer volontairement à souffrir pour le bien qui en reviendra , c'est courage.... Ce qu'il y a de plus difficile à déterminer , c'est le point où le courage commence à devenir témérité. Je serois tenté de croire que cela arrive lorsque les lumières manquent. *

Il y a de la différence entre la précaution & la peur ; ce n'est point manquer de courage que de fuir le danger qui ne mène point à la gloire. Si l'on y prend garde , on trouvera qu'il meurt bien plus d'hommes lâches , & qui craignent la mort , qu'il ne meurt d'hommes courageux qui préfèrent la mort à l'infamie. Les hommes braves & vaillans vivent beaucoup plus long-tems que les hommes lâches & timides , parce que la valeur est plus agile , plus adroite , plus prompte , plus libre , que n'est la poltronnerie. *

Le vrai courage est éclairé & ne s'expose pas sans un motif d'honneur , ou de gloire. *Aristippe* étant sur mer pendant une tempête , un étourdi qui se trouva dans le même vaisseau , & qui faisoit l'intrépide , lui reprochant qu'il avoit peur , plusieurs lui répondirent : *Aristippe estime sa vie ce qu'elle vaut* ; & certes , si c'étoit la seule hardiesse de risquer sa vie , pourquoi les couvreurs , les matelots , ceux qui travaillent aux mines , & tant d'autres professions

D. des Pas. T. I.

Q

aussi périlleuses que celles de la guerre , seraient-elles moins glorieuses ? Pourquoi celle de la guerre même est-elle moins honorable à un simple soldat qu'à un homme de condition , sinon parce qu'elle est communément pour le simple soldat un métier comme un autre ; qu'il fait par nécessité pour gagner sa vie ; au lieu qu'un homme de condition , qui est exempt de cette nécessité , paroît ne s'y engager que pour acquérir de l'honneur. Voyez *Valeur*.

COURROUX , EMPORTEMENT.

Une agitation violente contre quelqu'un qui nous a offensé , ou qui nous manque dans l'occasion , est ce qu'on entend ordinairement par ces deux mots. Mais le courroux marque la supériorité , & ne respire que la vengeance & la punition ; il n'est guère d'usage que dans le style poétique. L'emportement est plus dans l'extérieur que le courroux : il éclate ordinairement , & passe fort vite. La chaleur du sang , la pétulance de l'imagination , la vivacité du caractère l'occasionnent souvent sans que l'esprit ni le cœur y ayent part. Il n'en est pas de même du courroux , il est dans l'âme & naît d'un grand amour-propre blessé ; aussi est-il plus difficile à appaiser. Voyez *Colere , Emportement*.

COURTISANES.

C'est le nom que les gens bien élevés

donnent à ces femmes livrées à la débauche publique. On sait que la passion pour les courtisanes énerve également l'ame & le corps ; qu'elle affoiblit l'esprit & la mémoire , & qu'elle porte les plus funestes atteintes à la santé , au repos , à la fortune & au bonheur ; & cependant on s'y livre sans répugnance. Le libertinage est devenu à la mode : on se fait un sujet de vanité de ce qui devroit couvrir de honte , pour si peu de délicatesse qu'on eût ; & l'exemple de tant d'hommes ruinés , & devenus infirmes à la fleur de l'âge , ne corrige personne. Faut-il que le siècle le plus éclairé soit celui où les moeurs sont le plus corrompues ? ***

COUTUME.

La coutume en morale est une disposition habituelle de l'ame , ou du corps. Les hommes s'entretiennent volontiers de la force de la coutume , des effets de la nature ou de l'opinion : peu en parlent exactement. Les dispositions fondamentales & originelles de chaque être forment ce qu'on appelle sa *nature*. Une longue habitude peut modifier ces dispositions primitives ; & telle est quelquefois sa force , qu'elle leur en substitue de nouvelles , plus constantes , quoiqu'absolument opposées ; de sorte qu'elle agit ensuite comme cause première , & fait le fondement d'un nouvel être : d'où est venue cette conclusion très-littérale , que *la coutume est une seconde nature* ; & cette

Q ii

autre pensée plus hardie de *Pascal*, que ce que nous prenons pour la nature, n'est souvent qu'une première coutume ; deux maximes très-véritables. * *M. Formey*. Voyez *Habitude*.

CRAINTE.

La crainte est, en général, un mouvement inquiet, occasionné dans l'ame par la vue d'un mal à venir. Celle qui naît par amour de notre conservation, de l'idée d'un danger, ou d'un péril prochain, je la nomme *peur*.

Ainsi la crainte est cette agitation, cette inquiétude de notre ame, quand nous pensons à un mal futur quelconque, qui peut nous arriver ; c'est une émotion désagréable, triste, amère, qui nous porte à croire que nous n'obtiendrons pas un bien que nous désirons, & qui nous fait redouter un accident, un mal qui nous menace, & même un mal qui ne nous menace pas ; car il règne ici souvent un délire. Un état si fâcheux affecte servilement, à quelques égards, plus ou moins tous les hommes & produit la cruauté dans les tyrans.

Cette passion superstitieuse se sert de l'infatibilité des événemens futurs, pour séduire l'esprit dont elle s'empare, pour y jeter le trouble & l'effroi. Prévenant en idée les malheurs qu'elle suppose, elle les multiplie, elle les exagere ; & le mal qu'elle appréhende luit toujours à ses yeux. « Elle tourmente, dit *Charron*, avec des marques

» de maux , comme l'on fait des Fées aux
» petits enfans ; maux qui ne sont souvent
» maux , que parce que nous les jugeons
» tels. » La frayeur que nous en avons les
réalise , & tire de notre bien même des
raisons pour nous en affliger. Combien de
gens qui sont devenus misérables , de peur
de tomber dans la misere ; malades , de peur
de l'être ? Source féconde de chagrins , elle
n'y met point de bornes , ni d'adoucissement.
Les autres maux se ressentent pendant
qu'ils existent , & la peine ne dure
qu'autant que dure la cause ; mais la crainte
s'étend sur le passé , le présent , sur l'avenir ,
qui n'est point , & qui peut-être ne
sera jamais. Ennemie de notre repos , non-
seulement elle ne connaît que le mal , sou-
vent à fausses enseignes ; mais souvent elle
écarte , elle anéantit , pour ainsi dire , les
biens réels dont nous jouissons , & se plaît
à corrompre toutes les douceurs de la vie.
Voilà donc une passion ingénieusement ty-
rannique , qui , loin de prendre le miel des
fleurs , n'en suce que l'amertume , & court
de gaieté de cœur au-devant des tristes son-
ges dont elle est travaillée....

Cette crainte a son origine dans le caractère , dans la vivacité inquiète , la dé-
fiance , la mélancolie , la prudence pufi-
lanime , le manque de nerf dans l'esprit ,
l'éducation , l'exemple. Il faut de bonne
heure rectifier ces malheureuses sources par
de fortes réflexions sur la nature des biens
& des maux ; sur l'incertitude des événe-

Q iij

mens, qui font naître quelquefois notre salut des causes dont nous attendions notre ruine ; sur l'inutilité de cette passion ; sur les peines d'esprit qui l'accompagnent, & sur les inconvénients de s'y livrer. Si le peu de fondement de nos craintes n'empêche pas qu'elles soient attachées aux infirmités de notre nature ; si leurs tristes suites prouvent combien elles sont dangereuses, quel avantage n'ont point les hommes philosophes qui les foulent aux pieds ? Ceux à qui l'imagination ne fait point apprêhender ce qui est contingent & possible, ne gagnent-ils pas beaucoup à penser si sagement ? Ils ne souffrent du moins que ce qui est déterminé par le présent, & ils peuvent alléger leurs souffrances par mille bonnes réflexions. Essayons donc notre courage à ce qui peut nous arriver de plus fâcheux ; défions les malheurs par notre façon de penser, & faisions les armes de la fortune : enfin, comme la plus grande crainte, la plus difficile à combattre, est celle de la mort, accoutumons-nous à considérer que le moment de notre naissance est le premier pas qui nous mène à notre destruction, & que le dernier pas c'est celui du repos. L'intervalle qui les sépare, n'est qu'un point, eu égard à la durée des êtres, qui est immense. Si c'est dans ce point que l'homme craint, s'inquiète, & se tourmente sans cesse, on peut bien dire que sa raison n'en a fait qu'un fou. * *M. de Jaucourt.*

Quelle plus grande folie peut-on remar-

quer dans un homme que celle de courir au-devant de ses malheurs, les sentir avant qu'ils le touchent, & de perdre le présent par la crainte du futur? * *Seneque.*

CRÉATION.

Je serai toujours persuadé, dit M. de Voltaire, qu'une horloge prouve un horloger, & que l'univers prouve un Dieu.

Il faut rejeter les notions les plus manifestes, ou convenir que tout ce que nous voyons a été créé, & qu'un être tiré du néant, par la vertu infinie du Créateur, ne peut avoir en lui-même aucune cause de son existence. Il ne peut donc continuer d'exister que par la même vertu qui l'a produit au commencement : il est donc créé dans tous les momens de sa durée, c'est-à-dire qu'il n'existe à chaque moment qu'à cause que Dieu continue de vouloir ce qu'il a voulu, lorsque cet être a commencé d'exister. Cet acte de la volonté divine ne peut point cesser d'être créatif pendant qu'il subsiste, puisqu'il l'a été au premier moment de l'existence de la créature. Les Athées ont beau disputer ; il est bien plus vraisemblable que le monde a eu un commencement, qu'il ne l'est qu'il est éternel. L'homme n'a pas toujours existé ; on voit même, par les progrès qu'il a faits depuis peu dans les arts, que son origine n'est pas fort ancienne.***

CRÉDIT, POUVOIR.

Le crédit est l'usage de la puissance d'aut-

Q. iv

trui ; il est plus ou moins grand , à proportion que cet usage est plus ou moins fort , & plus ou moins fréquent.

Obtenir un service pour autrui , c'est créditer ; l'obtenir pour soi-même , c'est n'être que protégé.

Le crédit , qui n'est pas extrêmement flatteur par sa nature , (puisqu'il suppose de l'infériorité ,) peut l'être par ses principes & par ses effets. Ses principes sont l'estime & la considération personnelle dont on jouit , l'inclination dont on est l'objet , l'intérêt qu'on présente , ou la crainte qu'on inspire.

Le crédit fondé sur l'estime , est celui dont on devroit être le plus flaté , & il pourroit être regardé comme une justice rendue. Celui qu'on doit à l'inclination , moins honorable par lui-même , est ordinairement plus sûr que le premier. On n'accorde qu'à regret au mérite ; cela ressemble trop à la justice , & l'amour-propre est plus flaté d'accorder des grâces.

Si le mérite & l'amitié ne donnent pas de part au crédit , il ne sera plus qu'un tribut payé à l'intérêt , un pur échange , dont l'espérance & la crainte décident & sont la monnoie. On ne refuse guère ceux qu'on peut obliger avec gloire , & dont la reconnaissance honore le bienfaiteur : cette gloire est l'intérêt qu'il en retire. On refuse encore moins ceux dont on espere du retour , parce que cette espérance est un intérêt plus sensible à la plupart des hommes. *M. Dulos.

Ceux qui n'emploient leur crédit que par intérêt, ne méritent pas même de passer pour avoir du crédit. Ce ne sont plus que de vils protégés, dont l'avilissement rejaillit sur les protecteurs. Une grâce payée avilit celui qui la reçoit, & déshonore celui qui la fait. *Id.

Il est glorieux pour un homme qui a du crédit, de l'employer pour soulager les malheureux, & récompenser les gens de mérite. ***

CRÉDULITÉ.

La crédulité est une foiblesse d'esprit par laquelle on est porté à donner son assentiment, soit à des propositions, soit à des faits, avant que d'en avoir pesé les preuves. Il ne faut pas confondre l'impiété, l'incrédulité & l'inconviction, comme il arrive tous les jours à des écrivains aussi étrangers dans notre langue, que dans la philosophie. L'impie parle avec mépris de ce qu'il croit au fond de son cœur. L'incredule nie, sur une première vue de son esprit, la vérité de ce qu'il n'a point examiné, & de ce qu'il ne veut point se donner la peine d'examiner sérieusement, parce que, frappé de l'absurdité apparente des choses qu'on lui assure, il ne les juge pas dignes d'un examen réfléchi. L'inconvaincu a examiné; & sur la comparaison de la chose & des preuves, il a cru voir que la certitude qui résultoit des preuves que la chose étoit comme on la lui disoit, ne contre-balançoit

pas le penchant qu'il avoit à croire, soit sur les circonstances de la chose même, soit sur des expériences réitérées, ou qu'elle n'étoit point du tout, ou qu'elle étoit autrement qu'on ne la lui racontoit.

L'inconvaincu mérite d'être instruit; l'incredule d'être exhorté; l'impie seul est sans excuse. L'impiété ne répugne point à la crédulité. Un idolâtre qui croit en son idole, & qui la brise quand il n'en est pas exaucé, est un impie. Un Mahométan, aux yeux duquel les différens articles de sa croyance sont autant de rêveries qui ne sont pas dignes d'occuper sa réflexion, est un incrédule. Le Protestant qui, sur un examen impartial, parvient à se former des doutes graves sur la préférence qu'il donne à sa secte, est un inconvaincu. * *M. Diderot.*

CRIMES.

Les crimes sont des actions contraires aux loix naturelles ou civiles. Les crimes, dit *Seneque*, sont de véritables malheurs: toutes les autres disgraces sont de petites afflictions dont on peut être consolé. Le méchant a beau fuir le châtiment de son crime, il le porte avec lui; le souvenir qu'il en conserve, les remords qui le poursuivent, la crainte d'être découvert, tout est un tourment pour lui. ***

Quelques mauvais penchans que nous ayons reçu de la nature, il est en notre pouvoir d'éviter le crime. Étudions de bonne heure notre tempérament; connoissons les

Inclinations de notre cœur ; réprimons celles qui sont vicieuses ; favorissons celles qui portent à la vertu , & nous nous rendrons incapables de commettre jamais des crimes. *** V oyez *Forfaits*.

Presque tous les crimes naissent d'une mauvaise éducation ; si les parens élevoient de bonne heure leurs enfans à l'amour des hommes , de la vertu , de la religion , la terre seroit moins souillée de crimes ; mais ils aiment mieux leur donner une foule de maîtres pour les arts , que de leur en donner un pour la vertu. *** V oyez *Peres. Education.*

L'habitude du crime nous familiarise tellement avec lui , que nous cessons d'en avoir horreur.

Dans le crime une fois il suffit qu'on débute ;
Une chute toujours entraîne une autre chute.
L'honneur est comme une île escarpée & sans bords :
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.
* *Despreaux.*

CRITIQUE , CENSURE.

Critiquer , c'est faire connoître les défauts d'une personne , ou d'un ouvrage. Les esprits qui se plaisent à critiquer , ne sont pas aimés dans la société , parce que tout le monde craint de tomber sous leurs coups. Si , d'un côté , les grands hommes sont exposés à la censure , de l'autre ils ne sont

pas moins sujets à la flaterie. Si on leur fait des reproches qu'ils ne méritent pas, on leur donne aussi des éloges qui ne leur sont pas dûs.*

Tout homme qui est élevé à un poste considérable, n'est jamais regardé avec indifférence; mais on l'envisage toujours comme un ami, ou un ennemi. C'est pour cela qu'on ne connaît pas trop bien le véritable caractère des personnes élevées en dignité, que long-tems après leur mort. Il faut que leurs amitiés & leurs inimitiés particulières aient cessé, & que les partis où ils se trouvent engagés, ne subsistent plus, avant qu'on puisse rendre justice à leurs bonnes ou à leurs mauvaises qualités.*

On doit profiter des critiques qu'on fait des vices des autres, pour nous corriger de ceux dont nous sommes atteints. C'est une leçon qu'on nous donne sous le nom d'autrui. * *Epicète.*

On peut déplaire avec beaucoup d'esprit, lorsqu'on ne s'applique qu'à chercher les défauts d'autrui & à les exposer au grand jour. Pour ces sortes de gens, qui n'ont de l'esprit qu'aux dépens des autres, ils doivent souvent penser qu'il n'y a point de vie assez pure, pour avoir droit de censurer celle d'autrui. * *Mad. Lambert.*

CRITIQUES LITTÉRAIRES.

Toute critique littéraire est personnelle. Rien ne tient plus à nous-mêmes que nos

productions, & ce n'est que par une abstraction chimérique qu'on tâche de séparer l'ouvrage de la personne. C'est attaquer les gens par l'endroit le plus sensible, que de faire voir qu'ils raisonnent mal, ou qu'ils ont pris pour beauté ce qui n'est qu'un monstre. Ils seroient moins blessés, si on leur reprochoit des défauts corporels, parce que ces défauts sont visibles, & que d'ailleurs ils sont involontaires; au lieu que les défauts spirituels, cachés à la plupart des gens, sont notre propre ouvrage. * *M. D. M.*

La plupart des critiques sont le partage de quelques petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse, pour l'attaquer, non pas par jalouse, car sur quel fondement seroient-ils jaloux? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre; & qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auraient laissés toute leur vie. * *M. de V.*

Autrefois on faisoit combattre les bêtes, pour amuser les hommes; aujourd'hui ce sont les hommes qui combattent pour amuser les bêtes. * *Duclos.*

Un Anglois, critique de profession, compare son métier à celui de bourreau. L'idée n'en est pas délicate; mais il la rendoit assez juste par le tour qu'il lui donnoit. Un critique, disoit-il, exerce publiquement la justice, comme le bourreau; & il a encore cette ressemblance avec lui, qu'il est ordi-

nairement aussi digne du supplice que ceux qui le souffrent par ses mains. *

Pour que les critiques littéraires soient utiles, il faut les faire avec toute la politesse possible. Il faut que les remarques des défauts d'un auteur ne soient pas des reproches de sa faiblesse, mais des avertissements qui lui donnent de nouvelles forces; & que si l'on coupe quelques branches de ses lauriers, ce ne soit que pour les faire pousser davantage en un autre saison. *

Ce n'est pas sans raison que l'on a comparé la critique à l'anatomie: elles épargnent aussi peu l'une que l'autre le sujet sur lequel elles s'exercent. J'y trouve seulement cette différence, que celui qui fait la dissection d'un corps, en examine soigneusement les parties les plus saines, pour l'utilité de tout le monde; au lieu que celui qui entreprend la critique d'un ouvrage, ne le regarde que par les endroits défectueux, & ne devient, la plupart du temps, utile à personne; trop d'intérêts l'obligent d'être exact: trop de chagrin l'anime à faire connoître les défauts. Il ne détruit, que pour s'établir, & ne s'établit, que pour décider avec plus d'autorité contre notre propre jugement. *

Si la critique doit toujours être polie, c'est sur-tout lorsqu'elle s'adresse à des auteurs d'un grand mérite & d'une grande réputation. On leur doit toute sorte d'égards; & ces égards consistent non-seulement à leur donner des louanges qu'ils ont

meritées par leurs talens, mais encore à louer ce qu'il peut y avoir de bon dans les endroits même qui sont l'objet de la critique. Il est rare que les grands hommes fassent de pures fautes, & qu'on n'ait pas sujet de les louer dans le tems même qu'on a droit de les reprendre. *M. Trublet.

CRUAUTÉ.

La cruauté est une passion féroce mêlée de rigueur & de dureté pour les autres. Elle naît de la lâcheté, de l'insensibilité de cœur, de la vue des horreurs des combats, & quelquefois du fanatisme.

L'homme cruel hait tout ce qui l'environne ; il trouve du plaisir à voir souffrir & à tourmenter ses ennemis, ou ceux qui lui déplaisent. Quand un homme commence à devenir insensible, qu'il se sent du penchant pour la cruauté, il doit, le plutôt possible, combattre cette malheureuse disposition ; & s'il a eu le malheur de laisser enraciner ce vice détestable dans son cœur, il n'est plus fait pour vivre parmi les hommes ; il doit les fuir, s'il ne veut être en horreur à tout le genre humain. ***

L'habitude de voir des malheureux, de répandre le sang des bêtes, rend ordinairement les hommes cruels. ***

On a remarqué, & la remarque est juste, que les hommes, extrêmement heureux & extrêmement malheureux, sont également portés à la cruauté ; témoins les conquérans & les paysans de quelques Etats de

l'Europe. Il n'y a que la médiocrité & le mélange de la bonne & mauvaise fortune, qui donnent de la douceur & de la pitié. Ce qu'on voit dans les hommes en particulier, se trouve dans les diverses nations.

* *M. le ch. de Jaucourt.*

Nous devons aux hommes de la justice & de la bonté ; nous devons aux malheurs de nos ennemis des marques de compassion, quand ce ne seroit que par les sentimens de notre bonheur, & de la vicissitude des choses d'ici-bas. Cette compassion est une espèce de souci tendre, une généreuse sympathie, qui unit tous les hommes ensemble & les confond dans le même sort. * *Id.* Voyez *Compassion. Pitié.*

CUPIDITÉ.

La cupidité est un désir immoderé ; elle s'étend sur la gloire, les richesses, les plaisirs, & généralement sur toutes les choses qui peuvent exciter nos désirs. Le sage se contente de ce qu'il possède, parce qu'il sait que moins il aura de besoins, plus il sera heureux. La cupidité est le vice des petits esprits qui ne réfléchissent point ; aussi sont-ils continuellement la victime de leurs désirs. ***

CURIOSITÉ.

La curiosité est le désir de connoître mieux ce que nous ne connoissons qu'imparfaitement,

ment, ou point du tout. Cette passion est raisonnable, & tourne à notre profit, si elle se porte sur des recherches vraiment utiles & non frivoles, ou simplement curieuses; si elle est assez discrète pour ne pas nous porter à vouloir connoître ce qu'il est inutile que nous connoissions; & si elle est assez constante pour ne pas nous faire voltiger d'objets en objets, sans en approfondir aucun.

La curiosité devient un défaut lorsqu'elle ne se porte pas vers des objets véritablement instructifs. C'est alors une passion qui trouble notre repos, & qui nous empêche de nous attacher au solide. La curiosité est presque toujours une qualité dans un artiste, ou un homme de lettres, & presque toujours un défaut dans une femme. ***





DEBAT. *Voyez* CONTESTATION.

D'EBaucHE , DEBAUCHÉ.

LA débauche consiste dans les excès & l'abus des plaisirs permis , ou illicites. On doit fuir ce vice avec d'autant plus de soin, qu'il traîne toujours après lui le répentir, les chagrins , & les maladies du corps. ***

Un homme plongé dans la débauche , menant une vie si contraire à sa nature , traitera-t-il les autres comme des hommes , pendant qu'il se traite lui-même comme les bêtes ? Car d'ordinaire , ceux qui ne se refusent rien , refusent tout aux autres.... Ces gens qui mesurent tout leur bonheur aux plaisirs grossiers du corps , n'ont pas le sentiment assez délicat pour vouloir faire la félicité des autres. La pitié est une vertu , que la bonne fortune n'apprend guères ; & ces mêmes voluptés , ces délicatesses , ces aises de la vie , qui rendent l'ame si molle , rendent le cœur dur & impitoyable.

La débauche n'a point de fonds ; & comme les voluptueux sont toujours prodigues pour eux-mêmes , ils ne laissent jamais de quoi faire la libéralité aux autres.... Il n'est point de vice que la débauche n'entraîne avec elle. Elle sacrifie tout à ses penchans ; & lorsqu'elle ne peut les satisfaire , elle a recours au crime , pour peu qu'elle

croie que le crime peut lui procurer ce dont elle a besoin.*

Quand un homme tombe d'une haute montagne , il feme en tombant un partie de ses vêtemens & de ses membres ; à un endroit son chapeau , à l'autre son manteau ; ici un bras , là une partie de la tête , enfin dans un autre lieu la vie. La même chose m'arriva dès que je commençai à glisser dans la pente du vice. J'allai roulant de malheur en malheur , laissant à chaque endroit une partie de moi-même ; en l'un l'argent , à l'autre l'honneur ; ici la santé , là mes parens , mes amis , ma liberté ; enfin quand je me vis en bas , je me trouvai comme enseveli dans le fond d'une cruelle prison. Mais ce fut alors que , revenant peu-à-peu à moi , je sentis toute l'horreur de la débauche & du libertinage : je connus que tout ce que la richesse m'avoit causé de maux , la pauvreté me les avoit convertis en biens ; celle - là ne m'avoit inspiré que de la folie ; celle-ci ne travailla qu'à me donner de la sagesse , qui m'étoit incompréhensible auparavant. C'est la sagesse qui détrompe & qui affermit la raison , qui procure la santé du corps & de l'ame.*

Les plaisirs de l'amour ne sont pas faits pour les amans débauchés : ils n'ont ni délicatesse , ni jugement ; ils sont tout corps & ne peuvent conséquemment goûter les vrais plaisirs. Amour , combien peu sentent le prix de tes bontés ! Combien peu connoissent la vraie volupté ! Ceux qui sont

Rij

les esclaves des sens grossiers, ceux pour qui les qualités du cœur ne tiennent lieu de rien ; ceux-là indignes du rang de tes élus le sont de tes faveurs. Plus ils te sacrifient, plus ils souillent tes autels & profanent ton temple. Ce sont des impudiques & non des voluptueux, assez semblables à ces victimes de la débauche publique, qui sont forcées de jouer tes plaisirs pour en donner.*

Les mœurs sont aujourd'hui si corrompues, qu'on rougit moins de paroître débauché que de paroître amoureux. Le sentiment est banni de ce qu'on appelle *la bonne compagnie*; c'est du bon ton d'afficher son libertinage, & du très-mauvais de faire connoître un penchant estimable. On quitte sa femme pour une actrice : les femmes préfèrent des acteurs, ou des hommes-colifichets, à leur mari. En vérité, je serois tenté de croire que les lettres & les arts, loin de contribuer à épurer les mœurs, ne s'attachent qu'à les corrompre, & que le siècle le plus éclairé est le siècle de la débauche. ***

DÉCENCE.

La décence est la conformité des actions extérieures avec les loix, les coutumes, les usages, l'esprit, les mœurs, le point d'honneur, & les préjugés de la société dont on est membre ; d'où l'on voit que la décence varie d'un siècle à un autre chez le même peuple, & d'un lieu de la terre à un autre.

sieu chez différens peuples , & qu'elle est , par conséquent , différente de la vertu & de l'honnêteté , dont les idées doivent être éternelles , invariables & universelles. Il y a bien de l'apparence qu'on auroit pu dire d'une femme de Sparte , qui se seroit donné la mort , parce que quelque malheur , ou quelque injure , lui auroit rendu la vie méprisable ; ce qu'*Ovide* a si bien dit de *Lucrece* :

*Tunc quoque, jam moriens, ne non procumbat honeste
Respicit ; hæc etiam cura cadentis erat.*

Qu'on pense de la décence ce qu'on voudra , il est certain que cette dernière attention de *Lucrece* expirante répand sur sa vertu un caractère particulier qu'on ne peut s'empêcher de respecter. * *Dicit. encyclop.*

DECISION. *Voyez* RESOLUTION.

DEDAIN, FIERTÉ.

Ces deux mots dénotent un sentiment qui nous empêche de nous familiariser , & qui nous éloigne des personnes que nous croyons au - dessous de nous , soit par la naissance , les biens , ou les talens , avec cette différence que la fierté est fondée sur l'estime qu'on a de soi-même , & le dédain sur le peu de cas qu'on fait des autres.

* *M. L. Girard.*

La fierté naît du manque de modestie ,
Rijj

& le dédain du défaut de charité. L'un & l'autre s'attirent l'indignation de tout le monde. On pardonne difficilement un vice qui mortifie l'amour-propre d'autrui. ***

La fierté de l'ame est un sentiment compatible avec la modestie, quand elle est sans hauteur. Il n'y a que la fierté dans l'air, & dans les manières, qui choque : elle déplaît dans les rois même. La fierté dans l'extérieur, dans la société, est l'expression de l'orgueil ; la fierté dans l'ame, l'est de la grandeur. Les nuances sont si délicates qu'esprit fier est un blâme, ame fiere une louange. C'est que par *esprit fier*, on entend un homme qui pense avantageusement de soi-même ; & par *ame fiere*, on entend des sentimens élevés. La fierté, annoncée par l'extérieur, est tellement un défaut, que les petits, qui louent bassement les grands de ce défaut, sont obligés de l'adoucir, ou plutôt de le relever par une épithete, cette *noble* fierté.

*M. de Voltaire.

DEFAUT, VICE, IMPERFECTION.

Ces trois mots désignent, en général, une qualité reprehensible, avec cette différence que *vice* marque une mauvaise qualité morale, qui procède de la dépravation, ou de la basseſſe du cœur ; que *défaut* marque une mauvaise qualité de l'esprit, ou une mauvaise qualité putement extérieure, & qu'*imperfection* est le diminutif de *défaut*. Exemple. La négligence dans le maintien,

Et une imperfection ; la difformité & la timidité sont des défauts ; la cruaute & la lâcheté sont des vices. * *M. d'Alembert.*

DEFAUTS.

Les défauts sont des imperfections qui tombent communément sur le compte de la nature , parce qu'ils paroissent ne pas dépendre de notre volonté. On les distingue du vice en ce que celui-ci est toujours un défaut, & que les autres ne sont pas toujours des vices. ***

Notre amour-propre nous dérobe à nous-mêmes , & nous diminue tous nos défauts. Nous vivons avec eux , comme avec les odeurs que nous portons : nous ne les sentons plus ; elles n'incommodent que les autres. Pour les voir dans leur point de vue , il faut les voir dans autrui. Voyez vos imperfections avec les mêmes yeux que vous voyez celles des autres : ne vous relâchez point sur cette règle , elle vous accoutumera à l'équité. Examinez votre caractère , & mettez à profit vos défauts ; il n'y en a point qui ne tiennent à quelques vertus & qui ne les favorise. La morale n'a pas pour objet de détruire la nature , mais de la perfectionner. Êtes-vous glorieuse ? Servez-vous de ce sentiment-là pour vous éléver au-dessus des foibleesses de votre sexe , pour éviter les défauts qui humilient. Il y a à chaque dérèglement du cœur une peine & une honte attachées , qui vous sollicitent à

R iv

le quitter. Êtes-vous timide? Tournez cette foiblesse en prudence : qu'elle vous empêche de vous commettre. Êtes-vous dissipatrice? Aimez-vous à donner? Il est aisé de la prodigalité d'en faire de la générosité. Donnez avec choix & à propos : ne négligez pas les indifférens ; prenez soin des pauvres : prêtez dans le besoin ; mais donnez à ceux qui ne peuvent pas rendre. Par là vous cédez à votre sentiment, & vous faites de bonnes actions. Il n'y a pas une foiblesse dont, si vous voulez, la vertu ne puisse faire quelque usage. * *Mad. Lamber.*

C'est augmenter ses défauts que de les désavouer quand on nous les reproche. * *La Rochefoucault.*

On s'instruit aussi-bien par le défaut des autres que par leur instruction. L'exemple de l'imperfection sert presqu'autant à se rendre parfait, que celui de l'habileté & de la perfection. * *Id.*

Si nous n'avions pas des défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres. * *Id.*

Les grands se plaisent dans les défauts dont il n'y a que les grands qui soient capables, parce qu'ils les distinguent des petits. *

On aime à avouer de soi les défauts des gens d'esprit, parce qu'on s'imagine que ceux qui les voient en regarderont plutôt la cause que l'effet. *

Il n'y a rien de si ordinaire que de faire des récits des fautes ingénieuses que l'on a

faites ; c'est qu'on prétend par-là faire conclure à ceux à qui on les fait, non qu'on a fait une faute , mais que l'on a de l'esprit.*

Si c'est une foiblesse d'esprit de nous désolez pour quelques défauts que nous tenons de la nature , il n'est pas moins indigne de nous en orgueillir pour des avantages que nous recevons de sa libéralité. *

F A B L E.

Les Miroirs.

Une femme sur le retour ,
 Vouloit encor paroître aimable ;
 Mais son miroir peu raisonnablc ,
 Se tuoit de lui dire : Eh ! qui ? vous ? de l'amour !
 Le desir d'en donner n'est pas ce qui l'inspire ;
 Croyez-moi , je vous parle avec sincérité ;
 Quand la jeunesse & la beauté
 Ont délogé , l'amour sur leurs pas se retire.

Ces avis n'étoient pas du goût
 De notre indocile femelle ,
 Qui n'imaginant rien de mieux que d'être belle ;
 Pour le paroître encor avoit recours à tout.

Un jour que ce miroir fidèle
 Continuoit à la tirer d'erreur ,
 Sur le champ elle entre en fureur ,
 L'accuse d'imposture , & saisissant la glace ,
 En vingt morceaux elle la casse .
 Mais , quoi donc ! Au lieu d'un miroir
 En voilà vingt qui , faisant leur devoir ,
 De tous côtés lui présentent sa face .

Contre certains défauts à quoi bon se fâcher?

C'est vanité, c'est imprudence:

Le trop de soin qu'on prend à les cacher,

Les expose à plus d'évidence.

* *M. d'Ardène.*

DEFIANCE, MEFIANCE.

La défiance est la crainte d'être trompé par les gens qu'on ne connoît pas ; la méfiance est la crainte d'être trompé par les gens qu'on soupçonne de mauvaise foi & de duplicité.

La défiance est l'effet d'une prudence éclairée par l'expérience & la connoissance des hommes ; la méfiance est l'effet du tempérament mélancolique, naturellement craintif & soupçonneux.

Il est vrai que la défiance n'a pas bonne opinion des gens dont elle se défie ; mais elle s'en tient-là. La méfiance va plus loin, & a toujours mauvaise opinion de ceux dont elle se méfie ; enfin l'un n'est défiant que parce qu'il ne connoît pas ceux à qui il a affaire ; & l'autre, parce qu'il en pense mal.

Le sage doit se défier de ses jugemens & des faveurs de la fortune ; mais il doit apporter dans le commerce de la société une confiance éclairée. **Réfl. mor.* Voyez Méfiance.

C'est penser trop favorablement des hommes, que de ne pas s'en défier, sur-tout quand

Il s'agit de leur intérêt. Le sage veut bien les croire tous honnêtes gens ; mais il se conduit avec eux comme s'ils ne l'étoient pas. * *Amelot de la Houffaye.*

Il y a une défiance permise & même nécessaire ; c'est de ne pas croire trop facilement le mal qu'on nous dit d'autrui.... On découvre tant de choses indignes , & on en entend si souvent d'imaginées par la calomnie , qu'on ne sçait plus que croire. Plus on a d'inclination à aimer la vertu & à s'y confier , plus on est embarrassé & troublé en ces occasions. Il n'y a que le goût de la vérité , & un certain discernement de la sincère vertu , qui puisse empêcher de tomber dans l'inconvénient d'une défiance universelle , qui seroit un très-grand mal.* *Letter. mor. & crit.*

DEGOUT. *Voyez* AVERSION.

DEGUISEMENT, DISSIMULATION.

Le déguisement consiste à se montrer le contraire de ce que l'on est , & la dissimulation consiste seulement à ne pas laisser appercevoir ce que l'on est. Il faut de l'art & de l'habileté pour dissimuler , & du travail & de la ruse pour se déguiser. L'homme dissimulé veille sur les autres , pour ne les pas mettre à portée de le connoître ; le déguisé se montre tout autre qu'il n'est , pour donner le change.

La maxime de *Louis XI*, qui disoit que ,

pour sçavoir régner, il falloit sçavoir dissimuler, est vraie à tous égards, jusques dans le gouvernement domestique. Lorsque la nécessité des circonstances & la nature des affaires engagent à déguiser, c'est politique; mais lorsque le goût de manège & la tournure d'esprit y déterminent, c'est fourberie. * *Synon. franç. Voyez *Dissimulation*.*

DEISME. *Voyez THEISME.*

DELATEUR. *Voy. DENONCIATEUR.*

DELICATESSE. (*Fausse*)

La fausse délicatesse dans les actions libres, dans les mœurs, ou dans la conduite, n'est pas ainsi nommée pour être feinte, mais parce qu'elle s'exerce sur des choses, & en des occasions qui n'en exigent point. La fausse délicatesse de goût & de complexion n'est telle, au contraire, que parce qu'elle est feinte, ou affectée. C'est *Emilie* qui crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur. C'est une autre qui, par mignardise, pâlit à la vue d'une souris, ou qui veut aimer les violettes, & s'évanouir aux tubéreuses. * *M. de la Bruyère.*

DEMERITE.

Le démerite consiste dans une conduite

qui nous attire le juste blâme des autres membres de la société ; c'est la qualité opposée au mérite. Voyez *Mérite*.

DEMONSTRATION, TEMOIGNAGE D'AMITIÉ.

Ces deux mots sont synonymes, avec cette différence d'un usage bizarre, que le premier dit moins que le second. Le P. *Bouhours* en a fait autrefois la remarque, & le tems n'a point encore changé l'application impropre de ces deux termes. En effet, les démonstrations en matière d'amitié, tombent plus sur l'extérieur, l'air du visage, les caresses ; elles désignent seulement des manières, des paroles flatteuses, un accueil obligeant. Les témoignages, au contraire, vont plus à l'intérieur, au solide, à des services essentiels, & semblent appartenir au cœur. Ainsi un faux ami fait des démonstrations d'amitié ; un véritable ami en donne des témoignages. Ce sont des démonstrations d'amitié d'embrasser les personnes avec qui l'on vit, de les accueillir obligeamment, de les flatter, de les caresser. Ce sont des témoignages d'amitié de les servir, de prendre leurs intérêts, & de les secourir dans leurs besoins. Rien de plus commun à la cour, que les démonstrations d'amitié ; rien de plus rare, que des témoignages. En un mot, les démonstrations d'amitié ne sont que de vaines montres d'attachement, d'affection ; les témoignages en

sont des gages ; mais l'union des cœurs constitue seule la parfaite amitié. * *M. le cher. de Jaucourt.*

DÉNONCIATEUR, ACCUSATEUR, DÉLATEUR.

Ces termes sont relatifs à une même action faite par différens motifs ; celle de révéler à un supérieur une chose dont il doit être offensé & qu'il doit punir.

L'attachement sévere à la loi, semble être le motif du dénonciateur ; un sentiment d'honneur, ou un mouvement raisonné de vengeance, ou de quelqu'autre passion, celui de l'accusateur ; un dévouement bas, mercenaire & servile, ou une méchanceté qui se plaît à faire le mal, sans qu'il en revienne aucun bien, celui du délateur.

On est porté à croire que le délateur est un homme vendu ; l'accusateur, un homme irrité ; le dénonciateur, un homme indigné.

Quoique ces trois personnages soient également odieux aux yeux du peuple, il est des occasions où le philosophe ne peut s'empêcher de louer le dénonciateur, & d'aprouver l'accusateur ; le délateur lui paroît toujours méprisable.

Il a fallu que le dénonciateur surmontât le préjugé, pour dénoncer : il faudroit que l'accusateur vainquit sa passion, & quelquefois le préjugé, pour ne point accuser ; on n'est point délateur, tant qu'on a dans l'âme une ombre d'élévation, d'honnêteté, de dignité. * *M. Diderot.*

DE PENSE.

On entend par ce mot l'usage modéré, ou immoderé, que l'on fait de ses biens. Voz Avarice. Libéralité. Prodigalité.

DEPRAVATION.

On entend par le mot de *dépravation* un corruption scandaleuse d'esprit, de goûts & de mœurs : rien n'avilit l'homme davantage que cet état ; on ne peut pousser plus loin l'oubli de soi-même, & la basseſſe ; c'est le tombeau de la raison & du sentiment. S'il y a quelqu'un de méprisable, quelqu'un que l'on doive éviter & fuir, c'est l'homme dépravé : cependant il va dans le monde ; il est admis dans les ſociétés ; on le trouve quelquefois aimable & amusant ; il y est même ſouvent désiré.

* M. Neuville.

DE SÉSPOIR.

Le désespoir est une marque de foibleſſe & d'un esprit étroit. L'homme, qui a l'ame forte & l'esprit éclairé, s'attend à tout, réfute aux événemens les plus fâcheux, en les ſupportant patiemment & comme devant finir ; car il n'est point de maux irréparables.

Le désespoir naît de la surprise, & nous ferme les yeux sur les reſſources qui nous

restent pour guérir notre ame de ce qui l'afflige & l'accable. Voici comme on l'a défini dans le *Dictionnaire encyclopédique*.

Le désespoir est une inquiétude accablante de l'ame, causée par la persuasion où l'on est qu'on ne peut obtenir un bien après lequel on soupire, ou éviter un mal qu'on abhorre....

Le désespoir, dans l'ordre de la nature, est un défaut de sens, & un manque de courage. L'homme qui se désespère, ne voit plus des ressources ; il conclut qu'il n'y en a plus : il est cependant d'expérience qu'il n'y a point de malheur si grand dont on ne puisse sortir avec avantage. Dans l'ordre de la religion, le désespoir est le plus grand de tous les crimes ; il attaque directement la providence & la bonté de Dieu, deux attributs que le Créateur veut que l'homme honore spécialement *en cette vie*, parce que ce sont ceux dont il ordonne qu'il fasse le plus d'usage. * *M. le chev. de Jaucourt.*

DESHONNÈTE.

Un homme est deshonête quand il blesse la pudeur dans ses discours, ou la pureté dans ses manières. Les mots deshonnêtes font ceux auxquels on a attaché une mauvaise idée ; la politesse défend de s'en servir dans la société. Il y a des mots qui représentent des actions infâmes, comme les mots *adultère, inceste, assassinat*, sans être deshonnêtes,

deshonnêtes , parce qu'ils signifient plutôt le crime de ces actions , que les actions même ; mais il y en a qui joignent à leur signification une idée d'imprudence ; ce sont ces mots qu'un homme honnête ne doit jamais employer.

Les mots , par eux - mêmes , ne sont honnêtes , ni deshonnêtes ; mais ils deviennent deshonnêtes quand l'usage y a attaché une mauvaise idée : par exemple , les mots dont on se sert dans la colere , dans les juremens , dans le désespoir , sont , pour la plupart , des mots qui ne doivent jamais échapper à un homme bien élevé , & qu'on ne pardonne qu'aux soldats & aux crocheuteurs. ***

DESINTERESSEMENT.

Le désintéressement est la marque certaine d'une belle ame. Il consiste moins à sçavoir se passer des biens de la fortune , qu'à en faire un bon usage. L'homme désintéressé n'attend pas qu'on lui demande ; sa générosité prévient le dégoût que cause l'humiliation d'exposer ses besoins. Il ne desire pas les richesses ; ou , s'il les desire , ce n'est que pour les répandre. Il aime l'humanité ; il tient à tout le monde , & surtout aux malheureux. * *M. Sabatier de Castres.*

Les richesses rendent communément les hommes avares , dissipateurs , injustes ; mais faites-les passer en des mains désintéressées ,

D. des Pas. T. I.

S

par un effet contraire , elles les rendront doux , complaisans , généreux. La façon d'en jouir , forme ces deux caractères ; celui-là ne croit les posséder qu'en les resserrant ; celui-ci ne croit en faire usage qu'en les faisant couler dans le sein des autres. Mais que cette dernière façon de penser est éloignée de nos moeurs ! Dans ces tems malheureux , à la vue des misères publiques , nos cœurs , qui devroient être ouverts à la compassion , ont contracté une nouvelle dureté. On craint de se laisser surprendre à ces mouvemens que la nature inspire en faveur des misérables. On fait plus , tandis qu'on dévore en secret les tristes restes d'une maison ruinée , on affecte des dehors de sensibilité ; comme si des attendrissemens stériles pouvoient compenser les secours qu'on refuse. * *Disc. sur les Passions.*

DESIR, SOUHAIT.

Ces deux mots expriment , en général , le mouvement par lequel l'ame se porte vers un objet , quelqu'il soit ; avec cette différence que *desir* dit plus que *souhait* , qui n'est qu'un terme vague. Le *desir* vient de la passion , & le *souhait* de l'imagination. Le sage n'est point tourmenté par des desirs ambitieux ; le sot s'occupe à faire des souhaits chimériques. On s'abandonne à ses desirs , on se repaît de souhaits. Quelquefois le mot de *souhait* n'est que de compliment & de politesse , au lieu que le *desir* part

toujours du cœur. On dit les *souhaits* de la bonne année ; les *désirs* d'une ame vertueuse. ***

DESIRS.

Le désir est une espece d'inquiétude dans l'ame que l'on ressent pour l'absence d'une chose qui donneroit du plaisir, si elle étoit présente, ou du moins à laquelle on attache une idée de plaisir. Le désir est plus ou moins grand, selon que cette inquiétude est plus ou moins ardente. Un désir très-foible s'appelle *velléité*. * *M. le chev. de Jaucourt.*

Les désirs naturels, c'est-à-dire ceux que la seule nature demande, sont courts & limités ; ils ne s'étendent que sur les nécessités de la vie. Les désirs artificiels, au contraire, sont illimités, immenses, superflus. Le seul moyen de se procurer le bonheur, consiste à donner des bornes à nos désirs, & à en diminuer le nombre. C'est assez que d'être, disoit si bien à ce sujet madame de la Fayette. La mesure des désirs est celle des inquiétudes & des chagrins. * *Id.*

Nous sommes injustes dans la plupart de nos sentimens : nous jugeons du mérite des choses, sur le rapport des autres ; nous les recherchons, parce qu'elles sont estimées ; &, pour tout dire en un mot, nous les louons, non pas pour les aimer ; mais nous les aimons, parce qu'elles sont louées. Aussi les Stoïciens définissent le désir *une faillie*

Sij

de l'ame vers un bien éloigné à qui l'opinion a donné du prix , & qu'elle recherche contre les loix de la nature. Car quelqu'adresse qu'emploie la morale pour le régler , il est également aveugle & insolent. La vertu ne scauroit le fléchir ; il se moque de toutes ses maximes ; & il est tellement ennemi de la raison , qu'il abandonne toujours son parti , pour prendre celui de son contraire. *

Lorsqu' nous desirons , ou que nous sollicitons quelque chose , notre attention ne tombe que sur le bon côté : l'avons-nous obtenue ? Nous n'en considérons que les désavantages. *

Il est bien plus facile d'éteindre un premier desir , que de satisfaire ceux qui le suivent. Si nous connoissions bien parfaitement ce que nous desirons , nous ne desirerions guères de choses avec ardeur. Le vrai moyen de scavoir si ce qui fait l'objet de nos desirs mérite notre empressement , est d'examiner auparavant quel est le bonheur de celui qui l'a possédé. * *La Rochefoucault.*

DESTINÉE. *Voyez HAZARD.*

DETESTABLE. *Voyez ABOMINABLE.*

DEVOIRS.

L'ordre des devoirs est de scavoir vivre avec ses supérieurs , ses égaux , ses inférieurs , & avec soi-même. Avec ses supérieurs , sca-

voir plaisir sans bassesse ; montrer de l'estime & de l'amitié à ses égaux ; ne point faire sentir le poids de la supériorité à ses inférieurs ; conserver de la dignité avec soi-même.

Au-dessus de tous ces devoirs, est le culte que vous devez à l'Être suprême. La religion est un commerce établi entre Dieu & les hommes, par la grâce de Dieu aux hommes, & par le culte des hommes à Dieu.

* *Mad. Lambert.*

L'humanité est le second de nos devoirs.

Qui ne vit que pour soi n'est pas digne de vivre.

Nous devons à tous les hommes de l'amour, de la compassion & des services. Nous devons à l'Etat, qui veille à notre sûreté, le soin de sa conservation, l'emploi de nos talents, & l'obéissance aux loix ; & de-là les devoirs des supérieurs & des inférieurs. Nous devons aux particuliers, à proportion des biens que nous en recevons ; de-là les devoirs des pères, des enfans, des parens, des amis, des compatriotes, des concitoyens. Tous ces devoirs sont subordonnés les uns aux autres : nous devons plus à Dieu qu'aux hommes ; plus au genre humain, qu'à notre patrie ; plus à la patrie, qu'à l'amour paternel ; & plus à ce dernier sentiment, qu'à l'amitié.

C'est la religion qui régle nos devoirs envers Dieu : ce sont les loix civiles qui

règlent nos devoirs envers l'Etat & le Souverain ; & c'est la loi naturelle qui établit nos devoirs envers les particuliers. * *Abbadie.*

Il faut tâcher de se rendre exact à tous ses devoirs, même les plus petits ; autrement il est impossible d'éviter les plaintes, les murmures & l'aversion des hommes. Il n'est pas croyable combien ceux qui ont peu de vertus, sont choqués quand on manque de leur rendre les devoirs de reconnaissance & de civilité établis dans le monde, & combien ces manquemens refroidissent le peu qu'ils ont de charité. Ce sont des objets qui les troublent, qui les irritent toujours, & qui détruisent l'édification qu'ils pourroient recevoir du bien qu'ils voient en nous, parce que ces défauts, qui les blessent en particulier, leur sont infiniment plus sensibles que les vertus qui ne les regardent pas. *

Si on examine de près d'où vient qu'on remplit si mal les devoirs de la vie, on trouvera, la plûpart du tems, que ce n'est que faute d'attention & d'exactitude. On ne s'applique point également & tout entier à toutes choses, comme la raison le voudroit, & qu'il est de l'intérêt de l'esprit de le faire & de s'y accoutumer : or l'exactitude demande une application entiere. Il semble qu'on craigne d'épuiser la faculté infinie qui pense dans nous, & que la régularité soit une espece de servitude. *

DEVOTION, DEVOTS.

La dévotion consiste dans la pratique exacte des devoirs qu'impose la religion. Il en est de la dévotion, comme de la sagesse : quiconque a trop de l'une ou de l'autre, est encore bien loin d'en avoir assez.***

C'est dans l'adversité qu'il faut juger si on a une dévotion sincère. La vertu est incertaine tant qu'elle n'est pas éprouvée par le malheur. Dieu n'exige pas seulement le sacrifice de nos inclinations vicieuses : il veut encore celui de nos sentimens & de nos plus chères affections. * *Mad. de Maintenon.*

On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois. Alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, & qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre. On a des chagrins ; mais on a aussi une solide consolation, & la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines. * *La même.*

Il n'y a rien de bien, qui n'ait un excès blâmable, même la dévotion qui tourne en délire. Scâvez-vous comment viennent les extases des ascétiques ? En prolongeant le tems qu'on donne à la priere, plus que ne le permet la faiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise, l'imagination s'allume & donne des visions ; on devient inspiré, prophete ; & il n'y a plus ni sens, ni génie, qui garantisse du fanatisme.

S iv

La dévotion est un opium pour l'âme ; elle égaie, anime & soutient, quand on en prend peu : une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue. * *J. J. Rousseau.*

Si l'on abuse de l'oraison, & qu'on devienne Mystique, on se perd à force de s'élever. En cherchant la grâce, on renonce à la raison. Pour obtenir un don du ciel, on en foule aux pieds un autre ; on s'obstine à vouloir qu'il nous éclaire ; on s'ôte les lumières qu'il nous a données. * *Id.*

Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette arrière de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité ; c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime, s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante ; leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle est si amer ; leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur fait d'excuse, pour n'aimer personne ; ils ne s'aiment pas même l'un l'autre. Vit-on jamais d'amitié véritable entre ces dévots ? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent ; & l'on dirait qu'ils ne s'élèvent à Dieu, que pour exercer son autorité sur la terre. * *Id.*

Je n'aime pas qu'on affiche la dévotion par un extérieur affecté, & comme une espèce d'emploi qui dispense de tout autre.

Madame *Guyon* eût mieux fait, ce me semble, de remplir avec soin ses devoirs de mère de famille, d'élever chrétiennement ses enfans, gouverner sagement sa maison, que d'aller composer des livres de dévotion, disputer avec des évêques, & se faire mettre à la Bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. * *Id.*

Toute dévotion est fausse, qui n'est point fondée sur l'humilité Chrétienne & la charité envers le prochain : ce n'est souvent qu'un orgueil de philosophe chagrin, qui croit, en méprisant le monde, se venger des mépris & des mécontentemens qu'il en a reçus. * *Maxim. & Sent. mor.*

La dévotion des femmes qui commencent à vieillir, n'est souvent qu'un état de bienféance, pour sauver la honte & le ridicule du débris de leur beauté, & se rendre toujours recommandables par quelque chose. * *Ibid.*

Comme la dévotion est un sentiment purément spirituel, & qui vient de Dieu, il est très-délicat ; & il faut l'observer de bien près, & avec de grandes précautions, pour ne s'y pas tromper. * *Ibid.*

D I E U.

Le bel ordre de l'univers, & le consentement de toutes les nations nous enseignent qu'il y a un Dieu. * *La Bruyère.*

La raison n'a qu'à suivre son instinct naturel, pour se persuader qu'il y a un Dieu créa-

teur de tout ce que nous voyons, lorsqu'elle jette les yeux sur les mouvements si réglés de ces grands corps qui roulement sur nos têtes ; sur cet ordre de la nature , qui ne se dément jamais ; sur l'enchaînement admirable de ses diverses parties qui se soutiennent les unes les autres , & qui ne subsistent toutes que par l'aide naturelle qu'elles s'entre-
prêtent ; sur cette diversité de pierres , de métaux , de plantes ; sur cette structure admirable des corps animés ; sur leur production , leur naissance , leur accroissement , leur mort. Il est impossible qu'en contemplant toutes ces merveilles , l'esprit n'en tende cette voix secrète , que tout cela n'en pas l'effet du hazard , mais de quelque cause qui possède en soi toutes les perfections que nous remarquons dans ce grand ouvrage.

En vain s'efforceroit-on d'expliquer les ressorts de cette étonnante machine , en disant qu'il n'y a en tout cela qu'une matière vaste dans son étendue , & un grand mouvement qui la dispose & qui l'arrange , puisqu'il faut toujours qu'on nous dise quelle est la cause de cette matière & de ce grand mouvement ; & c'est ce qu'on ne scauroit faire raisonnablement , sans remonter à un principe immatériel & intelligent , qui ait produit & qui conserve l'un & l'autre.

Car quel moyen y a-t-il de concevoir que cette masse morte & insensible , soit un être éternel & sans principe ? Ne voit-on pas clairement qu'elle n'a dans elle-même

aucune cause de son existence , & qu'il est ridicule d'attribuer au plus vil & au plus méprisable de tous les êtres la plus grande de toutes les perfections , qui est d'être par soi-même. Je sens que je suis infiniment plus noble que cette matière : je la connois , & elle ne me connoît point ; néanmoins je sens , en même tems , que je ne suis pas éternel. Il faut donc qu'elle ait , aussi-bien que moi , une cause de son être ; & cette cause ne pouvant être matière , est ce principe immatériel & tout puissant que nous cherchons.

Mais s'il est ridicule de s'imaginer une matière qui subsiste par elle-même de toute éternité , sans cause & sans principe , il l'est beaucoup plus de supposer un mouvement incrément & éternel ; car il est clair que nulle matière n'a dans soi-même le principe de son mouvement. Elle peut le recevoir d'ailleurs ; mais elle ne peut se le donner à elle-même. Tout ce qu'elle en a , lui est toujours communiqué par quelqu'autre cause ; & quand elle a cessé de se mouvoir , elle demeure d'elle-même dans un éternel repos.

Qui a produit ce grand mouvement que nous voyons dans toutes les parties du monde , puisqu'il ne naît pas de la même matière , & qu'il n'y est pas attaché par une attache stable & fixe , mais qu'il passe d'une partie à une autre par un changement continual ? Fera-t-on aussi de cet accident un être éternel & subsistant par soi-même ? Et ne doit-on pas reconnoître que , puisqu'il

ne peut être sans cause , & que cette cause n'est pas la matière , il faut qu'il soit produit par un principe spirituel ? * *M. Nicole.*

On doit un culte à Dieu , comme au souverain Ètre ; & ce culte consiste principalement dans l'adoration en esprit & en vérité ; ce qui se fait par une adoration d'amour , par laquelle on s'anéantit devant Dieu , en l'aimant ; car c'est l'amour qui fait la vérité du culte & de l'adoration ; & sans amour il n'y a que fausseté.... Il faut que ce culte soit intérieur , qu'il occupe le fond de nos cœurs , & que Dieu en soit le maître. Dieu ne veut point de devoirs purement extérieurs. Les hommes se contentent des dehors , parce qu'ils ne voient que le dehors ; mais Dieu , qui voit le fond des cœurs , ne peut être satisfait que par les mouvemens du cœur. * *Id.*

Dieu est intelligent ; toutes les vérités ne sont pour lui qu'une seule idée , comme tous les lieux un seul point , & tous les tems un seul moment. Il est tout-puissant ; sa puissance agit par elle-même ; il peut parce qu'il veut ; sa volonté fait son pouvoir. Dieu est bon ; rien n'est plus manifeste. De tous les attributs de la Divinité toute-puissante , la bonté est celui sans lequel on la peut moins concevoir. Dieu est juste , j'en suis convaincu ; c'est une suite de sa bonté ; l'injustice des hommes est leur œuvre & non pas la sienne : le désordre moral , qui dépose contre la Providence aux yeux des philosophes , ne fait que la dé-

montrer aux miens. C'est ainsi que je découvre & que j'affirme les attributs de la Divinité, mais sans les comprendre. J'ai beau me dire, Dieu est ainsi ; je le sens, je me le prouve : je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainsi. * *J. J. Rousseau.*

L'Être éternel ne se voit, ni ne s'entend ; il se fait sentir : il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles, mais au cœur. Nous pouvons bien disputer contre son essence infinie, mais non pas le méconnoître de bonne foi.

Moins je le conçois, plus je l'adore. Je m'humilie & lui dis : Être des êtres, je suis parce que tu es ; c'est m'élever à ma source, que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison, est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse de me sentir accablé de ta grandeur. * *Idem.*

M. l'abbé *Sabatier de Castres* a rendu ainsi ce dernier morceau.

Me connoître, descendre en moi,
Et m'anéantir devant toi,
De ma raison, grand Dieu, c'est le plus digne usage.
Mais loin que ta grandeur m'outrage
Et m'impose une dure loi,
Plus j'en suis accablé, plus je sens d'allégresse,
Et plus de mon esprit saisi d'étonnement,
Elle fait le ravissement
Et le charme de ma faiblesse.

Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables, que les crimes secrets ont été vus, & qui fait dire au juste oublié, *Tes vertus ont un témoin.* C'est lui, c'est sa substance inaltérable, qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer; tous les traits liés à l'essence infinie, se représentent toujours à la raison, & lui servent à rétablir ce que l'imposture & l'erreur en ont altéré. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence, est Dieu. **J. J. Rousseau.*

C'est à la contemplation de ce divin Modèle, que l'âme s'épure & s'élève; qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses & à surmonter ses vils penchans. Un cœur pénétré de ces sublimes vérités, se refuse aux petites passions des hommes; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil; le charme de la méditation l'arrache aux idées terrestres. **Id.*

Un homme qui craint Dieu, n'est guères à craindre; son parti n'est pas redoutable; il est seul, ou à peu près; & l'on est sûr de pouvoir lui faire beaucoup de mal, avant qu'il songe à le rendre. **Id.*

Demander si Dieu aime les hommes, c'est demander s'il est bon; & demander s'il est bon, c'est mettre en question s'il existe; car comment concevoir un Dieu qui

Die soit pas bon ? Et le seroit-il , s'il haifloit son propre ouvrage ; s'il vouloit le malheur de ses créatures ?

Ignorer ton Etre suprême,
 Grand Dieu , c'est un moindre blasphème,
 Et moins digne de ton courroux ,
 Que de te croire impitoyable ,
 De nos malheurs infatiable ,
 Jaloux , injuste comme nous.

* *M. de Voltaire.*

C'est le caractère des barbares de croire la Divinité malfaisante. Les hommes font Dieu à leur image. * *Id.*

Dieu est aussi bon qu'il est juste. Dieu est adorabile dans tout son être & dans toutes ses perfections ; il est adorable dans toutes ses œuvres. Nous devons l'adorer dans tout ce qu'il a fait à l'égard des créatures , dans tous les conseils de sa justice & de sa miséricorde sur tous les hommes. Nous devons l'adorer dans l'arrêt qu'il a porté de notre vie & de notre mort : car tout ce qu'il a décidé est sage , immuable , & juste. * *M. Nicolle.*

Le *Roi de Prusse* dit en parlant de l'Être suprême :

Je connois sa bonté , ses bienfaits , sa clémence ;
 Qui le dépeint barbare , est celui qui l'offense.

DISCRETION.

La discréction est une sage retenue dans

nos discours qui nous fait taire ce que nous ne devons pas dire. Elle compose son ton & ses manières, de façon que rien ne puisse transpirer du secret qui nous a été confié, ou de la chose que nous projettons de faire.

Il est très-important de bien choisir les personnes auxquelles on veut se confier. Tout le monde n'est pas propre à garder un secret : souvent, avec les meilleures intentions, un esprit borné se laisse découvrir par quelqu'endroit, & donne même lieu à des soupçons, en voulant les détourner; & c'est ce qui fait que la discréption est si rare.

On croit avoir cette qualité, quand on ne parle qu'à propos & qu'on ne dit que ce qu'il faut dire : c'est un préjugé. La discréption regarde aussi les actions : un homme discret ne fait que ce qu'il faut faire, & le fait d'une manière qui convient. Cette qualité est l'ame de la conduite générale & particulière. Ceux qui parlent beaucoup, qui parlent de ce qu'ils ne savent pas, qui parlent de ce qui ne les regarde pas, qui agissent avec précipitation, qui mettent trop de vivacité dans ce qu'ils font ; toutes, ces personnes-là n'ont point la discréption. On découvre une chose qu'il faut cacher aussi-bien par ses actions que par ses paroles. * *Dicit. encyclop.* Voyez *Indiscréption*.

La discréption est une des qualités les plus nécessaires pour le succès de toutes les entreprises. Dans un *Cromwel*, dans un cardinal de *Retz*, la discréption eût pu paraître une

Une vertu bourgeoise, incompatible avec les vastes desseins qui occupoient leur ambition & leur rage; peut-être cette qualité eût été en eux un défaut & une imperfection. Mais dans le cours ordinaire de la vie, il n'y a point de vertu qui soit plus nécessaire pour réussir & pour écarter les obstacles. * *M. Hume.*

Si d'un côté la discréption est la plus utile de toutes les qualités qu'un homme puisse avoir, j'ose avancer, de l'autre, que la finesse n'est que le partage des petits esprits, qui n'ont ni grandeur ni élévation. La première à toujours en vue les fins les plus nobles, & les poursuit par les voies les plus justes & les plus honnêtes; au lieu que la ruse ne tend qu'à son intérêt sordide, & ne se fait scrupule de rien pour l'obtenir.

La discréption a de vastes desseins; & semblable à un œil vif & perçant, elle se promene d'un bout de l'horizon à l'autre. La finesse est une espece de vue courte qui découvre les plus petits objets qui se trouvent à portée & dans son voisinage, mais qui ne peut discerner ceux qui sont un peu éloignés.

La discréption donne plus d'autorité à celui qui la possede, à mesure qu'elle se manifeste. La ruse une fois découverte, perd toute sa force, & rend un homme incapable d'exécuter les projets dont il auroit pu venir à bout, s'il n'eût passé que pour un homme franc & sincère.

La discréption est le raffinement de la rai-

D. des Pas. T. I.

T

son, & un guide fidèle dans tous les devoirs de la vie. La ruse est une espece d'instinct, qui ne regarde que notre intérêt particulier dans ce monde.

La discréption ne se trouve que dans les hommes d'un sens exquis & d'un génie supérieur. La ruse éclate souvent dans les bêtes même, & dans les personnes qui n'en diffèrent pas beaucoup. En un mot, la ruse n'est que le singe de la discréption, & ne peut tromper que les simples, de la même maniere que la vivacité passe quelquefois pour bel esprit, & l'air grave pour une marque de prudence. *

DISPUTE. *Voyez* CONTESTATION.

DISSIMULATION.

Nous entendons ici par le mot *diffimulation* l'art de se montrer différent de ce que l'on est; & dans ce sens, la dissimulation est toujours un vice. ***

La dissimulation & les complimens sont aujourd'hui si fort à la mode, que les paroles ne signifient presque plus les pensées. Personne ne dit ce qu'il pense; on témoigne de l'amitié à des gens qu'on déteste, ou qu'on méprise; & l'on passerait pour mal élevé, si l'on osoit déclarer ouvertement son sentiment. *

Quelque commodité que l'on trouve dans la dissimulation, elle n'est pas de longue durée; & l'inconvénient, qui en résulte, ne

fini point , parce qu'elle rend un homme suspect toute sa vie. Un homme qu'on prend dans la dissimulation , cesse d'être cru lors même qu'il dit ce qu'il pense ; & l'on se défie de lui , lorsqu'il n'a peut-être que de bons desseins. Il est donc de l'intérêt d'un chacun d'être toujours vrai. On n'est pas obligé de dire tout ce qu'on pense ; mais on doit penser tout ce que l'on dit. *

Rien ne donne une idée plus avantageuse de la société que ce que rapporte l'Évangile de l'état où elle se trouvoit parmi les premiers Chrétiens. Ils n'avoient , dit-on , qu'un cœur & qu'une ame : *Erat cor unum & anima una.* Dans cette disposition d'esprit , avoit-on besoin de la dissimulation ? Un homme se dissimule-t-il quelque chose à lui-même ? Et ceux qui vivroient , les uns par rapport aux autres , dans la même union où chacun de nous est avec soi-même , auroient-ils besoin des précautions du secret ? * *M. Formey.*

DISTRACTION.

La distraction est une application de notre esprit à un autre objet que celui dont le moment présent exigeroit que nous continuassions de nous occuper. La distraction a sa source dans une excellente qualité de l'entendement , une extrême facilité dans les idées de se réveiller les unes les autres. C'est l'opposé de la stupidité , qui reste sur une même idée. L'homme distrait les suit

T ij

toutes indistinctement à mesure qu'elles se montrent ; elles l'entraînent & l'écartent de son but : celui , au contraire , qui est maître de son esprit , jette un coup d'œil sur les idées étrangères à son objet , & ne s'attache qu'à celles qui lui sont propres. Un bon esprit doit être capable de distractions ; mais il ne doit point être distrait. La distraction est presque toujours un manque d'égards pour ceux avec qui nous nous entretenons. Elle leur fait entendre très-clairement que ce qui se passe dans notre ame , nous intéresse plus que ce qu'ils nous disent. On peut , avec un peu d'attention sur soi-même , se garantir de ce libertinage d'esprit , qui fait tenir tant de discours déplacés , & commettre tant d'actions ridicules. * *M. Diderot. Voyez Abstraction.*

DISTRAIT. *Voyez ABSTRACT.*

DOCILITÉ.

La docilité est une disposition naturelle de l'ame qui cherche à s'instruire , & qui reçoit avec douceur & reconnoissance les leçons , ou les conseils de ses supérieurs & des personnes éclairées ; c'est aussi quelquesfois le fruit de la réflexion & de l'amour de la vérité , qui fait taire les murmures de l'amour-propre. Enfin quelle qu'en soit la cause , c'est toujours la marque d'un bon esprit , ou d'un heureux naturel. * *M. Neuvillé.*

La docilité est une qualité qui nous porte à nous soumettre à ce qui mérite notre soumission. Plusieurs regardent cette vertu comme particulière aux jeunes gens, aux ignorans, & aux simples; c'est un préjugé. Elle est de tous les états & de tous les âges. Il faut se rendre sans répugnance & avec douceur à la raison & à l'autorité. Il faut sur-tout travailler à vaincre les préventions que l'orgueil & l'esprit d'indépendance ne manquent pas d'inspirer contre l'une & l'autre. Le défaut de docilité empêche l'esprit de se perfectionner & d'acquérir les connaissances dont il a besoin. * *Didion. encyclop.*

DOMINATION.

L'esprit de domination, qui naît d'un amour-propre excessif, est insupportable jusques dans la personne des grands. C'est le vice des orgueilleux & des méchans. Un homme auroit du génie comme M. *d'Alembert*, de l'esprit comme M. *de Voltaire*, du pouvoir comme un ministre, qu'on le hâïroit, qu'on le mépriseroit même, s'il vouloit dominer sur les autres dans la société. Les hommes n'ont jamais aimé ceux qui prennent plaisir à mortifier leur amour-propre. On peut faire connoître ses talents, sans vouloir s'emparer de l'admiration & des éloges de nos semblables. ***

DOUCEUR.

La douceur est un fonds de complaisance,
T iiij

qui nous fait déferer à la volonté d'autrui, c'est une qualité du tempérament que l'éducation & la réflexion fortifient.

Elle nous rend attentifs & prévenans dans le commerce de la société ; elle nous fait dissimuler les offenses ; elle chasse l'esprit de contradiction & l'esprit satyrique ; elle nous donne ce ton affectueux qui nous concilie l'amitié de ceux qui vivent avec nous ; elle nous inspire la bienveillance, la bonté, la sensibilité, la reconnoissance & l'amour de l'humanité.

Cette qualité est aimée de tout le monde, & elle est bien moins commune qu'on ne pense. Il y a une douceur d'esprit, une douceur de cœur, une douceur de mœurs, une douceur de conversation, une douceur de conduite.

La douceur d'esprit consiste à juger des choses sans aigreur, sans passion, sans préoccupation de son propre mérite & de sa prétendue infaillibilité ; la douceur de cœur, à vouloir les choses sans entêtement, & d'une manière juste ; la douceur des mœurs, à se conduire par de bons principes, sans vouloir réformer les autres ; la douceur de conversation à proposer ses sentimens sans vouloir contraindre personne à penser comme nous, & sans mépriser les vues qu'ils peuvent avoir ; la douceur de conduite, à agir avec simplicité, avec droiture, sans entreprendre de contredire ceux qui vivent avec nous. * *Réfl. sur les Pass.*

La douceur est presque toujours une qua-

lité naturelle & l'effet du tempérament. Quelquefois aussi elle est une vertu, le fruit de nos efforts. On peut l'acquérir, du moins jusqu'à un certain point ; mais quoiqu'elle coûte, on ne l'achète jamais trop cher : les avantages qui la suivent, font un prix toujours bien au-dessus du travail le plus long & le plus pénible. Quand on ne parviendroit pas à se dompter, il est toujours utile de se vaincre ; chaque victoire a sa récompense ; & lorsque la passion s'est ralentie, & qu'on voit où elle pouvoit nous mener, c'est une satisfaction bien douce qu'elle ne nous ait rien arraché contre la raison.

Il y a une douceur & une complaisance qui ne sont que foiblesse, timidité, lâcheté, abhatement de l'imagination devant ceux qui nous imposent ; abbattement de cœur, devant ceux que nous craignons. Il faut ménager des personnes qui ne nous ménageroient pas elles-mêmes, s'il nous échappoit un mot qui pût leur déplaire. Il seroit dangereux d'irriter ceux qui s'emporteroient à la moindre résistance que nous ferions à leurs volontés. On plie dans ces occasions : on garde un humble & respectueux silence. On n'oppose à la colere la plus injuste que de tendres larmes. Le ressentiment n'ose même se faire sentir au fond du cœur. Tout cela se fait naturellement, & presque sans effort. Quelle douceur, dites-vous ! Quelle admirable patience ! Vous vous trompez ; & pour vous désabuser sur cette prétendue douceur, mettez-la à quelqu'épreuve où

elle puisse se démentir sans risque. Vous qu'on ne craint point, & qu'on peut contredire sans conséquence, vous-même dont on connoît la douceur, ou dont on méprise la colere, essayez de mortifier en quelque chose la vanité de cette personne qui vous paroît si modeste & si modérée; trouvez à redire à sa conduite; reprenez-la d'un léger défaut; soyez d'un autre avis qu'elle sur une bagatelle. Instruit à vos dépens de son vrai caractère, vous changerez bientôt d'opinion sur son sujet. Vous ne trouverez qu'aigreur, qu'impatience, qu'orgueil, où vous aviez cru voir le naturel le plus heureux. * *M. L. Trublet.*

DOULEUR.

La douleur est le sentiment d'un mal occasionné par la privation d'un bien. La plus grande partie du monde croit que la privation d'un grand bien est un grand mal: la plus saine ne le croit pas. De grands hommes ont établi cette erreur: de plus grands hommes l'ont détruite.

Entre la jouissance & la privation il n'y a point de milieu; entre le plaisir & la douleur il y en a un, qui est l'indolence. Pourquoi veut-on donc que nous tombions du plaisir dans la douleur, comme nous tombons de la jouissance dans la privation?

On sçait que toute douleur naît immédiatement d'une séparation, & qu'il est de deux sortes de séparations; car on sépare

des choses continues , & on sépare les choses unies.

La séparation des choses continues fait la douleur du corps , & la séparation des choses unies fait la douleur de l'ame. Voyez *Adversites. Chagrins.*

D O U T E.

Le doute en métaphysique , c'est-à-dire sur les matières de religion , est dangereux : dans les sciences , il est souvent utile ; & en morale , il est toujours nécessaire. On entend ici par *morale* la maniere de se conduire parmi ses semblables. Tous les hommes ont trop de facilité à croire le mal , parce qu'ils ont tous de l'amour - propre. On doit suspendre son jugement , avant d'ajouter foi à ce qu'on dit sur le compte d'autrui. On exagere toujours , soit en bien , soit en mal , selon qu'on est ami , ou ennemi des gens de qui on parle ; ainsi on ne sçauroit prendre trop de précautions pour se décider à croire une chose , sur-tout quand elle intéresse la réputation de quelqu'un. La crédulité est d'ailleurs la marque d'un esprit foible. ***

D R O I T.

Le droit consiste à rendre à un chacun ce qui lui est dû.

Les auteurs sont peu d'accord sur la définition du droit naturel ; mais ils s'accordent tous sur les conséquences qui intéres-

sent le genre humain. La morale est semblable au Nil, qui fertilisait l'Egypte, même lorsqu'on disputoit sur sa source.

J'ai dit que les philosophes s'accordent sur les choses essentielles; car où la nature ne parle pas, la morale admet des décisions presqu'arbitraires, si l'on peut appeler *arbitraire* ce qui est approuvé par le sens moral, & exigé par les circonstances. La société nous est indispensable à cause des besoins auxquels sont sujets notre corps & notre esprit: elle est donc essentielle avec toutes ses dépendances. Mais elle peut varier dans sa forme; de-là viennent plusieurs réglements qui varient: la polygamie, le divorce sont défendus en Europe, & permis en Asie. A Sparte, & à Sparte seule, on ne regardoit pas comme un crime le vol fait par adresse. Je ne m'arrêterai point à prouver que nos mœurs, sont sur ces articles, plus conformes à la raison que les mœurs opposées: la chose est trop évidente. Je demanderai plutôt pourquoi Sparte, république guerrière, ne permettoit pas le vol accompagné de violence? Parce que la subtilité du voleur ne troubloit point la tranquillité publique, même lorsqu'elle troubloit la vigilance du propriétaire. La vie de l'un & de l'autre étoit en sûreté; celui qui perdoit aujourd'hui, pouvoit se dédommager demain. Le vol adroit y étoit en commerce; mais la violence détruit toujours, ou l'agresseur, ou l'attaqué. Ce qui est contraire à la société, en général, est contraire

À la nature : tels sont les duels & l'intolérance ; massacres dont l'horreur n'est pas diminuée par les noms spécieux qu'on leur donne.

Le droit civil est ce qui est ordonné par les loix. On doit s'y soumettre quoiqu'il s'écarte quelquefois du droit naturel, parce que le bien public l'exige pour éviter un plus grand mal.

Le droit naturel est par-tout le même ; mais il varie souvent dans sa forme. Le peuple, qui le suit de plus près, est le mieux policé & le plus heureux. *** *Voyez Morale. Loi naturelle. Sens moral.*

D U E L.

N'est-il pas vrai qu'un propos d'étourdi mérite tout au plus du mépris, ou de la pitié, & qu'il seroit injuste d'entrer en fureur & de concevoir de la haine pour si peu de chose ? N'est-il pas vrai qu'il y a une foiblesse, une petitesse impardonnable à prétendre vivre avec les hommes, sans leur rien passer, sans vouloir endurer la moindre bagatelle, un mot, un geste, une distraction ? N'est-il pas vrai qu'il y a de la honte à se laisser vaincre par l'humeur, & à lui immoler raison, rang, fortune, réputation, amitié, humanité, probité, religion ? N'est-il pas vrai que répondre à une impertinence par une autre, c'est grossièreté ; par des menaces, c'est brutalité ; par des armes offensives, c'est férocité ; au lieu qu'il seroit vraiment beau d'é-

touffer son ressentiment , de désarmer son ennemi par un procédé généreux ? N'est-il pas vrai qu'il faut être stupide , pour se venger sans haine , pour s'égorger de sang froid , en cérémonie & par respect humain ? * *Variétés d'un philos. provincial.*

Aux yeux de la seule raison le suicide est honteux , en ce qu'il y a plus de foiblesse , ou de lâcheté , à ne vouloir pas souffrir les disgraces de la vie , que de bravoure à se donner la mort . Le duel ne suppose pas autant de bravoure que le suicide , puisqu'on tâche d'y éviter la mort ; mais il suppose autant de foiblesse , ou de lâcheté , puisqu'on ne se bat que parce qu'on ne veut rien souffrir . Il est donc pour le moins aussi honteux que le suicide aux yeux de la seule raison . * *Ibid.*

Dira-t-on qu'un duel témoigne que l'on a du cœur & que cela suffit pour effacer la honte , ou le reproche , de tous les autres vices ? Je demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision , & quelle raison peut la justifier ? A ce compte , si l'on vous accusoit d'avoir tué un homme , vous eniriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai . Ainsi vertu , vice , honneur , infamie , vérité , mensonge , tout peut tirer son être de l'événement d'un combat ; une salle d'armes est le siège de toute justice : il n'y a d'autre droit que la force ; d'autre raison que le meurtre : toute la réparation dûe à ceux qu'on outrage , est de les tuer ; & toute offense est également bien

lavée dans le sang de l'offenseur, ou de l'offensé. Dites ; si les loups sçavoient raisonner , auroient-ils d'autres maximes ? *J. J. Rousseau.

Vit-on un seul appel sur la terre , quand elle étoit couverte de héros ? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songerent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton , ou Pompée à César , pour tant d'affronts réciproques ? Et le plus grand homme de la Gréce fut-il deshonoré pour s'être laissé menacer du bâton ? D'autres tems , d'autres mœurs : je le sçais ; mais n'y en a-t-il que des bonnes ? Et n'oseroit-on s'enquerir si les mœurs d'un tems sont celles qu'exige le solide honneur ? Non , cet honneur n'est point variable ; il ne dépend ni des tems , ni des lieux , ni des préjugés ; il ne peut ni passer ni renaitre ; il a sa source dans le cœur de l'homme juste & dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés , les plus braves , les plus vertueux de la terre , n'ont point connu le duel , je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur , mais une mode affreuse & barbare , digne de sa féroce origine. * Id.

Si la base de toutes les vertus est l'humanité , que penserons-nous de l'homme sanguinaire & dépravé , qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable ? Souvenez-vous que le citoyen doit sa vie à sa patrie , & n'a pas le droit d'en disposer sans le congé

des loix ; à plus forte raison , contre leur défense. * *Id.*

Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur , n'est à mes yeux qu'une bête féroce , qui s'efforce d'en déchirer une autre ; & , s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur ame , je trouve celui qui périra moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang ; ils ne bravent les remords , qu'en étouffant la voix de la nature ; ils deviennent par degrés , cruels & insensibles ; ils se jouent de la vie des autres ; & la punition d'avoir pu manquer d'humanité , est de la perdre enfin tout-à-fait. Que sont-ils dans cet état ?

* *Id.*

D U P L I C I T É.

La duplicité est le vice propre de l'homme double ; & l'homme double est un méchant qui a toutes les démonstrations de l'homme de bien , c'est-à-dire belle apparence & mauvais jeu. La duplicité de caractère supposé , ce me semble , un mépris décidé de la vertu. L'homme double s'est dit à lui-même , qu'il faut toujours être assez adroit pour se montrer honnête homme , mais qu'il ne faut jamais faire la sotise de l'être...

Il y a des circonstances où la finesse est bien voisine de la duplicité. L'homme double vous trompe ; & l'homme fin , au contraire , fait que vous vous trompez vous-

même. Il faudroit quelquefois avoir égard au ton, au geste, au visage, à l'expression, pour sçavoir si un homme a mis de la duplicité dans une action, ou s'il n'y a mis que de la finesse. Quoi que l'on puisse dire en faveur de la finesse, elle sera toujours une des nuances de la duplicité. * *M. Diderot.*

DURETÉ.

La dureté est le manque de compassion, de bienveillance, de pitié, de sensibilité envers les hommes. Les gens durs le sont par tempérament; on le devient néanmoins souvent par l'habitude de voir souffrir. On diroit que le cœur s'use, & que nous devons insensibles & durs à force d'avoir vu des malheureux. On remarque que les médecins & les chirurgiens sont peu compatissans.***





ECLAIRÉ, CLAIRVOYANT.

Ces termes sont relatifs aux lumières de l'esprit. *Eclairé* se dit des lumières acquises ; *clairvoyant* des lumières naturelles : ces deux qualités sont entr'elles, comme la science & la pénétration. Il y a des occasions où toute la pénétration possible ne suggere point le parti qu'il convient de prendre : alors ce n'est pas assez que d'être clairvoyant, il faut être éclairé ; & réciproquement il y a des circonstances où toute la science possible laisse dans l'incertitude : alors ce n'est pas assez que d'être éclairé, il faut être clairvoyant.

Il faut être éclairé dans les matières de faits passés, de loix prescrites & autres semblables, qui ne sont point abandonnées à notre conjecture ; il faut être clairvoyant dans tous les cas où il s'agit de probabilités, & où la conjecture a lieu.

L'homme éclairé fçait ce qui s'est fait ; l'homme clairvoyant devine ce qui se fera ; l'un a beaucoup lu dans les livres ; l'autre fçait lire dans les têtes. L'homme éclairé se décide par des autorités ; l'homme clairvoyant par des raisons.

Il y a cette différence entre l'homme instruit & l'homme éclairé, que l'homme instruit connoît les choses, & que l'homme éclairé en fçait encore faire une application

tion convenable ; mais ils ont de commun que les connaissances acquises sont toujours la base de leur mérite : sans l'éducation ils auroient été des hommes fort ordinaires , ce qu'on ne peut pas dire de l'homme clairvoyant. Il y a mille hommes instruits , pour un homme éclairé ; cent hommes éclairés , pour un homme clairvoyant ; & cent hommes clairvoyans , pour un homme de génie.

L'homme de génie crée les choses ; l'homme clairvoyant en déduit des principes ; l'homme éclairé en fait l'application ; l'homme instruit n'ignore ni les choses créées , ni les loix qu'on en a déduites , ni les applications qu'on en a faites : il sait tout ; mais il ne produit rien. * *M. Diderot.*

EDUCATION.

L'éducation est l'art d'instruire les enfans , tant pour ce qui regarde le cœur & l'esprit , que ce qui regarde le corps.

On trouve parmi nous beaucoup d'instructions , & peu d'éducation ; on y forme des savans & des artistes de toute espèce : chaque partie des lettres , des sciences & des arts , y est cultivée avec succès ; mais on ne s'est pas encore avisé de former des hommes , c'est-à-dire de les élever lès uns pour les autres ; de faire porter sur une base d'éducation générale toutes les instructions particulières , de façon qu'ils fussent accoutumés à chercher leurs avantages personnels dans le plan du bien général , & que ,

D. des Pas. T. I.

V.

dans quelque profession que ce fût, ils commençassent par être patriotes. * *M. Duclos.*

L'Écriture sainte appuie par-tout sur la nécessité de la bonne éducation : c'est elle qui doit cautionner le bonheur d'un Etat, & la gloire des familles.

» Elevez bien votre enfant, & il deviendra les délices de votre ame. » *Prov. ch. 29.*

» Le fils mal instruit est la honte de son pere. » *Eccl. ch. 22.*

Il faut un fonds de naturel bien riche, des dispositions bien heureuses, une inclination absolument tournée au bien, & avoir une ame privilégiée pour sortir de l'éducation ordinaire sans vices grossiers. Un enfant a-t-il le cœur franc & ouvert ? On lui rend le mensonge comme nécessaire, par les peines qu'on inflige à la vérité. Est-il généreux ? On l'en blâme comme d'un défaut. Son régent l'intéresse à trahir ses condisciples ; il l'exhorte à devenir espion, & le soudoie pour l'être. Aime-t-il la libéralité ? Il en est réprimandé, quelquefois châtifié. On séquestre le fonds destiné à ses menus plaisirs. S'il a le génie beau & heureux, on le resserre ; l'a-t-il lent & un peu lourd ? On l'étouffe. Faut-il d'autre école pour peupler le monde de mauvais citoyens, d'inutiles amis & de sots ? * *Ecole de l'homme.*

Il y a autant de foiblesse à tout espérer du caractère des jeunes gens, qu'à le trop négliger & à n'en rien attendre. Les soins peuvent beaucoup. * *Ibid.*

Avez-vous trouvé un bon précepteur à votre fils ? dites avec *Tobie* : « Quelle récompense pourrons-nous lui donner, qui ait quelque proportion avec les biens dont il nous a comblés ? »

Il y a par-tout des maîtres, & de toute espece. Maîtres de langues & maîtres de physique ; maîtres de géométrie & de géographie ; maîtres de musique & maîtres de danse en grand nombre, & qui font fortune : où y a-t-il des maîtres de mœurs ?

* *Ibid.*

Pour rendre une éducation utile, il faut que la personne qui en est chargée, se fasse respecter ; qu'elle donne une grande idée d'elle. Il ne faut pas trop badiner avec les enfans : il est bon de vivre sérieusement & un peu sévèrement avec eux. Il faut aussi être en garde contre les graces de l'enfance, dont ils sçavent se servir très-avantageusement, pour arracher ce qu'ils veulent de nous. Ces premières graces cachent bien des défauts ; il ne faut pas s'en laisser séduire.

Il ne faut pas bannir la louange : c'est une aide à l'éducation & à la vertu ; mais il faut sçavoir la placer, ne la donner pas par sçentimens, mais par réflexion. Il ne faut jamais louer une jeune fille sur les graces extérieures : elle s'accoutume à croire que cela tient lieu de tout ; mais il faut la louer sur ses bonnes actions.

Il faut donner aux enfans un grand amour

V ij

pour la vérité , & leur apprendre à la pratiquer à leurs dépens ; leur inspirer qu'il n'y a rien de si grand que de dire franchement , *J'ai tort* , & se bien garder de les punir des fautes avouées. . . . Si vous pouvez les rendre sensibles à l'estime & à la honte de leur faute , c'est une grande avance pour leur éducation : la honte leur servira de punition , & l'estime leur tiendra lieu de récompense.

Ce n'est pas assez pour la conduite des jeunes personnes , que de les obliger à faire leur devoir ; il faut le leur faire aimer. L'autorité est le tyran de l'extérieur qui n'assujettit point le dedans. Quand on prescrit une conduite , il faut en montrer les raisons & les motifs , & donner du goût pour ce que l'on conseille. *

Un pere , quand il engendre & nourrit des enfans , ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espece ; il doit à la société des hommes sociables ; il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette , & ne le fait pas , est coupable , & plus coupable peut-être quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs d'un pere , n'a pas droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté , ni travaux , ni respect humain , qui le dispensent de nourrir ses enfans , & de les élever lui-même. Lecteurs , vous pouvez m'en croire ; je prédis à quiconque a des entrailles , & néglige de si saints de-

voirs, qu'il versera long-tems sur sa faute des larmes amères, & n'en sera jamais consolé. * *J. J. Rousseau.*

» Tenez-vous droit ; vous penchez d'un
» côté ; vous regardez de travers ; vous
» marchez comme un zède ; votre bouche
» fait peur : ne touchez point votre visage ;
» levez votre tête : où sont vos mains ? &c.
» &c.&c. » Voilà, pendant douze ou quinze
ans, la morale du matin ; le soir, on la ré-
pete. Aussi le premier en date pour une
éducation distinguée, est-il le maître de
danse. Le monde, s'écrie-t-on, le monde
le veut ainsi, & il faut bien obéir au monde.
Qui en doute ? Il falloit pour le monde se
rendre gauche & perclus d'un côté : en fa-
veur du monde, il faut ruiner la poitrine &
l'estomac des enfans, par ces liens cruels
qui les mettent à la torture aussi-tôt qu'ils
sont nés ; à cause du monde, il faut oublier
l'ame de vos enfans, en ne les occupant
que de leur corps.... Si vous aviez reçu
des ailes, il faudroit peut-être les couper
pour plaire au monde.... Lâches, craignez
moins le monde ; & il vous respectera.
Le monde n'est que le public : il est fait
pour recevoir la loi du sage. Tachez de ren-
dre vos enfans vrais & constants, complai-
sants & nobles, généreux & modestes,
vertueux & instruits.... La nature se chargera
de conserver leurs membres droits.

* *M. Champion.*

L'éducation des enfans devroit être un

des principaux soins du gouvernement. La bonne éducation fait les bonnes moeurs , & les bonnes moeurs font le bonheur & la sûreté d'un Etat. *** Voyez *Enfans. Peres.*

Lycurgue ayant deux chiens nés de même pere & mere , exerça l'un à la chasse & nourrit l'autre en la cuisine. Il assembla , quelque tems après , les Lacédemoniens , & leur parla ainsi : « C'est une chose de » très-grande importance , seigneurs Lacé- » démoniens , pour faire naître la vertu dans » le cœur des hommes , que la nourriture , » l'habitude & la discipline ; si vous en » doutez , je vais vous le prouver. » Alors il fit venir les deux chiens ; il laissa échapper un lièvre d'un côté , & mit un plat de viande de l'autre. L'un de ces chiens courut après le lièvre , & l'autre se jeta sur le plat. C'est de cette maniere qu'il fit connoître aux habitans de Lacédémone combien l'éducation est nécessaire pour faire aimer la vertu , & fuir le vice. Elle peut au- tant , & même plus que la nature. **M.M.D.*

Les enfans , qui viennent au monde , doivent former un jour la société dans laquelle ils auront à vivre : leur éducation est donc l'objet le plus intéressant ; 1^o pour eux-mêmes , que l'éducation doit rendre tels qu'ils soient utiles à cette société , qu'ils en obtiennent l'estime , & qu'ils y trouvent leur bien-être ; 2^o pour leurs familles , qu'ils doivent soutenir & décorer ; 3^o pour l'Etat

même , qui doit recueillir les fruits de la bonne éducation que reçoivent les citoyens qui les composent. * *M. du Marsais.*

Vous donnez votre fils à éléver à un esclave, dit un jour un ancien philosophe à un pere riche , qui ne vouloit point faire de la dépense pour l'éducation de son fils , hé bien ! au lieu d'un esclave vous en aurez deux.

EFFRAYÉ, EPOUVANTÉ, ALLARMÉ.

Ces mots désignent , en général , l'état actuel d'une personne qui craint , & qui témoigne sa crainte par des signes extérieurs. *Epouvanté* est plus fort qu'*effrayé* ; & celui-ci qu'*allarmé*. On est allarmé d'un danger qu'on craint ; épouvanté d'un danger présent ; effrayé d'un danger passé , qu'on a couru sans s'en appercevoir.

L'allarme produit des efforts pour éviter le mal dont on est menacé ; l'effroi se borne à un sentiment vif & passager ; l'épouvante est plus durable , & être presque toujours la réflexion. * *M. d'Alembert.*

EFFROI. *Voyez ALLARME.*

EFFRONTERIE.

L'effronterie est un défaut d'éducation , par lequel nous manquons à la pudeur & aux règles de la bienséance. L'homme effronté parle d'un air insolent , & n'est bon

qu'à faire rougir ceux qui l'emploient ; son peu d'éducation fait qu'il n'observe ni les usages de la politesse, ni les devoirs de l'honnêteté, & qu'il n'en rougit même pas. *** Voz *Imprudence. Hardiesse.*

E G A L I T É.

L'égalité est une tranquillité d'ame que rien ne peut troubler ; elle naît de la modération de nos desirs.

L'égalité naturelle est celle qui est entre tous les hommes, par la constitution de leur nature seulement.

Ceux qui aiment les richesses, sont faits pour servir ; & ceux qui les méprisent, pour commander. Ce n'est pas la force de l'or, qui asservit les pauvres aux riches ; mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour : sans cela ils seroient nécessairement les maîtres. **J. J. Rousseau.*

Toutes les fois qu'il est question de raison, les hommes rentrent dans le droit de la nature, & reprennent leur première égalité. **Id.*

Tous les hommes sont vos égaux ; mais un bourgeois de Maroc ne soupçonne pas que cette vérité existe.

Cette égalité n'est pas l'anéantissement de la subordination ; nous sommes tous également hommes, mais non membres égaux de la société. Tous les droits naturels appartiennent également au Sultan & au Bostangi. L'un & l'autre doivent disposer avec

le même pouvoir de leurs personnes , de leurs familles , de leurs biens. Les hommes sont donc égaux dans l'essentiel , quoiqu'ils jouent sur la terre des rôles différens. *M. de Voltaire.

Les mortels sont égaux , leur masque est différent. Nos cinq sens imparfaits , donnés par la nature , De nos biens , de nos maux , sont la seule mesure. Les rois en ont-ils six ? Et leur ame & leur corps Sont-ils d'une autre espece ? Ont-ils d'autres ressorts ?

C'est du même limon que tous ont pris naissance ; Dans la même foibleesse ils traînent leur enfance : Et le riche & le pauvre , & le foible & le fort , Vont tous également des douleurs à la mort.

*Id.

Dans l'état de la nature , les hommes naissent dans l'égalité ; mais ils n'y scaurroient rester : la société la leur fait perdre , & ils ne redeviennent égaux que par les loix. *Aristote* rapporte que *Phaleas* de Calcédoine avoit imaginé une façon de rendre égales les fortunes de la république , où elles ne l'étoient pas. Il vouloit que les riches donnassent des dots aux pauvres & n'en reçussent pas , & que les pauvres reçussent de l'argent pour leurs filles , & n'en donnassent pas. (**Dictionnaire encyclopédique*.) « Mais » aucune république s'est-elle jamais accommodée d'un règlement pareil ? Il met « les citoyens sous des conditions dont les » différences sont si frappantes , qu'ils haï-

» roient cette égalité même que l'on cher-
 » cheroit à établir, & qu'il feroit fou de
 » vouloir introduire. » * *M. de Montesquieu.*
Voyez Inégalité. Naissance.

EGARDS.

Les égards sont des ménagemens & des considérations fondées sur les circonstances, ou sur le génie, ou la qualité des personnes. N'allez point, si vous ne voulez pas manquer aux égards, faire, en présence d'un homme de robe, la satyre des gens de loi, sur-tout si sa probité le met à couvert de reproches; & quand il en mériteroit, il ne suffit pas toujours qu'un reproche soit fondé pour justifier celui qui le fait à contre-tems, & avec une aigreur maligne. * *M. L....*
Voyez Circonspection.

La subordination, si nécessaire pour la police d'un Etat, seroit bientôt détruite, si le peuple, du moins en public, n'hono-
 roit jamais les grands & ceux qui sont con-
 titués en dignité, qu'à proportion de ce
 qu'ils valent.

Les égards demandent qu'on n'affecte point un air content devant une personne affligée, &c. &c. * *Voyez Consideration.*

EGARDS, CONSIDERATION.

Une attention réfléchie & mesurée sur la façon d'agir & de se conduire dans le commerce du monde par rapport aux autres, & pour y contribuer à leur satisfac-
 tion plutôt qu'à la sienne, est l'idée géné-

tale que ces deux mots présentent d'abord, mais dont il me paraît que voici les différentes applications.

La considération se trouve particulièrement dans les relations personnelles, pour témoigner, dans les différentes occasions qui se présentent, le cas qu'on fait des personnes; elle est une suite de l'estime ou du devoir.

Les égards ont plus de rapport à l'état, à la qualité, ou à la situation des gens, pour ne manquer à rien de ce que la bienfaisance ou la politesse exige; ils sont les fruits d'une belle éducation. *M. L. Girard. Voyez *Politesse*.

EGARDS, MENAGEMENT, ATTENTIONS, CIRCONSCRIPTION.

Ces mots désignent, en général, la retenue qu'on doit avoir dans ses procédés. Les égards sont l'effet de la justice; les ménagemens, de l'intérêt; les attentions, de la reconnoissance, ou de l'amitié; la circonspection, de la prudence.

On doit avoir des égards pour les honnêtes gens; des ménagemens, pour ceux de qui on a besoin; des attentions, pour ses parens, ou ses amis; de la circonspection avec ceux avec qui l'on traite.

Les ménagemens supposent dans ceux pour qui on les a, de la puissance, ou de la foiblesse; les égards, des qualités réelles; les attentions, des liens qui les attachent à nous; la circonspection, des mo-

tifs particuliers , ou généraux , de s'en défier.

Les égards réciproques que les hommes se doivent : les uns aux autres , sont un des devoirs les plus indispensables de la société. Les hommes étant réellement tous égaux , quoique d'une condition différente , les égards qu'ils se doivent sont égaux aussi , quoique de différente espece. Les égards du supérieur , par exemple , envers son inférieur , consistent à ne jamais laisser appercevoir la supériorité , ni donner lieu de croire qu'il s'en souvient ; c'est en quoi consiste la véritable politesse des grands ; la simplicité en doit être le caractère. Trop de démonstrations extérieures nuisent souvent à cette simplicité : elles ont un air de faueur & de grace sur lequel l'inférieur ne se méprend pas , pour peu qu'il ait de fineſſe dans le sentiment ; il croit entendre le supérieur lui dire , par toutes ces démonstrations : « Je suis fort au-dessus de vous ; mais » je veux bien l'oublier en ce moment , » parce que je vous fais l'honneur de vous » estimer , & que je suis d'ailleurs assez » grand , pour ne pas prendre avec vous » tous mes avantages. » La vraie politesse est franche , sans apprêt , sans étude , sans morgue , & part du sentiment intérieur de de l'égalité naturelle ; elle est la vertu d'une ame simple , noble & bien née ; elle ne consiste réellement qu'à mettre à leur aise ceux avec qui l'on se trouve. La civilité est bien différente ; elle est pleine de procédés sans attachement , & d'attention

sans estime ; aussi ne faut-il jamais confondre la civilité & la politesse : la première est assez commune , la seconde extrêmement rare. On peut être très-civil , sans être poli ; & très-polii , sans être civil. *M. d'Alembert. Voyez Circonspection. Consideration. Ménagemens. Politesse.*

ELEVATION DES SENTIMENS.

Voyez GRANDEUR D'AME.

ELOGES.

On doit être avare d'éloges , ou n'en donner jamais qu'avec discernement. Peu d'actions , peu d'hommes en méritent. Ceux même que donne la vérité , sont rarement purs. Ceux qu'on prodigue aux conquérans , sont nécessairement fondés sur le malheur des peuples conquisis. Quelqu'étendues que soient les lumières & l'incorruptibilité du plus grand magistrat , l'austérité de la justice l'oblige souvent à faire des infortunés qu'il ne sçauroit s'empêcher de plaindre. C'est le propre des vertus humaines d'être rarement sans inconvenient. Il en est cependant que leur pureté excepte de cette tache générale. Telles sont le pardon des injures , la bienfaisance , la générosité ; & l'on peut louer celui qui les pratique , sans craindre de tomber dans la flaterie. ***

Quel est l'éloge le moins suspect & le plus glorieux ? Celui qui part de la bouche d'un ennemi. Lorsque je lis dans les *Discours*

politiques & militaires du brave la Noue ; qui n'avoit point à se louer du duc de Parme, que ce duc étoit le plus dextre assaillleur de villes qu'il eût connu , je sciais ce que je dois penser de ce célèbre général des troupes Espagnoles ; & quand ses exploits ne parleroient pas pour lui , je le mettrois , sur un pareil témoignage , au nombre d'un des plus grands généraux qui ayent jamais existé.

*Annibal , s'entretenant avec Scipion touchant les grands capitaines qui s'étoient le plus illustrés , nomma Alexandre , puis Pyrrhus , & se mit le troisième sur les rangs. Où vous mettriez-vous , si vous m'aviez vaincu , lui demanda Scipion en riant ? Le premier de tous , répondit Annibal. A qui cette réponse fait-elle le plus d'honneur , à Annibal , ou à Scipion ? * M. L. de Londres. V oyez Louanges.*

EMPORTÉ. V oyez VIOLENT.

EMPORTEMENT.

L'emportement est un mouvement de colère , causé ordinairement par la vivacité du tempérament. Un homme , maître de lui-même , scroit se modérer , & ne tombe jamais dans aucun empotement , parce qu'il scroit que ces mouvemens nuisent à la santé , & annoncent une mauvaise éducation. *** V oyez Colere.

ÉMULATION.

L'émulation est une passion noble & généreuse, qui, admirant le mérite, les belles choses, & les actions d'autrui, tâche de les imiter, ou même de les surpasser, en y travaillant avec courage, par des principes honorables & vertueux.

Voilà le caractère de l'émulation & ce qui la distingue d'une ambition désordonnée, de la jaloufie & de l'envie : elle ne tient rien des unes ni des autres. En cherchant les dignités, les charges & les emplois, c'est l'honneur, c'est l'amour du devoir & de la patrie qui l'anime.

L'émulation & la jaloufie ne se rencontrent guère, que dans les personnes du même art, de mêmes talents & de même condition. Un homme d'esprit, dit fort bien *la Bruyère*, n'est ni jaloux, ni émule d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, d'un statuaire qui vient d'achever une belle figure : il sait qu'il y a dans ces arts, des règles & une méthode qu'on ne devine point ; qu'il y a des outils dont il ne connaît ni l'usage, ni le nom, ni la figure ; & il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître.

Mais, quoique l'émulation & la jaloufie aient lieu d'ordinaire dans les personnes d'un même état, & qu'elles s'exercent sur

le même objet , la différence est grande dans leur façon de procéder.

L'émulation est un sentiment volontaire , courageux , sincère , qui rend l'ame féconde , qui la fait profiter des grands exemples , & la porte souvent au-delà de ce qu'elle admire : la jalouse , au contraire , est un mouvement violent & comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle , & qui va même quelquefois jusqu'à le nier dans les sujets où il existe ; vice honteux , qui , par son excès , rentre toujours dans la vanité & dans la présomption.

L'émulation ne diffère pas moins de l'envie. Elle pense à surpasser un rival par des efforts louables & généreux : l'envie ne songe à l'abaisser que par des routes opposées. L'émulation , toujours agissante & ouverte , se fait un motif du mérite d'autrui , pour tendre à la perfection avec plus d'ardeur : l'envie froide & séche s'en attriste , & demeure dans la nonchalance ; passion stérile , qui laisse l'homme curieux dans la position où elle le trouve , ou dont le vice qui la caractérise , est l'unique aiguillon. Quand on est rempli d'émulation , le manque de succès fait qu'on se reproche seulement de demeurer en arrière ; mais dès qu'on est mortifié des progrès & de l'élevation de ses rivaux pleins de mérite , on a passé de l'émulation à l'envie....

Ceux qui font profession des sciences & des arts ... ne devraient être capables que d'émula-

d'émulation; ils devroient tous penser & agir de la même maniere que *Corneille* agissoit & pensoit : « Les succès des autres , dit-il , » dans la Préface d'une de ses pièces (a) , » ne produisent en moi qu'une vertueuse » émulation , qui me fait redoubler mes » efforts , afin d'en obtenir de pareils. » Des sentimens si beaux , si nobles , mettent le comble au mérite du grand *Corneille*.

* *M. le chev. de Jancourt.*

L'émulation paroît voisine de l'envie & de l'ambition ; mais néanmoins elle ne tient rien ni de l'un ni de l'autre. Loin de s'attrister du mérite d'autrui , elle s'en fait un motif pour tendre à la perfection avec plus d'empressement : c'est l'honneur , c'est l'amour du devoir qui l'excite , & non pas la soif des grandeurs, ou l'aiguillon de l'envie.*

Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation , il y a entr'elles le même éloignement que celui qui se trouve entre le vice & la vertu.

La jalousie & l'émulation s'exercent sur le même objet , qui est le bien , ou le mérite des autres , avec cette différence que celle-ci est un sentiment volontaire , courageux , sincère , qui rend l'ame féconde , qui la fait profiter des grands exemples , & la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire ; & que celle-là , au contraire , est un mouvement violent & comme un aveu constraint du mérite qui est hors d'elle ,

(a) *La Suivante.*

D. des Pas. T. I.

qu'elle va même jusqu'à nier la vertu dans les sujets où elle existe , ou qui , forcée de la reconnoître , lui refuse les éloges , ou lui envie les récompenses ; c'est une passion stérile, qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve , qui le remplit de lui-même , de l'idée de sa réputation , qui le rend froid & sec sur les actions , ou sur les ouvrages d'autrui , qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les siens , ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il se pique. Vice honteux , qui , par son excès , rentre toujours dans la vanité & dans la présomption , & ne persuade pas tant à celui qui en est blessé qu'il a plus d'esprit & de mérite que les autres , qu'il lui fait croire qu'il a lui seul de l'esprit & du mérite. * *Lett. allégor.*

ENFANCE , ENFANS.

Rien de plus négligé dans le monde que l'éducation des enfans : rien cependant qui devroit l'être moins.

L'enfance est une source d'eau vive , pure & sans limon à son origine ; elle doit bientôt inonder les terres , & s'y salir. Qu'elle soit abandonnée à elle-même , je vois déjà ses dégâts ; chacun s'en plaint. Plus elle va loin , plus ses eaux se troublent. Elle devient inutile , & même préjudiciable dans tous les endroits où elle passe.

Mais qu'un entrepreneur habile renferme cette source dans des canaux , elle portera le rafraîchissement dans tous les lieux voi-

sins : elle y arrivera claire ; par-tout où l'aqueduc la conduira, on en boira sans dégoût, en louant l'intelligence de l'architecte. Il en coûteroit : aussi , presque par-tout l'aqueduc est encore à faire.

L'honneur des familles dépend de la conduite des enfans. Quelque légeres que soient les loix du monde , elles chargent cependant les peres de cette caution. Liées à cet égard avec les loix divines , ne seront-elles pas écoutées ? Non , elles ne le sont point. Toutes les loix rendent les peres responsables des égaremens de leurs enfans. Ils tombent cependant chaque jour dans les déréglemens les moins supportables : on s'en plaint aux peres. Que répond l'un ? Que voulez-vous que j'y fasse ; & l'autre , que dit-il ? C'est son inclination. Foibles & honteuses excuses.

Le cœur d'un enfant est une cire mole & unie , apprêtée pour recevoir toutes les formes qu'on lui voudra donner. Je vois un bon artiste : il n'y en a guères ; il a la cire entre les mains ; il en fait un morceau achevé. Un médiocre artisan , j'en connais nombre , la tourne & la retourne , pour n'en tirer qu'une ébauche réguliere. Un mauvais ouvrier , homme mercenaire , & ne vivant qu'à ses pièces , la pétrit à la hâte , l'encrasse , & n'en forme à la fin qu'un monstre à sept têtes , qui , ne ressemblant proprement à rien , est cependant assez hideux pour se faire éviter de ceux qui le voient , & leur causer de la frayeur.

On regarde d'ordinaire l'enfance d'un aîné indifférent, & comme si peu de chose, qu'on se persuade que la gouvernante la plus bornée n'est que trop suffisante pour la bien diriger. C'est aux grands talens d'une paysanne, à moitié décrassée, dont la mémoire est toute teinte des vices d'une éducation défectueuse, & dont la langue, mal imbue, dégoutte encore l'idiome de son hamau, qu'on abandonne à dégrossir le naturel de M. le comte, & de M. le chevalier. C'est *Margot*, transformée en *Manon*, qui va, croit-on, leur former le cœur, leur donner des leçons de sçavoir vivre, & leur faire connoître leur langue.

Si les premiers élémens de l'éducation se bornent, comme se le persuadent presque tous les peres, à apprendre à manger proprement, à ne pas cracher sur soi ni sur les autres, à sçavoir distinguer la main droite de la gauche, & à tirer le pied droit dans l'occasion. Si l'on pense que l'on peut réduire tous les devoirs des enfans envers Dieu, à une formule de prières, souvent mal dirigée, apprise par routine, & récitée soir & matin à la hâte & par distraction. Si les peres & les meres se contentent, pour toutes redevances de leur part, de quelques révérences, ou de compliments dictés : si l'on croit qu'ils se rendent suffisamment ce qu'ils se doivent, lorsqu'ils sçavent boire & manger ; je conviens, en ce cas, que c'est assez de *Manon* pour les former ; & supposé qu'elle sçache lire, elle pourra

même conduire son élève jusqu'aux *ba...*
be... *bi...* *bo...* *bu...* disons mieux :
je serois très-content de la gouvernante , si
le *petit bon-homme* n'a rien appris. Sa mé-
moire lui rendroit alors un très-mauvais ser-
vice , si elle se trouvoit trop à sa portée ;
car de combien de fadaises , de misères &
de fausses-peurs ne se farciroit-elle pas , si
par malheur l'enfant avoit déjà l'imagina-
tion défrichée : on le verroit trembler au
coup de tonnerte , sans s'inquiéter du Dieu
qui conduit l'orage , ou ne s'en inquiéter
que pour le craindre , & ne le 'prier qu'en
tremblant.

Une expérience journaliere me sert de
preuve sans replique. Il faut une étude par-
ticuliere & une application infinie , pour
déraciner de mauvaises inclinations forti-
fiées par l'habitude , & comme domiciliées
& autorisées par la prescription. Avec une
attention legere & le moindre travail , on
vient à bout de dresser un cœur neuf , &
qui n'a pas été encore empreint d'aucun
caractère particulier. Que de raisons pour
engager les parens à ne point négliger ces
premiers momens de la vie ! momens pré-
cieux , qui décident presque toujours de tous
les autres. C'est-à le tems où s'établissent
ces préjugés si violens & si tenaces , par
lesquels on voit tant de gens subjugués jus-
qu'à leurs derniers soupirs.

La mémoire est une table de marbre rase ,
& qui de la scie va passer sous le ciseau
du sculpteur. Elle est propre à recevoir tou-

tes les figures qu'on y voudra tracer? Le seront-elles une fois? Il ne sera plus possible de les effacer tellement qu'il n'y paroisse encore dans quelqu'endroit. De quelle conséquence est-il donc de ne la confier qu'à un habile homme, qui ne laisse rien à refaire à un ouvrage qu'il est si difficile de retoucher.

Qu'on revienne de l'erreur où l'on est sur le chapitre des gouvernantes. Il faut plus que du sens commun; & ce n'est pas même assez d'avoir de l'esprit pour commencer à développer l'homme des langes de l'enfance. Cet emploi demande beaucoup de jugement. A un grand fonds de piété bien éclairée & capable de diriger des inclinations Chrétiennes, il faut joindre une connoissance étendue de la religion; car quel gain fera un enfant qui saura ce qu'il doit au monde, & qui le pratiquera à la lettre, si on ne l'instruit pas ce qu'il doit à Dieu? Je scâis qu'on remet toujours cette importante leçon au catéchisme. On s'en tient-là. Je suis obligé de le dire: c'est encore un des vices de l'éducation la mieux soignée; c'est même le plus grand & le plus nuisible, parce qu'il est le plus spécieux, le mieux établi, & le plus accrédité. Tout le catéchisme appris par cœur, & récité plusieurs fois, ne présente encore que des idées bien foibles de la Majesté de Dieu & de la grandeur de la religion....

La troisième partie de cette prétendue éducation se conforte ordinairement aux

de tout le monde , & qui n'entraîne aucun inconvenient : ce sera celui des travaux du corps , réunis à la culture de l'esprit , par l'exécution d'un plan bien concerté , que chacun peut former & remplir de bonne heure , suivant son rang , sa position , son âge , son sexe , son caractère & ses talens. Voyez *Travail*.

Il est aisé de concevoir comment les travaux du corps , même ceux qui semblent demander la moindre application , occupent l'âme ; & quand on ne concevroit pas ce phénomène , l'expérience apprend qu'il qu'il existe. L'on sait également que les occupations de l'esprit produisent alternativement le même effet. Le mélange de ces deux espèces d'occupations , fournissant un objet qu'on remplit avec soin chaque jour , mettra les hommes à couvert des amertumes de l'ennui.

Il faut donc éviter l'inaction & l'oisiveté , tant par remède , que pour son propre bonheur. *La Bruyère* dit très-bien que l'ennui est entré dans le monde par la paresse , qui a tant de part à la recherche que les hommes font des plaisirs de la société , c'est-à-dire des spectacles , du jeu , de la table , des visites & de la conversation. Mais celui qui s'est fait un autre genre de vie , dont le travail est à la fois l'aliment & le souffien , a assez de soi-même & n'a pas besoin des plaisirs dont je viens de parler pour chasser l'ennui , parce qu'alors il ne le connoît point. Ainsi le travail de toute

espèce est le vrai remede à ce mal. *M. le chev. de Jaucourt.*

Ce sommeil fatiguant de l'âme,
Né de la gêne & du loisir,
De nos jours use plus la trame
Que la douleur & le plaisir.

* *M. Dejunkis.*

Le sot s'ennuie moins que l'homme d'esprit, parce que peu de chose suffit pour l'occuper. L'homme d'esprit s'ennuie moins que le sot, parce qu'il sait mieux s'occuper. * *M. L. Troubet.*

A mesure qu'on avance en âge, on a plus besoin d'occupation pour éviter l'ennui. L'esprit devenant alors plus solide, & les passions s'assouplissant, le goût de l'amusement & du plaisir est moins vif. Ainsi il faut des jeux aux enfans, des plaisirs aux jeunes gens, de l'étude ou des affaires aux hommes faits. Le travail est une meilleure ressource contre l'ennui que les plaisirs. * *Id.*

ENTÊTÉ, OPINIATRE.

Ces épithetes marquent un défaut qui consiste dans un trop grand attachement à son sentiment. Mais ce défaut dans un entêté semble venir d'un excès de prévention, qui le séduit, & qui, lui faisant regarder les opinions qu'il a embrassées comme les meilleures, l'empêche d'en approuver & d'en goûter d'autres. Dans un opiniâtre, ce dé-

aut paroît être l'effet d'une constance mal-entendue qui le confirme dans ses volontés, & qui lui faisant trouver de la honte à avouer le tort qu'il a, l'empêche de se rétracter. * *M. L. Girard. Voyez Opiniâtréte.*

ENTÊTEMENT.

L'entêtement est une forte attache à son sentiment, qui rend insensible aux raisons de ceux qui veulent nous persuader le contraire.

L'entêtement naît de l'orgueil, c'est-à-dire de la trop bonne opinion qu'on a de soi-même, ou d'un défaut de capacité dans l'esprit, quelquefois aussi d'une dialectique vicieuse. Un entêté est toujours prévenu en sa faveur, & en garde contre les opinions des autres ; il ne cherche qu'à éluder la force des meilleures raisons, par des distinctions frivoles & de mauvais subterfuges. Il croiroit se déshonorer, s'il se relâchoit de ses sentimens. Il n'envisage les oppositions qu'il éprouve, en les soutenant, que comme les effets d'un mauvais vouloir qu'on a contre lui. L'entêtement dans un homme du monde, passe pour une grossièreté, qui le fait mépriser ; c'est un vice opposé aux qualités sociales. Dans un homme en place, l'entêtement rend son gouvernement tyrannique & devient la source de mille injustices. Un dévot prend son entêtement pour du zèle. Il regarde ceux qui sont opposés à son sentiment, comme les

ennemis de la religion, il les hait & les persécute.

Il ne faut pas confondre la fermeté avec l'entêtement : l'homme ferme soutient & & exécute avec vigueur ce qu'il croit vrai & conforme à son devoir, après avoir pesé mûrement les raisons pour & contre. L'entêtement n'examine rien ; son opinion fait sa loi. Voyez *Fermeté*.

L'opiniâtréte ne diffère de l'entêtement que du plus au moins. On peut réduire un entêtement, en flattant son amour-propre ; jamais un opiniâtre : il est inflexible & arrêté dans ses sentiments. L'hérésie est un attachement opiniâtre à son sentiment. Voyez *Opiniâtréte*.

D'où il résulte que l'entêtement comme l'opiniâtréte, sont des vices du cœur ou de l'esprit, quelquefois aussi d'une mauvaise méthode de raisonner.

La maniere artificielle de raisonner, que l'on a introduite dans l'école, a perverti le sens de la raison. On peut l'appeler *la chicane du raisonnement* ; elle n'a servi qu'à perpétuer les disputes, & à faire des entêtements. * *M. Millot, curé.*

ENTHOUSIASME.

Ce mot grec signifie *émotion d'entrailles, agitation intérieure*. Les Grecs inventerent-ils ce mot pour exprimer les secousses qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le resserrement des intestins, les violentes con-

traditions du cœur , le cours précipité de ces esprits de feu , qui montent des entrailles au cerveau ; quand on est vivement affecté ? Ou bien donnera-t-on d'abord le nom d'*enthousiasme* , de *trouble des entrailles* , aux contorsions de cette Pythie , qui , sur le trépied de Delphes , recevoit l'esprit d'Apollon ?....

Qu'entendons- nous par *enthousiasme* ? Que de nuances dans nos affections ! Approbation , sensibilité , émotion , trouble , saisissement , passion , emportement , démence , fureur , rage. Voilà tous les états par lesquels peut passer cette pauvre ame humaine.

Un géometre assiste à une tragédie touchante ; il remarque seulement qu'elle est bien conduite. Un jeune homme à côté de lui est ému , & ne remarque rien ; une femme pleure : un autre jeune homme est si transporté que , pour son malheur , il va faire aussi une tragédie. Il a pris la maladie de l'*enthousiasme*.

Le Centurion , ou le Tribun militaire , qui ne regardoit la guerre que comme un métier dans lequel il y avoit une petite fortune à faire , alloit au combat tranquillement comme un couvreur monte sur un toit. *César* pleuroit en voyant la statue d'*Alexandre*.

Ovide ne parloit d'amour qu'avec esprit. *Sapho* exprimoit l'*enthousiasme* dans cette passion ; & s'il est vrai qu'elle lui coûta la

vie, c'est que l'enthousiasme chez elle devint démence. L'esprit de parti dispose merveilleusement à l'enthousiasme; il n'est point de faction qui n'ait ses énergumenes.

L'enthousiasme est sur-tout le partage de la dévotion mal-entendue.

La chose la plus rare est de joindre la raison avec l'enthousiasme; la raison consiste à voir toujours les choses comme elles sont. Celui qui dans l'yvresse voit les objets doubles, est alors privé de sa raison: l'enthousiasme est précisément comme le vin; il peut exciter tant de tumulte dans les vaisseaux sanguins, & de si violentes vibrations dans les nerfs, que la raison en est tout-à-fait détruite. Il peut ne causer que de légères secousses, qui ne suffisent que donner au cerveau un peu plus d'activité; c'est ce qui arrive dans les grands mouvements d'éloquence, & sur-tout dans la poésie sublime. L'enthousiasme raisonnable est le partage des grands poètes. Cet enthousiasme raisonnable est la perfection de leur art; c'est ce qui fit croire autrefois qu'ils étoient inspirés des dieux; & c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres artistes. *M. de Voltaire.

Les Enthousiastes voient toujours au-delà de la vérité; ils exagerent, & c'est en quoi ils sont dangereux; ils mettent de la chaleur à tout, comme aux choses les plus indifférentes; ils jugent des autres par eux-mêmes, & croient que, pour émouvoir les ames, il faut les déchirer. Ils agissent en conséquence.

conséquence de ce principe : aussi leur arrive-t-il quelquefois de séduire ; mais ils ne persuadent presque jamais.

La chaleur & l'enthousiasme qu'on met ordinairement aux choses qu'on veut persuader aux autres , produisent souvent un effet contraire. La vérité n'a besoin , pour persuader les têtes bien faites , que de leur être présentée d'une façon claire & précise.
 * *Diffr. litt. Voyez Imagination. Vivacité.*

ENVIE, ENVIEUX.

L'envie est un sentiment de haine mêlé de désirs ; sentiment qui fait naître en nous le chagrin de voir posséder par un autre un bien que nous désirons. C'est la plus triste & la plus honteuse des passions. Elle devient le tourment de ceux qu'elle possède & de ceux qu'elle attaque. Elle est le fruit d'un amour-propre désordonné. * *Locke.*

Un roi de Sparte disoit que les envieux étoient bien misérables , d'être aussi affligés de la prospérité des autres que de leur propre adversité. L'envieux écoute avec peine les éloges qu'on fait du mérite d'autrui ; il voudroit que tout ce qui est bon , appartint à lui seul. Il est fâché de ne pas le posséder ; il est fâché de ce que les autres le possèdent. ***

Bion disoit d'un envieux triste : « On ne sait s'il lui est arrivé du mal , ou du bien aux autres. » *

L'envie trouve son châtiment avec elle.

D. des Pas. T. I.

Y

même ; elle boit la plus grande partie de son venin ; & il suffit de l'abandonner à sa fureur, pour la rendre misérable. Tous les autres vices se proposent quelque bien ; & quoiqu'il n'ait jamais que de l'apparence, il ne laisse pas de satisfaire à leurs poursuites. Mais l'envie regarde le bien pour s'en affliger, & ne se réjouit que du malheur des autres. *

Quand je réfléchis sur l'antipathie qui, depuis la naissance des tems, règne entre le mérite & l'envie, je crois en trouver la source dans le fond de l'orgueil dont nous sommes tous pétris, & dans l'esprit de propriété, qui fait que chacun de nous voudroit s'arroger le privilége exclusif de la grandeur ; mais est-ce-là donner aux sentimens de notre ame toute l'étendue qu'ils doivent avoir ? *Variét. phil. & littér.*

L'envie est un vice qui rend malheureux ceux qui en sont attaqués ; ce seul motif devroit nous le faire éviter. . . . L'envieux est en peine de toutes les occasions qui devroient lui inspirer du plaisir. Il renverse l'ordre de la nature ; & les objets, qui donnent le plus de satisfaction aux autres, lui causent les douleurs les plus vives. Toutes les bonnes qualités de ceux de son espece, lui deviennent odieuses : la jeunesse, la beauté, la valeur & la prudence excitent son chagrin. Peut-on concevoir un état plus triste que celui de se voir choqué de la perfection, & de haïr ce qu'on approuve & que souvent on admire ? Y a-t-il un sort

plus funeste que celui de l'envieux, puisqu'il est non-seulement incapable de se réjouir du mérite & du succès des autres; mais qu'il les voit tous occupés à chercher leur propre bonheur, & à conspirer ainsi contre son repos? **Le Socrate moderne.*

Qu'il est grand! qu'il est doux de se dire à soi-même :

Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens;

Les arts nous ont unis; leurs beaux jours sont les miens.

**M. de Voltaire.*

Après les excès où j'ai vu l'envie s'emporter; après les impostures atroces que je lui ai vu répandre; après les manœuvres que je lui ai vu faire, je ne suis plus surpris de rien à mon âge. **Id.*

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner:
Si l'homme a des tyrans, il doit les détrôner.
On ne le sciait que trop, ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois, & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il? C'est l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie:
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer:
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.

Yij

Le mérite étranger est un poids qui l'accable;
 Semblable à ce géant si connu dans la fable,
 Triste ennemi des dieux, par les dieux écrasé,
 Lançant en vain les feux dont il est embrasé;
 Il blasphème, il s'agit en sa prison profonde;
 Il eroit pouvoir donner des secousses au monde;
 Il fait trembler l'Ætna dont il est oppresé:
 L'Ætna sur lui retombe, il en est terrassé.

* *Id.*

La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager:
 C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.

* *Id.*

La source de l'envie, est l'orgueil; car on n'a de la jalouſie du bien des autres, que parce qu'on appréhende que ce bien ne les élève au-dessus de nous, ou ne les égale à nous. Le cœur possédé d'envie, se scandalise de tout. Au lieu de penser à s'humilier soi-même, il ne pense qu'à rabaisser les autres: il voit de l'orgueil où il n'y en a point, & n'en voit point en soi, quoiqu'il en soit tout rempli. * *M. Nicole.*

EPOUVANTE. *Voyez* ALLARME.

EPOUVANTÉ. *Voyez* EFFRAYE.

EQUITÉ.

On confond quelquefois l'équité avec la justice; mais cette dernière paroît plutôt

désignée pour récompenser, ou punir, conformément à quelques loix, ou règles établies, que conformément aux circonstances variables d'une action. C'est par cette raison que les Anglois ont une cour de chancellerie, ou d'équité, pour tempérer la sévérité de la lettre de la loi, & pour y envisager l'affaire qui y est portée uniquement par la règle de l'équité & de la conscience. Cette cour de chancellerie est un des plus beaux établissements qu'il y ait en Angleterre, & des plus dignes d'être imité par les nations civilisées.

L'équité, prise dans ce sens, est une volonté du prince, disposée par les règles de la prudence à corriger ce qui se trouve dans une loi de son Etat, ou dans un jugement civil de la magistrature établie par ses ordres, de contraire au bien commun. * *M. le chev. de Jaucourt.*

On entend plus communément par le mot d'équité un amour de la justice fondé sur la raison & la conscience.

Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité :
 Sans elle la valeur, la force, la beauté,
 Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
 Ne sont que faux-brillans & que morceaux de verre.

* *Despréaux.*

Tai-Tsong, empereur de la Chine, avoit défendu aux magistrats, sous peine de la vie, de recevoir des présens. Pour s'assurer

Y iii

si ses ordres étoient exécutés , il fit tenter un Mandarin par un homme qu'il chargea de cette délicate commission. Le Mandarin reçut le présent qu'on lui offrit , & fut condamné à mort. Le premier ministre vint trouver l'empereur , & lui dit : « Grand prince , » votre arrêt est juste , & le prévaricateur » mérite la plus sévère punition ; mais vous , » qui lui avez tendu un piège , êtes-vous » tout-à-fait innocent , & ne participez- » vous pas en quelque sorte à son crime ? » Cette noble représentation eut son effet , & l'empereur pardonna au coupable. * *L'étu.*

ERREUR. *Voyez IGNORANCE.*

ERUDITION , LITTERATURE.

La littérature , dit M. l'abbé *Girard* , désigne les connaissances qu'on acquiert par les études ordinaires du collège ; mais il sert plus souvent à dénommer , en général , l'occupation de l'étude & les ouvrages qu'elle produit. L'érudition annonce des connaissances plus recherchées , mais dans l'ordre seulement des belles-lettres.

La littérature fait les gens lettrés ; & l'érudition les gens de lettres. *Voyez Lettres. Sciences.*

ESPERANCE.

L'espérance est un sentiment de confiance qui nous soutient dans l'attente d'un bien

que la fortune semble nous promettre, & qui nous en fait jouir d'avance.

L'espérance est le plus grand de tous les biens, puisqu'elle nous aide à supporter nos maux, & qu'elle nous inspire de la fermeté pour résister aux obstacles, & de la patience pour supporter les disgraces présentes. Celle qui nous inspire une entière résignation à la Providence, par la récompense qu'elle nous promet; celle qui met sa confiance en la miséricorde de Dieu, est une des trois vertus théologales. * *Fénelon.*

Les plaisirs que nous goûtons dans ce monde, sont en si petit nombre, & si pâfagers, que l'homme seroit la plus misérable des créatures, s'il n'étoit doué de cette passion, qui lui procure quelque avant-goût d'un bonheur qui peut lui arriver un jour. Il y a tant de vicissitudes ici-bas, qu'il est quelquefois difficile de juger à quel point nous sommes à bout de notre espérance: cependant notre vie est encore plus heureuse, lorsque cette espérance regarde un objet d'une nature sublime; c'est pourquoi l'espérance religieuse soutient l'ame entre les bras de la mort, & même au milieu des souffrances.

Mais l'espérance immodérée des hommes, à l'égard des biens temporels, est une source de chagrins & de calamités; elle coûte souvent autant de peines, que les craintes causent de souci. Les espérances trop vastes & formées par une trop lon-

Y iv

gue durée, sont déraisonnables, parce que le tombeau est caché entre nous & l'objet après lequel nous soupirons. D'ailleurs, dans cette immodération de désirs, nous trouvons toujours de nouvelles perspectives au-delà de celles qui terminoient d'abord nos premières vues. * *M. Adisson.*

Les jeunes personnes s'occupent de l'espérance. *M. de la Rochefoucault* dit qu'elle *vous conduit jusqu'à la fin de la vie par un chemin agréable.* Elle seroit bien courte, si l'espérance ne lui donnoit de l'étendue. C'est un sentiment consolant, mais qui peut être dangereux, puisqu'il vous prépare souvent bien des mécomptes. Le moindre mal qui en arrive, c'est de laisser échapper ce qu'on possède, en attendant ce qu'on défire. * *Mad. Lambert.*

Tout est frivole pour qui espere tout, & qui espere toujours. Il est vrai que, par le secours de cette façon de penser, l'on passe sa vie dans les plus agréables chimères du monde; mais, par une nécessité très-conséquente, l'on y meurt aussi; & quelle vie, & quelle mort! Voilà le sort des indiscretions de l'espérance. Mais quel est le sage qui n'adopte que celle que la raison peut avouer? *

Il y a deux sortes de fous dans le monde. Les uns vivent toujours dans l'avenir, & ne se soutiennent que d'espérances; & comme ils ne sont pas assez sages pour compter juste avec elles, ils passent leur vie en mécompte. Les personnes raisonna-

bles ne s'occupent que de désirs à leur portée : souvent ils ne sont pas trompés ; quand ils le seroient , ils auroient lieu de s'en consoler. * *Mad. Lambert.*

L'espérance est un présent de la nature que nous ne scaurions trop priser ; elle nous mène à la fin de notre carrière par un chemin agréable , qui est semé de fleurs pendant le cours du voyage. Nous devons espérer tout ce qui est bon , dit le poète *Linus* , parce qu'il n'y a rien en ce genre que d'honnêtes gens ne puissent se promettre , & que les dieux ne soient en état de leur accorder ; mais les hommes flottent sans cesse entre des craintes ridicules & de fausses espérances. Loin de se laisser guider par la raison , ils se forgent des monstres qui les intimident , ou des chimères qui les séduisent.

Evitons ces excès , dit *M. Adisson* ; réglons nos espérances ; pesons les objets où elles se portent , pour scavoir s'ils sont d'une nature qui puisse raisonnablement nous procurer le fruit que nous attendons de leur jouissance , & s'ils sont tels que nous ayons lieu de nous flatter de les obtenir dans le cours de notre vie. Voilà , ce me semble , le discours d'un philosophe auquel nous pouvons donner quelque créance.

C'est un sage qui nous conduit ,
C'est un ami qui nous conseille.

ESPRIT, HOMME D'ESPRIT.

L'esprit n'est autre chose qu'une facilité de voir clairement tous les objets, soit ceux qui existent réellement, soit ceux que l'on peut imaginer, & de concevoir tout d'un coup les divers rapports & les différences qui sont entre ces objets: quand quelqu'un exprime sa pensée, un esprit vif se la peint à l'instant dans son imagination, & en apperçoit d'un coup d'œil les justesses & les défauts. Plus un homme est habile à saisir les rapports que les objets ont entre eux, plus il a de l'esprit. ***.

On fait tant de cas de l'esprit dans le siècle où nous vivons, qu'on est prêt à tout sacrifier pour avoir la réputation d'homme d'esprit. On n'a point honte d'être moins riche, ou dans un rang moins élevé qu'un autre; d'être moins bien partagé des autres avantages de la nature ou de la fortune: on céde sur tout cela sans répugnance; mais en fait d'esprit, on ne veut céder à personne. ***

On passe assez librement à quelques-uns la supériorité du côté de la science & de l'érudition; on avouera sans peine, qu'ils ont plus lu, plus appris & plus retenu que nous; mais qu'ils aient plus d'esprit, c'est un aveu que, même avec beaucoup d'humilité, on ne fait pas volontiers. Aussi est-il bien rare qu'on se fasse justice là-dessus. Chacun croit avoir pour le moins autant d'esprit que son voisin. Le point d'hon-

neur le plus délicat est aujourd'hui la gloire de l'esprit.*

Il y a cela de malheureux dans le mérite de l'esprit, que peu de gens s'y connoissent, & que, dans ce petit nombre même, il s'en trouve qui n'en font pas grand cas.*

La beauté de l'esprit donne de l'admiration; celle de l'ame donne de l'estime; & celle du corps de l'amour. L'estime & l'admiration sont assez tranquilles; il n'y a que l'amour qui soit impétueux.*

Les defauts de l'esprit augmentent en vieillissant comme ceux du corps. L'esprit s'use comme toutes choses: les sciences sont ses alimens; elles le nourrissent & le consument.

On ne peut guères cultiver son esprit & sa fortune en même tems.

Un esprit trop facile à écouter, trop prompt à croire, trop rigoureux à exiger, ne sçauroit être de bon commerce.

Le véritable esprit sçait se plier à tout.

* *M. de Voltaire.*

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'esprit, lorsqu'on ne s'applique à le faire paroître qu'aux dépens des autres.

* *Mad. Lambert.*

Peu d'esprit avec de la droiture ennuye moins à la longue, que beaucoup d'esprit avec du travers.*

L'esprit n'est vraiment estimable que

quand il est accompagné de la raison, des sentimens & de l'honnêteté. *

L'esprit n'est rien sans l'équité;
Il n'est rien sans la bienfaisance.
Un sot qui fert l'humanité,
Soit par instinct, ou bienveillance,
Mérite d'être préféré
A l'homme qui n'est qu'éclairé.

* *M. Sabatier de Castres.*

Le mot *esprit*, en tant qu'il signifie une qualité de l'ame, est un de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent, attachent presque toujours des sens différens. Il exprime autre chose que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grace, finesse; & il doit tenir de tous ces mérites. On pourroit le définir *raison ingénieuse*. * *M. de Voltaire.*

Le mot *homme d'esprit* n'annonce point de prétentions; & le bel esprit est une affiche: c'est un art qui demande de la culture; c'est une espece de profession, & qui par-là expose à l'envie & au ridicule.

La meilleure maniere de faire usage de son esprit est de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues scâvantes, & dans la nôtre. * *Id.*

L'empressement de montrer de l'esprit est la plus sûre maniere de n'en point avoir, & de gâter la société la plus brillante. * *Id.*

Les personnes qui ont beaucoup d'esprit, doivent témoigner beaucoup de bonté aux autres ; car avoir tant d'esprit, n'est pas souvent une qualité aimable : elle peut attirer l'envie ou la haine, au lieu de l'affection ; & insensiblement nous aimons moins les personnes qui nous oppriment par leur esprit. Il faut donc tâcher que la principale qualité, qui éclate en nous, soit la bonté, parce qu'elle ne choque point l'amour-propre des autres. * *M. Nicole.*

Rien ne prouve mieux la foiblesse de notre esprit, si follement entêté de son opinion, qu'il s'aigrit & s'irrite contre tous ceux qui le contredisent. On croit voir du mépris dans ceux qui ne pensent pas comme nous ; & sur le simple soupçon, l'amour-propre se hâte de s'en venger par la haine. * *M. Lamotte.*

Comme notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux & réglés, il ne se peut dire combien il perd & s'abat-
tardit, par le continual commerce & fré-
quentation que nous avons avec les esprits bas & maladifs ; il n'est contagion qui s'es-
pande comme celle-là. * *Montaigne.*

Aimer l'esprit, c'est en avoir. L'esprit plaît, il ajoute souvent au caractère ; il en prend la teinte : le desir de paroître avoir plus d'esprit que les autres, ne se satisfait souvent qu'aux dépens du cœur, de sa pro-
pre réputation & de la société. Ayez l'esprit juste & liant, c'est tout ce que le monde est en droit d'exiger de vous. Le véritable es-

prit vient de la raison ; ou, pour mieux dire, c'est la raison & le bon sens même qui donnent à nos idées la justesse & la précision qu'elles doivent avoir pour plaire. A quoi sert l'esprit, si l'on est insociable, fier & dédaigneux ? On se fait des ennemis de ceux à qui l'on veut faire sentir la supériorité de son génie. S'enorgueillir de ses talens, c'est les avilir. Bornez-vous à l'esprit que vous avez, & n'ambitionnez pas de paroître en avoir davantage. L'affection ne s'acquiert pas à remplacer ce qui nous manque ; elle gâte, au contraire, par la gêne & par la contrainte le peu que nous avons. * *Amus. philosoph.*

L'esprit a ses nécessités & ses maladies : on ne trouve pas extraordinaire d'avoir des maladies & des infirmités dans le corps ; pourquoi n'en auroit-on pas dans l'esprit. Personne ne trouve étrange d'être obligé à dormir, à boire, à manger ; & on doit de même être peu surpris d'avoir l'esprit inquiet, jaloux, irresolu, emporté, paresseux. Comme le corps souffre ses nécessités plus ou moins honnêtes, l'esprit souffre les fâches plus ou moins honteuses.* *M. de S. Réal.*

Les mêmes choses qu'un sot diroit sans offenser, offensent dans la bouche d'un homme d'esprit. On ne prend pas garde à ce que dit un sot, parce qu'il n'y prend pas garde lui-même, ou parce qu'on méprise tout ce qu'il pourroit dire. En voulant offenser, il n'offense pas ; l'homme d'esprit offense sans le vouloir. Un sot se fera moins de tort par les discours les plus malins, qu'un homme

d'esprit ne s'en fera quelquefois par une parole imprudente. Le sot ne se fait point de tort , quoiqu'il dise , parce qu'il n'en fait point aux autres. L'offense se mesure au mérite de l'offenseur. *M. L. Trublet.*

Les personnes qui ont le plus d'esprit , & ceux qui n'en ont que médiocrement , ne diffèrent pas tant par les choses qu'ils sentent , que par la maniere dont ils les expriment. Les passions portent avec tout leur trouble une espece de lumiere qu'elles communiquent presqu'également à tous ceux qu'elles possèdent. Il y a une certaine pénétration , de certaines vues attachées , indépendamment de la différence des esprits , à tout ce qui nous intéresse & nous pique. Mais ces passions , qui éclairent à-peu-près tous les hommes de la même sorte , ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus fin , plus étendu , plus cultivé , en exprimant ce qu'ils sentent , y ajoutent je ne sais quoi qui a l'air de réflexion , & que la passion seule n'inspire point ; au lieu que les autres expriment leurs sentimens plus simplement , & n'y mêlent , pour ainsi dire , rien d'étranger.

* *M. de Fontenelle.*

Il n'y a personne qui n'ait de l'esprit , & qui ne soit capable de quelque chose. Il n'y a personne qui ne manque d'esprit , & qui soit capable de tout. Cela doit inspirer aux uns de la modestie , aux autres de la confiance & du courage.*

C'est un avantage pour chaque homme en

particulier de n'avoir pas beaucoup d'esprit ; ceux qui en ont le moins , sont communément les plus heureux. C'est un avantage pour les hommes , en général , qu'il n'y ait pas dans le monde plus d'esprit qu'il n'y en a ; & peut-être que tout n'en iroit que mieux , s'il y en avoit moins encore. Ce qui s'y fait de plus important & de plus nécessaire , s'y fait par des gens de peu d'esprit. De grands génies ne voudroient pas s'abaisser à certaines choses , & même ne les feroient pas si bien. D'un autre côté , ces grands génies ont causé plus de maux que de biens dans la société. L'esprit a produit plus de choses purement agréables , que de choses vraiment utiles. *

Les gens d'esprit sont ordinairement clairvoyans ; on les craint ; & de-là à la haine il n'y a qu'un pas. On appelle orgueil leurs lumières. On leur impute , comme vices du cœur , les qualités de leur esprit. * *M. C. D. L. C.*

Quelques gens d'esprit parlent peu dans la conversation ; & on l'attribue souvent à orgueil. Ils ne daignent pas , dit-on , parler devant des gens qu'ils croient incapables de les entendre ; il n'y a là aucune gloire à recueillir. Souvent aussi , ajoûte-t-on , ils se taisent , parce qu'ils n'ont rien de bon à dire , & qu'ils voudroient toujours briller. J'avoue que ce jugement n'est pas toujours injuste : on se tait quelquefois , en certaines occasions , par le même motif qui fait parler en d'autres , par vanité. Mais il ne faut pas faire des applications

pllications téméraires de cette maxime ; & comme ce n'est pas toujours par vanité qu'on cherche à dire de bonnes choses , ce n'est pas aussi toujours par vanité qu'on dédaigne de dire des choses communes & médiocres. Un homme d'esprit sc̄ait bien qu'il se teroit admirer à peu de frais ; mais l'approbation des autres ne le flate point , s'il n'obtient la sienne propre. Il n'a de plaisir à parler qu'autant qu'il parle bien , parce qu'il n'aime que le bon. Il est difficile plutôt que vain ; en un mot , il dédaigne de dire des choses triviales , des choses mal conçues & mal exprimées , par la même raison qu'il souffre d'en entendre de pareilles. Il craint , pour ainsi dire , de s'ennuyer soi-même autant que d'ennuyer les autres. *

Un philosophe a dit avec justice , que si notre esprit étoit l'ame de notre corps , la raison étoit l'ame de notre esprit. *

Les gens d'esprit se flattent d'être agréables , par cela même qu'ils sont hommes d'esprit ; & c'est ainsi qu'ils deviennent la plus folle compagnie du monde. *

E S T I M E.

L'estime est l'hommage qu'on rend au mérite & à la vertu.... L'amour de l'estime est l'ame de la société : il nous unit les uns aux autres. J'ai besoin de votre approbation , vous avez besoin de la mienne. En s'éloignant des hommes , on s'éloigne des vertus nécessaires à la société ; car , quand on est

D. des Pas. T. I.

Z

seul, on se néglige. Le monde vous force à vous observer. * *Mad. Lambert.*

On est rarement maître de se faire aimer ; on l'est toujours de se faire estimer , parce qu'il dépend de nous de pratiquer la vertu.

L'estime des hommes est un bien que nous devons nous efforcer d'acquérir ; mais il doit nous suffire de la mériter si nous ne l'obtenons pas.

Les attachemens les plus durables sont ceux qui sont fondés sur l'estime. On ne peut même aimer une personne , si elle n'a , ou si on ne lui suppose des qualités estimables. ***

É T A T. *Voyez* SITUATION.

É T E R N I T É.

Quand l'âge , l'infirmité & le voisinage du dernier terme commencent à dissiper l'illusion & l'enchante ment des choses de ce monde , un homme en qui les réflexions ne sont pas absolument éteintes , & qui se dit à lui-même que la religion Chrétienne pourroit bien être la véritable , commence alors à découvrir & à sentir le voile qui l'environne. Il voit avancer chaque jour l'éternité, qui lui avoit paru, dans les autres tems, fort éloignée : il la voit comme une montagne d'une hauteur & d'un poids immense , qui écrase tout qui se trouve sur son passage : il la voit comme un abyme , qui engloutit tout ce qui n'est que temporel , &

qui n'en laisse aucun vestige : il considère tous les rangs marqués en cette vie par la Providence, comme des rangs provisionnels, qui ne subsistent que pour un tems. Il sait que le pauvre, s'il est humble & fidèle, sera tiré de la basseſſe & placé sur un trône ; il n'est touché que des distinctions & des préférences qui feront éternelles, & il comprend que ces distinctions ne peuvent être attachées qu'à une sincère piété, qu'à la vertu, parce qu'elle est le seul bien que la mort ne détruise pas, & qu'elle est le seul mérite qui subsiste aux yeux de Dieu. * *M. Duguet.*

ETONNEMENT, ADMIRATION.

Ces deux sentimens désignent également un mouvement de surprise, avec cette différence que l'admiration est un sentiment vif & subit de plaisir, qui s'excite en nous à la vue d'un objet dont la perfection nous frappe, & que l'étonnement est, au contraire, un sentiment de peine qui naît à la vue d'un objet dont la difformité est peu commune ; ainsi ces deux petites passions sont opposées l'une à l'autre, & n'auroient rien de commun, si toutes deux n'excitoient la surprise. *** Voyez *Admiration.*

Ê TRE MORAL.

Les êtres moraux font certaines modi-
Zij

fications attachées aux choses, soit essentiellement par la volonté divine, soit par institution humaine, pour le bonheur & l'avantage des hommes dans la société, autant qu'elle est susceptible d'ordre & de beauté, par opposition à la vie des bêtes.

Tous les êtres moraux, essentiellement attachés aux choses, peuvent être réduits à deux; le droit, & l'obligation: c'est-là du moins le fondement de toute moralité; car on ne reconnoît rien de moral, soit dans les actions, soit dans les personnes, qui ne vienne, ou de ce que l'on a droit d'agir d'une certaine maniere, ou de ce que l'on y est obligé.

Les êtres moraux, qui ont été produits par l'institution divine, ne peuvent être anéantis que par le Créateur: ceux qui procèdent de la volonté des hommes, s'affolissent par un effet de la même volonté, sans pourtant que la substance physique des personnes reçoive en elle-même le moindre changement. Par exemple, quand un gentilhomme est dégradé, il ne perd que les droits de la noblesse: tout ce qu'il tenoit de la nature, subsiste encore en son entier; c'est ce qu'exprime si bien le beau mot de *Démétrius de Phalere*, lorsqu'on eut appris à ce philosophe, que les Athéniens avoient renversé ses statues: « Mais, répondit-il, » ils n'ont pas renversé la vertu en consé- » dération de laquelle ils me les avoient » dressées. » * *M. le chey. de Jaucourt.*

ETUDE.

L'étude est l'application de notre esprit aux arts, aux sciences, ou aux belles-lettres. Elle est nécessaire à celui qui veut s'instruire ; mais elle doit être réglée avec prudence. Une application trop continue, fatigue l'esprit & l'accable : il ressemble à notre estomac, qui ne peut digérer une trop grande quantité de nourriture ; il faut manger peu, souvent, & lentement. *M. Neuville. *Voyez Bibliomanie.*

Quelque goût qu'on ait pour l'étude, on ne doit jamais négliger ses devoirs pour elle.

Faites que vos études coulent dans vos moeurs, & que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu. *M. Rollin.

L'étude fait acquérir l'amour du travail ; elle en adoucit la peine : elle fert à arrêter & à fixer la legereté de l'esprit ; à vaincre l'aversion pour une vie sédentaire & appliquée, & pour tout ce qui assujettit : elle retire de l'oisiveté & de la débauche ; elle remplit utilement les vides de la journée, qui pesent si fort à tant de personnes ; elle met en état de juger sainement des ouvrages qui paroissent, de lier société avec des gens d'esprit ; de fournir, de son côté, à la conversation : enfin elle nous éclaire sur nos devoirs, sur notre bonheur, & sur tout ce qui peut contribuer à notre satisfaction. *Id.

On cherche, depuis long-tems, une pa-
nacée universelle : ceux qui aiment l'étude,
l'ont trouvée ; elle adoucit nos maux, dis-
sipe nos chagrins, vivifie toutes les facultés
de notre ame, & lui donne, (qu'on me
passe l'expression,) un certain embonpoint
que ne lui procureroient jamais les autres
plaisirs auxquels elle pourroit se livrer. C'est-
là, sans doute, ce qu'un célèbre courti-
san (a) voulut faire entendre, lorsqu'il ré-
pondit à *Louis XIV*, qui lui demandoit à
quoi lui servoit de lire : « Sire, la lecture
» fait à mon esprit ce que vos perdrix font
» à mes joues. »

O vous donc, que de funestes penchans
n'entraînent point encore ; vous qui, pour
ainsi dire, pouvez choisir vos goûts & en
décider, livrez-vous aux lettres : semez dans
votre jeune âge des connaissances dont la
moisson fera la joie & l'agrément de votre
vieillesse. Vos beaux jours prétendus pa-
seront comme une ombre. Que vous vous
trouverez heureux d'avoir su vous ména-
ger des ressources pour ce tems, où l'hom-
me, ennemi des beaux arts, n'a pour per-
spective, que la honte, l'ennui, la douleur,
& le tombeau ! **M. L. de Londres.*

(a) Le duc de *Vivonne* qui avoit le teint
extrêmement frais & vermeil. « Eussé-je, disoit
» l'empereur *Didier Julien*, eussé-je un des
» pieds dans le tombeau, l'étude auroit encore
» des charmes pour moi. »

Je fais de l'étude mon divertissement & ma consolation, & je ne fais rien de si fâcheux qu'elle n'adoucisse. Dans ce trouble que me cause l'indisposition de ma femme, la maladie de mes gens, la mort même de quelques-uns, je ne trouve d'autre remede que l'étude. Véritablement elle me fait mieux comprendre toute la grandeur du mal; mais elle me le fait aussi supporter avec moins de peine. **Pline le jeune.*

L'étude orne l'esprit de vérités agréables, utiles, ou nécessaires; elle élève l'âme par la beauté de la véritable gloire; elle apprend à connoître les hommes tels qu'ils sont, en les faisant voir tels qu'ils ont été & tels qu'ils doivent être; elle inspire du zèle & de l'amour pour la patrie; elle nous rend plus humains, plus généreux, plus justes, parce qu'elle nous rend plus éclairés sur nos devoirs & sur les biens de l'humanité.

C'est par l'étude que nous sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

Enfin c'est elle qui donne à notre siècle les lumières & les connaissances de tous ceux qui l'ont précédé; semblables à ces vaisseaux destinés aux voyageurs de long cours, qui semblent nous approcher des pays les plus éloignés, en nous communiquant leurs productions & leurs richesses.
**M. le chev. de Jaucourt, Voyez Lettres.*

EVANGILE.

L'évangile est l'histoire de la vie de *Jesuſ Christ.*

L'évangile, ce divin livre, le seul nécessaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le feroit pas, n'a befoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur, & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la profonde Sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture, sans se sentir meilleur qu'au paravant. * *J. J. Rousseau.*

Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe. Qu'ils sont petits auprès de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à-la-fois si sublime & si sage soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce-là le ton d'un enthousiaste, ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! Quelle grace touchante dans ses instructions ! Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle profonde sagesse dans ses discours ! Quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses ! Quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse & sans ostentation ? * *Id.*

Dirons-nous que l'Histoire de l'évangile

est inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente. Au fond , c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre , qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs Juifs n'eussent trouvé ce ton ni cette morale ; & l'évangile a des caractères de vérité si frappans , si parfaitement inimitables , que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. * *Id.*

D'où me vient cet auguste livre ?

Que j'y trouve de majesté !

Ma raison s'en étonne , & tout mon cœur se livre

Au charme inattendu de sa simplicité.

De la pompe philosophique ,

Venez , grands écrivains , étailler l'appareil ;

Ici disparaîtra son éclat magnifique ,

Comme l'astre des nuits à l'aspect du soleil.

D'où nous vient donc ce livre unique ?

Quel en est le sublime Auteur ?

Est-ce un Dieu ? Si tout autre en étoit l'inventeur

Je serois forcé de le croire

Plus étonnant , pour son lecteur ,

Que le héros dont il eût fait l'histoire.

* *M. Sabatier de Castres.*

Jesus-Christ parle des plus grandes choses si simplement , qu'il semble qu'il n'y a pas pensé , & si nettement néanmoins , qu'on

voit bien ce qu'il en pensoit. Cette clarté jointe à cette naïveté, est admirable.* *Pascal.*

Qui a appris aux évangélistes les qualités d'une ame véritablement héroïque, pour la peindre si parfaitement en *Jesus-Christ*?...
* *Id.*

Le style de l'évangile est admirable en une infinité de manières, &c, entr'autres, en ce qu'il n'y a aucune invective de la part des historiens contre *Judas*, ou *Pilate*, ni contre aucun des ennemis, ou des bourreaux de *Jesus-Christ*. * *Id.*

Il n'y a de véritable sagesse en ce monde, que celle qu'enseigne la morale de l'évangile. Quand même elle ne seroit point soutenue par la foi & par la religion, c'est la plus pure & la plus parfaite loi du monde.

EXACTITUDE. *Voyez ATTENTION,* VIGILANCE.

EXAGERATION.

L'exagération est cette opération de l'esprit, par laquelle on augmente la bonne ou mauvaise qualité des choses, par rapport à ce qu'elles sont réellement. On ne doit jamais exagérer, si l'on ne veut se familiariser avec le mensonge ; car rien n'en approche plus que l'exagération. J'ai remarqué que nous n'exagérons jamais plus volontiers que lorsqu'on nous contredit, ou qu'on nous accuse d'exagération. On dit

que les peuples des provinces méridionales de France sont fort sujets à exagérer ; ce défaut naît , sans doute , de la vivacité de leur caractère. ***

E X C È S.

On entend par ce mot tout ce qui passe les bornes de la raison. * V oyez *Modération*.

Les vertus poussées à l'excès ; se changent en vices. * V oyez *Fanatisme* , *Superstition* , & les autres mots qui portent avec eux un signe d'excès , comme *Intempérance* , *Prodigalité* , &c. &c. &c.

EXCUSE , PARDON.

L'excuse est une raison bonne ou mauvaise , qu'on apporte à celui qu'on a offensé , pour affoiblir à ses yeux la faute qu'on a commise. Le pardon est l'aveu du repentir de la faute. On fait excuse d'une faute légère , ou apparente ; on demande pardon d'une faute grievante & réelle. L'excuse est pour se justifier ; le pardon , pour arrêter la punition. La première part d'un fond de politesse , l'autre naît de la crainte , ou du repentir. Les hommes d'un bon naturel font excuse facilement , & excusent de même : ils ne craignent pas de demander pardon de leurs fautes , & se font un plaisir de pardonner celles d'autrui. *** V oyez *Pardon*.

EXECRABLE. V oyez ABOMINABLE.

EXEMPLES.

L'exemple est une action vicieuse ou vertueuse qu'on se propose d'imiter. ***

La maniere d'aimer nos semblables est de leur souhaiter les biens que nous jugeons les plus propres au bonheur de l'homme, & de les leur procurer, s'il est en notre pouvoir de le faire. Rien n'y étant plus propre que la vertu, le premier & le plus important devoir de la societe est donc de la montrer dans tout son éclat à ceux qui nous environnent, pour leur en inspirer l'amour: or l'exemple est le moyen le plus efficace pour opérer cet effet, & c'est souvent le seul qu'on ait en main. Tous les hommes ne font pas des livres, des sermons ou des loix: tous n'en ont pas le talent, le loisir ou l'autorité; & ce ne sont-là d'ailleurs que des tableaux sans vie, qui remuent rarement le cœur, & ne présentent de la vertu que des images imparfaites & tronquées. La plume & la parole même, ainsi que le crayon ou le pinceau, ne peignent que la superficie des sujets; ne leur donnent qu'une face, qu'une attitude unique, & ne sauraient imprimer le mouvement à des portraits.

L'exemple est le tableau vivant qui peint la vertu en action, & communique l'impression qui la meut à tous les cœurs qu'il atteint: or chacun peut donner des exemples de vertu, puisqu'il ne faut, pour le

faire , qu'agir en homme vertueux. * *M. Toussaint.*

Tous les astres sont radieux ; mais tous n'ont pas une sphère également étendue. Il en est de même des modèles de vertu. Chacun d'eux , dans le cercle qu'il occupe , éclaire & vivifie ce qui l'approche ; mais un monarque ou prince , s'il est vertueux , répand ses influences salutaires beaucoup plus loin , qu'un citoyen isolé qui vit dans un état obscur. Ce n'est pas que l'homme vertueux , placé sur le trône , soit un astre par lui-même plus lumineux que l'homme privé ; mais c'est que ses rayons partent d'un lieu plus élevé. * *Id.*

On doit le bon exemple aux hommes. L'honneur de Dieu , & le bien général sont intéressés à l'observation de ce précepte , qui ordonne non-seulement de ne pas scandaliser les hommes par de mauvaises actions , mais de les édifier par de bonnes. La charité du prochain y est tellement attachée , que l'on peut dire que ç'en est la plus générale , la plus importante & la plus difficile partie. C'est la plus générale , parce qu'elle oblige toutes sortes de personnes sans exception , les grands , les petits , les riches , les pauvres , les savans , les ignorans. Tout le monde n'est pas en état de faire l'aumône aux autres , parce qu'il y en a beaucoup qui ne sont en état que de recevoir eux-mêmes. Tous ne sont pas capables d'instruire , d'éclairer les hommes ; mais il n'y a personne qui ne puisse les édifier par

de bonnes actions , & les porter à pratiquer la vertu. C'est une aumône spirituelle dont personne n'est incapable , & dont on a toujours , quand on le veut , un trésor inépuisable. Il est certain aussi que l'édification est la plus importante de toutes les œuvres de charité , parce que rien ne porte plus directement au mal que les mauvais exemples , & que rien n'attire plus fortement au bien que les bons. Les paroles & les raisons peuvent solliciter à l'un ou à l'autre ; mais l'exemple y entraîne par une force presqu'invincible : c'est un fleuve qui nous porte ; c'est un torrent qui nous entraîne. Il est vrai encore que la pratique de ce devoir , dans toute sa perfection , est si difficile , qu'on peut dire qu'elle comprend le plus haut point de la vie Chrétienne ; car , pour ne point scandaliser le prochain , il faut non-seulement lui dérober nos vices ; mais il faut encore supprimer toutes nos humeurs & toutes nos passions déréglées.

* *M. Nicole.*

L'édification du prochain demande qu'on paroisse toujours devant lui sans vices & sans autre intérêt que celui de la justice. Elle demande aussi qu'on ne lui parle jamais qu'avec vérité , & qu'on la lui rende aimable par la douceur. Elle demande encore qu'on lui fasse voir dans les actions de sa vie , la pratique des devoirs de la société & de la religion , & qu'on ne se fasse pas reprocher de parler d'une maniere & d'agir d'une autre. * *Id.*

Les bons exemples ont cet avantage de se répandre , comme une odeur , dans tous ceux qui en sont les spectateurs , & d'être , par cela même , une instruction vivante , qui , dans toutes les manieres d'instruite , est celle qui est la plus efficace & la plus générale , puisqu'elle appartient à tout le monde. Ainsi personne n'est exempt de cette obligation d'édifier ceux qui nous environnent ; car il n'est point d'homme qui ne puisse édifier ceux qui le voient , par sa patience , par son humilité , par le règlement de ses paroles & de ses actions. L'amour du prochain , quand il est dans le cœur , est un trésor inépuisable de ces sortes de parfums ; & ce ne peut être que le défaut de cet amour du prochain , qui nous mette dans l'impuissance de contribuer , en cette maniere , au bien de la société. Il faut , pour cela , mener une vie réglée. Ce sont-là les fruits que Dieu demande de nous , & qui ne manquent jamais de porter nos semblables à la vertu. Mais c'est en vain qu'on prétend édifier les hommes , quand on manque à l'accomplissement de ses devoirs. Dieu a imprimé dans le cœur commun des hommes un discernement assez juste de la vraie vertu ; & , quand ils suivent simplement la lumiere qu'ils y trouvent , ils ne se laissent pas séduire , & ils sont portés à suivre les bons exemples. *Id.

Il y a des vertus qu'on doit tenir cachées ; mais il y en a qui sont des especes de charité qu'on doit au prochain. Ainsi l'humit-

lité est edifiante , parce qu'elle est contraire à l'amour-propre. L'austérité est édifiante , parce qu'elle renferme la fuite de la débauche. La gravité est édifiante , parce que c'est la marque d'une ame où la raison domine , & qui n'est pas emportée par les saillies des passions. La modestie est édifiante , parce que c'est la marque d'une ame ennemie de l'orgueil , & où la pureté règne. L'égalité d'esprit est édifiante , parce que c'est la marque d'une ame qui n'est point dominée par les passions , mais qui en est la maîtresse. La douceur est édifiante , tant parce qu'elle marque une ame tranquille , que parce qu'elle fait paroître qu'on aime ceux envers qui on l'exerce & qu'elle n'irrite point l'amour-propre du prochain. La patience est édifiante , parce qu'elle marque une ame soumise & résignée à la volonté de Dieu. Mais il n'y a rien de si édifiant que la charité & la compassion pour le prochain , parce qu'il n'y a rien qui flatte plus les hommes que de se voir aimés ; & , par conséquent , rien ne donne plus d'entrée dans leur cœur , que l'affection qu'on leur témoigne. * *Id.*

Rien n'est si contagieux que l'exemple ; & nous ne faisons jamais de grands biens & de grands maux , qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions , par émulation ; & les mauvaises , par la malignité de la nature , que la honte retenoit prisonniere , & que l'exemple met en liberté. * *La Rochefoucault.*

On aime assez à donner à des enfans des leçons

leçons de vertu & de probité ; on se fait honneur même de leur débiter les maximes les plus sévères & les plus héroïques de la sagesse ; mais la conduite domestique soutient mal le faste & la vanité de ces instructions. On leur propose les vertus de leurs ancêtres , & on affoiblit , en les démentant soi-même par des mœurs opposées , l'impression qu'avoit pu faire le souvenir de ces anciens modèles. Ainsi , loin de leur inspirer des sentimens de vertu , par ces impressions contredites par nos exemples , nous les accoutumons à penser de bonne heure que la vertu n'est qu'un nom ; que les maximes qu'on nous en débite , ne sont qu'un langage & une façon de parler , qui a passé des peres aux enfans , mais que l'usage a toujours contredit ; & qu'enfin ceux qui ont paru , dans tous les tems , les plus zélés défenseurs , ont toujours été au fonds semblables au reste des hommes.

* *M. Maffillon.*

Il est difficile que les mauvais exemples n'entraînent l'homme , s'ils sont fréquens à sa vue , & s'ils lui deviennent familiers. Un des plus grands secours pour l'innocence , c'est de ne pas connoître le vice par les exemples de ceux que nous fréquentons. *M. de Buffy* répétoit souvent , qu'à force de ne trouver rien qui vaille sur son chemin , on devient rien qui vaille soi-même. Il faut un grand courage pour se soutenir seul dans les sentiers de la vertu , quand on est entouré de gens qui ne les

D. des Pas. T. I.

Aa

suivent point. D'ailleurs, dans les Etats où les mœurs sont corrompues, la plûpart des hommes ne tirent point du fruit du petit nombre de bons exemples qu'ils voient; & , dans l'éloignement , ils se contentent de rendre avec froideur quelque justice au mérite. * *M. le chev. de Jaucourt.*

Le mauvais exemple des grands est contagieux aux petits.

La leçon des exemples instruit beaucoup plus que celle des préceptes.

La principale science du monde consiste à profiter également des bons & des mauvais exemples.

Le mauvais exemple excite plus fortement à faire le mal, que le bon à faire le bien , parce qu'il a notre inclination naturelle de son côté. *

Il est plus à propos , pour rendre les hommes sages , de leur montrer ce qu'il faut éviter , que ce qu'ils doivent suivre. *

L'exemple est quelquefois une règle dangereuse , & qui ne manque guère d'égarer ceux qui s'y livrent aveuglément. Il en est des exemples , comme des conseils : pour en tirer avantage , il faut avoir assez de lumières pour les apprécier. Les mauvais exemples nuisent en ce qu'ils entraînent à la pratique du mal ; mais les bons nuisent aussi quelquefois , en ce qu'ils bornent dans la pratique du bien ; car , si ceux que vous vous proposez d'imiter ne sont pas des modèles en tout genre , vous ne sauriez manquer en les imitant , & souvent même en les

surpassant , de rester dans l'imperfection & la médiocrité. Voilà , sans doute , pourquoi le Législateur des Chrétiens n'a pas dit : Imitez tel apôtre , tel anachorete , tel roi , tel pere de famille ; mais , Soyez parfaits comme votre pere céleste est parfait. On ne va jamais au grand par l'imitation , à moins que le modèle qu'on se propose ne soit inimitable.*

EXERCICE.

Comme nous nous sommes proposés dans ce Dictionnaire de présenter aux hommes tout ce qui peut les rendre meilleurs & contribuer à leur bonheur , nous croyons devoir consacrer un article au mot *exercice*. Quoique ce mot semble n'appartenir qu'à la médecine , il n'est pas tout-à-fait étranger à la morale , puisqu'il peut fournir aux hommes des leçons qui ne tendent qu'à leur santé & à leur conservation.

Le mot d'*exercice* , dans le sens que nous l'employons ici , signifie l'action du corps à laquelle on se livre volontairement ; je dis *volontairement* , pour la distinguer de l'action du travail à laquelle on se porte le plus souvent avec peine , qui nuit à la santé , & qui hâte notre destruction par l'excès qui en est souvent inséparable. ***

Les anciens scavoient que l'exercice du corps étoit utile , & même nécessaire à la santé ; & de-là vient qu'il faisoit partie de leur éducation. Ils établirent même des prix à ce sujet. C'est dans la même vue que

A a ij

Cyrus, parmi les soins qu'il prenoit de l'éducation des Perses, leur avoit fait une loi de ne pas manger avant d'avoir exercé leur corps par quelque genre de travail. ***

L'exercice est efficace pour favoriser les excréptions & l'ouvrage de la nutrition. L'observation journaliere prouve que la langueur dans le mouvement circulaire, empêche que l'application du suc nourricier des parties élémentaires ne se fasse comme il faut pour la réparation des fibres simples, qui ont perdu plus qu'elles ne peuvent recouvrer. C'est ce dont on peut se convaincre, si l'on considere ce qui arrive à l'égard de deux jeunes gens nés de mêmes parens, avec la même constitution apparente, qui embrassent deux genres de vie absolument opposés ; dont l'un s'adonne à des occupations de cabinet, à l'étude, à la méditation, mène une vie absolument sédentaire ; tandis que l'autre prend un parti entièrement opposé, se livre à tous les exercices du corps, à la chasse, aux travaux militaires. Quelle différence n'observe-t-on pas entre ces deux frères ? Celui-ci est extrêmement robuste, résiste aux injures de l'air, supporte impunément la faim, la soif, les fatigues les plus fortes, sans que sa santé en souffre aucune altération ; il est fort comme *Hercule*. Le premier, au contraire, est d'un tempérament très-foible, d'une santé toujours chancelante, qui succombe aux moindres peines de corps, ou d'esprit ; c'est un homme aussi délicat qu'une jeune fille valé-

tudinaire. Cette différence dépend absolument de l'habitude contractée pour le mouvement dans l'un , & pour le repos dans l'autre. **M. d'Aumont.*

Si l'on voit des tempéramens plus fribles, plus délicats , plus sujets aux maladies parmi les gens de qualité que parmi les autres , c'est qu'ils font peu d'exercice. La plûpart de leurs maladies ne viennent que de la continuité du repos; car ce n'est pas l'interrompre que de se promener dans une voiture.*

L'expérience a prouvé que le meilleur exercice , celui qui est le plus salutaire à la santé , est celui qui se fait avant les repas , & sur-tout avant le dîner. **M. d'Aumont.*

EXPERIENCE.

L'expérience signifie communément la connoissance acquise par un long usage de la vie , jointe aux réflexions que l'on a faites sur ce qu'on a vu & sur ce qui nous est arrivé de bien & de mal. En ce sens , la lecture de l'histoire est fort utile pour nous donner de l'expérience; elle nous apprend des faits , & nous montre les événemens , bons ou mauvais , qui en ont été la suite & les conséquences. Nous ne venons point au monde avec la connoissance des causes & des effets ; c'est uniquement l'expérience qui nous fait voir ce qui est Cause & ce qui est Effet ; ensuite notre propre

A a iij

réflexion fait observer la liaison & l'enchaînement qu'il y a entre la cause & l'effet.

Chacun tire plus ou moins de profit de sa propre expérience, selon le plus ou le moins de lumières dont on a été doué en venant au monde.

Les voyages sont aussi fort utiles pour donner de l'expérience ; mais, pour en retirer cet avantage, on doit voyager avec l'esprit d'observation. *M. du Marsais.



FACHEUX.

ON entend en général par ce mot, ce qui gêne, ce qui nuit à notre bien-être; & l'on entend par *un fâcheux* un importun qui survient dans un moment où la présence même d'un ami est de trop, & où celle d'un indifférent embarrasse & peut donner de l'humeur, quand elle dure. Un fâcheux vous interrompt quand ce que vous dites, ou faites, ne souffre point de délai; il ne vous paye pas, quand vous comptez le plus sur l'argent qu'il vous doit; enfin tout ce qu'il fait, il le fait toujours hors de propos.***

FACILE.

Facile, en général, marque ce qui se fait sans peine & sans obstacles. Ce mot est une injure pour une femme; c'est souvent une bonne qualité dans un homme, & quelquefois un défaut. C'est une bonne qualité, quand on l'emploie pour désigner un esprit qui se rend aisément à la raison, à la justice; & un défaut, quand on l'emploie pour désigner un esprit crédule, foible, qui se laisse aisément gouverner.***

FAINEANTISME. *Voyez* PARESSE.

FAMILIARITÉ.

C'est une liberté dans les discours & les manières, qui suppose entre les hommes de la confiance & de l'égalité. Comme on n'a pas, dans l'enfance, de raison de se défier de son semblable ; comme alors les distinctions de rang & d'état, ou ne sont pas, ou sont imperceptibles, on n'apperçoit rien de contraint dans le commerce des enfans. Ils s'appuient sans crainte sur tout ce qui est homme : ils déposent leurs secrets dans les coeurs sensibles de leurs compagnons ; ils laissent échapper leurs goûts, leurs espérances, leur caractère. Mais les compagnons deviennent concurrens & enfin rivaux ; on ne court plus ensemble la même carrière ; on s'y rencontre, on s'y presse, on s'y heurte, & bientôt on n'y marche plus qu'à couvert & avec précaution.

Mais ce sont sur-tout les distinctions de rangs & d'état, plus que la concurrence dans le chemin de la fortune, ou la rivalité dans les plaisirs, qui font disparaître, dans l'âge mûr, la familiarité du premier âge.

Elle reste toujours dans le peuple ; il la conserve même avec ses supérieurs, parce qu'alors, par une folte illusion de l'amour-propre, il croit s'égaler à eux. Le peuple ne cesse d'être familier que par défiance, & les grands que par la crainte de l'égalité. Ce qu'on appelle *maintien, noblesse dans les manières, dignité, représentation*, sont

des barrières que les grands savent mettre entr'eux & l'humanité. Ils sont ennemis de la familiarité ; quelques-uns même la craignent avec leurs égaux. . . .

La familiarité est le charme le plus séduisant, & le lien le plus doux de l'amitié : elle nous fait connoître à nous-mêmes ; elle développe les hommes à nos yeux : c'est par elle que nous apprenons à traiter avec eux ; elle donne de l'étendue & du ressort au caractère ; elle lui assure sa forme distinctive : elle aide au naturel aimable à sortir des entraves de la coutume, & à mépriser les détails minutieux de l'usage ; elle répand sur tout ce que nous sommes, l'énergie & les grâces. * *Did. encyclop.*

FANFARON.

Le fanfaron est celui qui fait parade d'un courage qu'il n'a pas : l'usage a un peu étendu l'acception de ce mot ; on l'applique à celui qui exagère, ou qui montre, avec trop d'affectation & de confiance, la bravoure qu'il a, & plus généralement à celui qui se vante d'une vertu, quelle qu'elle soit, au-delà de la bienféance ; mais les loix de la bienféance varient selon les tems & les lieux. Ainsi tel homme est pour nous un fanfaron qui ne l'étoit pas pour son siècle, & qui ne le seroit pas aujourd'hui pour sa nation. Il y a des peuples fanfarons.

La fanfaronnade est aussi dans le ton. Il y a tel discours héroïque, qu'un mot ajouté

ou changé , feroit dégénérer en fanfaronnade ; & réciproquement il y a tel propos fanfaron qu'une pareille correction rendroit héroïque. * *M. Diderot.*

FANATISME.

Le fanatisme est un zèle outré des vertus. La vérité , la religion , l'amitié , l'amour de la patrie a ses fanatiques.

Le fanatisme prend sa source dans le tempérament. Les gens d'une imagination forte & les mélancoliques , y sont naturellement portés ; & l'on remarque que l'esprit n'a pas assez de force pour nous en préserver, puisque tant de grands hommes n'ont pu s'en garantir.

Le fanatisme est contraire à la sagesse , à la modération & à l'esprit du Christianisme , qui nous recommande l'amour de nos semblables. * *M. Neuville.*

C'est une maxime incontestable que de l'abus des meilleures choses , il en résulte souvent de très-mauvaises : entr'autres preuves de cette vérité , une de plus fortes est celle que l'on tire des pernicieux effets du fanatisme & de la superstition , considérés comme des abus de la vraie religion....

L'esprit de l'homme est sujet à certaines terreurs , à certaines craintes dont il ne scaurroit se rendre raison à lui-même , procé dantes , soit du mauvais état des affaires pu bliques , quelquefois d'une humeur sombre & mélancolique , ou bien aussi du concours de toutes ces circonstances.

Dans cette situation, l'ame redoute une infinité de maux chimériques dont elle se croit menacée par des êtres mal-faisans. Les objets réels manquent-ils à ces terreurs ? Aussi-tôt, active à son propre préjudice, & s'abandonnant à son goût pour le merveilleux, l'imagination s'en fait d'imaginaires, & ne met aucunes bornes à leur pouvoir & à leur méchanceté....

L'espérance, l'orgueil, la présomption, une imagination échauffée, jointe à l'ignorance, ce sont-là les vraies sources du fanatisme.

Le fanatisme ayant sa source dans la force des esprits, & dans un caractère présomptueux & hardi, porte naturellement à des résolutions extrêmes, sur-tout lorsqu'il parvient à remplir la tête du misérable qui est possédé de l'idée qu'il est illuminé par la grace, & de mépris pour les loix communes de la raison, de la morale & de la prudence. La philosophie est seule en état de guérir de cette maladie, qui a fait verser tant de sang sur la terre. * *M. Hume. Voyez Superstition.*

M. de Voltaire dit en parlant du fanatisme :

Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire.
Et, reçu dans son sein, l'embrasse & le déchire.

Le fanatisme naît toujours de l'ignorance, ou de l'orgueil. Dans toutes les religions,

il n'y a guère que le peuple qui soit fanatique , & il ne le devient que parce qu'il ne connoît pas sa religion , ou qu'il la connoît mal ; alors il n'écoute que son faux zèle , & lui sacrifie ce qu'il a de plus cher. Les hommes devroient étudier les hommes , voir combien leurs lumières sont bornées , combien la vérité est cachée ; être indulgents , modérés , & ne jamais s'enthousiasmer pour quoi que ce soit. * *M. S.... de C....*

Il est affreux de voir comment cette opinion d'appaiser le ciel par le massacre , une fois introduite , s'est universellement répandue dans presque toutes les religions , & combien on a multiplié les raisons de ce sacrifice , afin que personne ne pût échapper au couteau. Tantôt ce sont des ennemis qu'il faut immoler à *Mars exterminateur*. Les Scythes égorgent à ses autels le centième de leurs prisonniers ; & , par cet usage de la victoire , on peut juger de la justice de la guerre : aussi chez d'autres peuples , ne la faisoit-on que pour avoir de quoi fourrir aux sacrifices ; de sorte qu'ayant été institués d'abord , ce semble , pour en expier les horreurs , ils servirent enfin à les justifier.

Tantôt ce sont des hommes justes qu'un dieu barbare demande pour victimes. Les Gètes se disputent l'honneur d'aller porter à *Zamolxis* les voeux de la patrie. Celui qu'un heureux sort destine au sacrifice , est lancé à force de bras sur des javelots dressés. S'il reçoit un coup mortel en tombant sur les piques , c'est de bon augure pour le suc-

cès de la négociation & pour le mérite du député. Mais s'il survit à sa blessure, c'est un méchant dont le dieu n'a point affaire.

Tantôt ce sont des enfans a qui les dieux redemandent une vie qu'ils viennent de leur donner; justice affamée du sang de l'innocence, dit *Montagne*. Tantôt c'est le sang le plus cher : les Carthaginois immolent leurs propres fils à *Saturne*, comme si le tems ne les dévoroit pas assez tôt. Tantôt c'est le sang le plus beau : cette même *Amestris* qui avoit fait enfouir douze hommes vivans dans la terre, pour obtenir de *Pluton*, par cette offrande, une plus longue vie ; cette *Amestris* sacrifie encore à cette infatiable divinité quatorze jeunes enfans des premières maisons de Perse, parce que les sacrificeurs ont toujours fait entendre aux hommes, qu'ils devoient offrir à l'autel ce qu'ils avoient de plus précieux. C'est sur ce principe que, chez quelques nations, on immoloit les premiers nés, & que, chez d'autres, on les rachetoit par des offrandes plus utiles aux ministres du sacrifice. C'est ce qui autorisa, sans doute, en Europe la pratique de quelques siècles, de vouer les enfans au célibat dès l'âge de cinq ans, & d'emprisonner dans le cloître les freres du prince héritier, comme on les égorga en Asie.

Tantôt c'est le sang le plus pur. N'y a-t-il pas des Indiens qui exercent l'hospitalité envers tous les hommes, & qui, en même tems, se font un mérite de tuer tout étranger vertueux & sçavant, qui passera

chez eux, afin que ses vertus & ses talens leur demeurent ? Tantôt c'est le sang le plus sacré. Chez la plûpart des idolâtres, ce sont les prêtres qui font la fonction de bourreaux à l'autel ; & chez les Sibériens, on tue les prêtres pour les envoyer prier dans l'autre monde, à l'intention du peuple. Enfin toutes les idoles de l'Inde & de l'Amérique se sont abbreuvées de sang humain. Quel spectacle pour Cortez, entrant dans le Mexique, de voir immoler cinquante hommes à son heureuse arrivée ! Mais, quel étonnement quand un des peuples qu'il avoit vaincus, députa vers lui avec ces paroles ! « Seigneur, » voilà cinq esclaves ; si tu es un Dieu fier » qui se païsse de chair & de sang, mange- » les ; si tu es un dieu débonnaire, voilà » de l'encens & des plumes ; si tu es homme, » prens les oiseaux & les fruits que voici. » C'étoient pourtant des sauvages qui donnerent cette leçon d'humanité à des Chrétiens, ou plutôt à des barbares que tous les vrais Chrétiens réprouvent.

Mais si l'ignorance & la corruption abusent des meilleures institutions, quel sera l'abus des choses monstrueuses ! Aussi, quand on se fut apprivoisé avec ces sacrifices inhumains, les hommes, devenus les rivaux des dieux, affecterent de ne les imiter que dans leurs injustices ; de-là l'usage d'appaïser les manes, comme on appaïssoit les dieux par le sang ; en quoi l'avarice des prêtres ne servoit que trop bien la haine des rois. Ce ne sont plus des hécatombes où le sacrificateur trouve des dépouilles & le peu-

ple des alimens, mais les plus chères victimes qu'une barbare superstition immole à la politique. Ce même *Achille*, qui avoit arraché *Iphigénie* au couteau de *Calchas*, demande le sang de *Polixène*. *Achille* est dieu par l'homicide, comme il étoit devenu héros à force de massacres. **M. Deleyre*.

Parcourez la surface de la terre; & après avoir vu d'un coup d'œil tant d'étendards déployés au nom de la religion, en Espagne contre les Maures, en France contre les hérétiques, en Hongrie contre les Tartares, tant d'ordres militaires fondés pour convertir les infidèles à coups d'épée, s'entre-égorger aux pieds de l'autel qu'ils doivent défendre, détournez vos regards de ce tribunal affreux élevé sur le corps des foibles, des innocens & des malheureux, pour juger les vivans comme Dieu jugera les morts, mais avec une balance bien différente....*Id.*

S'il est vrai qu'après les édits sanguinaires d'*Adrien*, qui fit périr un million d'hommes pour cause de religion, les Juifs ayant passé dans l'Arabie déserte, y établirent la loi de *Moïse* par la voie de l'inquisition, les voilà dans le cas de ce tyran qui fut brûlé dans un taureau d'airain, funeste invention de sa barbarie. Mais ce n'est pas à des Chrétiens de les en punir, eux qui professent la loi de miséricorde & qui reprochent aux Juifs de n'avoir imité que le Dieu des vengeances. **Id.*

Quand vous verrez des hommes renoncer à tout pour un seul objet, craignez de

les troubler dans la possession de ce qui leur reste , parce que la violence de vos efforts rendroit leur cause bonne , fût elle injuste. La compassion vous attirera des ennemis , puis des fauteurs , enfin des disciples dont le nombre se multipliera à proportion de vos rigueurs. Gardez vous sur - tout d'en faire des victimes ; car c'est par la persécution qu'on a vu s'élever toutes les sectes qui afflagent le Catholicisme. * *Id.*

Le fanatisme a consacré la guerre ; & le fléau le plus détestable est regardé comme un acte de religion : aussi les Japonois n'ont-ils parmi leurs saints que des guerriers , & pour reliques que des sabres & des cimetières teints de sang. C'est assez d'une injustice divinisée pour encourager l'émulation de faire des progrès abominables. Un conquérant signalera son entrée à Corinthe par le sacrifice de six cens jeunes Grecs qu'il immolera à l'ame de son pere , afin que ce sang efface ses souillures , comme si le crime pouvoit expier le crime. * *Id.*

Qu'est-ce donc que le fanatisme ? C'est l'effet d'une fausse conscience qui abuse des choses sacrées & qui asservit la religion aux caprices de l'imagination & aux dérèglements des passions. Un de ses plus terribles effets , c'est qu'il ôte les remords du crime , & met l'homme hors d'état de recourir à la raison & au repentir. *

FANTASIE.

C'est une passion d'un moment , qui n'a
fa

La source que dans l'imagination : elle promet à ceux qu'elle occupe , non un grand bien , mais une jouissance agréable ; elle s'exagere moins le mérite que l'agrément de son objet : elle en desire moins la possession que l'usage ; elle est contre l'ennui la ressource d'un instant : elle suspend les passions sans les détruire ; elle se mêle aux penchans d'habitude , & ne fait qu'en distraire. Quelquefois elle est l'effet de la passion même ; c'est une bulle d'eau qui s'éleve sur la surface d'un liquide , & qui retourne s'y confondre ; c'est une volonté d'enfant , & qui nous ramene , pendant sa courte durée , à l'imbécilité du premier âge.

Les hommes , qui ont plus d'imagination que de bon sens , sont esclaves de mille fantaisies ; elles naissent du désœuvrement , dans un état où la fortune a donné plus qu'il ne faut à la nature , où les desirs ont été satisfaits aussi-tôt que conçus : elles tyrrannisent les hommes indécis sur le genre d'occupations , de devoirs , d'amusemens qui conviennent à leur état & à leur caractère : elles tyrranisent sur-tout les ames friboltes , qui sentent par imitation.

Il y a des fantaisies de mode , qui , pendant quelque tems , sont les fantaisies de tout un peuple ; j'en ai vu de ce genre , d'extravagantes , d'utiles , de frivoles , d'héroïques , &c. Je vois le patriotisme & l'humanité devenir dans beaucoup de têtes , des fantaisies assez vives , & qui peut-être se

répandroient sans la crainte du ridicule
*J. J. Rousseau.

FANTASQUE.

Le fantasque , qui approche beaucoup du bizarre , désigne un caractère inégal & brusque. L'idée d'agrément & de bon goût est exclue du mot *fantasque* , quoiqu'il dérive du mot *fantaisie* , & qu'il y ait des fantaisies agréables. *** Voyez *Bizarre*.

FAROUCHE , SAUVAGE.

Nous appelons *farouches* & *sauvages* des hommes qui , par leur éloignement pour la société , semblent plutôt faits pour vivre dans les bois , qu'avec leurs semblables.

On est farouche par caractère , sauvage par défaut de culture.

Le farouche n'est pas sociable ; le sauvage n'est pas social ; le premier ne se plaît pas avec les hommes , parce qu'il les hait ; le second , parce qu'il ne les connoît pas. Celui-là voit dans tous les hommes des ennemis : celui-ci n'y a pas encore vu ses semblables. Le farouche épouvante la société ; le sauvage en a peur.

Le farouche a une imagination ardente , une ame dure & inflexible ; ne voit , à travers son humeur noire , la société que sous un jour odieux : qu'il ait des vertus ou qu'il n'ait que des vices , il n'apperçoit dans les

hommes que leurs vices ; il seroit fâché de leur trouver des vertus. Le sauvage n'a pas un caractère déterminé, parce qu'on n'est pas sauvage par un vice particulier de l'ame : en général, on peut dire qu'il est craintif, timide, méfiant, peut-être parce que les hommes sont tous naturellement tels. * *M. L. Roubaud.*

F A S T E.

C'est l'affection de répandre, par des marques extérieures, l'idée de son mérite, de sa puissance, de sa grandeur, &c. Il entre du faste dans la vertu des Stoïciens. Il y en a presque toujours dans les actions éclatantes. C'est le faste qui élève quelquefois jusqu'à l'héroïsme, des hommes à qui il en coûteroit d'être honnêtes. C'est le faste qui rend la générosité moins rare que l'équité ; & de belles actions plus faciles que l'habitude d'une vertu commune. Il entre du faste dans la dévotion, quand elle inspire plus de zèle que de mœurs, & moins l'attachement à ses devoirs comme homme, comme citoyen, que le goût des pratiques extraordinaire.

On se sert plus communément du mot *faste*, pour exprimer cet appareil de magnificence, ce luxe d'apparence & non de commodité, par lequel les grands prétendent annoncer leur rang au reste des hommes. * *Voyez Luxe. Magnificence.*

Bbij

FASTIDIEUX.

Un homme fastidieux est un homme ennuyeux, importun, fatiguant par ses discours, & encore plus par ses manieres & ses actions. ***

FAT.

Ce mot est toujours une injure ; il désigne un homme dont la vanité seule forme le caractère ; qui n'agit que par ostentation ; qui se croit aimable, qui prétend sçavoir tout, & qui a toutes sortes de prétentions. Il se glorifie de la protection, ou de l'amitié d'un grand qui ne le connoît pas : il étale tout ce qu'il possede, & se fait toujours plus riche qu'il n'est réellement. En un mot, il est vain dans toutes ses actions, jusques dans son silence. *** Voyez *Petit-maitre. Sot.*

Il en est des hommes vains, comme des coquettes, qui préfèrent le désagrément de la censure publique à celui d'un oubli universel. * *M. de Bignicourt.*

Il n'est personne qui ne méprise plus encore un fat qu'un sot, parce que la fatuité est l'ouvrage de l'homme, & que la sottise est celui de la nature. * *Id.*

FAVEUR, FAVORIS.

La faveur consiste dans la protection d'un

prince, ou d'un grand ; elle est fondée sur l'estime, ou sur le caprice. La première est plus durable ; mais il ne faut compter ni sur l'un ni sur l'autre. C'est un météore trompeur qui nous échappe dans le moment même que nous croyons l'embrasser.***

Les favoris sont comme des especes de laboureurs ; ils cultivent, ils sement, & recueillent avec beaucoup de profit. Mais il peut survenir une tempête imprévue, qui ruinera cette récolte avant même qu'elle soit en maturité.*

La faveur met l'homme au-dessus de ses égaux, & sa chute beaucoup au-dessous.*

Les rois n'abandonnent pas sans sujet un favori qu'ils ont élevé au premier degré de leur faveur. Il faut que le favori soit très-coupable avant de venir à cette extrémité. Scavez-vous pourquoi le bois va au-dessus de l'eau & ne coule pas à fond ? C'est que l'eau croiroit faire une injustice d'abaïsser ce qu'elle a nourri & élevé.*

Un favori est bien estimable, quand il ne se fert de la faveur que pour faire le bien.

* Voyez *Crédit*.

FAUSSETÉ.

La fausseté, en morale, est l'imitation du vrai, & consiste à montrer des sentiments qu'on n'a pas. Témoigner de l'attachement à ceux qu'on déteste, louer des choses qu'on méprise, faire paroître un

B b iii

grand amour pour la vertu, quand on n'aime que le vice, c'est avoir le cœur faux. La fausseté prend sa source dans l'amour-propre, dans l'ambition, & quelquefois dans la timidité. ***

On n'a point de préceptes à donner aux personnes bien nées contre certains défauts. Il y a des vices qui sont inconnus aux honnêtes gens. La probité, la fidélité à tenir sa parole, l'amour de la vérité; je crois n'avoir rien à vous apprendre sur tout cela: vous savez qu'un honnête homme ne connaît point le mensonge. Quelles louanges ne donnent-on point à ceux qui aiment la vérité! Celui-là, dit-on, est semblable aux dieux, qui fait du bien & qui dit la vérité. S'il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense, il faut toujours penser ce que l'on dit. Le véritable usage de la parole, c'est de servir la vérité. Quand un homme a acquis la réputation de *vrai*, on jureroit sur sa parole; elle a toute l'autorité des sermens: on a pour ce qu'il dit un respect de religion.

Le faux dans les actions n'est pas moins opposé à l'amour de la vérité, que le faux dans les paroles. Les honnêtes gens ne sont point faux: qu'ont-ils à cacher? Ils ne sont pas même pressés de se montrer, fûrs que tôt ou tard le vrai mérite se fait jour.

Souvenez-vous qu'on vous pardonnera plutôt vos défauts, que de vous parer des vertus que vous n'avez pas. La fausseté est l'imitation du vrai: l'homme faux paye de mine & de discours; l'homme vrai paye

de conduite. Il y a long-tems qu'on a dit que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Mais il ne suffit pas d'avoir les vertus principales pour plaire : il faut encore avoir les qualités agréables & liantes. * *Mad. Lambert.* Voyez *Dissimulation.* *Mensonge.* *Vérité.*

FAUTES.

Une faute est un manquement contre les loix , ou les usages de la société. Ce qui est faute dans un tems , dans un lieu , peut ne pas l'être dans un autre. Les fautes diffèrent des vices en ce qu'elles sont moins graves & moins nuisibles ; mais elles dégénèrent en vices , quand on se familiarise trop avec elles , au lieu de les réformer. Les fautes sont les effets de la fragilité humaine ; les vices sont les effets de la volonté. ***

Ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent , c'est la maniere de nous conduire après les avoir faites. L'humble aveu de nos fautes désarme la haine & émoussé la colere. Les femmes qui ont le malheur de se dérober à leur devoir , de blesser la bienséance , de révolter la vertu & la pudeur , doivent ce respect à l'usage & à l'honnêteté violée , de paroître avec un air humilié. C'est une espece de réparation que le public demande : il se souvient de vos fautes , dès que vous les oubliez ; mais il les oublie dès que vous paroissez vous en souvenir. Le repentir assure le changement.

Bb.iv

prévenez la malignité naturelle, qui est dans tous les hommes ; mettez-vous à la place que leur orgueil vous destine : ils vous veulent humiliée. Quand vous aurez fait leur ouvrage , ils n'auront rien à vous demander. La superbe , après les fautes , les rappelle & les immortalise. * *Mad. Lambert.*

Il est de la prudence de profiter des fautes des autres , quand même elles nous bles- sent ; mais souvent ils commencent les torts & nous lesachevons. Nous usons mal des droits qu'ils nous donnent sur eux ; nous voulons tirer trop d'avantage de leurs fautes : c'est une injustice & une violence qui met les spectateurs contre nous. Si nous souffrions avec modération , tout seroit pour nous ; & les fautes de ceux qui nous attaquent , doubleroient par notre patience.* *La même.*

C'est raison qu'on fasse si grande différence entre les fautes qui viennent de notre foiblesse & celles qui viennent de notre malice ; car en celle-ci , nous nous sommes bandés à notre escient contre les règles de la raison que la nature a empreintes en nous ; & en celle-là , il semble que nous puissions appeler à garant cette même nature , pour nous avoir laissés en telle imperfection & défaillance. * *Montagne.*

Les fautes dans les grands personnages sont comme des éclipses dans le soleil qui brille par les côtés voilés à la vue. * *Id.*

On devient en fort peu de tems maître de soi , lorsqu'on se sert de ses fautes & des

imperfections des autres , comme d'un miroir fidele pour découvrir les fiennes. *

La plûpart des mauvaises mesures que l'on prend , & presque toutes les fautes que l'on fait , viennent de ce qu'on ne pense pas assez aux choses , ou de ce qu'on y pense trop. *

FELICITÉ, BEATITUDE.

Ces deux mots signifient également un état avantageux & une situation gracieuse ; mais celui de *félicité* exprime particulièrement l'état du cœur disposé à goûter le plaisir , & à le trouver dans ce que l'on possede ; celui de *béatitude* , qui est du style mystique , désigne l'état de l'imagination prévenue , & qui rend pleinement satisfait des lumieres qu'on croit avoir , & du genre de vie qu'on a embrassé.

Notre félicité se fait sentir à nous seuls , & nous donne toujours de la satisfaction. L'idée de béatitude s'étend & se perfectionne au-delà de la vie temporelle. * *M. L. Girard.*

FELICITÉ, BONHEUR.

Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines ; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances ; voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'est donc qu'un état né-

gatif ; on doit la mesurer par la moindre quantité de maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du désir de s'en délivrer ; toute idée de plaisir est inséparable du désir d'en jouir : tout désir suppose privation ; & toutes les privations qu'on sent, sont pénibles ; c'est donc dans la disproportion de nos désirs & de nos facultés, que consiste notre misère. Un être sensible, dont les facultés égaloient les désirs, seroit un être absolument heureux. * *J. J. Rousseau.*

La félicité est dans le goût, & non pas dans les choses ; & c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est heureux, & non pas par avoir ce que les autres trouvent aimable. * *La Rochefoucault.*

La félicité est un état permanent, du moins pour quelque tems, d'une ame contente ; & cet état est bien rare. Le bonheur vient du dehors, c'est originairement une bonne heure. Un bonheur vient, on a un bonheur ; mais on ne peut dire : Il m'est venu une félicité, J'ai une félicité. Et quand on dit : Cet homme jouit d'une félicité parfaite, une alors n'est pas prise numériquement, & signifie seulement qu'on croit que sa félicité est parfaite. On peut avoir un bonheur sans être heureux. Il y a de la différence entre un bonheur & le bonheur. Un bonheur est un événement heureux : le bonheur, pris indéfiniment, signifie une suite de ces événemens. * *M. de Voltaire.*

La vie longue, ou courte, n'en fait pas la félicité, puisque le dernier moment la donne. * *Nicale.*

Le souvenir de nos disgraces passées ajoute une nouvelle douceur à la félicité dont nous jouissons.

Le plaisir de bien faire est la félicité des belles ames. * *Id.*

Comme la santé est la félicité du corps, le repos de la conscience est la félicité de l'ame; la vie se tourne sur ces deux pôles. * *Id. Voyez Bonheur. Vertu.*

FEMMES.

Une belle femme, qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux: l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

La vanité, la honte, & sur-tout le tempérament, font souvent la valeur des hommes, & la vertu des femmes.

La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés, qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas. * *La Bruyère.*

Les femmes sont extrêmes: elles sont meilleures, ou pires, que les hommes.

Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les femmes font ressentir aux hommes les plus grandes peines & les plus grands plaisirs de la vie.

Rien ne prouve mieux l'excellent discernement des femmes, que de voir qu'elles

méprisent dans les hommes les manières efféminées qu'ils contractent auprès d'elles.

Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent : les hommes guérissent par ces mêmes faveurs. *Id.

Une organisation délicate, une grande sensibilité, une imagination heureuse, des passions vives, donnent au sexe une disposition universelle à tous les talens & à toutes les vertus. . . . Si ces heureuses dispositions étoient cultivées avec plus de soin, elles feroient le bonheur des deux sexes & celui de la société. Il faudroit que les femmes connussent peu leurs intérêts, si elles ne vouloient concourir à un changement si avantageux. Le tems de la jeunesse & de la beauté est bien court. Cet âge une fois passé, la femme, qui n'a eu que sa beauté pour mérite, retourne à rien : n'étant plus soutenue par le frêle appui d'une passion, ou de l'encens des hommes, elle sent un vuide & un ennui qui la précipitent dans la médisance, ou dans une triste dévotion. Ayant, au contraire, un esprit cultivé & du mérite, elle trouve des ressources en elle-même ; elle se prépare, par ses talens, un empire sur les hommes, plus flatteur que celui de la beauté ; & elle fera, dans un âge plus avancé, les délices de ses amis, comme elle faisoit celui de ses amans. Déjà dans la jeunesse, ses lumières lui épargneront ces soins humilians, ces attachemens honteux, qui deshonorent plus que la passion même : elle scaura goûter un

homme de mérite, dont le commerce promene sa curiosité dans des pays nouveaux, & nourrit agréablement la vivacité de son esprit. L'ennui, ce cruel ennemi du sexe, disparaîtra : elle connoîtra les vrais plaisirs, dont les êtres frivoles ne voient que l'ombre. Elle ne sera plus réduite à choisir les hommes sur la foi de leur figure : elle sera à l'abri de ce soupçon avilissant, qu'elle ne scâit tirer d'un homme qu'un seul parti.

• Ces lumières répandues sur le sexe, développeront le germe caché de toutes les vertus. Qu'on ne se trompe point avec quelques Moralistes superficiels, qui nous parlent de la vertu, comme s'il falloit être imbécille pour être vertueux. L'ignorance produit plus de vices que l'abus des lumières & des passions. Pour observer les devoirs, il faut les connoître & scâvoir distinguer les véritables des factices : il faut avoir des principes certains, toujours présens à l'esprit. L'habitude peut donner les apparences de la vertu : il n'y a que les connoissances solides qui en puissent donner la réalité. Les femmes éclairées seront pénétrées de ce sentiment délicieux, qui naît de la vertu, & qui peut uniquement rendre heureux. Elles ne tireront plus une gloire méprisable de leurs foiblesse, de l'inconstance de leurs goûts, de la légèreté de leur conduite : au lieu de s'abandonner aveuglément à leurs passions & à leurs fantaisies, elles scâuront les régler & les do-

miner. * *Essais sur divers sujets intéressans de politiq. & de mor.*

Les hommes & les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme ; leurs intérêts sont trop différens. Les femmes ne se plaisent point les unes aux autres , par les mêmes agréments qu'elles plaisent aux hommes : mille manières , qui allument dans ceux-ci les grandes passions , forment entre elles l'aversion & l'antipathie. * *La Bruyère*:

Il est ridicule & injuste que l'oisiveté de nos femmes soit entretenue de notre sueur & travail. * *Montaigne*.

Femmes ! femmes ! objets chers & fureux , que la nature orna pour notre supplice ; qui punissez quand on vous brave , qui poursuivez quand on vous craint , dont la haine & l'amour sont également nuisibles , & qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément ! Beauté , charme , attrait , sympathie ! Être , ou chimere inconcevable , abîme de douleurs & de voluptés ! Beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître , malheureux qui qui se livre à ton calme trompeur ! C'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. * *J. J. Rousseau*.

On ne sent pas assez quels avantages naissent dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain , qui gouverne l'autre. Les hommes feront toujours ce qu'il plaira aux femmes. Si vous voulez donc qu'ils deviennent

grands & vertueux , apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame & vertu. *Id.

La premiere & la plus importante qualité d'une femme , est la douceur. Faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme , souvent si plein de vices , & toujours si plein de défauts , elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice : ce n'est pas pour lui , c'est pour elle qu'elle doit être douce. L'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris : ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes & persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point folibles , pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce , pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats , pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent , elles s'oublient : elles ont souvent raison de se plaindre ; mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe. *Id.

Les femmes n'ont pas de sévérité complète sans aversion.

Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes , si le tempérament n'en est d'accord.

Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lassées de leur métier.

Une honnête femme est un trésor caché , celui qui l'a trouvé fait fort bien de ne s'en pas vanter , * La Rochefoucault.

Les manières d'agir enfantines, sont un des plus grands traits de la coquetterie des femmes. * *Adisson.*

Il n'y a rien qui expose une femme à de si grands dangers, que cet air gai & cet en-
jouement que quelques-unes affectent.

La société dépend des femmes; tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer, sont insociables. * *M. de Voltaire.*

Pourquoi les femmes ne cultiveroient-elles pas les arts & les sciences? Elles perfectionnent la raison, & l'esprit donne des graces. Il a été un tems en France où les hommes pensoient déroger, & les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire: les uns ne se croyoient nés que pour la guerre, ou l'oisiveté, & les autres que pour la coquetterie. Eh! pourquoi rougiront-elles du mérite de la science? L'esprit orné est une beauté de plus; c'est un nouvel empire. * *Id.*

Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi; ne régler que soi & sa famille; être simple, juste & modeste; vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures: il faut avoir bien du mérite pour n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. * *Mad. Lambert.*

Les femmes sont des maîtresses pour les jeunes gens, des compagnes pour les hommes plus âgés, & des nourrices pour les vieillards. * *Oxenstiern.*

Pour les recherches laborieuses, pour la solidité du raisonnement, pour la profon-
deur,

deur, il ne faut que des hommes : pour une élégance naïve, pour une simplicité fine & piquante, pour le sentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes. Il y en a plus en France que par-tout ailleurs, grace à la forme de notre société. * *M. de Fontenelle.*

Une femme sensée ne doit pas paroître desirer trop ardemment de s'attirer l'attention & les respects de tout le monde : elle doit se contenter qu'on lui rende ce qui lui est dû & avoir des égards pour les autres, si elle veut qu'ils en ayent pour elle : elle n'est pas plus fiere, parce que sa robe est plus belle que celle d'une autre ; & elle ne se console pas d'avoir moins d'esprit, parce qu'elle a de plus belles dentelles. * *Mad. Lambere.*

Le premier mérite auprès des dames, c'est d'aimer ; le second est d'entrer dans la confidence de leurs inclinations ; le troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable. Faites vous aimer, ou flatez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux ; car enfin il faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse être ; leur cœur n'est jamais vuide de cette passion. * *M de S. Euremont.*

La vertu a quelque chose de plus aimable dans les femmes, & leurs fautes sont plus dignes de grace, par la mauvaise éducation qu'elles reçoivent. Dans l'enfance, on leur

D. des Pas. T. I.

C 6

parle de leurs devoirs sans leur en faire connoître les vrais principes ; les amans leur tiennent bientôt un langage opposé : comment peuvent-elles se garantir de la séduction ? * *M. Duclos.*

Qui peut définir les femmes ? Tout , à la vérité , parle en elles , mais un langage équivoque. Celle qui paroît la plus indifférente , est quelquefois la plus sensible ; la plus indiscrete passe souvent pour la plus fausse : toujours prévenus , l'amour , ou le dépit , dicte les jugemens que nous en portons ; & l'esprit le plus libre , celui qui a le mieux étudié , en croyant résoudre des problèmes , ne fait qu'en proposer de nouveaux. Il y a trois choses , disoit un bel esprit , que j'ai toujours beaucoup aimées , sans jamais y rien comprendre , la peinture , la musique , & les femmes. * *M. Desmahijs.*

Que j'admire les femmes vertueuses , si elles sont aussi fermes dans la vertu , que les femmes vicieuses me paroissent intrépides dans le vice ! * *Id.*

Comment les femmes seroient-elles discrètes ? Elles sont curieuses ; & comment ne seroient-elles pas curieuses ? On leur fait mystère de tout : elles ne sont appellées ni au conseil ni à l'exécution. * *Id.*

Rien de plus vrai que ce qui vous est échappé , que la plupart des femmes n'ont aucun caractère. C'est un sujet trop tendre pour conserver une impression durable : elle est brune , ou blonde ; c'est par-là qu'on les distingue le mieux. * *Pope.*

Portrait de deux Femmes respectables.

Il est une femme qui a de l'esprit pour se faire aimer , non pour se faire craindre ; de la vertu pour se faire estimer , non pour mépriser les autres ; assez de beauté pour donner du prix à sa vertu. Egalement éloignée de la honte d'aimer sans retenue , du tourment de n'oser aimer & de l'ennui de vivre sans amour : elle a tant d'indulgence pour les foiblesse de son sexe , que la femme la plus galante lui pardonne d'être fidèle ; elle a tant de respect pour les bienfiances , que la plus prude lui pardonne d'être tendre. Laissant aux folles , dont elle est entourée , la coquetterie , la frivolité , les caprices , les jaloufies , toutes ces petites passions , toutes ces bagatelles qui rendent leur vie nulle ou contentieuse ; au milieu de ces commerces contagieux , elle consulte toujours son cœur qui est pur , & sa raison qui est saine , préférablement à l'opinion , cette reine du monde , qui gouverne si despotaquement les insensés & les sots. Heureuse la femme qui possède ces avantages ! Plus heureux celui qui possède le cœur d'une telle femme !

Il en est une autre plus solidement heureuse encore. Son bonheur est d'ignorer ce que tout le monde appelle les *plaisirs* ; sa gloire est de vivre dans les devoirs de femme & de mère ; elle consacre ses jours à la pratiqu-

C c i j

que des vertus obscures. Occupée du gouvernement de sa famille , elle règne sur son mari , par la complaisance ; sur ses enfans , par la douceur ; sur ses domestiques , par la bonté. Sa maison est la demeure des sentiments religieux , de la piété filiale , de l'amour conjugal , de la tendresse maternelle , de l'ordre , de la paix intérieure , du doux sommeil & de la santé. Economie & féconde , elle en écarte les passions & les besoins ; l'indigent qui se présente à sa porte , n'en est jamais repoussé ; l'homme licencieux ne s'y présente point. Elle a un caractère de réserve , & de dignité qui la fait respecter ; d'indulgence & de sensibilité , qui la fait aimer ; de prudence & de fermeté , qui la fait craindre : elle répand autour d'elle une douce chaleur , une lumiere pure qui éclaire & vivifie tout ce qui l'environne. Est-ce la nature qui l'a placée , ou la raison qui l'a conduite au rang suprême où je la vois ? * *M. Desmahis.*

FERMETÉ.

La fermeté est une vertu qui nous empêche de céder , & qui donne au cœur des forces contre les attaques qu'on lui porte ; elle tient de la résistance , & répand un éclat de victoire. * *Voyez Constance.*

FEROCE.

C'est l'épithete que l'homme a inventée

pour désigner dans quelques animaux, qui partagent la terre avec lui, une disposition naturelle à l'attaquer, & que tous les animaux lui rendroient à juste titre, s'ils avoient une langue; car quel animal dans la nature est plus féroce que l'homme?

L'homme a transporté cette dénomination à l'homme qui porte contre ses semblables la même violence & la même cruauté que l'espèce humaine entière exerce sur tous les êtres sensibles & vivans. Mais si l'homme est un animal féroce, qui s'immole les animaux, qu'elle bête est-ce que le tyran qui dévore les hommes?

Il y a, ce me semble, entre la féroceité & la cruauté cette différence que la cruauté étant d'un être qui raisonne, elle est particulière à l'homme; au lieu que la féroceité étant d'un homme qui sent, elle peut être commune à l'homme & à l'animal. *M. Diderot. Voyez *Cruauté. Brutalité. Valeur.*

FIDÉLITÉ.

La fidélité est une constante observation de nos devoirs & particulièrement de nos engagemens. Un homme, qui s'est chargé d'une commission & qui ne la remplit pas volontairement, manque de fidélité. Un ami qui trahit le secret de son ami, un domestique celui de son maître, manquent également de fidélité. ***

La fidélité, en amour, n'est pas la constance; mais c'est une vertu plus délicate,

Cc iii

plus scrupuleuse, & plus rare. Je dis que c'est une vertu plus rare : en effet, on voit beaucoup d'amans constans ; on trouve peu d'amans fideles : c'est, qu'en général, les hommes sont plus aisément séduits, qu'ils ne sont véritablement touchés.

La fidélité est donc cette attention continue par laquelle l'amant, occupé des sermens qu'il a faits, est engagé sans cesse à ne jamais devenir parjure. C'est par elle que, toujours tendre, toujours vrai, toujours le même, il n'existe, ne pense, & ne sent que pour l'objet aimé ; il ne trouve que lui d'aimable. Lisant dans les yeux adorés & son amour & son devoir, il fait que, pour prouver la vérité de l'un, il ne doit jamais s'écartez des règles que lui prescrit l'autre.

Que de choses charmantes pour l'amant qui est fidèle ! Qu'il trouve de bonheur à l'être, & de plaisir de penser qu'il le sera toujours ! Les plus grands sacrifices sont pour lui les plus chers, & sa délicatesse voudroit qu'ils fussent plus précieux encore. C'est la belle *Thétis* qui desiroit que *Jupiter* soupirant pour elle, eût encore plus de grandeur, pour le sacrifier à *Pélée* avec plus de plaisir.

La fidélité est la preuve d'un sentiment très-vrai, & l'effet d'une probité bien grande.

* *M. de Margency.*

La fidélité est la source de presque tout commerce entre les êtres raisonnables : c'est un nœud sacré, qui fait l'unique lien de la

confiance dans la société de particulier à particulier ; car dès l'instant qu'on auroit posé pour maxime qu'on peut manquer à la fidélité , sous quelque prétexte que ce soit , par exemple , pour un grand intérêt , il n'est pas possible de se fier à un autre , lorsque cet autre pourra trouver un grand avantage à violer la foi qu'il a donnée. Mais , si cette foi est inviolable dans les particuliers , elle l'est encore plus pour les Souverains , soit vis-à-vis les uns des autres , soit vis-à-vis de leurs sujets. Quand même elle feroit bannie du reste du monde , disoit l'infortuné roi *Jean* , elle devroit toujours demeurer inébranlable dans la bouche des princes.

* *Pens. div.*

Une personne qui manque à la fidélité , est exposée à passer pour n'avoir point de probité : ainsi on doit autant qu'on le peut , si l'on ne veut passer pour vicieux , &c quelquefois pour mal-honnête homme , ne manquer jamais à ses engagements. * *Ibid.*

FIERTÉ. *Voyez DEDAIN. GLORIEUX.*

FILOUTERIE. *Voyez FRIPPONNERIE,*

FINESSE.

On doit distinguer la finesse de l'esprit de celle du caractère. L'esprit fin est souvent faux , précisément parce qu'il est trop fin : c'est un corps trop délié pour avoir de la consistance. La finesse imagine au lieu

C c iv

de voir ; & à force de supposer , elle se trompe.

La finesse de caractère n'est que le fruit d'une attention fixe & suivie d'un esprit médiocre que l'intérêt anime. * *M. Duclos.*

La plus subtile de toutes les finesse est de sçavoir feindre de tomber dans les pièges que l'on nous tend ; & on n'est jamais si aisément trompé , que quand on songe à tromper les autres.

Le vrai moyen d'être trompé , c'est de se croire plus fin que les autres.

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie ; de l'un à l'autre le pas est glissant : le mensonge seul en fait la différence ; si on ajoute à la finesse , c'est fourberie.

Avec les gens , qui , par finesse , écoutent tout & parlent peu , parlez encore moins ; ou , si vous parlez beaucoup , dites peu de choses. * *Pens. divers. Voyez Adresse. Discréction. Prudence. Ruse.*

FLATERIE, FLATEURS.

La flaterie est une profusion de louanges fausses , ou exagérées , qu'inspire à celui qui les donne , son intérêt personnel. Elle est plus ou moins coupable , basse , puérile , selon ses motifs , son objet & les circonstances. Elle a pris naissance parmi les hommes , dont les uns avoient besoin de tromper , & les autres d'être trompés. C'est à la cour que l'intérêt prodigue les louanges les plus outrées aux dispensateurs , sans mé-

rite , des emplois & de graces : on cherche à leur plaire , en les rassurant sur des foiblesse , dont on seroit désolé de les guérir ; plus ils en ont , plus on les loue , parce qu'on les respecte moins , & qu'on leur connoît plus le besoin d'être loués. On renonce pour eux à ses propres sentimens , aux priviléges de son rang , à sa volonté , à ses mœurs.

Cette complaisance sans bornes , est une flaterie d'action , plus séduisante que les éloges les mieux apprêtés. Il y a une autre flaterie , plus fine encore , & souvent employée par des hommes sans force de caractère , qui ont des ames viles & ambitieuses.

C'est la flaterie d'imitation , qui répand dans une cour les vices & les travers de deux ou trois personnes , & les travers d'une cour sur toute une nation. Les succès de ces différens genres de flaterie en ont fait un art qu'on cultive sous le nom d'*art de plaire* ; il a ses difficultés : tout le monde n'est pas propre à les vaincre ; & on n'y réussit guère , quand on est né pour servir son prince , ou sa patrie. *

Si les hommes réfléchissoient sur l'indignité du principe qui produit la flaterie , & sur la basseſſe du flateur , celui-ci deviendroit aussi méprisable qu'il le mérite. Son caractère est de renoncer à la vérité sans scrupule , de ne louer que les personnes dont il attend quelque bienfait , de leur vêtire ses louanges , & de ne songer qu'à ses avantages. *Tout flateur vit aux dépens de celui*

qui l'écoute. Il n'a point de caractère particulier : il se métamorphose en tout ce que son intérêt veut qu'il soit ; sérieux avec ceux qui le font ; gai avec les personnes enjouées , mais jamais malheureux avec ceux qui le deviennent , il ne s'arrête pas à un vain titre ; il adore plus dévotement celui qui a le pouvoir sans le titre , que celui qui a le titre sans le pouvoir : également bas & lâche , il suit toujours la fortune , & change toujours avec elle. * *Abadie.*

La flaterie est pire que le faux témoignage ; il ne corrompt pas le juge : il ne fait que le tromper ; au lieu que la flaterie corrompt le jugement , enchante l'esprit , & le rend inaccessible à la vérité. * *Charon.*

L'empereur *Julien* disoit que, pour compter sur les louanges qu'on donne aux rois , il faudroit que ceux qui les donnent , fussent en état de pouvoir les blâmer impunément. *

Voici ce que le *Roi de Prusse* pense de la flaterie.

Loin que la basse flaterie
 Passe un vernis sur les défauts ;
 Cette coupable idolâtrie
 Avilit les plus grands héros.
 Loués , ou blâmés par les hommes ,
 Nous demeurons ce que nous sommes ,
 Grands ou petits , fains ou perclus.
 Ce n'est pas la vaine éloquence
 Mais l'aveu de la conscience
 Qui doit juger de nos vertus.

La flaterie est un commerce de mensonge, fondé d'un côté sur l'intérêt, & de l'autre sur l'orgueil. Celui qui flate, a le dessein de tromper, mais c'est pour plaire; celui qui est flaté est préparé par son orgueil à la séduction d'être trompé: il souhaite que ce qu'il a de mérite soit connu; & c'est le toucher dans un endroit fort sensible, que de lui apprendre que tout le monde y est attentif.* *Inst. d'un prince.*

Ceux qui sont les plus livrés à la flaterie, comme le sont les princes, ne sçavent pas qu'ils y sont livrés; car la flaterie est un mal qui a presque toujours son effet sans avertir, parce qu'il commence par aveugler.

Cet aveuglement vient de deux causes; la première de l'inclination secrète qu'ont tous les hommes, & sur-tout les grands, à recevoir sans précaution la louange; & la seconde, de la ressemblance de la flaterie avec une affection sincère & un respect légitime.

On condamne en idée la flaterie; mais on n'en suit pas moins la séduction: on rougirait d'avouer qu'on en est le jouet; mais l'on n'en est pas moins dépendant, moins esclave.* *Ibid.*

La flaterie grossière offense un homme délicat, au lieu de lui plaire, & elle est ordinairement punie par le mépris; mais quand c'est une main habile qui l'a préparée, & qui a su épargner la pudeur de celui qui est flaté, & contenter sa vanité, il

faut avoir beaucoup d'esprit pour la rejeter.* *Ibid.*

Rien n'est plus capable de rendre la flatterie odieuse aux princes, que de la bien connoître; car il ne faut qu'un orgueil un peu plus délicat que le vulgaire, pour repousser des louanges que le mensonge donne, & qui partent d'un cœur rempant & intéressé.* *Ibid.*

D'où viennent les révolutions si étranges à l'égard des princes? C'est qu'ils n'ont auprès d'eux que des flateurs, & que la vérité n'entre ordinairement dans leurs oreilles, que comme l'argent entre dans leurs coffres, un pour cent.*

Si tout ce qui est dans l'esprit d'un flateur étoit développé & exprimé, on le pourroit réduire à cet étrange compliment:

» Ne vous imaginez pas, monsieur, que
 » je croie rien de ces louanges que je vous
 » donne. J'ai pour vous tout le juste mé-
 » pris que vous méritez; mais comme je
 » sc̄ai que vous êtes assez vain pour croire
 » qu'on ait dans le cœur les sentimens d'es-
 » time que je vous témoigne, & que l'a-
 » mour excessif que vous avez pour vous-
 » même vous pourra disposer par-là à me
 » faire les graces que je souhaite, j'ai cru,
 » pour les obtenir, pouvoir employer un
 » moyen qui devroit attirer tout le con-
 » traire. »

Voilà ce que les grands pourroient voir dans l'esprit de la plûpart des gens qui les louent, s'ils sc̄avoient joindre aux expref-

sions de ces flateurs la connoissance de leurs pensées.

Quand les humeurs du corps sont disposées à recevoir une influence maligne, le mal qui en résulte, y cause de grands ravages; ainsi quand l'esprit a quelque penchant à sucer le subtil poison du flateur, toute l'économie raisonnante en est bouleversée; nous commençons les premiers à nous flater, & alors la flaterie des autres ne s'aurait manquer de succès. * *Recueil de pens. mor. & crit.*

J'ai entendu quelquefois comparer les flateurs aux voleurs de nuit, dont le premier soin est d'éteindre les lumières, & la comparaison m'a paru juste; car les flateurs des rois ne manquent jamais d'éloigner de leurs personnes tous les moyens qui pourroient les éclairer. * *Ibid.*

Si Néron eut régné dans le goût de *Trajan*, il auroit méprisé les libelles. Comme les bons princes ne soupçonnent point de fausseté les justes éloges qu'ils méritent, ils n'appréhendent pas la satyre & la calomnie. Quand je parle de votre humanité, de votre générosité, de votre clémence & de votre vigilance, disoit *Pline* à *Trajan*, je ne crains point que votre majesté s'Imagine que je la taxe de nourrir des vices opposés à ces sortes de vertus. * *M. le chev. de Jaucourt.*

Pline remarque judicieusement que les empereurs les plus haïs ont toujours été les plus flâtés, parce que, dit-il, la dissimu-

lation est plus ingénieuse & plus artificieuse que la sincérité. C'est une réflexion que les princes ne sçauroient trop faire. **Id.*

Les courtisanes , disoit un ancien (a) philosophe , souhaitent à leurs amans tous les biens , hors le bon sens & la prudence ; les flateurs en usent de même avec ceux auxquels ils s'attachent. ***

Les princes , qui ont été hommes avant de devenir rois , peuvent se ressouvenir de ce qu'ils ont été , & ne s'accoutument pas si facilement aux alimens de la flaterie. Ceux qui ont régné toute leur vie ont toujours été nourris d'encens comme les dieux ; & ils mourroient d'inanition , s'ils manquoient de louanges.

Il seroit donc plus juste , ce me semble , de plaindre les rois que de les condamner ; ce sont les flateurs , & plus qu'eux encore les calomniateurs , qui méritent la condamnation & la haine du public , de même que tous ceux qui sont assez ennemis des princes pour leur déguiser la vérité. Mais que l'on distingue la flaterie de la louange. *Trajan* étoit encouragé à la vertu par le panégyrique de *Pline* ; *Tibère* étoit confirmé dans le vice par les flatteries des sénateurs.

**M. de Voltaire.*

F O I.

La foi est une vertu Chrétienne par laquelle on croit tout ce que Dieu & l'Eglise ordonnent de croire. Les philosophes ne

(a) *Anisthène* , disciple de *Socrate*.

cessent de crier contre la foi ; ils disent que c'est vouloir renverser tous les principes de la raison , que de croire sans examen & sans preuves. S'ils vouloient un peu réfléchir , ils verroient que la foi & la raison sont d'accord sur la plûpart des devoirs & des actions des hommes ; que les choses dont la religion nous éloigne , sont souvent aussi contraires au repos de cette vie qu'au bonheur de l'autre , & que la plûpart de celles où elle nous porte , contribuent plus au bonheur des hommes , & à la tranquillité de la société , que tout ce que notre ambition & notre vanité nous font rechercher avec tant d'ardeur. Ainsi , ils devroient bien ne pas tant crier contre ce qui contribue au bien de la société & des individus qui la composent. Une religion qui n'ordonne que le bien , & qui ne défend que le mal , mérite le respect de tout le genre humain. ***

FOIBLE.

Foible en morale signifie un penchant naturel : les foibles diffèrent des foiblesses ; les premiers sont la cause , les foiblesses sont l'effet. Le goût du plaisir est le foible de la plûpart des jeunes gens ; le desir de plaire , celui des femmes ; l'amour des livres , celui des gens de lettres ; l'intérêt , celui des vieillards ; la vanité , celui de presque tout le genre humain.

Il y a des foibles qui viennent du cœur ; il y en a qui viennent de l'esprit. Plus on

est éclairé, plus on est susceptible des foibles du cœur, parce que faire des fautes sans le sçavoir, n'est pas être foible, c'est être ignorant. Les personnes sensibles sont fort sujettes aux foibles qui viennent du cœur.

Moins on est éclairé, plus on est susceptible des foibles de l'esprit. L'amour du merveilleux, la crainte des sorciers, sont des foibles qui viennent de l'esprit. Les femmes y sont fort sujettes, parce que leur éducation est plus négligée, & qu'on leur laisse plus de préjugés. Elles sont pareillement fort sujettes aux foibles qui viennent du cœur, parce qu'elles sont d'un caractère sensible. ***

FOIBLESSE.

La foiblesse, en morale, est une disposition habituelle, ou passagere, de notre ame, qui nous fait manquer, malgré nous, soit aux lumieres de la raison, soit aux principes de la vertu. On appelle aussi *foiblesse* les effets de cette disposition.

La foiblesse que j'appelle *habituelle*, est à la fois dans l'esprit & dans le cœur; la foiblesse que j'appelle *passagere*, vient plus ordinairement du cœur. La premiere constitue le caractère de l'homme foible; la seconde est une exception dans le caractère de l'homme qui a des foiblesse. Quand je parle ici de l'homme, on entend bien que je veux parler des deux sexes, puisqu'il est question

question de foiblesses. Personne n'est exempt de foiblesse ; mais tout le monde n'est pas homme foible. On est homme foible , sans sçavoir pourquoi , & parce qu'il n'est pas en soi d'être autrement ; on est homme foible , ou parce que l'esprit n'a point assez de lumières pour se décider , ou parce qu'il n'est pas assez sûr des principes qui le déterminent pour s'y tenir fortement attaché ; on est homme foible par timidité , par paressse , par la mollesse & la langueur d'une ame qui craint d'agir , & pour qui le moindre effort est un tourment.

Au contraire , on a des foiblesses , ou parce qu'on est séduit par un sentiment louable , mais trop écouté , ou parce qu'on est entraîné par une passion. L'homme foible , dépourvu d'imagination , n'a pas la force qu'il faut pour avoir des passions ; l'autre n'auroit point de foiblesses , si son ame n'étoit sensible , ou son cœur passionné. Les habitudes ont sur l'un tout le pouvoir que les passions ont sur l'autre. On abuse de la facilité du premier , sans lui sçavoir gré de ce qu'on lui fait faire , parce qu'on voit bien qu'il le fait par foiblesse ; on sçait gré à l'autre des foiblesses qu'il a pour nous , parce qu'elles sont des sacrifices. Tous deux ont cela de commun , qu'ils sentent leur état & qu'ils se le reprochent ; car s'ils ne le sentoient pas , il y auroit d'un côté *imbécillité* , & de l'autre *folie* ; mais par ce sentiment l'homme foible devient une créature malheureuse ; au lieu que l'état de

D. des Pas. T. I.

D d

l'autre à ses plaisirs comme ses peines. L'homme foible le sera toute sa vie; l'homme qui a des foiblesses, peut sortir d'un état qui lui est étranger; il peut même s'en relever avec éclat. *Turenne*, n'étant plus jeune, eut la foiblesse d'aimer madame de C***; il eut la foiblesse plus grande de lui révéler le secret de l'Etat: il répara la première, en cessant d'en voir l'objet; il répara la seconde, en l'avouant; ce qu'un homme foible n'eût jamais fait.

Ajoutons quelques traits à la peinture de l'homme foible. Livré à lui-même, il seroit capable des vertus qui n'exigent de l'ame aucun effort: il seroit doux, équitable, bien-faisant; mais, par malheur, il n'agit presque jamais d'après ses propres impressions. Comme il aime à être conduit, il l'est toujours: pour le dominer, il ne faut que l'obéir. On lui fait faire le mal qu'il déteste; on l'empêche de faire le bien qu'il chérit. Il craint d'être éclairé sur son état, parce qu'il le sent; il repousse la vérité quand on la lui présente, & devient opiniâtre par foiblesse.... On aime quelquefois les gens foibles; rarement on les estime. * *M. d'Aumont.*

Nous ne pardonnons dans les autres, que les foiblesses auxquelles nous sommes sujets; & nous taxons presque de vices celles que nous n'avons point éprouvées. C'est une injustice qui naît de notre grand amour-propre. ***

La plus grande foiblesse de toutes, est de

n'oser en montrer aux yeux de l'amitié. A qui avouera-t-on ses foiblesseſſ, ſi ce n'est à ſon ami? *** Voyez *Fragilité*.

FOLIE.

S'écarteſ de la raſon ſans le ſçavoſir, parce qu'on eſt privé d'idées, c'eſt être *imbécille*; ſ'écarteſ de la raſon le ſçachant, mais à regret, parce qu'on eſt eſclave d'une paſſion violente, c'eſt être *foible*; mais ſ'en écarteſ avec conſiance, & dans la ferme perſuadeſ qu'on la ſuit, voilà, ce me ſemblé, ce qu'on appelle être *fou*. Tels ſont du moins ces malheureux qu'on enferme, & qui peut-être ne diſſerent du reſte des hom-mes, que parce que leurs folies ſont d'une eſpece moins commune, & qu'elles n'en-trent pas dans l'ordre de la ſociété.* *M. d'Am-mont*.

Ce ſont de véritables folies que tous les travers de notre eſprit, toutes les illuſions de l'amout-propre & toutes nos paſſions, quand elles ſont portées jusqu'à l'aveugle-ment; car l'aveuglement eſt le caractère diſtinctif de la folie. Qu'un homme com-mette une aſtion criminelle, avec con-noiſſance de caufe, c'eſt un *ſcélérat*; qu'il la commette, perſuadé qu'elle eſt juſte, c'eſt un *fou*.

Ce qu'on appelle dans la ſociété *dire ou faire des folies*, ce n'eſt pas être fou; car on les donne pour ce qu'elles ſont.

Tout excès eſt folie, même dans les cho-ſes louables. L'amitié, le désintéreſſement,

D d ij

l'amour de la gloire sont des sentimens louables ; mais la raison doit y mettre des bornes ; c'est une folie que d'y sacrifier sans nécessité sa réputation , sa fortune & son bonheur.

Quelquefois néanmoins cet excès est vertu, quand il part d'un principe de devoir généralement reconnu. C'est qu'alors l'excès n'est pas réel ; car si le principe est tel qu'il ne soit pas permis de s'en écarter , il ne peut plus y avoir d'excès. En retournant à Carthage , *Regulus* fut un homme vertueux ; il ne fut pas un fou. * *Id.*

FORFAIT, FAUTE, CRIME.

Ces trois mots désignent en général une mauvaise action, avec cette différence qu'une faute est moins grande qu'un crime , & que forfait dit quelque chose de plus que crime. Les hommes font des fautes , les méchants commettent des crimes , & les scélérats des forfaits. La faute est plus ou moins pardonnable , le crime plus ou moins punissable ; le forfait est toujours atroce. La médisance est une faute , la calomnie un crime , le parricide un forfait. *** Voyez *Crimes. Fautes.*

FORTUNE.

Ce mot a différentes acceptions en notre langue : il signifie ou *la suite des événemens qui rendent les hommes heureux ou malheureux* , & c'est l'acceptation la plus générale ; ou *un état d'opulence* , & c'est en ce

sens qu'on dit faire *fortune*, avoir de la *fortune*. Enfin, lorsque ce mot est joint au mot *bon*, il désigne les faveurs du sexe; aller en *bonne fortune*, avoir des *bonnes fortunes*, (& non pas, pour le dire en passant, de *bonnes fortunes*, parce que *bonne fortune* est traité ici comme un seul mot.) L'objet de cette dernière acception est trop peu sérieux pour obtenir place dans un ouvrage tel que le nôtre: ce qui regarde le mot *fortune*, pris dans le premier sens, a été assez approfondi ailleurs; nous nous bornerons donc à dire ici quelque chose sur le mot *fortune*, pris dans la seconde acception. *M. d'Alembert.

Ni l'or ni les grandeurs ne nous rendent heureux.
 Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
 Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu
 tranquille;
 Des soucis dévorans c'est l'éternel asyle;
 Véritable vautour que le fils de *Japhet*,
 Représente enchaîné sur son triste sommet.
 L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste:
 Le sage y vit en paix, & méprise le reste.
 Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
 Il regarde à ses pieds les favoris des rois.
 Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,
 Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
 Approche-t-il du but? quitte-t-il ce séjour?
 Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beaujour.

* *La Fontaine.*

Les fortunes médiocres sont bien plus à
 D d i i j

souhaiter que les grandes ; celles-ci nous déguisent si fort , que nous avons de la peine à nous connoître. * *Séneque.*

La fortune & l'humeur gouvernent le monde. Il faut gouverner la fortune comme la santé ; en jouir, quand elle est bonne ; prendre patience, quand elle est mauvaise , & ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin. * *La Rochefoucault.*

Un homme qui n'a jamais été aux prises avec la fortune , a raison de se chercher en lui-même , puisqu'il ne s'est pas encore trouvé.

Le ciel accorde rarement une grande fortune avec l'art de s'en servir.

Les gens de cœur & d'esprit font leur fortune eux-mêmes.

Il faut sçavoir se détacher de la fortune , si on ne veut pas en être esclave , ni en devenir jamais la victime.

On ne doit jamais juger des hommes par leur fortune.

Il faut avoir plus de courage pour se défendre contre la bonne fortune que contre la mauvaise. Comme la tempête est l'école des pilotes , la mauvaise fortune est celle des grands courages.

La fortune ne peut rien ôter au sage , parce qu'elle ne lui donne rien.

Puisqu'il n'est point de dignité qui mette à l'abri des coups de la fortune , il faut regarder tous ceux qui sont au-dessous de nous , comme des personnes qui occupent notre place ; nous la pouvons demain remplir.

Les grands hommes sont toujours eux-mêmes dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

La fortune fait paroître nos vertus & nos vices, comme la lumiere fait paroître les objets.

Le plus court & le meilleur moyen de faire sa fortune, est de mettre les gens à portée de voir clairement leur intérêt dans votre avancement.

Il n'y a rien qui se soutienne plus long-tems qu'une médiocre fortune : il n'y a rien dont on voie mieux la fin, que d'une grande fortune.

Pour faire fortune dans peu de tems, il faut avoir de l'ambition, de bonnes qualités, & de puissans amis. *Réfl. sur div. sujet par div. aut.

Il y a des moyens vils de faire fortune; il y en a des criminels & d'honnêtes.

Les moyens vils consistent, en général, dans le talent méprisable de faire bassement sa cour....

Les moyens de s'enrichir peuvent être criminels, en morale, quoique permis par les loix. Il est contre le droit naturel, & contre l'humanité, que des millions d'hommes soient privés du nécessaire, comme ils le sont dans certains pays, pour nourrir le luxe scandaleux d'un petit nombre de citoyens oisifs. Une injustice si criante & si cruelle ne peut être autorisée par le motif de fournir des ressources à l'Etat, dans des tems difficiles. Multiplier les malheu-

D div

reux pour augmenter les ressources , c'est se couper un bras pour donner plus de nourriture à l'autre.... Les hommes engrangés de la substance publique , n'ont qu'un moyen de réconcilier leur opulence avec la morale ; c'est de rendre abondamment à l'indigence ce qu'ils lui ont enlevé ; supposé même que la morale soit parfaitement à couvert , quand on donne aux uns ce dont on a privé les autres. Mais , pour l'ordinaire , ceux qui ont causé la misère du peuple , croient s'acquitter en la plaignant , ou même se dispensant de la plaindre.

Les moyens honnêtes de faire fortune , sont ceux qui viennent du talent & de l'industrie. A la tête de ces moyens , on doit placer le commerce. Quelle différence pour le sage entre la fortune d'un courtisan faite à force de bassesses & d'intrigues , & celle d'un négociant qui ne doit son opulence qu'à lui-même , & qui , par cette opulence , procure le bien de l'Etat ! C'est une étrange barbarie dans nos mœurs , & , en même tems , une contradiction bien ridicule , que le commerce , c'est-à-dire la maniere la plus noble de s'enrichir , soit regardé par les nobles avec mépris , & qu'il serve néanmoins à acheter la noblesse. Mais , ce qui met le comble à la contradiction & à la barbarie , est qu'on puisse se procurer la noblesse avec des richesses acquises par toute sorte de voies....

On scâit l'histoire de ce philosophe , à qui ses ennemis reprochoient de ne mépriser les richesses , que pour n'avoir pas l'es-

prit d'en acquérir : il se mit dans le commerce ; s'y enrichit en un an, distribua son gain à ses amis, & se remit ensuite à philosopher. * *M. d'Alembert.*

La vanité naturelle à tous les gens qui ont beaucoup d'esprit, est une mauvaise disposition à faire bien leur cour, par conséquent à faire fortune. La plûpart ne peuvent s'accoutumer à se voir préférer des personnes indignes de leur être comparées, à cacher la meilleure partie de ce qu'ils valent pour ne point donner de jalouſie, à voir des supérieurs se faire honneur du travail & des talens de ceux qui servent sous eux, enfin à regarder la faveur avec le même respect qui n'est dû qu'au mérite ; en un mot, ceux qui ont beaucoup d'esprit, ont des répugnances à s'accommorder aux maximes du monde. * *M. de S. Réal.*

Philippe II, roi d'Espagne, disoit que tous les estomacs n'étoient pas capabls de digérer de grandes fortunes, & qu'une mauvaise viande ne se tournoit pas en mauvaise nourriture, ni ne faisoit pas tant de corruption dans le corps, qu'en faisoient les honneurs d'un haut rang dans un esprit mal fait. *

Un seigneur qui fut long-tems fans prendre de parti lors de la Ligue, se résolut enfin d'aller saluer *Henri IV*. Il le trouva jouant à la prime ; le roi l'appercevant, lui dit : « Monsieur, soyez le bien-venu ; si nous gagnons, fans doute que vous ferez des nôtres. » *

La fortune nous fait souvent pauvres tout d'un coup , & nous fait perdre en un jour ce que nos ancêtres ont acquis en divers siècles. Comme si elle connoissoit que nous sommes nés tous égaux , que les richesses nous sont tombées injustement en partage ; que nous en avons dépouillé notre prochain , pour nous en accommoder ; que nous les avons accrues contre les loix de la nature , elle nous précipite dans la pauvreté , & nous réduit au niveau de ceux que nous avons quelquefois dépouillés , ou méprisés.*

F A B L E.

Le Pêcheur.

Un pêcheur sur les bords d'une rive profonde ,

Cherchant à faire un bon repas ,

L'autre jour préparoit aux habitans de l'onde ,

Sous des mets imposteurs , un funeste trépas ,

Mais en vain : ce jour-là , la nation muette

Vit le danger caché sous ces mets délicats ,

Et fit une sage retraite ;

L'imbécille goujon même n'y mordit pas .

Que faire ? Il se retire & fuit des bords ingrats .

Mais tandis qu'il s'achemine

Vers son taudis à petits pas ,

Et qu'en sa cervelle il rumine

D'autres moyens : dans l'air il entend du fracas .

Une gruë avoit fait ce qu'il n'avoit pu faire ;

Et sa troupe jalouse , avide & sanguinaire ,

Pour avoir son butin , lui livroit cent combats .

Notre pêcheur alloit, à coups de pierres,
 Terminer soudain cette guerre,
 Quand à ses pieds, par un merveilleux cas,
 Choit un poisson, l'objet de ces débats.

Fortune, c'est-là ton ouvrage ;
 Un pêcheur, quand tu veux, cherche en vain dans
 les mers
 Un poisson que sans peine il trouve dans les airs ;
 L'inconstance est ton apanage,
 Et le caprice te conduit ;
 Te plairas-tu toujours, volage,
 À fuir qui te cherche, à chercher qui te fuit ?

*M. Sabatier de Castres.

FOUGUE.

On emploie ce mot pour désigner un mouvement de l'ame impétueux, court & prompt ; on s'en sert encore pour marquer cet emportement de la jeunesse ; c'est dans le premier sens qu'on dit *la fougue des passions*, & c'est dans le dernier sens qu'on dit *la fougue de l'âge*. ***

FOURBERIE.

La fourberie est une finesse jointe au mensonge ; c'est un déguisement qui nuit, ou qui veut nuire : elle naît de la lâcheté & de l'intérêt qu'on a de déguiser la vérité. Ce vice rompt tous les accords faits dans la société,

en pervertissant tous les signes extérieurs des sentimens. ***

La plus noire de toutes les fourberies est celle qui abuse du nom sacré de l'amitié, pour trahir ceux qu'elle a dessein de perdre. De tous les caractères vicieux, le fourbe est, sans contredit, celui qui mérite le plus notre exécration. Les autres caractères s'annoncent ordinairement pour ce qu'ils font : ils nous avertissent eux-mêmes de nous tenir sur nos gardes ; au lieu que le fourbe nous conduit dans le piège, lors même qu'il prétexte de nous en garantir. C'est un hypocrite qui ourdit la trame de ses noircceurs avec ce que les hommes respectent le plus. ***
Voyez *Fineſſe. Hypocrisie.*

F R A G I L I T É.

La fragilité est une disposition à céder aux penchans de la nature, malgré les lumières de la raison. Il y a si loin de ce que nous naissions à ce que nous voulons devenir ; l'homme, tel qu'il est, est si différent de l'homme qu'on veut faire ; la raison universelle & l'intérêt de l'espèce gênent si fort les penchans des individus ; les lumières reçues contrarient si fort l'instinct ; il est si rare qu'on se rappelle toujours à propos ces devoirs qu'on respecteroit ; il est si rare qu'on se rappelle à propos ce plan de conduite dont on va s'écartier, cette suite de la vie qu'on va démentir : le prix de la sageſſe que montre la réflexion, est vu de si loin ; le prix de

l'égarement, que peint le sentiment, est vu de si près; il est si facile d'oublier pour le plaisir, les devoirs, la raison & le bonheur même, que la fragilité est, du plus au moins, le caractère de tous les hommes.

On appelle *fragiles* les malheureux entraînés plus fréquemment que les autres au-delà de leurs principes, par leur tempérament & par leurs goûts.

Une des causes de la fragilité, parmi les hommes, est l'opposition de l'état qu'ils ont dans la société où ils vivent avec leur caractère. Le hazard & les convenances de fortune les destinent à une place; & la nature leur en marquoit une autre. * *Réfl. sur les pass.*

L'homme fragile diffère de l'homme foible en ce que le premier céde à son cœur, à ses penchans; & l'homme foible à des impulsions étrangères. La fragilité suppose des passions vives; & la foibleſſe suppose l'inaction & le vuide de l'ame. L'homme fragile péche contre ses principes; & l'homme foible les abandonne. L'homme fragile est incertain de ce qu'il fera, & l'homme foible de ce qu'il veut. Il n'y a rien à dire à la foibleſſe, on ne la change pas; mais la philosophie n'abandonne pas l'homme fragile: elle lui prépare des secours, & lui ménage l'indulgence des autres; elle l'éclaire; elle le conduit; elle le soutient; elle lui pardonne. * *Ibid. Voyez Foibleſſe.*

FRANÇOIS.

Un des grands défauts de la nation François, c'est de ramener tout à elle, jusqu'à nommer étrangers dans leur propre pays, ceux qui n'ont pas bien, ou son air, ou ses manières ; de-là vient qu'on lui reproche justement de ne sçavoir estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec ses inœurs. **Esprit des nations.*

La France est le pays de l'imitation, & la mode assujettit même le souverain. Le François n'a pas la force de suivre son bon esprit ; il est entraîné par une façon de penser qui est d'usage. Il estime le mérite, & il s'en moquera par légèreté : il admire la vertu, & il en rougira par occasion. En général, le François, jusqu'à l'âge de quarante ans, c'est-à-dire jusqu'au milieu de sa carrière, vit dans un mouvement incompatible avec la sagesse. Nos ennemis demandent tout ce tems pour épuiser ce fond de légèreté & de vains amusemens dont on nous entoure dès le berceau ; modes, parures, frivoles entretiens, circulation de visites, airs, manières, homme du jour, bon ton, bonne compagnie, romans, raffinement dans la table & les équipages, guerres d'amour, bruits, clamours d'une jeunesse tumultueuse, tailleries de la vertu, enfin tout ce tourbillon d'atomes qui errent au hazard dans la tête, & qui l'occupent

pendant une vingtaine d'années ; mais le François, parvenu à l'âge de quarante à quarante-cinq ans, n'est plus reconnaissable. **Ibid.*

De tous les peuples, le François est celui dont le caractère a, dans tous les tems, éprouvé le moins d'altération : on retrouve le François d'aujourd'hui dans ceux des Croisades ; &, en remontant jusqu'aux Gaulois, on y remarque encore beaucoup de ressemblance. Cette nation a toujours été vive, gaie, brave, généreuse, sincère, présomptueuse, inconstante, avantageuse, & inconfidérée. Ses vertus partent du cœur, ses vices ne tiennent qu'à l'esprit ; & ses bonnes qualités corrigeant, ou balançant les mauvaises, toutes concourent peut-être également à rendre le François, de tous les peuples, le plus sociable. **M. Duclos.*

Le grand défaut du François est d'être toujours jeune, & presque jamais homme ; par-là il est souvent plus aimable, & rarement sûr : il n'a presque point d'âge mûr, & passe de la jeunesse à la caducité. Nos talents s'annoncent de bonne heure ; on les néglige long-tems par dissipation ; & à peine commence-t-on à vouloir en faire usage, que leur tems est passé. Il y a peu d'hommes, parmi nous, qui puissent s'appuyer de l'expérience.

Il est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver, sans que le cœur se corrompe & que le courage s'altère ; qui allie les qualités héroïques avec le plaisir, le

luxe & la mollesse. Ses vertus ont peu de constance, ses vices n'ont point de racine. Le caractère d'*Alcibiade* n'est pas rare en France. Le dérèglement des mœurs & de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise & à la bonté naturelle du François. L'amour-propre contribue à le rendre aimable : plus il croit plaire, plus il a du penchant à aimer. La frivolité, qui nuit au développement de ses talens & de ses vertus, le préserve, en même tems, des crimes noirs & réfléchis : la perfidie lui est étrangere ; & il est emprunté dans l'intrigue. Si l'on a quelquefois vu chez lui des crimes odieux, ils ont disparu plutôt par le caractère national, que par la sévérité des loix. * *Id.*

Il semble à voir agir les François, qu'il n'y a qu'eux seuls qui connoissent la courte durée de la vie humaine : ils font tout avec autant de précipitation, que s'ils n'avoient qu'un jour à vivre. S'ils vont à pied, ils courent ; s'ils vont à cheval, ils volent ; s'ils parlent, ils le font avec tant de vitesse qu'ils mangent la moitié de leurs paroles. *

Le François si léger, si vain dans ses désirs,
A son tour, quand il faut, sçait être raisonnable :
Il ne se borne pas à sçavoir être aimable,
Il sçait penser ; l'étude occupe ses loisirs :
Tous les goûts, tous les arts, sont pour lui des plaisirs.

Si

Si son cœur sçait sentir avec délicatesse,
 Son esprit sçait lever le bandeau de l'erreur ;
 Et si le solide bonheur,
 Si la véritable sagesse
 Consiste à sçavoir réunir
 Au grand art de penser l'art heureux de jouir,
 Comme on l'a cru dans tous les âges,
 Nous sommes les heureux, nous sommes les vrais
 sages. *

Les François sont la plûpart aussi labo-
 rieux qu'ils sont voluptueux. Ils se fatigue-
 ront vingt-quatre heures, pour assaisonner
 un plaisir d'un moment. *

La plûpart des François sacrifient tout
 au plaisir, excepté leur honneur : il semble
 que les conjonctures changent leur caracte-
 rre. Voluptueux & paresseux dans la paix,
 on les retrouve actifs & infatigables à la
 guerre. Cette jeunesse qui, à Paris, révolte
 si souvent par ses ridicules, sous la tente
 n'est occupée que de ses devoirs. Peut-être
 est-il vrai qu'un peuple guerrier aime l'oi-
 siveté, & qu'il préfère le danger au travail.

* *M. L. le Blanc.*

Les François ont naturellement cette cou-
 tume, de n'estimer pas assez les hommes
 sçavans qui naissent parmi eux, & d'estimer
 trop ce qui vient des pays étrangers, & sur-
 tout de l'Angleterre. Plusieurs croient qu'ils
 ne paroîtroient pas habiles connoisseurs, s'ils
 ne trouvoient à redire à ce que l'on fait en
 France; &, pour donner des marques qu'ils

D. des Pas. T. I.

E e

ont beaucoup de discernement & de connoissance des bonnes choses, ils sacrifient volontiers l'honneur de leur pays, pour priser davantage les ouvrages de leurs voisins. *

L'honneur est pour les François ce que le *Palladium* étoit pour les Grecs; ce que le feu sacré étoit pour les Vestales. Leur courage n'a d'appui que dans l'honneur, comme leur honneur n'a d'ennemi que dans le luxe. *

Il me paroît singulier que la nation la plus galante de l'Europe, soit celle dont les loix sont les plus injurieuses au sexe, & que le pays, qui a refusé aux femmes le droit de régner, soit cependant celui où elles exercent le plus d'empire sur les hommes: depuis long-tems elles en ont un en France si puissant, que je ne comprens pas qu'elles y aient laissé subsister la loi Salique. Il s'en faut beaucoup que nous soyons en Angleterre, aussi attentifs à maintenir nos priviléges que les femmes le sont en France à étendre les leurs. Elles y sont parvenues à réduire les hommes à la dépendance la plus soumise à leur égard. Le mariage chez les François, n'est qu'une cérémonie qui affranchit le sexe du joug des bienséances, & donne le privilége de tout faire à celles qui ont les inclinations assez corrompues pour tout oser. **Lett. sur les Frang.*

FRANCHISE. *Voyez SINCERITÉ.*

FRAYEUR. *Voy. ALLARME. EFFROY.*

F R E R E S.

Le devoir des freres vis-à-vis les uns des autres , consiste dans la concorde , le soutien & l'étroite union. « Vous êtes les en- » fans d'un même pere , dit *le Bramine* » *inspiré* ; & le même sein vous a nourris. » Freres , restez unis ensemble , & dans la » maison paternelle habitera la paix & le » bonheur. » Mais si ces sages préceptes ont accès & sont en vigueur dans les Démocraties , où les sentimens de la nature n'ont point été corrompus , on fçait trop combien les liens de fraternité sont foibles dans les pays du luxe , où chacun ne songe qu'à soi , & ne vit que pour soi. C'est-là que se réalise sans cesse l'événement de la fable des enfans du bon Vieillard d'*Esope* : d'abord après la mort de leur pere , ils prirent des routes toutes opposées à leurs promesses ; lisez en la peinture simple & touchante dans *la Fontaine* :

Leur amitié fut courte autant qu'elle fut rare ;
 Le sang les avoit joints , l'intérêt les sépare :
 L'ambition , l'envie , avec les consultans ,
 Dans la succession vinrent en même tems.
 Tous perdirent leur bien.....

Rien ne doit plus flater un frere que d'être utile à son frere , c'est-à-dire à celui qui sent couler dans ses veines le même sang qui circule dans les nôtres , à celui qui est le plus

E e ij

voisin de notre existence , & qui a reçu la sienne de la même main que nous tenons la nôtre. Rien aussi ne doit inspirer plus d'horreur que de voir des frères divisés & en discorde les uns avec les autres. Cependant les tribunaux de la justice retentissent tous les jours des cris que pousse le frère contre son propre frère , la sœur contre sa propre sœur. On peut dire que les peuples les plus accoutumés à ces sortes d'exemples , sont les peuples les plus corrompus & les plus malheureux. *** Voyez *Amour fraternel*.

FRIPPONNERIE, FILOUTERIE, VOL.

Ces trois mots désignent l'action de prendre ce qui ne nous appartient pas ; avec cette différence que le fripon prend par finesse ; il trompe : le filou avec adresse & subtilité ; il escamote : le voleur, de toutes manières , & même de force & avec violence. * *M. L. Girard.*

FRIVOLITÉ.

La frivolité est le goût de la bagatelle ; c'est la marque de peu d'esprit. Un homme qui a des vues d'intérêt , affecte quelquefois d'être frivole vis-à-vis des personnes qui le font , afin de gagner leur confiance & leur amitié ; car nous n'aimons que les gens qui nous ressemblent , & auxquels notre imagination prête souvent nos bonnes ou nos mauvaises qualités. * *M. Neuville.*

La frivolité est dans les objets ; elle est dans les hommes. Les objets sont frivoles , quand ils n'ont pas nécessairement rapport au bonheur & à la perfection de notre être : les hommes sont frivoles , quand ils s'occupent sérieusement des objets frivoles , ou quand ils traitent légèrement les objets sérieux. On est frivole , parce qu'on n'a pas assez d'étendue dans l'esprit , pour mesurer le prix des choses , du tems & de son existence. On est frivole par vanité , lorsqu'on veut plaire dans le monde , où l'on est emporté par l'exemple & par l'usage ; lorsqu'on adopte , par foibleesse , les goûts & les idées du grand nombre ; lorsqu'en imitant & répétant , on croit sentir & penser. On est frivole lorsqu'on est sans passions & sans vertus : alors , pour se délivrer de l'ennui de chaque jour , on se livre chaque jour à quelque amusement , qui cesse bientôt d'en être un ; on se recherche sur les fantaisies ; on est avide de nouveaux objets , autour desquels l'esprit vole sans méditer , sans s'éclaircir ; le cœur reste vuide au milieu des spectacles , de la philosophie , des maîtresfes , des affaires , des beaux arts , des magots , des soupers , des amusemens , des faux devoirs , des dissertations , des bons mots , & quelquefois des belles actions. Si la frivolité pouvoit exister long-tems avec de vrais talens & l'amour des vertus , elle détruiroit l'un & l'autre. L'homme honnête & sensé se trouveroit précipité dans l'ineptie & dans la dépravation.

E e iij

Il y aura toujours, pour tous les hommes, un remede contre la frivolité; l'étude de leurs devoirs comme hommes, & comme citoyens. **Dicit. encyclop.*

Quiconque aime les lettres & la philosophie, est ennemi de tout ce qui a du rapport avec la frivolité. Rien ne plaît tant au littérateur & au philosophe que l'amour des grandes choses, & de la vérité qui les renferme toutes. ***

Quand on se livre à des occupations frivoles, on devient incapable de grands desseins: rarement le siècle de la frivolité est le siècle des grands hommes. **Pens. div.*

FRUGALITÉ.

La frugalité est une simplicité de mœurs & de vie. Le docteur *Cumberland* la définit une sorte de justice, qui, dans la société, consiste à conserver, & qui a, pour dispositions contraires, d'un côté la prodigalité envers des particuliers, & de l'autre une fardide avarice.

On entend ordinairement par la frugalité, la tempérance dans le boire & le manger; mais cette vertu va beaucoup plus loin que la sobriété; elle ne regarde pas seulement la table; elle porte sur les mœurs, dont elle est le plus ferme appui. Les Lacédémoniens en faisoient profession expresse. Les *Curius*, les *Fabricius*, & les *Camilles* ne méritèrent pas moins de louanges à cet égard, que par leurs grandes & belles vic-

toires. *Phocion* s'acquit le titre d'*homme de bien* par la frugalité de sa vie ; conduite qui lui procura les moyens de soulager l'indigence de ses compatriotes , & de doter les filles vertueuses que leur pauvreté empêchoit de s'établir.

Je sciais , que dans nos pays de faste & de vanité , la frugalité a bien de la peine à maintenir un rang estimable. Quand on n'est touché que de l'éclat de la magnificence , on est peu disposé à louer la vie frugale des grands hommes , qui passoient de la charrette au commandement des armées ; & peut-être commençons-nous à les dédaigner dans notre imagination. La raison néanmoins ne voudroit pas que nous en jugeassions de la sorte ; & puisqu'il ne seroit pas à propos d'attribuer à la libéralité les excès des prodiges , il ne faut pas non plus attribuer à la frugalité la honte & les bassestes de l'avarice. * *M. le chev. de Jaucourt.*

FUNESTE ;

Qui porte malheur , comme on voit dans ces exemples ; une guerre funeste , un conseil funeste : il signifie aussi , qui menace d'un malheur , ou qui l'annonce , ainsi que dans cette phrase : « Il a quelque chose de funeste dans le regard. »

On appelle *jours funestes* ceux qui sont marqués de quelques grands malheurs. Les hommes redoutent le retour de ces jours , comme s'ils devoient ramener avec eux les

E e iv

mêmes malheurs. Mais , s'ils connoissoient mieux l'histoire du monde , ils ne trouveroient peut-être pas dans tout le cours d'une année un seul moment qui ne fût marqué par plusieurs grands accidens ; & ils s'accorderoient à ne regarder aucun jour , ou à regarder tous les jours comme funestes.

* *M Diderot.*

FUREUR.

On se fert de ce mot pour désigner les passions violentes , leur degré extrême. On s'en fert aussi pour exprimer le sentiment de la colere. ***



G A I E T É.

LA gaieté est une situation agréable de l'esprit ; elle diffère de la joie en ce que celle-ci est dans le cœur, & l'autre dans les propos & les manières. On est gai par tempérament, & l'on est joyeux par réflexion. La gaieté & la tristesse sont des caractères ; la joie & le chagrin ne sont que des situations. * * *

La gaieté est le plus heureux don de la nature ; un homme gai est désiré dans toutes les sociétés, & en fait les délices. À l'arrivée d'un homme de bonne humeur, la conversation s'anime, & la satisfaction se répand rapidement sur tous les visages. La gaieté est donc une chose fort estimable, & mérite notre affection & notre bienveillance. Il n'y a point de qualité qui se communique plus promptement, parce qu'il n'y en a point qu'on soit plus disposé à montrer dans la conversation ; cette flamme légère gagne bien vite le cercle, & souvent les personnes les plus graves & les plus tristes ne peuvent s'empêcher d'en sentir les impressions.

Par ce double effet que la gaieté a de se communiquer aux autres, & de s'attirer leur approbation, nous voyons qu'il est des qualités qui, sans autre utilité, & sans avoir pour but le bien être de la société,

ni même celui de la personne qui les possède, ne laissent pas de se concilier l'estime & l'amitié des hommes, par le plaisir qu'elles causent à tous ceux qui les voient en jeu. Comme nous ne pouvons nous empêcher d'aimer ce qui nous plaît, il s'élève en nous un mouvement favorable pour la personne qui nous communique sa gaieté. Le spectacle de son humeur enjouée nous anime; sa présence répand sur nous la joie & la sérénité; notre imagination captivée par ses sentimens & par son caractere, est remuée d'une façon plus agréable que lorsqu'une personne grave, soucieuse & mélancolique se présente à nos regards. De-là naît l'affection que l'on prête à l'homme gai, l'aversion & le dégoût avec lesquels nous voyons l'homme triste. * *M. Hume.*

G A L A N T E R I E.

On peut considérer ce mot sous deux acceptions générales. 1° C'est dans les hommes une attention marquée à dire aux femmes, d'une maniere fine & délicate, des choses qui leur plaisent, & qui leur donnent bonne opinion d'elles & de nous. Cet art, qui pourroit les rendre meilleures & les consoler, ne fert que trop souvent à les corrompre.

2° La galanterie, considérée comme un vice du cœur, n'est que le libertinage auquel on a donné un nom honnête. En général, les peuples ne manquent guères de

masquer les vices communs , par des dé-nominations honnêtes. * *M. de Voltaire.*

GALANTERIE, AMOUR.

La galanterie est l'enfant du désir de plaisir , sans un attachement fixe qui ait sa source dans le cœur. L'amour est le charme d'aimer , & d'être aimé.

La galanterie est l'usage de certains plaisirs qu'on cherche par intervalles , qu'on varie par dégoût & par inconstance. Dans l'amour , la continuité du sentiment en augmente la volupté ; & souvent son plaisir s'éteint dans les plaisirs mêmes.

La galanterie devant son origine au tempérament & à la complexion , finit seulement quand l'âge vient en tarir la source. L'amour brise en tout tems ses chaînes , par l'effort d'une raison puissante , par le caprice d'un dépit soutenu , ou bien encore par l'absence ; alors il s'évanouit comme on voit le feu materiel s'éteindre.

La galanterie entraîne vers toutes les personnes qui ont de la beauté , ou de l'agrément ; nous unit à celles qui répondent à nos désirs , & nous laisse du goût pour les autres. L'amour livre notre cœur sans réserver à une seule personne qui le remplit tout entier; ensorte qu'il ne nous reste que de l'indifférence pour toutes les autres beautés de l'univers.

La galanterie est jointe à l'idée de conquête par faux honneur , ou par vanité :

L'amour consiste dans le sentiment tendre, délicat & respectueux ; sentiment qu'il faut mettre au rang des vertus.

La galanterie n'est pas difficile à demeurer ; elle ne laisse entrevoir, dans toute sorte de caractère, qu'un goût fondé sur les sens. L'amour se diversifie selon les différentes ames sur lesquelles il agit. Il règne avec fureur dans *Médée*, au lieu qu'il allume dans les naturels doux un feu semblable à celui de l'encens qui brûle sur l'autel. *Ovide* tient les propos de la galanterie, & *Tibulle* soupire l'amour.

C'est d'amour que *Lydie* est atteinte, quand elle s'écrie :

Calais est charmant ; mais je n'aime que vous.

Ingrat, mon cœur vous justifie ;
Heureuse également en des liens si doux,
De perdre, ou de passer ma vie.

Trad. par M. le duc de *Nivernois*.

L'amour est souvent le frein du vice, & s'allie d'ordinaire avec les vertus. La galanterie est un vice ; car c'est le libertinage de l'esprit, de l'imagination & des sens : c'est pourquoi, suivant la remarque de l'auteur de l'*Esprit des Loix*, « les bons » législateurs ont toujours banni le com- » merce de galanterie que produit l'oisiveté, » & qui est cause que les femmes corrom- » pent, avant même que d'être corrompues ; » qui donne un prix à tous les riens, ra-

» baïsse ce qui est important , & fait que
 » l'on ne se conduit que sur les maximes
 » du ridicule que les femmes entendent si
 » bien à établir. » *M.D.J. Voyez Amour,
 Coquetterie.*

GÉNÉROSITÉ.

La générosité est un désir de briller par des actions extraordinaires ; c'est un habile & industrieux emploi du désinteressement , de la fermeté , de l'amitié & de la magnanimité , pour aller promptement à une grande réputation. * *La Rochefoucault.*

Un homme véritablement généreux n'a en vue que le plaisir d'obliger ; ce qu'il fait souvent , sans se faire connoître : celui qui n'oblige que dans quelque vue d'intérêt , soit de récompense , soit de reconnaissance , n'est plus généreux. La récompense de l'homme généreux est au fond de son cœur. * *Did. philos.*

La générosité est un devouement aux intérêts des autres , qui porte à leur sacrifier ses avantages personnels. En général , où au moment on relâche de ses droits en faveur de quelqu'un , & qu'on lui accorde plus qu'il ne peut exiger , on devient généreux.

La nature , en produisant l'homme au milieu de ses semblables , lui a prescrit des devoirs à remplir envers eux : c'est dans l'obéissance à ces devoirs que consiste l'honnêteté , & c'est au-delà de ces devoirs que commence la générosité. L'ame généreuse

s'éleve donc au-dessus des intentions que la nature sembloit avoir en la formant. Quel bonheur pour l'homme de pouvoir devenir ainsi supérieur à son être ! & quel **prix** ne doit point avoir à ses yeux la vertu, qui lui procure cet avantage ! On peut donc regarder la générosité, comme le plus sublime de tous les sentimens, comme le mobile de toutes les belles actions, & peut-être comme le germe de toutes les vertus ; car il y en a peu qui ne soient essentiellement le sacrifice d'un intérêt personnel à un intérêt étranger. * *Dicit. encyclopéd.*

Il ne faut pas confondre la grandeur d'ame, la générosité, la bienfaisance & l'humanité. [*Voyez ces mots*] On peut n'avoir de la grandeur d'ame que pour soi, & l'on n'est jamais généreux qu'envers les autres ; on peut être bienfaisant sans faire de sacrifices, & la générosité en suppose toujours : on n'exerce guères l'humanité qu'envers les malheureux & les inférieurs ; & la générosité est un sentiment aussi noble que la grandeur d'ame, aussi utile que la bienfaisance, & aussi tendre que l'humanité : elle est le résultat de la combinaison de ces trois vertus ; &, plus parfaite qu'aucune d'elles, elle peut y suppléer.

Le beau plan que celui d'un monde où tout le genre humain seroit généreux ! Dans le monde, tel qu'il est, la générosité est la vertu des héros : le reste des hommes se borne à la desirer. La générosité est

dans tous les états : c'est la vertu dont la pratique satisfait le plus l'amour-propre. Il est un art d'être généreux : cet art n'est pas commun ; il consiste à dérober le sacrifice que l'on fait. La générosité ne peut guères avoir de plus beau motif que l'amour de la patrie , & le pardon des injures. La libéralité n'est autre chose que la générosité restreinte à un objet pécuniaire : c'est cependant une grande vertu , lorsqu'elle se propose le soulagement des malheureux ; mais il y a une économie sage & raisonnée qui devroit toujours régler les hommes dans la dispensation de leurs bienfaits. Voici un trait de cette économie (a). Un prince donne une somme d'argent pour l'entretien des pauvres d'une ville ; mais il fait en sorte que cette somme s'accroisse à mesure qu'elle est employée , & que bientôt elle puisse servir au soulagement de toute la province. De quel bonheur ne jouiroit-on pas sur la terre , si la générosité des souverains avoit toujours été dirigée par les mêmes vues ? On fait des générosités à ses amis , des libéralités à ses domestiques , des aumônes aux pauvres. * *Ibid.* Voyez *Libéralité.*

(a) Il s'agit , dans cet endroit , du feu roide de Pologne , duc de Lorraine , qui donna aux magistrats de la ville de Bar dix mille écus , pour acheter du bled & le distribuer aux pauvres.

GENIE, HOMMES DE GENIE.

L'homme de génie est celui dont l'âme forte & l'esprit étendu , profond , & d'un caractère original , ne sont jamais frappés qu'ils n'éveillent un sentiment. . . . Le génie est une lumiere & un feu d'esprit qui conduit à la perfection par des moyens faciles. * *Le Roi de Prusse.*

Que ne doit-on pas aux gens que la nature a doués d'un grand génie ? . . . C'est aux princes à récompenser leurs travaux.

* *Ibid.*

Tel est le destin des grands hommes : leur génie supérieur les expose toujours en bute aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

La nature forme les hommes de génie , comme elle forme au sein de la terre les métaux précieux , bruts , informes , pleins d'alliage & de matières étrangères. L'art ne fait pour le génie que ce qu'il fait pour ces métaux ; il n'ajoute rien à leur substance , il les dégage de ce qu'ils ont d'étranger , & découvre l'ouvrage de la nature. * *M. d'Allemberg.*

Ce sont les grands génies qui enfantent les grands desseins.

Il y a dans le respect dû aux grands génies un excès à craindre , comme dans les meilleures choses : il ne faut pas pousser l'admiration pour eux , jusqu'à n'oser porter les yeux sur leurs défauts. * *M. de Voltaire.*

Le

Le génie n'est pas, comme on le croit communément, quand on ne le considère pas de près, un feu violent qui emporte l'âme & la mène au hazard; ce n'est point une force aveugle qui opère machinalement, une source qui jette ses flots & qui les abandonne; c'est une raison active qui s'exerce avec art sur un objet, qui en recherche industrieusement toutes les faces réelles, tous les possibles, qui en disque méthodiquement les parties les plus fines, en mesure les rapports les plus éloignés; c'est un instrument éclairé qui fouille, qui creuse, qui perce sourdement. Sa fonction consiste, non à imaginer ce qui ne peut être, mais à trouver ce qui est. * *M. Barbeaux.*

Les hommes de génie ne sont créateurs, que pour avoir observé; & réciproquement ils ne sont observateurs, que pour être en état de créer. C'est pour cela que les moindres objets les appellent, qu'ils s'y livrent avec tant d'ardeur, parce qu'ils en remportent toujours de nouvelles connaissances qui étendent le fond de leur esprit, & en préparent la fécondité. En un mot, le génie est comme la terre qui ne produit rien qu'elle n'en ait reçu la semence. * *Id.*

On appelle *génie*, l'aptitude qu'un homme a reçu de la nature pour faire bien & facilement certaines choses, que les autres ne seraient faire que très-mal, même en prenant beaucoup de peine. *

Nous apprenons à faire les choses pour
D. des Pas. T. I. F f

lesquelles nous avons du génie , avec autant de facilité que nous en avons à parler notre langue naturelle.

Un élève, qui a du génie, apprend à bien faire , en voyant son maître faire mal. . . . La force du génie change en bonne nourriture les préceptes les plus mal digérés.

Il en est des leçons que le maître donne, dit *Sénèque* , comme des graines. La qualité du fruit que les graines produisent, dépend principalement de la qualité du terroir où elles sont semées. La plus chétive donne un bon fruit dans une terre excellente : ainsi , quand les préceptes tombent en un esprit bien disposé , ils germent heureusement ; & cet esprit , pour ainsi dire , rapporte une graine de meilleure qualité que la graine qui lui fut confiée.

Les grands génies ont plus de choses à faire que les autres ; ils sont comme les arbres qui portent des fruits excellens , & qui dans le printemps poussent à peine quelques feuilles , lorsque les autres arbres sont déjà tout couverts de leur feuillage. *

G L O I R E.

La gloire est la réputation jointe à l'estime : elle est au comble , quand l'admiration s'y joint. Elle suppose toujours des choses éclatantes en actions , en vertus , en talens , & toujours de grandes difficultés surmontées. *César* & *Alexandre* ont eu de la gloire. On ne peut guères dire que *Sor*

erat en ait eu : il attire l'estime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ses ennemis ; mais le terme de gloire seroit impropre à son égard. Sa mémoire est respectable plutôt que glorieuse. *Attila* eut beaucoup d'éclat ; mais il n'a point de gloire, parce que l'histoire, qui peut se tromper, ne lui donne point de vertus. * *M. de Voltaire.*

L'estime est un sentiment tranquille & personnel ; l'admiration, un mouvement rapide, & quelquefois momentané ; la célébrité, une renommée étendue ; la gloire, une renommée éclatante, le concert unanime & soutenu d'une admiration universelle. La gloire tient beaucoup de l'opinion ; elle est vraie ou fausse comme elle.

Il y a deux sortes de fausse gloire ; l'une est fondée sur un faux merveilleux, l'autre sur un merveilleux réel, mais funeste. Il semble qu'il y ait aussi deux espèces de vraie gloire, l'une fondée sur un merveilleux agréable, l'autre sur un merveilleux utile au monde ; mais ces deux objets n'en font qu'un.

La gloire fondée sur un faux merveilleux, n'a que le règne de l'illusion, & s'évanouit avec elle : telle est la gloire de la prospérité, qui usurpe la gloire des talens & des vertus.

La gloire fondée sur un merveilleux funeste, fait une impression plus durable, & la honte des hommes ; il faut des siècles pour l'effacer. Telle est la gloire des talens

F f ij

supérieurs appliqués au malheur du monde.

Le genre de merveilleux le plus funeste, mais le plus frappant, fut toujours l'éclat des conquêtes. Il doit nous servir d'exemple, pour faire voir aux hommes combien il est absurde d'attacher la gloire aux causes de leur malheur.

Les hommes nés pour la gloire, l'ont cherchée où l'opinion l'avoit mise. *Alexandre* avoit sans cesse devant les yeux la fable d'*Achille* ; *Charles XII*, l'histoire d'*Alexandre*. Puisse l'histoire de *Charles XII* ne perpétuer que ses vertus ! * *M. Montel.*

La gloire doit être réservée aux coopérateurs du bien public ; & non-seulement les talens, mais les vertus elles-mêmes n'ont droit d'y aspirer qu'à ce titre. * *Id.*

L'action de *Virginius* immolant sa fille, est aussi forte & plus pure que celle de *Brutus* condamnant son fils ; cependant la dernière est glorieuse, la première ne l'est pas. Pourquoi ? *Virginius* ne sauvoit que l'honneur des siens ; *Brutus* sauvoit l'honneur des loix & de la patrie. Il y avoit peut-être bien de l'orgueil dans l'action de *Brutus*, peut-être n'y avoit-il que de l'orgueil : il n'y avoit dans celle de *Virginius* que de l'honnêteté & du courage ; mais celui-ci faisoit tout pour sa famille ; celui-là faisoit tout, ou sembloit faire tout pour Rome ; & Rome, qui n'a regardé l'action de *Virginius* que comme celle d'un honnête homme & d'un bon pere, a consacré

l'action de *Brutus* comme celle d'un héros. * *Id.*

Il ne paroîtra pas surprenant que les anciens aient considéré la gloire comme la plus parfaite récompense de la vertu , si l'on fait réflexion que la plûpart n'avoient aucune notion d'une récompense future ; & que ceux même qui croyoient les gens de bien destinés à quelque bonheur dans un autre état , n'en avoient que des idées incertaines , qui excitoient leurs desirs plutôt que leurs espérances. Ils s'attachoient avec joie par conséquent à ce qui étoit en quelque sorte à leur portée. Leur imagination créoit un avenir composé de gloire & d'honneur , une immortalité qui consistoit dans les applaudissemens perpétuels de la postérité.

Cette agréable fiction , qui sembloit prolonger l'étendue de leur vie , & donner une espece d'éternité à leur existence , avoit d'autant plus de force pour soutenir leur courage & leur vertu , qu'en supposant même qu'il ne leur restât aucun sentiment après la mort , ils prenoient plaisir à penser qu'on seroit occupé du souvenir de leurs actions , & que l'exemple qu'ils auroient laissé , à l'imitation de leurs descendants , continueroit encore de les rendre utiles au genre humain.

C'est ainsi que *Cicéron* déclare souvent qu'il ne regardoit pas proprement comme sa vie ce cercle étroit de jours & d'années dans lequel il se voyoit renfermé sur la

terre ; mais que jettant les yeux plus loin, il considéroit ses actions comme une semence répandue dans le vaste champ de l'univers, qui devoit produire dans la succession infinie des siècles un fruit éternel de gloire & d'immortalité.*

A voir comme les hommes aiment la vie, pourroit-on soupçonner qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie, & que la gloire qu'ils préferent à la vie, ne fût souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens qu'ils ne connoissent point, ou qu'ils n'estiment point ? *

Le sentiment de la gloire peut contribuer à votre élévation & à votre bonheur; mais il peut aussi vous rendre malheureux & peu estimable, si vous ne scavez pas le gouverner : c'est le plus vif & le plus durable de tous les goûts. L'amour de la gloire est le dernier sentiment qui nous abandonne ; mais il ne faut pas le confondre avec la vanité. La vanité cherche l'approbation d'autrui ; la vraie gloire , le témoignage secret de la conscience. Cherchez à satisfaire le sentiment de la gloire qui est en vous : assurez-vous de ce témoignage intérieur. Votre tribunal est vous-même : pourquoi le chercher ailleurs ? Vous pouvez toujours être juge de ce que vous valez. Qu'on vous dispute vos bonnes qualités où l'on ne vous connoît pas , consolez-vous-en. Il est moins question de paroître honnête homme , que de l'être. Ceux qui

ne se soucient pas de l'approbation d'autrui, mais seulement de ce qui la fait mériter, obtiennent l'un & l'autre. Quel rapport entre la grandeur de l'homme & la petitesse des choses dont il se glorifie ! Rien de si mal assorti que sa dignité, & la vanité qu'il tire d'une infinité de choses frivoles ; une gloire si mal fondée marque une grande disette de mérite. Les personnes qui ont une véritable grandeur, ne sont pas sujettes aux éblouissemens de la vaine gloire. *

Mad. Lambert.

La gloire est l'éclat qui est propre & essentiel à la vertu, si-tôt qu'elle est en état de briller à nos yeux : aussi un grand homme qui sait qu'elle est inseparable de la vertu connue, acquiert la gloire sans la rechercher, & la possède sans la mépriser : il fait tout ce qu'il peut pour la mériter, & rien pour l'obtenir. L'ambitieux court sans cesse après la gloire qui le fuit : le héros & le sage ne courront qu'après la seule vertu.

* *M. Sacy.*

La gloire ne consiste pas à éterniser son nom, mais ses vertus. Un nom, qui passe à la postérité la plus reculée, n'est qu'une longue infamie, s'il y transmet la mémoire des vices & des crimes de celui qui l'a porté. Un grand nom n'est une véritable gloire que quand il rappelle avec lui le souvenir, l'admiration, le respect & l'amour que mérite celui qui a su le rendre fameux. * *Id.*

F f iv

G L O R I E U X.

C'est un caractère triste; c'est le masque de la grandeur, l'étiquette des hommes nouveaux, la ressource des hommes dégénérés, & le sceau de l'incapacité. La sottise en a fait le supplément du mérite. On suppose souvent ce caractère où il n'est pas. Ceux dans qui il est, croient presque toujours le voir dans les autres; & la basseſſe qui rampe aux pieds de la faveur, le distingue rarement de l'orgueil qui méprise la fierté, qui repousse le mépris. On confond aussi quelquefois la timidité avec la hau-teur; elles ont en effet, dans quelques situa-tions, les mêmes apparences. Mais l'homme timide qui s'éloigne, n'attend qu'un mot honnête pour se rapprocher; & le glorieux n'est occupé qu'à étendre la distance qui le sépare à ses yeux des autres hommes. Plein de lui-même, il se fait valoir par tout ce qui n'est pas lui: il n'a point cette dignité naturelle qui vient de l'habitude de commander, & qui n'exclut pas la modestie. Il a un air impérieux & constraint, qui prouve qu'il étoit fait pour obéir. Le plus souvent son maintien est froid & grave; sa démarche est lente & mesurée; ses gestes sont rares & étudiés; tout son extérieur est composé. Il semble que son corps ait perdu la faculté de se plier. Si vous lui rendez de profonds respects, il pourra vous

témoigner en particulier, qu'il fait quelque cas de vous ; mais si vous le retrouvez au spectacle, foyez sûr qu'il ne vous y verra pas. Il ne reconnoît en public, que les gens qui peuvent par leur rang flatter sa vanité ; sa vue est trop courte pour distinguer les autres. Faire un livre, selon lui, c'est se dégrader : il seroit tenté de croire que *Montesquieu* a dérogé par ses ouvrages. Il n'eût envié à *Turenne* que sa naissance : il eût reproché à *Fabert* son origine. Il affecte de prendre la dernière place, pour se faire donner la première : il prend sans distraction celle d'un homme qui s'est levé pour le saluer. Il représente dans la maison d'un autre ; il dit de s'asseoir à un homme qu'il ne connaît pas, persuadé que c'est pour lui qu'il se tient debout ; c'est lui qui disoit autrefois : *Un homme comme moi* ; c'est lui qui dit encore aux grands : *Des gens comme nous* ; & à des gens simples, qui valent mieux que lui : *Vous autres*. Enfin c'est lui qui a trouvé l'art de rendre même la politesse humiliante.

S'il voit jamais cette foible esquisse de son caractère, n'espérez pas qu'elle le corrige ; il a une vanité dont il est vain, & se dispense volontiers de l'estime, pourvu qu'il reçoive des respects. Mais il obtient rarement ce qui lui est dû, en exigeant toujours plus qu'on ne lui doit. Que cet homme est loin de mériter l'éloge que faisoit *Térence* de ses illustres amis *Lélius* & *Scipion* ! « Dans la paix, dit-il, & dans

» la guerre, dans les affaires publiques &
 » privées, ces grands hommes étoient occu-
 » pés à faire tout le bien qui dépendoit d'eux,
 » & ils n'en étoient pas plus vains. » Tel est
 le caractere de la véritable grandeur; pour-
 quoi faut-il qu'il soit si rare? * *M. Diderot.*

GLORIEUX, FIER.

Il y a bien de la différence entre un homme fier & un homme glorieux. La fierté part d'un sentiment noble & louable; c'est une vertu, quand elle est réglée; ce n'est qu'un vice, quand elle ne l'est pas. Mais la vainie gloire est toujours un ridicule. On peut dire, à un homme: Vous êtes trop fier; mais on ne lui dit point: Vous êtes trop glorieux, parce que c'est lui dire une injure; c'est l'appeler fat.

Il sied bien à un homme d'être fier dans certaines occasions; il n'y a pas d'occasion où il ne se dégrade quand il est glorieux.

Ordinairement même le glorieux n'est pas fier. L'homme fier veut être intérieurement content de lui. Il suffit au glorieux d'avoir contenté les autres; c'est assez pour lui que ses actions paroissent louables: l'autre veut que les siennes le soient à ses yeux même. En un mot, l'homme fier a du cœur; le glorieux n'a que l'orgueil de persuader qu'il en a: l'un a de vraies vertus dans l'ame; l'autre en joue qu'il n'a pas, & qu'il ne se soucie pas d'avoir.

L'un a du plaisir à être honnête homme;

L'autre voudroit bien souvent s'exempter de faire comme s'il l'étoit : il ne tient pas à la probité ; il tient à l'honneur qu'elle procure : aussi en manque-t-il dans mille petits détails qu'on ne sciat point. L'homme fier est un bon ami , c'est à vous personnellement que son amitié s'adresse. Le glorieux n'est ami de personne ; & quand il paroît le vôtre , ce n'est pas vous qu'il aime ; c'est votre rang , c'est votre fortune , c'est l'éclat qui vous environne & l'estime où vous êtes dans le monde ; c'est-à-dire qu'il vous aime comme riche , comme grand seigneur , comme puissant , comme accrédité , comme honoré des autres , & jamais comme homme qu'il estime & qui lui plaît. Vous n'êtes rien pour lui ; vous ne valez pas votre habit ; il l'aime mieux que vous , quand il est magnifique. *

Le caractère du glorieux a une certaine ressemblance avec celui du fanfaron. Il diffère cependant ; l'homme qui n'est que fanfaron , peut être un très-honnête homme ; il peut avoir toutes les vertus qu'il vous montre. Son défaut c'est de les avoir avec faste , de vouloir les rendre étonnantes ; & quelquefois il a dans l'ame de quoi pouvoir les rendre telles , de quoi tenir tout ce qu'il promet ; c'est seulement dommage qu'il le promette : il peut être respectable dans le fond , pendant qu'il est blâmable dans la forme ; il n'a souvent tort que dans les manières. *

G O U T.

Le goût est un amour habituel de l'ordre. Il s'étend sur les mœurs aussi-bien que sur les ouvrages d'esprit. La symétrie des parties entr'elles & avec le tout, est aussi nécessaire dans la conduite d'une action morale, que dans un tableau. Cet amour est une vertu de l'ame qui se porte à tous les objets qui ont rapport à nous, & qui prend le nom de *goût* dans les choses d'agrément, & retient celui de vertu, lorsqu'il s'agit des mœurs. Quand cette partie est négligée dans l'âge le plus tendre, on sent assez quelles en doivent être les suites.

* *M. Batteux.*

Il ne peut y avoir de bonheur pour l'homme, qu'autant que ses goûts sont conformes à la raison. Un cœur qui se révolte contre les lumières de l'esprit, un esprit qui condamne les mouvemens du cœur, ne peuvent produire qu'une sorte de guerre intestine qui empoisonne tous les instans de la vie. Pour assurer le concert de ces deux parties de notre ame, il faudroit être aussi attentif à former le goût, qu'on l'est à former la raison (a); & même, comme

(a) Nous prenons ici le goût dans sa plus grande étendue, comme un sentiment qui nous porte à ce qui nous paroît bon, ou nous détourne de ce qui nous paroît mauvais. En ce sens, il peut s'appeler *goût* dans ses commencemens, *passions* dans ses progrès, & *fureur*, ou *folie* dans ses excès.

celle-ci perd rarement ses droits , & qu'elle s'explique presque toujours assez , lors même qu'on ne l'écoute point , il semble que le goût devroit mériter la première & la plus grande attention ; d'autant plus qu'il est le premier exposé à la corruption , le plus aisé à corrompre , le plus difficile à guérir , & enfin qu'il a le plus d'influence sur notre conduite. * *Id.*

Parmi les avantages qu'on donne aux femmes , on prétend qu'elles ont un goût fin pour juger des choses d'agrément. Beaucoup de personnes ont défni le goût. Madame *Dacier* a prétendu que *c'est une harmonie , un accord de l'esprit & de la raison* , & qu'on en a plus ou moins , selon que cette harmonie est plus ou moins juste. Une autre personne a prétendu que le goût est une union du sentiment & de l'esprit , & que l'un & l'autre d'intelligence forment ce qu'on appelle *le jugement*. * *Mad. Lambert.*

Ce qui fait croire que le goût tient plus au sentiment qu'à l'esprit , c'est qu'on ne peut rendre raison de ses goûts , parce qu'on ne sait pas pourquoi on sent ; mais on rend toujours raison de ses opinions & de ses connaissances. Il n'y a aucun rapport , aucune liaison nécessaire entre les goûts : ce n'est pas la même chose entre les vérités. Je crois donc pouvoir amener toute personne intelligente à mon avis : je ne suis jamais sûr d'amener une personne sensible à mon goût ; je n'ai point d'attrait

pour l'attirer à moi. Rien ne se tient dans les goûts ; tout vient de la disposition des organes , & du rapport qui se trouve entre eux & les objets. Il y a cependant une justesse de goût , comme il y a une justesse de sens. La justesse de goût juge de ce qui s'appelle *agrément* , *sentiment* , *bienfaveur* , *delicatesse* ou *fleur d'esprit* , [si on ose parler ainsi] , qui fait sentir dans chaque chose la mesure qu'il faut garder. Mais , comme on n'en peut donner de règle assurée , on ne peut convaincre ceux qui y font des fautes. Dès que leur sentiment ne les avertit pas , vous ne pouvez les instruire. De plus le goût a pour objet des choses si délicates , si imperceptibles , qu'il échappe aux règles. C'est la nature qui le donne ; il ne s'acquiert pas. * *La même.*

Dans le cœur , le goût donne des sentiments délicats , & , dans le commerce du monde , une certaine politesse qui nous apprend à ménager l'amour-propre de ceux avec qui nous vivons. Je crois que le goût dépend de deux choses ; d'un sentiment très-délicat dans le cœur , & d'une grande justesse dans l'esprit. *

GOUVERNEMENT.

Le gouvernement a pu être amené par les circonstances ; mais c'est la raison qui l'a inventé. Pour en trouver l'origine , il n'est pas nécessaire de recourir aux usurpations des riches , & aux brigandages des

pauvres. Ce n'est pas un projet réfléchi, enfanté par l'ambition effrénée des uns, & adopté par la stupide imbécillité des autres. Quand même il devroit sa naissance aux vices, il ne seroit jamais que l'effet d'une convention, d'un consentement réciproque. Les riches avoient à craindre les entreprises des pauvres : l'avidité des riches étoit à redouter pour les pauvres ; les uns pouvoient être dépouillés de leurs biens ; les autres pouvoient perdre leur repos & leur liberté. Les avantages que le riche & le pauvre trouvent dans le gouvernement, sont donc égaux, & prouvent que tous ont également contribué à l'établir, & que tous ont un intérêt à le conserver. *

Le premier principe de tout gouvernement, & de toute doctrine sur le gouvernement doit être le bien public. * *M. L. Téraffon.*

GRACES, AGREMENTS.

Les graces naissent d'une politesse naturelle, accompagnée d'une noble liberté ; c'est un vernis qu'on répand dans le discours, dans les actions, dans le maintien, & qui fait qu'on plaît jusques dans les moindres choses.

Les agréments viennent d'un assemblage de traits fins, que l'humeur & l'esprit animent ; ils l'emportent souvent sur ce qui est plus régulièrement beau. * *M. L. Girard.*

GRACIEUX,AGRÉABLE.

L'air & les manières rendent gracieux : l'esprit & l'humeur rendent agréable. Les personnes polies sont toujours gracieuses , & les personnes enjouées sont ordinairement agréables. On aime la rencontre d'un homme gracieux ; il plaît. On recherche la compagnie d'un homme agréable ; il amuse.

Ce n'est pas assez pour la société d'être d'un abord gracieux , & d'un commerce agréable ; il faut encore avoir le cœur droit , & la bouche sincère. * *M. L. Girard.*

Il semble que c'est plus par les manières que par l'air que les hommes sont gracieux , & que les femmes le sont plutôt par leur air que par leurs manières , quoi qu'elles puissent l'être par celles-ci ; mais il s'en trouve qui , avec l'air gracieux , ont les manières rebutantes. Il paroît aussi que ce qui contribue le plus à rendre l'homme agréable , est un esprit vif & délié , & que ce qui y a le plus de part à l'égard de la femme , est une humeur égale & enjouée. * *M. Neuville.*

G R A N D E U R.

Il y a plusieurs sortes de grandeurs , & qui demandent plusieurs sortes d'hommages.

Il

Il y a des grandeurs réelles & personnelles, & des grandeurs d'institution. On doit du respect aux personnes élevées en dignité ; mais ce n'est qu'un respect extérieur. On doit de l'estime, & un respect de sentiment au mérite. Quand, dès concert, la fortune & la vertu ont mis un homme en place, c'est un double empire qui exige une double soumission ; mais il ne faut pas que le brillant de la grandeur vous éblouisse & vous jette dans l'illusion.

Il y a des ames basses, qui sont toujours prosternées devant la grandeur. Il faut séparer l'homme de la dignité, & voir ce qu'il est, quand il est dépouillé. Il y a bien une autre grandeur que celle qui vient de l'autorité : ce n'est ni la puissance, ni les richesses qui distinguent les hommes ; la supériorité réelle & véritable entr'eux, c'est le mérite. * *Mad. Lambert.* Voyez *Grands.*

GRANDEUR D'AME.

La grandeur d'ame est l'amour des grandes choses ; c'est un attachement inviolable pour le beau, le grand, le difficile & l'honnête. Quoiqu'elle ait sa source dans le tempérament, elle est le fruit de la réflexion. Voici la définition qu'en donne M. *Formey.*

La grandeur d'ame est un instinct élevé, qui porte les hommes au grand, de quelque nature qu'il soit, mais qui les tourne au bien ou au mal, selon leurs passions,

D. des Pas. T.I.

Gg

leurs lumières, leur éducation, leur fortune, leur état. Egale à tout ce qu'il y a sur la terre de plus élevé, tantôt elle cherche à soumettre, par toute sorte d'efforts & de voies, les choses humaines à elle; & tantôt dédaignant ces choses, elle s'y soumet elle-même, sans que sa soumission l'abaisse: pleine de sa propre grandeur, elle s'y repose en secret, contente de se posséder. Qu'elle est belle; quand la vertu dirige tous ses mouvements! Mais qu'elle est dangereuse alors qu'elle se soustrait à la règle!

Il y a des vices qui n'excluent pas les grandes qualités, & par conséquent, de grandes qualités qui s'éloignent de la vertu. Je reconnais cette vérité avec douleur: il est triste que la bonté n'accompagne pas toujours la force; que l'amour du juste ne prévale pas nécessairement sur tout autre amour, dans tous les hommes & dans tout le cours de la vie. Mais non-seulement les grands hommes se laissent entraîner au vice; les vertueux même se démentent & sont inconstans dans le bien. Cependant ce qui est fain est fain, ce qui est fort est fort, ce qui est grand est grand. Les inégalités de la vertu, les foiblesse qui l'accompagnent, les vices qui flétrissent les plus belles vies; les défauts inseparables de notre nature mêlée si manifestement de grandeur & de politesse, n'en détruisent pas les perfections. Ceux qui veulent que les hommes soient tout bons ou tout mé-

échans, nécessairement grands ou petits, ne les ont pas approfondis. Il n'y a rien de parfait sur la terre ; tout y est mêlé & fini ; les mines ne nous donnent point de l'or pur. * *M. Formey.*

La source de la véritable grandeur d'ame, consiste à ne désirer rien de ce qui est à autrui, & à être bien persuadé qu'on ne peut, ni sur le trône, ni dans aucune autre condition, conserver ni courage ni honneur, si on se laisse séduire par des désirs que la justice condamne, & qu'on ne peut faire réussir que par des voies obscures & artificieuses * *Inst. d'un Prince.*

C'est une marque certaine de grandeur d'ame, lorsque les honneurs rendent meilleur ; lorsqu'on pardonne, en pouvant se venger impunément ; lorsqu'on avoue ses torts, par amour de la justice & de la vérité, & que, par ce même amour de la justice, on cède un honneur qui nous étoit réservé, à celui qui nous en paroît plus digne. * *Recueil de Pens. Voyez Magnanimité.*

Un homme qui se pique de grandeur d'ame & de magnanimité, doit mépriser les injures, & ne point se venger. On n'est grand qu'en faisant de grandes choses. * *Aristote.*

La véritable grandeur d'ame ne peut être imitée par l'orgueil ; c'est une qualité naturelle, qui se fait connoître d'elle-même, & dont aucune passion ne sçauroit prendre le masque. * *Cicéron.*

Les gens qui ont l'ame grande, se laissent plutôt vaincre par la faveur, que par la force & par la cruauté. *

GRANDS.

Si les talens, le mérite & la vertu fassent ce que nous appelons *les grands*, il y en auroit peu qui méritassent ce titre; cependant l'origine de ce terme signifie *élévation de l'ame, bonne education, rares qualités, grandeur d'ame, noblesse dans les sentiments*; mais l'usage veut qu'on appelle *grands* ceux qui sont au-dessus du peuple par la naissance, les dignités, ou par les richesses. Le sage pense bien autrement; il n'accorde la grandeur qu'à ceux qui sont au-dessus des autres par leurs rares qualités. ***

Le bonheur de la grandeur, c'est lorsque les autres trouvent leur fortune dans la nôtre.

On est infiniment grand, quand on ne le veut être que pour les autres; & on devient supérieur à tous les hommes, quand on les intéresse tous à sa propre élévation.

Rien n'est plus difficile que d'être grand sans affectation, parce qu'il n'y a rien de plus difficile que de l'être en effet; car, pour l'être ainsi, il faudroit conserver dans le secret la même vertu qu'on montre en public, en un mot, être toujours le même. * *Pens. div.*

Que les grands soient un modèle pour

Le public ; tout ira bien , si cela est. Pour infecter la ville entiere , il suffit que leurs passions & leurs vices éclatent ; comme aussi , pour y mettre la réforme , c'est assez qu'ils se contiennent. * *Cicéron , trad. par M. d'Olivet.*

Comment les grands pourroient-ils sans peine se reconnoître inférieurs en quelque chose à des gens qui sont si éloignés d'être leurs égaux ? Tout ce qu'ils voient & qu'ils entendent , ne tend qu'à leur faire croire qu'ils sont au-dessus de tout. Quel moyen de se défendre sans cesse d'une impression si agréable ? Ce n'est pas seulement en leur déferant en toutes choses , qu'on s'efforce de leur donner une idée admirable d'eux-mêmes ; c'est encore en relevant tout ce qu'ils disent de plus médiocre , par des sens merveilleux qu'on y trouve , & dont ils ne se seroient jamais doutés ; & ce qui est de plus pressant pour les corrompre , c'est en déguisant leurs défauts sous les noms de vertus qui leur ressemblent. * *Effai de mor. Voyez Seigneurs.*

La vertu dans les grands a seule mon hommage :
Leur éclat séducteur n'éblouit point mes yeux.

* *M. Thomas.*

On est grand par soi-même & non par ses aïeux.

* *M. S. de C.*

Le monde est un menteur : il nous promet des plaisirs , & il ne nous donne que
G g ii

des peines ; & je fçais mieux que personne , qu'elles sont proportionnées à l'état de la fortune , & que les plus grands sont toujours les plus malheureux. * *Mad. de Maintenon.*

Croit-on que le bonheur habite les palais ,
Soit traîné dans un char , ou porté sous le dais ?
Ces biens , ces dignités & ces superbes tables ,
Ne font que trop souvent d'illustres misérables.
Le germe des douleurs infecte leurs repas ,
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.
Un poison plus flatteur & plus cruel encore
Vient flétrir leurs beaux jours obscurcis dès l'aurore.

Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents ,
Trainer d'un corps usé les restes chancelans ,
Et sur un front jauni , qu'a ridé la mollesse ,
Etaler à trente ans leur précoce vieillesse .
C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau ;
Et bienfaiteur du monde , il devient leur bourreau.
Le chagrin les poursuit ; le démon de l'intrigue
De ses soins éternels les trouble & les fatigue .
Pour eux l'ambition a des feux dévorans ,
La haine a des poignards , l'envie a des serpents .
Sous l'or & sous la pourpre ils sont chargés d'entraves .

On les adore en dieux , ils souffrent en esclaves .

* *M. Thomas.*

On a remarqué que les grands étoient fort lents à recevoir les impressions des ser-

vices qu'on leur rend , & fort prompts à sentir les injures qu'on leur fait , ou à se choquer de tout ce qui s'oppose à leurs volontés. *

Quelque bonnes qualités d'esprit qu'aient les grands , ils font toujours consister leur principale gloire dans leur naissance. Il n'est point de talent naturel si louable pour lequel ils voulussent être considérés , plutôt que pour leur noblesse. Quelques-uns même vont jusqu'à s'offenser qu'on les désigne par toute autre qualité que par celle-là , & jusqu'à se cacher des plus excellentes , de peur de déroger à leur rang. Cela vient de ce qu'il semble les rabaisser , que de les estimer pour des choses qui leur sont communes avec des gens sans naissance. Ils ne considerent pas que cette ressemblance leur est bien plus honorable que celle qu'ils ont par leur noblesse avec tant de gens sans mérite. * Voyez *Noblesse*.

Il y a des gens qui montrent les statues de leurs ancêtres , sans songer à se rendre imitateurs de leur vertu , & qui ne voient pas que si du marbre taillé représente le corps des aieux , c'est aux neveux à en représenter l'esprit par des actions de justice & de générosité. *

GRANDS HOMMES.

Ceux-là méritent le titre de *grands hommes* qui exécutent de nobles entreprises ,

sans avoir aucun égard à la gloire qui peut leur en revenir.

Ces génies supérieurs aimeroient mieux avoir rendu quelque service signalé au public, & demeurer inconnus, que d'en avoir la réputation sans en être eux-mêmes les auteurs. Lors donc qu'un mérite de cette nature est attaqué par les ruses & les calomnies de ses ennemis, c'est alors qu'il brille avec plus d'éclat; les efforts qu'ils emploient pour le ternir, produisent un effet tout contraire à celui qu'ils en attendaient. Ils ont beau cacher ce feu sous la cendre, il en sortira des étincelles qui brûleront tout ce qu'on y met dessus pour l'éteindre. *

Le titre de *grand homme* tout court ne convient proprement qu'aux grands génies de deux espèces de professions, illustres & importantes. La première est celle des génies spéculatifs, appliqués à perfectionner considérablement celle des connaissances humaines qui sont les plus importantes au bonheur des hommes, comme a fait *Descartes*.

L'autre profession illustre & importante, est des génies plus praticiens que spéculatifs, plus occupés de l'action que de la méditation. Elle regarde la grande augmentation du bonheur, non des hommes en général, mais d'une nation en particulier. Telle est la profession & l'emploi des rois, des ministres, des généraux d'armée,

des premiers magistrats qui tous , avec de grands talens , peuvent devenir de grands hommes , si la plus grande utilité publique est le motif de toutes leurs entreprises. Mais si ceux qui se trouvent appellés à ces professions , n'ont que des motifs très-communs dans leur conduite , quelque grands que soient leurs talens & leurs succès , ce ne sont plus que des hommes illustres ; au lieu que , si leur motif eut été grand & vertueux , ils eussent passé les hommes illustres , & eussent été du nombre des grands hommes. *

Dans les siècles modernes , *Henri IV* fut un grand capitaine , & un bon roi ; *Richelieu* & *Albéroni* furent de grands ministres ; *Condé* fut un grand général ; *Victor Amédée* un grand politique ; *Louis XIV* un grand roi , qui forma de bons généraux , de bons ministres , & des gens célèbres ; *Cromwel* fut un grand scélérat ; *Charles XII* ne fut qu'un homme extraordinaire ; *Pierre Alexiowitz* fut un grand monarque , & presque un grand homme. *

Il n'y a pas long-tems que l'on agitoit dans une compagnie célèbre cette question usée & frivole : Quel étoit le plus grand homme qu'il y ait eu sur la terre ? si c'étoit *César* , *Alexandre* , *Tamerlan* , *Cromwel* , &c ?

Quelqu'un répondit que c'étoit certainement *Isaac Newton* . Cet homme avoit raison ; car si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du ciel un puissant génie , & à s'en être

servi pour s'éclairer soi-même & les autres ; un homme comme M. *Newton*, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siècles, est véritablement le grand homme ; & ces politiques, & ces conquérans, dont aucun siècle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchans. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par violence ; c'est à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects. * *M. de Voltaire.*

Il se passe dans le fond de l'âme des plus grands hommes de certaines choses que, si l'on pouvoit les voir, on trouveroit qu'ils sont foibles comme les autres ; & souvent la réputation ne vient point tant aux héros par l'adresse qu'ils ont de faire voir leurs belles qualités, que par celle qu'ils ont de cacher les mauvaises, & de ne pas se laisser pénétrer.*

Le héros triomphe des ennemis ; le grand homme triomphe des ennemis & de lui-même.

Il ne se trouve plus de ces âmes vigoureuses & roides de l'antiquité. Est-ce que la nature s'est épuisée & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes âmes, quoiqu'aucun de ses ouvrages n'a encore dégénéré ? Cependant on diroit que les hommes dégénèrent : il semble que la nature nous ait montré quelques échantillons de ces grands hommes, pour nous persuader qu'elle en auroit su faire, si elle avoit voulu, &

qu'ensuite elle ait fait tout le reste avec négligence. Dans le fond, on pourroit répondre que ce qui fait qu'on est si prévenu pour l'antiquité, & ces grands hommes qu'on nous vante & que nous n'avons pas vus, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle ; & l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut, pour abaisser ses contemporains. * *M. de Fontenelle.*

GRAVE, SERIEUX.

On est grave par sagesse & par maturité d'esprit; on est sérieux par humeur & par tempérament. La légèreté est l'opposée de la gravité; l'enjouement l'est du sérieux. L'habitude de traiter les affaires, nous donne de la gravité; les réflexions d'une morale sévère nous rendent sérieux. * *M. L. Girard.*
Voyez *Sérieux.*

La gravité ne sied bien qu'aux personnes qui occupent des charges qui exigent de la représentation; il faut qu'un prêtre, qu'un magistrat aient quelquefois l'air grave; mais ils se donneroient du ridicule, s'ils avoient toujours de la gravité, parce qu'elle semble exiger du respect. ***

GRAVITÉ.

La gravité, *morum gravitas*, est ce ton sérieux que l'homme, accoutumé à se respecter lui-même & à apprécier la dignité, non de sa personne, mais de son être, ré-

pand sur ses actions , sur ses discours & sur son maintien. Elle est dans les mœurs , ce qu'est la basse fondamentale dans la musique , le soutien de l'harmonie. Inséparable de la vertu , dans les champs , elle est l'effet de l'honneur éprouvé ; au barreau , l'effet de l'intégrité ; dans les temples , l'effet de la piété. Sur le village de la beauté , elle annonce la pudeur , ou l'innocence ; & sur le front des gens en place , l'incorruptibilité.

La gravité sert de rempart à l'honnêteté publique. Aussi le vice commence par déconcerter celle-là , afin de renverser plus sûrement celle-ci. Tout ce que le libertinage d'un sexe met en œuvre pour séduire la chasteté de l'autre , un prince l'emploiera pour corrompre la probité de son peuple. S'il ôte aux affaires & aux mœurs le sérieux qui les décore , dès-lors toutes les vertus perdront leur sauve-garde ; & la gravité ne semblera qu'un masque , qui rendra ridicule un homme déjà difforme. Un roi , qui prend le ton failleur dans les traités publics , péche contre la gravité , comme un prêtre qui plaisanteroit sur la religion ; & quiconque offense la gravité , blesse , en même tems , les mœurs , se manque à lui-même & à la société. Un peuple véritablement grave , quoique peu nombreux , ou fort ignorant , ne paroîtra ridicule qu'aux yeux d'un peuple frivole ; & celui-ci ne sera jamais vertueux. Les descendants de ces sénateurs Romains , que les Gaulois prirent à la barbe ,

devoient un jour subjuger les Gaules.

La gravité est opposée à la frivolité & non à la gaieté. La gravité ne sied point aux grands deshonorés par eux-mêmes ; mais elle peut convenir à l'homme du bas peuple, qui ne se reproche rien. Aussi remarquera-t-on que les railleurs & les plaisans de profession, plutôt que de caractère, sont ordinairement des fripons, ou des libertins. La gravité est un ridicule dans les enfants, dans les sots, & dans les personnes avilis par des métiers infâmes. Le contraste du maintien avec l'âge, le caractère, la conduite & la profession, excite alors le mépris. Lorsque la gravité semble demander du respect pour des objets qui ne méritent par eux-mêmes aucune sorte d'estime, elle inspire une indignation mêlée d'une pitié dédaigneuse ; mais elle peut sauver une pauvreté noble, & le mérite infortuné, des outrages & de l'humiliation.

L'abus de la comédie est de jeter du ridicule sur les professions les plus sérieuses, & d'ôter à des personnages importans ce masque de gravité, qui les défend contre l'insolence & la malignité de l'envie. Les petits-maîtres, les précieuses ridicules, & de semblables êtres inutiles & importuns à la société, sont des sujets comiques. Mais les médecins, les avocats, & tous ceux qui exercent un ministère utile, doivent être respectés. Il n'y a point d'inconvénients à présenter *Turcaret* sur la scène ; mais il y en a peut-être à jouer le *Tartuffe*. Le finan-

cier gagne à n'exciter que la risée du peuple ; mais la vraie dévotion perd beaucoup au ridicule qu'on sème sur les faux dévots.

La gravité diffère de la décence & de la dignité , en ce que la décence renferme les égards qu'on doit au public , la dignité ceux qu'on doit à sa place , & la gravité ceux qu'on se doit à soi-même. * *M. Diderot.*

GRONDEUR.

L'homme grondeur est celui qui paroît toujours mécontent des autres , & qui s'occupe sans cesse à les contredire & à les reprendre. Ce défaut naît de la disposition du tempérament & d'un certain vice d'esprit qui étouffe le jugement.

Les grondeurs se font bientôt haïr de ceux qui sont obligés de vivre auprès d'eux. Leur mauvaise humeur ne produit jamais aucun bon effet. Ils ont beau reprendre avec raison ; ils ne corrigent pas , parce qu'on sait qu'ils se plaignent le plus souvent sans sujet. Le caractère de grondeur ne sied à personne , encore moins à un pere de famille , qui ne sauroit alors se faire aimer de ses enfans , & qui conséquemment ne pourroit jamais les corriger de leurs vices , & leur faire aimer le bien. La douceur & les à-propos , voilà les bons maîtres des jeunes-gens.***

GROSSIERETÉ, RUSTICITÉ.

La grossièreté est un manque de politesse ,

qui vient du défaut de bonne éducation, & de ce qu'on n'a pas l'esprit cultivé. La rusticité est aussi un manque de politesse ; mais il vient de ce qu'on n'a reçu aucune éducation. On peut être impoli, sans être grossier ; & grossier, sans être rustique. L'impolitesse annonce une éducation médiocre, & la grossièreté en annonce une mauvaise.

La grossièreté est quelquefois un vice de tempérament, qui est accompagné de brutalité ; c'est ce qu'on remarque dans les personnes en qui l'humeur domine.

L'homme grossier a des manières désagréables, le rustique en a de choquantes ; on évite le premier, & on ne se lie jamais avec le second. ***

G U E R R E.

La guerre est un fléau quelquefois nécessaire, mais toujours nuisible à chaque parti. On ne devroit jamais la faire, que lorsqu'on y est forcé ; car il n'y a guère que celles qui sont défensives, qui soient justes.

Toutes les guerres, qui n'auront pour but que de repousser les usurpateurs, maintenir des droits légitimes, garantir la liberté de l'univers, & d'éviter les oppressions & les violences des ambitieux, seront conformes à la justice. * *Réfl. sur les Mœurs.*

Toute guerre, en général, même dans l'ordre politique, est un grand mal, parce qu'elle en est ordinairement le renverse-

ment, & qu'elle cause souvent la perte d'une tête que deux victoires ne seroient pas en état de réparer. * *M. Pecqueur.*

Foibles, infécondes mortels que nous sommes, qui raisonnons tant sur nos devoirs, qui avons tant approfondi notre nature, nos malheurs & nos faiblesses, nous faisons sans cesse retentir nos temples de reproches & de condamnations ; nous anathématisons les plus légères irrégularités de la conduite, les plus secrètes complaisances des coeurs ; nous tonnons contre les vices, contre des défauts condamnables, il est vrai, mais qui troublent à peine la société. Cependant quelle voix, chargée d'annoncer la vertu, s'est jamais élevée contre ce crime si grand & si universel, contre cette rage déstructrice, qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères, contre ces déprédations atroces, contre ces cruautés qui font de la terre un séjour de brigandage, un horrible & vaste tombeau ? * *M. de Voltaire.*

Plus la guerre est un fléau épouvantable, rassemblant sous lui toutes les calamités & tous les crimes, plus grande doit être notre reconnoissance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour nous donner cette paix heureuse, qui doit être l'unique but de la guerre, & le seul objet de l'ambition d'un vrai monarque. * *Id.*

La guerre, au bout de quelques années, rend le vainqueur presque aussi malheureux que le vaincu ; c'est un gouffre où tous les canaux

canaux de l'abondance s'engloutissent ; l'argent comptant , ce principe de tous les biens & de tous les maux , levé avec tant de peine dans les provinces , se rend dans les coffres de cent entrepreneurs , dans ceux de cent partisans qui avancent les fonds , & qui achètent par avance le droit de dépouiller la nation , au nom du souverain. * *Id.*



HABITUDE.

L'HABITUDE est une espece de penchant acquis par l'exercice, ou par la répétition fréquente des mêmes actions. L'habitude change la nature & devient elle-même, comme dit *Pascal*, une seconde nature.
*** *Voyez Coutume.*

L'habitude a ses avantages & ses désagréments. Elle donne de l'énergie aux sens, de la force aux mouvements du corps, de la vigueur & de la finesse aux facultés de l'esprit : elle émoussé le tranchant de la douleur, & nous rend moins sensibles aux peines du corps & de l'esprit ; mais, en même tems, l'habitude rend le plaisir insipide, & la privation insupportable. ***

L'habitude a un tel pouvoir sur nous, qu'on n'en doit contracter que de bonnes, si l'on ne veut être malheureux le reste de la vie. Peres & meres, accoutumez de bonne heure vos enfans à dire la vérité, à étendre la main pour soulager les malheureux, à supporter les défauts de leurs semblables, à aimer les hommes, même ceux qui sont d'une condition, ou d'une religion différente de la leur ; & bientôt ils feront par goût, avec facilité & avec plaisir, ce qu'ils auront fait comme machinalement. ***

Platon reprenant un jeune homme, de quelque legere faute : « Vous me reprenez, » dit-il, de bien peu de chose ? ».... Ce

» n'est pas peu de chose que l'habitude,
» répondit *Platon.* » ***

La plus belle de toutes les habitudes, c'est de faire aux autres le bien que tu voudrois qu'on te fît. Un prince, qui contracte de bonnes habitudes, rendra son peuple heureux, & le sera lui-même. * *Confucius.*

Tâche de t'accoutumier aux choses aux-
quelles tu es le plus propre, l'habitude te les
rendra faciles ; car tu vois que la main gau-
che, qui est mal-adroite à presque toutes
les fonctions, parce qu'elle n'y est pas ac-
coutumée, tient pourtant la bride plus ferme
que la main droite ; c'est parce qu'elle y a
été accoutumée. * *Marc-Aurele.*

H A I N E.

La haine est un sentiment de tristesse &
de peine qu'un objet absent, ou présent,
excite au fond de notre cœur. La haine des
choses inanimées est fondée sur le mal que
nous éprouvons, & elle dure quoique la
chose soit détruite par l'usage même. La
haine, qui se porte vers les êtres capables
de bonheur ou de malheur, est un déplai-
sir qui naît en nous plus ou moins fortement,
qui nous agite & nous tourmente avec plus
ou moins de violence, & dont la durée est
plus ou moins longue, selon le tort que nous
croyons en avoir reçu : en ce sens, la haine
de l'homme injuste est quelquefois un grand
éloge. Un homme mortel ne doit point
nourrir des haines immortelles. Le senti-
ment des bienfaits pénètre mon cœur, l'em-

H h ij

peint & le teint , s'il m'est permis de parler ainsi , d'une couleur qui ne s'efface jamais ; celui des injures le trouve fermé ; c'est de l'eau qui glisse sur un marbre sans s'y attacher. Hommes malheureusement nés , en qui les haines sont vivantes , que je vous plains , même dans votre sommeil ! Vous portez en vous une furie qui ne dort jamais. Si toutes les passions étoient aussi cruelles que la haine , le méchant feroit assez puni dans ce monde. * *M. Diderot.*

Si on regarde la haine en général , ce n'est qu'un simple éloignement d'un objet qui nous paroît contraire à notre bien ; mais en la regardant comme une inclination vicieuse , on doit dire que c'est le même sentiment que la colere , c'est-à-dire un sentiment d'aigreur contre une personne dont on croit avoir été offensé , avec cette différence qu'il est plus affermi dans l'ame , & qu'il subsiste sans émotion. Il y a plus d'éloignement & d'aigreur dans la haine , & plus d'impétuosité dans la colere. La haine ne feroit pas mauvaise , si elle n'avoit pour objet que les vices ; mais , quand elle passe des vices aux personnes , elle est horrible , parce qu'elle est directement opposée à la charité. L'injustice de cette sorte de haine est que nous ne haïssons pas ce qui est l'objet de notre haine , par le véritable motif qui le rend digne de haine , qui est la contrariété qu'il a avec la justice. Notre aversion n'est ordinairement fondée que sur ce que la personne , qui en est l'objet , est op-

posée à quelqu'un de nos intérêts , ou de nos désirs , & qu'elle incommode notre orgueil. C'est la source ordinaire de nos aversions ; & ainsi elles sont injustes dans leur fond , n'ayant pour principe que l'amour-propre. * *M. Nicole.*

Pour l'ordinaire , on ne borne pas la haine dans la seule qualité sur laquelle elle est fondée ; mais on l'étend à la personne même & à tout ce qu'elle peut avoir de bon. Si-tôt qu'une personne nous est devenue odieuse par quelque endroit , elle nous déplaît en tout : l'amour-propre répand son venin sur tout le bien qu'elle peut avoir ; & alors , ou nous ne croyons pas qu'elle l'ait , ou nous en sommes fâchés , & nous voudrions qu'elle ne l'eût pas. Il arrive même de-là que la haine prévaut dans notre cœur à toutes les raisons que nous pouvons avoir d'aimer ceux qui en sont l'objet ; ce qui est manifestement injuste. * *Id.*

Les hommes s'étonnent quand ils voient en eux des signes & des présages de maladies mortelles , comme des crachemens de sang , des frissons violens , des défaillances ; mais ils devroient bien plus s'étonner quand ils sentent en eux des aversions & des jalou-sies , quand ils s'apperçoivent qu'on leur fait plaisir de médire de quelqu'un , de le rabaisser , de le noircir , & que ses maux & ses disgraces leur causent une joie secrète ; car ce sont des marques d'une fièvre bien plus dangereuse pour les ames , que la fièvre corporelle ne l'est pour le corps.... Ainsi ,

H h iii

comme , quand on sent les signes des maladies corporelles , on prend des remedes & l'on pratique des régimes pour les prévenir , il faudroit de même , quand on apperçoit en soi ces signes de maladies spirituelles , aller au-devant du mal dont on est menacé ; il faudroit rappeller dans son esprit tous les sujets que nous avons d'aimer ceux pour qui l'on sent ces aversions ; il faudroit être exact à ne rien dire à leur désavantage ; il faudroit désavouer tous les sentimens contraires à la charité que nous leur devons.

* *Id. Voyez Aversion.*

Pour parvenir à remédier à la haine , il faut concevoir les malheurs qu'elle entraîne. Il faut rejeter tout ce qui peut donner lieu aux aversions ; & , pour en empêcher le progrès , il faut d'abord rendre ces sentimens muets & sans action , c'est-à-dire ne leur permettre jamais de paroître au dehors , & s'étudier même à une modération plus grande , quand on traite avec ceux pour lesquels on sent de l'aversion. * *Id.*

HARDIESSE , AUDACE , EFFRONTERIE.

Il y a dans la hardiesse quelque chose de mâle , dans l'audace quelque chose d'emporté , & dans l'effronterie quelque chose d'incivil. La hardiesse marque du courage ; l'audace marque de la hauteur , & de la témérité ; l'effronterie marque de l'impudence.

Une personne hardie parle avec fermeté :

ni la qualité , ni le rang , ni la fierté de ceux à qui elle adresse le discours , ne la démontent point. Une personne audacieuse parle d'un ton élevé ; son humeur hautaine lui fait oublier ce qu'elle doit à ses supérieurs. Une personne effrontée parle d'un air insolent ; son peu d'éducation fait qu'elle n'observe ni les usages de la politesse , ni les devoirs de l'honnêteté , ni les règles de la bienféance.

La hardiesse est de mise auprès des grands ; les gens timides passent chez eux pour des sots. L'audace nuit aux subalternes ; les supérieurs veulent de la soumission , & rendent toujours de mauvais services à ceux qui n'ont pas assez respecté leur autorité. L'effronterie fait qu'on déplaît à tout le monde , & qu'on passe chez les honnêtes gens pour être d'une vile naissance.

Il me semble que la hardiesse est pour les grandes qualités de l'ame , ce que le ressort est pour les autres pièces d'une montre : elle met tout en mouvement , sans rien déranger ; au lieu que l'audace , semblable à la main impétueuse d'un étourdi , met le désordre & le fracas dans tout ce qui étoit fait pour l'accord & pour l'harmonie. A l'égard de l'effronterie , elle n'agit point du tout sur les grandes qualités , parce qu'elles ne se trouvent jamais ensemble ; son influence ne regarde que ce qu'il y a de mauvais. Elle répand sur les défauts de l'ame un coloris qui les rend encore plus laids qu'ils ne sont par eux-mêmes. *M. L. Girard.

H h iv

H A U T A I N.

Ce mot est toujours pris en mauvaise part, & désigne un orgueil qui s'annonce par un extérieur arrogant : c'est le défaut qu'on pardonne le moins, parce que c'est celui qui blesse le plus notre amour-propre. On ne s'cauroit prendre trop de précautions pour corriger les enfans de tout ce qui peut avoir l'air hautain.

Il y a de la différence entre le mot *hautain*, & celui de *haut*. Ce dernier peut se prendre quelquefois en bonne part : on peut être haut dans l'occasion avec bienséance. Un prince peut & doit rejeter avec une hauteur héroïque des propositions humiliantes, mais non pas avec un ton ou un air hautain.

L'ame haute est l'ame grande ; l'ame hautaine est l'ame superbe. On peut avoir le cœur haut avec de la modestie ; on n'a pas l'humeur ni les manieres hautaines, sans un peu d'insolence.

Quand on dit d'un homme insolent & orgueilleux qu'il est haut, on ne rend pas son idée : on devroit dire qu'il est hautain. Ce défaut, qui naît d'un grand fonds de présomption & de vanité, entre dans le caractère du fat. * * * Voyez *Glorieux*.

H A U T E U R.

La hauteur est le sentiment de son propre mérite, & du mépris qu'on fait de

celui des autres. [*Voyez Dedain.*] Elle naît d'un grand fonds d'amour propre qui nous aveugle sur nos défauts. Ce vice nous fait perdre le prix de nos talents & de nos qualités, & nous attire ordinairement le mépris des gens qui pensent. La naissance, les richesses, les avantages de l'esprit & du corps, voilà ce qui inspire de la hauteur, & ce qui pourtant ne constitue jamais le mérite. Si quelque chose pouvoit faire pardonner la hauteur, ce seroient les qualités que l'on a acquises, & jamais celles qu'on tient de la nature & du hazard. ***

H A Z A R D.

Le hazard est un assemblage fortuit de causes & d'effets. *Epicure* le regardoit comme le principe de toutes choses. Ce système, tout absurde qu'il est, a eu des partisans ; mais heureusement pour la morale & pour les hommes, il n'a pas fait grande fortune. ***

Qui croira que cet univers
 A pu se former de lui-même,
 Et qu'à ses miracles divers
 Une Intelligence suprême
 N'a pas employé tout son art ;
 Mais que ce parfait ouvrage
 N'est qu'un informe assemblage
 D'atomes arrangés par l'aveugle hazard ?

Ce seroit donc le hazard qui, à la naissance des tems, auroit balancé dans le

vague du firmament ces masses énormes ; ces globes de feu qui parcourent l'espace immense ? Ce seroit donc le hazard qui les dirigeroit dans leur course majestueusement rapide ? Ce seroit donc le hazard qui fixeroit le cercle de leurs révolutions , & qui empêcheroit que se heurtant & s'entrechoquant les uns les autres , ils ne se réduisissent eux-mêmes en parties élémentaires , aussi imperceptibles que les atomes dont ils auroient été formés ?

Vains systèmes d'une raison en délire , cherchez qui vous adopte ; il est une intelligence suprême ; il est un Dieu qui d'un souffle créateur anima le néant ; il est un Dieu qui posa sur l'antique vuide les fondemens inébranlables de l'univers , chef-d'œuvre visible de sa puissance : c'est lui qui veille sur toute la nature , & qui y entretient l'ordre & l'harmonie qui nous enchantent ; c'est lui qui suspendit à la voûte des cieux ces flambeaux qui éclairent l'immensité de l'étendue ; c'est lui qui lança notre globe à cette juste distance qui le met à l'abri & des feux devorans de l'astre embrasé , & des rigueurs pénétrantes d'une glace éternelle ; c'est lui . . . mais qu'entreprends-je ? & quel est l'esprit créé , qui pourroit faire la simple énumération de ses œuvres ?

Il existe donc ce Dieu ; & comment l'orgueil humain peut-il révoquer cette vérité en doute ? Elle est consignée dans les fautes de l'universelle existence.

Rivaux d'*Epicure* & de *Lucrèce*, modernes héros de l'Athéïsme, faites taire pour un instant les passions corruptrices du cœur; jetez ensuite un coup d'œil sur les grands objets que le spectacle de l'univers vous présente: bientôt vos doutes iront se perdre dans le sein de l'évidence, & vos hommages s'élèveront au trône du créateur. * *Variét. phil. & littér.*

HAZARD, FORTUNE.

La fortune & le hazard sont deux mots vides de sens, qui, selon toute apparence, doivent leur origine à la profonde ignorance dans laquelle croupissoit le monde, lorsqu'on donna des noms vagues aux effets dont les causes étoient inconnues.

Ce qu'on appelle vulgairement *la fortune* de *César*, signifie proprement toutes les conjonctures qui ont favorisé les desseins de cet ambitieux. Ce que l'on entend par *l'infortune de Caton*, ce sont les malheurs inopinés qui lui arrivèrent, ces contre-tems où les effets suivirent si subitement les causes, que sa prudence ne put ni les prévoir ni les combattre.

Ce qu'on entend par *le hazard* ne saurait mieux s'expliquer que par le jeu de dés. Le hazard, dit-on, a fait que mes dés ont porté plutôt douze que sept. Pour décomposer ce phénomène physiquement, il faudroit avoir les yeux assez bons pour voir la maniere dont on a fait entrer les dés

dans le cornet , les mouvemens de la main plus ou moins forts , plus ou moins réitérés qui les font tourner , & qui impriment aux dés un mouvement plus vif ou plus lent : ce sont ces causes qui , prises ensemble , s'appellent *le hazard.* * *M. de Voltaire.*

H É R O I S M E.

L'héroïsme consiste dans la pratique des vertus difficiles. On croit communément qu'il consiste dans le seul courage des guerriers , & qu'il ne peut y avoir des héros que dans l'art des armes ; c'est un préjugé. On peut être héros dans presque toutes les conditions. Un roi , un ministre , un citoyen peuvent aspirer & atteindre à l'héroïsme. Celui qui, du faîte des grandeurs & des richesses, tombe dans un abîme de misère & de pauvreté , & qui , sans se déconcerter , souffre ce revers de fortune , est un vrai héros. Il y a encore de l'héroïsme à se sacrifier pour la patrie , ou pour le bien public. ***

Gardons-nous bien de croire que l'on soit héros , dès que l'on est conquérant ; que traîner après soi le carnage & la fureur , que faire gémir dans les fers cent peuples défolés , soit le caractère de l'héroïsme : on n'est héros que lorsqu'on pratique de grandes vertus. * *M. Sacy.*

S'il ne s'agissoit pour mériter le titre de héros , que de courir sans cesse de péril en

péril, de s'y précipiter d'autant plus impétueusement qu'il paroît plus affreux, de voir sans inquiétude couler le sang, d'attendre sans pâlir la mort qui vient à vous, combien de pirates & de gladiateurs faudroit-il ériger en héros ? * *Id.*

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux ? *Tibère* eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance ? *Ogabe* eut ce bonheur.
Est-on héros en régnant par la peur ?
Séjan fit tout trembler, jusqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Sçavoir se vaincre, & réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même ; & voilà mon héros.

* *Rouffeaum.*

H E U R E U X.

On entend communément par *gens heureux*, ceux à qui tout prospere; mais il ne faut point compter sur cette espece de bonheur : la fortune est sujette aux caprices ; il ne lui faut qu'un instant pour dépouiller ceux qu'elle a le plus favorisés. Les vrais heureux sont ceux qui aiment la vertu, & qui n'ont point de desirs. Comme l'innocence de la vie en fait le repos, & que les desirs en font le tourment, il faut bien vivre, & se contenter de ce qu'on a, pour être heureux. *** *Voyez Bonheur.*

H O M M E S.

L'homme est un être raisonnable : la science est sa nourriture & son aliment propre ; mais les bornes de son entendement sont si étroites, qu'il ne peut espérer que peu de satisfaction, soit de l'étendue, soit de la certitude des connaissances qu'il peut acquérir. L'homme n'est pas moins un être sociable qu'un être doué de raison ; mais il ne sçauroit ni trouver toujours une société qui l'amuse, ni même soutenir toujours son goût pour la société. L'homme est encore un être actif ; & cette disposition, jointe aux besoins de la vie, le constraint à se livrer aux occupations & aux affaires ; mais l'esprit demande du relâchement. La nature paroît donc avoir tracé à l'espèce humaine un genre de vie varié, parce que c'est le plus convenable pour elle. Sa voix secrète semble nous exhorter à ne pas permettre qu'aucun de ces ressorts tire trop à lui, de peur qu'il ne nous rende incapables d'user des autres. Livrez-vous, dit-elle, à votre penchant pour la science ; mais que votre science soit humaine, qu'elle se rapporte directement à l'action & à la société. Soyez philosophe ; mais, au milieu de votre philosophie, soyez homme.

* *M. Hume.*

Les sentimens de ceux qui pensent avantageusement de la nature humaine, sont infiniment plus favorables à la vertu que

ne le sont les principes contraires, qui nous en donnent une idée méprisable. Lorsqu'un homme est rempli d'une haute idée de son caractère, & du rang qu'il tient dans l'univers, il s'efforcera naturellement d'agir en conséquence, & rougira de commettre une action basse ou vicieuse qui le dégraderoit à ses propres yeux; c'est cette raison qui fait que tous nos Moralistes insistent sur ce point, & qu'ils tâchent de nous représenter le vice, comme étant aussi indigne de l'homme qu'il est odieux en lui-même. * *Id.*

L'homme est un assemblage de vices & de vertus, de force & de faiblesses, de grandeur & de petitesse, d'intelligence & de stupidité, de bonté & de méchanceté, &c.

Quel mélange étonnant! quel étrange problème!
En lui que de lumière & que d'obscurité!
En lui que de basseſſe! & quelle majesté!....
Tantôt deſſon esprit admirant l'existence,
Il pense qu'il est Dieu, qu'il en a l'excellence;
Et tantôt gémissant des besoins de ſon corps,
Il croit que de la brute il n'a que les reſſorts.
Ce n'est que pour mourir qu'il est né, qu'il respire;
Et toute ſa raison n'est presque qu'un délire....
Dans ſes vagues deſirs, incertain, inconstant,
Tantôt fou, tantôt sage, il change à chaque instant;
Egalement rempli de force & de faiblesses,
Il tombe, il fe releve, & retombe ſans cesse.
Seul il peut découverrir l'obſcure vérité,

Et d'erreur en erreur il est précipité;
 Crée maître de tout , de tout il est la proie;
 Sans sujet il s'afflige & se livre à la joie;
 Et toujours en discorde avec son propre cœur ;
 Il est de la nature & la honte & l'honneur.

* *Pape.*

Ne nous emportons point contre les hommes , en voyant leur dureté , leur ingratitude , leur injustice , leur fierté , l'amour d'eux-mêmes & l'oubli des autres ; ils sont ainsi faits , c'est leur nature ; c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'éleve.

La plûpart des hommes emploient la premiere partie de leur vie à rendre l'autre misérable. * *La Bruyère.*

Il est impossible de connoître à fond un homme , si l'on n'a vécu familièrement avec lui.

En jugeant de son caractère par les faits , on fait souvent un portrait d'imagination.

La vie publique ne dit pas ce qu'on est ; elle dit ce qu'on veut paroître. Ce n'est que dans la vie privée qu'on voit de ces traits qui décelent.

Il y a peu d'hommes qui ayent un caractère fixe : le cœur est sujet aux mêmes variations que le visage.

Nous ne nous connoissons pas nous-mêmes : comment les autres nous connoîtroient-ils ? On a beau dire ; le premier est bien plus facile que le second. Et pourquoi

ne

ne nous connaissons-nous pas ? Parce que nous ne sommes presque jamais semblables à nous-mêmes. * *M. la Beaumelle.*

Inexplicables humains, comment pouvez-vous réunir tant de basseſſe & de grandeur, tant de vertus & de vices ?

Pauvres humains que nous sommes, que de ſiècles il a fallu pour acquérir un peu de raſon !

L'homme paroît être à ſa place dans la nature, ſupérieur aux animaux auxquels il eſt ſemblable par les organes, inférieur à d'autres êtres auxquels il reſemble pro‐bablement par la penſée. Il eſt, comme tout ce que nous voyons, mêlé de bien & de mal, de plaisir & de peine. Il eſt pourvu de paſſions pour agir, & de raſon pour gou‐verner ſes actions. Si l'homme étoit par‐fait, il ſeroit Dieu; & ces prétendues con‐trariétés, que vous appellez *contradiſtions*, ſont les ingrédiens nécessaires, qui entrent dans le composé de l'homme, qui eſt, comme le reſte de la nature, ce qu'il doit être : voilà ce que la raſon peut dire. * *M. de Voltaire.*

On peut, dans une ſatyre, montrer l'homme, tant qu'on voudra, du mauvais côté; mais, pour peu qu'on ſe ſerve de ſa raſon, on avouera que, de tous les animaux, l'homme eſt le plus parfaſt, le plus heureux, & celui qui vit le plus long-tems; car ce qu'on dit des cerfs & des corbeaux, n'eſt qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner & de nous plaindre du malheur & de la briéveté de la vie, nous devons nous éton‐

D. des Pas. T. I.

II

ner & nous féliciter de notre bonheur, & de sa durée. A ne raisonner qu'en philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre que, par notre nature, nous devons être mieux que nous sommes. * *Id.*

C'est une étrange rage que celle de quelques messieurs qui veulent absolument que nous soyons misérables. Je n'aime point un charlatan qui me veut faire accroire que je suis malade, pour me vendre ses pilules. * *Id.*

HONNÈTE.

On donne ce nom aux discours, aux manières, aux sentimens, aux actions qui prouvent le respect de l'ordre en général; & on le donne aux hommes qui ne se permettent rien de contraire à la pureté des mœurs & à la vertu.

Le peuple fait beaucoup de cas de l'honnête dans les grands & dans les hommes en place. Il tient lieu, à ses yeux, de toutes les vertus. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'honnête nourrit l'habitude des vertus sociales, & qu'il entretient dans la société l'amour de la justice, la bonté, la délicatesse, la décence & le goût des bonnes mœurs. L'honnête constitue le caractère des gens qu'on estime, qu'on aime, & qu'on recherche.

Les ames honnêtes se font aimer, parce qu'elles sacrifient continuellement leur amour-propre à celui des autres; elles se

font estimer, parce qu'elles ont à surmonter à tout moment leurs penchans, leur goûts, leurs intérêts; elles se font rechercher, parce que rien n'est plus doux que leur commerce.

On distingue l'honnête homme, de l'homme honnête. Le premier est attaché à ses devoirs; & il fait par goût pour l'ordre, & par amour pour la vertu, des actions honnêtes que les devoirs ne lui imposent pas. Le second est attaché aux devoirs de la société, par amour pour la politesse, & quelquefois par penchant. *** Voyez *Affable*.

HONNÈTE HOMME.

Un honnête homme est celui qui est inviolablement attaché aux vertus sociales, & qui les pratique par réflexion. Il se prive de goûter un plaisir qui peut nuire à son ami; il refuse de se justifier d'une calomnie qui le poursuit, quand il ne peut le faire qu'en divulguant des secrets qui assurent la tranquillité d'une famille; mais il se justifie par sa sage conduite. Il se dit souvent à lui-même: Cet homme à voulu me nuire, je lui ferai du bien pour lui faire sentir son injustice: Ce commerçant m'a trompé indigneusement, je me contenterai de lui en faire des reproches, afin de ne point le perdre de réputation: Cet ami m'a trahi, je ne dirai jamais un seul mot qui puisse le faire repentir de m'avoir fait des confidences: Cette démarche est innocente; mais on pourroit la mal interpréter, je ne la ferai

ii ij

donc point. J'aime mes parens, ma femme, mes amis ; je leur sacrifierai souvent mes goûts, mais jamais la justice. On m'offre un emploi : celui qui le régit, n'a pas autre chose pour pourvoir à l'entretien de sa famille ; ainsi je ne veux ni ne dois l'accepter. Voilà les sentimens, les discours & les procédés de l'honnête homme. Heureux celui qui lui ressemble, & qui peut se dire à lui-même au bout de sa carriere : « Je » meurs avec la consolation de n'avoir » jamais fait aucune efpece de tort à per- » sonne, & de n'avoir jamais donné le plus » petit ridicule à la plus petite vertu. ***

HONNÈTETÉ.

L'honnêteté, par rapport à nous, est une manière d'agir suivant les loix de la pudeur ; elle diffère de la bienfaisance, en ce qu'elle est d'une signification moins étendue. A l'égard des autres, voici comment, pour se rendre heureux avec moins de peine & pour l'être avec sûreté, il faut faire en sorte que les autres le soient avec nous. C'est le ménagement de bonheur, pour nous & pour les autres, que l'on doit appeler honnêteté, qui n'est, à le bien prendre, qu'un amour-propre bien ménagé.

Pour avoir cette honnêteté au plus haut degré, il faut avoir le cœur bienfaisant & l'esprit excellent, & qu'ils soient tous deux de concert ensemble. Par la grandeur de l'esprit, on connaît ce qu'il y a de plus juste.

& de plus raisonnable à dire & à faire ; &c, par la bonté du cœur, on ne manque jamais de vouloir faire & dire ce qu'il y a de plus raisonnable & de plus juste. Ces deux qualités sont essentielles pour faire un honnête homme. Puisque c'est une chose si rare de les voir séparément, combien doit-il être encore plus rare de les voir toutes deux ensemble ? * *M. Neuville.*

L'honnêteté consiste à se dépouiller de ses droits, & à respecter ceux des autres. Si vous voulez être heureux tout seul, vous ne le serez jamais ; tout le monde vous contestera votre bonheur. Si vous voulez que tout le monde le soit avec vous, tout vous aidera.... Voilà en quoi consiste la véritable honnêteté.

L'honnêteté, qui est une imitation de la charité, est aussi une des vertus de la société : elle vous met au-dessus des autres, quand vous l'avez à un degré plus éminent ; mais elle ne se pratique & ne se soutient qu'aux dépens de l'amour-propre. L'honnêteté prend toujours sur vous, & tourne au profit des autres : elle est un des grands liens de la société, & la seule qualité qui met de la sûreté & de la douceur dans le commerce.

Nous aimons naturellement à dominer ; c'est un sentiment injuste : où sont nos droits, pour vouloir nous éléver au-dessus des autres ? Il n'y a qu'une domination permise & légitime ; c'est celle que vous donne la vertu. Ayez plus de bonté & de générosité

que les autres ; soyez en avances de services & de bienfaits : c'est le moyen de vous élever. Le grand désintéressement vous rend aussi indépendant, & vous élève plus que la fortune même : rien ne nous abaisse tant que l'amour du bien. * *Mad. Lambert.*

HONNEUR.

L'honneur est le désir d'être honoré. Le grand point d'honneur dans les hommes regarde le courage, & dans les femmes la chasteté. Si un homme perd son honneur dans une occasion, il ne lui est pas impossible de le retrouver une autre fois ; mais une brèche à l'honneur d'une femme est irréparable. Je ne scaurois dire pourquoi on attache le point d'honneur à ces deux qualités, à moins que ce ne soit parce que chacun des sexes estime le plus cette qualité, qui le rend plus aimable aux yeux de l'autre.

Si les hommes avoient choisi là-dessus pour eux-mêmes, sans avoir égard à l'opinion du beau sexe, je compte que leur choix seroit tombé sur la sagesse ou la vertu ; & si les femmes avoient déterminé leur propre point d'honneur, il y a grande apparence que l'esprit, ou le bon naturel, l'auroit emporté sur la chasteté.

D'homme à homme, la plus grande brèche qu'on puisse faire au point d'honneur, consiste à donner un démenti. On peut accuser un homme d'être débauché avec les

femmes, d'aimer le vin, & de prononcer des blasphèmes, sans qu'il en témoigne aucun ressentiment; mais de lui dire qu'il en a menti, quand on ne ferroit que badiner, c'est un affront qui ne se peut laver que dans le sang.

Cela pourroit bien venir de ce qu'il n'y a point de vice qui marque si peu de courage qu'un esprit menteur; de sorte que dire à un homme qu'il en a menti, c'est le toucher par l'endroit le plus sensible de l'honneur, & l'appeler indirectement un *poltron*....

Lorsque le point d'honneur consiste à soutenir la vertu, & qu'il s'accorde avec les loix divines & humaines, on ne scauroit trop l'encourager; mais lorsque les principes de l'honneur combattent ceux de la religion & de l'équité, c'est la plus funeste dépravation où puisse tomber la nature humaine, en ce qu'ils donnent des fausses idées sur tout ce qui est bon & digne de louange; d'où il s'ensuit qu'on devroit les bannir de tout gouvernement, civil & les regarder comme une peste publique. * *Effai sur les Préj.*

Les anciens Romains avoient fait construire deux temples joints l'un à l'autre: l'un étoit dédié à la Vertu, & l'autre à l'Honneur; de telle sorte néanmoins que l'on ne pouvoit entrer en celui de l'Honneur, qu'en passant par le temple de la Vertu.*

L'honneur est le desir d'être honoré. Avoir de l'honneur, c'est ne rien faire qu'à

soit indigne des honneurs. On ne dira point qu'un solitaire à de l'honneur ; cela est réservé pour ce degré d'estime que, dans la société, chacun veut attacher à sa personne.

* *M. de Voltaire.*

On a de l'honneur une idée bien courte. Le militaire le fait confisiter dans le courage ; le juge, dans l'intégrité ; les femmes, dans la chasteté. Chacun, en suivant une partie de l'honneur, croit sauver l'honneur tout entier : c'est un préjugé. L'honneur consiste à ne rien faire qui porte préjudice à la réputation. On croit avoir tout son honneur, quand on est irreprochable aux yeux des hommes : c'est encore un préjugé. Il faut l'être encore à ses propres yeux, & sur-tout à ceux de Dieu qui seul sait apprécier le véritable honneur....

N'est-il pas bien singulier que des gens sans principes aient attaché l'honneur d'un sexe à ce qui le fait perdre à l'autre ? * *M. Neuville.*

L'homme d'honneur pense & sent avec noblesse. Ce n'est pas aux loix qu'il obéit ; ce n'est pas la réflexion ni l'imitation qui le décident ; il pense, parle, agit avec une sorte de hauteur, & semble être son propre législateur à lui-même. L'honneur est l'instinct de la vertu, & il en fait le courage. Il n'examine point, il agit sans feinte, même sans prudence, & ne connoît point cette timidité, ou cette fausse honte, qui étouffe tant de vertus dans les ames foibles ; car les caractères faibles ont le double incon-

vénient de ne pouvoir se répondre de leurs vertus , & de servir d'instrumens aux vices de tous ceux qui les gouvernent.

Quoique l'honneur soit une qualité naturelle, il se développe par l'éducation, se soutient par les principes , & se fortifie par les exemples. On ne sçauroit donc trop en réveiller les idées , en réchauffer le sentiment , en relever les avantages & la gloire , & attaquer tout ce qui peut y porter atteinte.

* *M. Ductos.*

On n'est certainement pas aussi délicat , aussi scrupuleux sur les liaisons qu'on l'a été. Quand un homme avoit jadis de ces procédés tolérés , ou impunis par les loix , & condamnés par l'honneur , le ressentiment ne se bornoit pas à l'offensé; tous les honnêtes gens prenoient parti & faisoient justice par un mépris général & public.

Aujourd'hui on a des ménagemens , même sans vue d'intérêt , pour l'homme le plus décrié. Je n'ai pas , vous dit-on , sujet de m'en plaindre personnellement; je n'irai pas me faire le réparateur des torts. Quelle folie ! C'est bien mal entendre les intérêts de la société , & , par conséquent , les siens propres. Si les honnêtes gens s'avisoient de faire cause commune , leur ligue seroit bien forte. Quand les gens d'esprit & d'honneur s'entendront , les fots & les fripons joueront un bien petit rôle. Il n'y a malheureusement que les fripons qui fassent des ligues ; les honnêtes gens se tiennent isolés.

* *Id.*

HONTE.

La honte est la reproche de la conscience ; c'est le remords que cause une mauvaise action dont on rougit. On doit avoir honte de ses fautes. La honte qui nous empêche de faire le bien, celle qui n'est que respect humain, est un très-grand obstacle à la vertu, & naît de la foiblesse de l'ame, ou de la timidité. Cette honte est toujours blâmable. ***

La honte est un sentiment dont on peut tirer de grands avantages, en la ménageant bien : je ne parle point de la mauvaise honte qui ne fait que troubler notre repos, sans tourner au profit de nos mœurs ; je veux dire celle qui nous détourne du mal par la crainte du deshonneur. Il faut l'avouer ; cette honte est quelquefois le plus fidèle gardien de la vertu des femmes : très-peu sont vertueuses pour la vertu même. * *Mad. Lambert.*

HORREUR.

Ce mot désigne l'aversio[n], quand elle est extrême. L'hypocrite feint d'avoir de l'horreur pour le vice. On se sert encore du mot, *horreur*, pour marquer le dernier degré de l'épouvante. Les libertins ne peuvent voir approcher la mort sans horreur. Ce mot a plusieurs autres acceptations ; mais elles sont purement grammaticales. ***

HOSPITALITÉ.

L'hospitalité est une vertu qui confiste dans une libéralité exercée envers les étrangers. Elle n'existe plus dans l'Europe, depuis que les Européens voyagent & commercent. La circulation des especes, les lettres de change, l'établissement des hôtelgeries, ont supplié aux secours généreux de l'hospitalité. Les Stoïciens regardoient cette vertu comme un devoir inspiré par les dieux. Il faut, disoient-ils, faire du bien aux étrangers qui viennent dans notre pays, moins par rapport à eux, qu'à notre propre intérêt, pour celui de la vertu, pour graver dans nos cœurs l'amour de tous les hommes en général. Voilà quels étoient les sentimens des anciens philosophes. Leur philosophie étoit pratique ; ils joignoient toujours l'exemple aux leçons, & peut-être c'est en cela seulement que nous différons d'eux. ***

HUMANITÉ, HUMAIN.

L'humanité est l'amour des hommes ; c'est un sentiment de bienveillance qui nous porte à contribuer à leur bonheur.

Rien n'avoit plus de pouvoir sur l'esprit des anciens payens, que les devoirs de religion qui rappelloient à l'humanité. Chez eux, violer l'hospitalité, rejeter des sup-

plians qui n'avoient pour armes que leur misere, d'humbles prieres & des branches d'olivier, c'étoit un crime qui attaquoit la Divinité même. La religion naturelle, quoique défigurée par la superstition, régnoit parmi eux dans toute sa force, & changeoit en devoirs religieux les devoirs que l'humanité prescrit. Que les tems sont changés ! Il suffit aujourd'hui d'être dans la misere & la pauvreté, pour manquer de toute espèce de secours. On aide volontiers ceux qui peuvent se soutenir; mais on rejette avec mépris, ceux qui sont entièrement malheureux. ***

L'humanité ne vous fait-elle pas sentir le besoin de secourir vos semblables ? Les bons coeurs sentent l'obligation de faire du bien, plus qu'on ne sent les autres besoins de la vie. *Marc-Aurèle* remercioit les dieux de ce qu'il avoit toujours fait du bien à ses amis, sans les avoir trop fait attendre. Le bonheur de la grandeur, c'est lorsque les autres trouvent leur fortune dans la nôtre,
 » Je ne puis, disoit ce prince, être touché
 » d'un bonheur qui n'est que pour moi. »

Le plaisir le plus délicat est de faire le bonheur d'autrui, & sur-tout celui des malheureux ; mais, pour cela, il ne faut pas tant faire de cas des biens de la fortune. Les richesses n'ont jamais donné la vertu ; mais la vertu a souvent donné les richesses. Quel usage aussi les grands font-ils de leur gloire ? Ils la mettent toute en marques

extérieures & en faste. Leur dignité s'ap-
pesantit & abaisse les autres : cependant
la véritable grandeur est humaine. * *Mad.
Lambert.*

Qui est-ce qui s'attache à d'honnêtes
gens qui sont dans l'infortune ? Il n'y a
point d'objet plus disgracié parmi les hom-
mes, plus abandonné d'eux, que l'homme
pauvre & vertueux tout ensemble : tous les
cœurs sont glacés pour lui ; il est comme
un étranger dans la nature : un fripon
indigent est peut-être plus méprisé, mais
mieux servi, moins rebuté ; du moins le
mépris qu'on a pour lui, est-il plus sans
conséquence & de meilleure composition.
Que dire à cela ? C'est que la qualité de
fripon tranche moins que la vertu avec le
caractere des hommes en général ; il leur re-
semble par-là davantage ; peut-être qu'il y
gagne à n'être estimé ni estimable. Les hom-
mes qui sont vains, en traitent plus com-
modément avec lui ; il est rempart avec
eux, cela les flate : ils ont le plaisir de pri-
mer sur lui, quand ils le servent ; au lieu
que l'homme vertueux est honteux & respec-
table ; & cela les dégoûte, parce qu'ils n'ose-
roient l'humilier en le secourant. Il faudroit
l'honorer malgré son indigence, & ils rougi-
roient de la comparaison qu'ils seroient obli-
gés de faire avec lui. * *M. Marivaux.*

L'homme humain est celui pour qui la
vue du malheur d'autrui est une vue insup-
portable, & qui, pour s'arracher à ce spec-

tacle , est , pour ainsi dire , forcé de secourir le malheureux. L'homme inhumain , au contraire , est celui pour qui le spectacle de la misère d'autrui est un spectacle agréable ; c'est pour prolonger ses plaisirs qu'il refuse tout secours aux malheureux. Ces deux hommes si différens , tendent cependant tous deux à leur plaisir , & sont mus par le même ressort. Mais , dira-t-on , si on fait tout pour soi , l'on ne doit point de reconnoissance à ses bienfaiteurs. Du moins , répondrai-je , le bienfaiteur n'est-il pas en droit d'en exiger ; autrement ce seroit un contrat & non un don qu'il auroit fait. C'est en faveur des malheureux , & pour multiplier le nombre des bienfaiteurs , que le public impose , avec raison , aux obligés le devoir de la reconnoissance. **M. Helvétius.* Voyez *Bienfaisance.*

On prétend qu'on est moins malheureux , quand on ne l'est pas seul : ce n'est pas par malignité , c'est par besoin. On se sent alors entraîné vers un infortuné , comme vers son semblable. La joie d'un homme heureux seroit une insulte ; mais deux malheureux sont comme deux arbrisseaux fiables , qui , s'appuyant l'un sur l'autre , se fortifient contre l'orage. **M. de Voltaire.*

Sans l'humanité , vertu qui comprend toutes les vertus , on ne mériteroit guères le nom de philosophes.

Saladin laissa par son testament des distributions égales d'aumônes aux pauvres Ma-

hométans, Juifs & Chrétiens; voulant faire entendre par cette disposition, que tous les hommes sont frères, & que, pour les secourir, il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils souffrent.

* *Id.*

Dans nos jours passagers de peines, de misères;
Enfans du même Dieu, vivons du moins en frères;
Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardaux.
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux :

Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, & par nous si chérie;
Notre cœur égaré, sans guide & sans appui,
Est brûlé de désirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connoître les larmes;
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs, au moins quelques instants;

Remède encor trop foible à des maux si constans.
Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste!

Je crois voir des forçats dans leurs cachots funestes

Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés;
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

* *Id.*

Le fameux Scythe *Anacharsis*, surpris par une nuit obscure, apperçut une maison bâtie au bas d'une montagne. Il vint y demander l'hospitalité; & ce fut le maître

même de la maison à qui il parla : « Entréz ; » dit - il à *Anacharsis*, d'un ton sévere : « Les hommes, en général, ne méritent pas qu'on les oblige ; mais ce seroit être aussi méchant qu'eux que de les traiter comme ils le méritent. Venez ; les vices de leur cœur m'ont valu des exemples de vertu. » * *M. Marivaux.*

Un homme véritablement humain peut n'être pas l'ami d'un autre homme ; mais il n'est jamais son ennemi. L'humanité ne connaît jamais la vengeance. *

Humanité, *philanthropie*, vertu charmante, que ne puis-je t'élever un autel dans tous les cœurs ? Le propre intérêt, ce fléau de la société, & toutes les autres passions viles, qui lui servent de cortége, seroient les premières victimes que je t'immolerois.

Sortons de nous-mêmes ; étendons, je ne dis pas la sphère de nos idées, mais celle de nos sentimens ; & le bonheur régnera par-tout.

Nous regrettons les tems heureux de l'âge d'or ; nous voudrions vivre dans ces républiques dont les vastes génies (a) ont tracé le plan imaginaire ; soyons humains, aimons-nous ; ces fables, ces chimères se réaliseront bientôt. * *M. L. de Londres.*

Ce qui me surprend, ce que je ne conçois pas, c'est comment l'homme opulent peut voir d'un œil sec son semblable dans

(a) *Platon, Thomas Morus, &c.*
l'indigence,

l'indigence , ou dans l'infortune , lorsqu'il a tous les moyens de le secourir . Le tigre le plus féroce témoigne sa sensibilité , lorsqu'il voit souffrir l'animal de son espèce . L'homme . . . N'achevons pas .

La bonté est un des plus beaux attributs de l'Être suprême ; tâchons de l'imiter autant que de faibles mortels le peuvent faire , & nous trouverons la source du vrai bonheur . Non je ne vois que le témoignage d'une conscience pure , qui puisse être comparée à la satisfaction secrète dont jouit l'ami de l'univers ; je veux dire l'homme humain , l'homme qui se plaît à faire des heureux .

Le trésorier d'*Alphonse le Grand* , roi d'Aragon , lui apporte dix mille écus d'or . Un courtisan voyant cette somme , dit à demi-bas : « Il n'en faudroit pas davantage » pour me rendre heureux toute ma vie . » . . . « Soyez-le , dit *Alphonse* , en lui donnant les » dix mille écus . » Quel plaisir plus doux pouvoit goûter ce grand roi ? .

Ce qui donne un nouveau lustre à l'humanité , c'est que cette vertu ne marche jamais seule . Dans les particuliers , la commisération , la bienfaisance , la générosité l'accompagnent toujours ; dans les princes , elle est encore suivie de la justice & de la clémence : n'attendez donc que de bons offices de la part du philanthrope . Ne craignez point , au reste , qu'il veuille s'arroger des droits tyranniques sur votre gratitude : il vous a obligé ; il a sa récompense . *Id .

D. des Paj. T. I.

K k

HUMEUR.

L'humeur est la disposition avec laquelle l'ame reçoit l'impression des objets. Les humeurs douces ne sont blesées de rien : leur indulgence les fert , & prête aux autres ce qui leur manque.

La plupart des hommes s'imaginent qu'on ne peut travailler sur l'humeur ; ils disent : *Je suis comme cela* , & croient que cette excuse leur donne le droit de n'avoir aucune attention sur eux. De pareilles humeurs ont assurément le droit de déplaire. Les hommes ne vous doivent qu'autant que vous leur plaisez. Les règles pour plaire, sont de s'oublier soi-même , de ramener les autres à ce qui les intéresse , de les rendre contents d'eux-mêmes , de les faire valoir , & de leur passer les qualités qui leur sont contestées. Ils croient que vous leur donnez ce que le monde ne leur accorde pas : c'est en quelque sorte créer leur mérite , que de les rehausser dans l'idée d'autrui ; mais il ne faut pas pousser cela jusqu'à l'adulation.

* *Mad. Lambert.*

L'amitié adoucit les humeurs farouches ; elle rabaisse les glorieux & les remet à leur place : tous les devoirs de l'honnêteté sont renfermés dans les devoirs de la parfaite amitié. * *La même.*

HUMEUR. [bonne]

La bonne humeur est une espece d'épa-

flouissement de l'ame contente , produit par le bon état du corps & de l'esprit.

Cette heureuse disposition , ce beau don de la nature a quelque chose de plus calme que la joie ; c'est une sorte de gaieté plus douce , plus égale , plus uniforme & plus constante : celui qui la possède est le même intérieurement , soit qu'il se trouve tout seul ou en compagnie ; il goûte , il favoure les biens que le hazard lui présente , & ne s'abat point sous le poids du chagrin dans les malheurs qu'il éprouve.

Si nous considérons cet homme avec les autres , sa bonne humeur passe dans l'ame de ceux qui l'approchent ; sa présence inspire un plaisir secret à tous ceux qui en jouissent , sans même qu'ils s'en doutent , ou qu'ils en devinent la cause. Ils se portent machinalement à prendre du goût , ou de l'amitié , pour celui dont ils reçoivent de si bénignes influences.

Quand j'envisage physiquement la bonne humeur , je trouve qu'elle contribue beaucoup à la santé. ... Il n'y a que deux choses qui puissent détruire la bonne humeur , le sentiment du crime , & les douleurs violentes.

Je voudrois , s'il étoit possible , munir les mortels contre les malignes influences de leur tempérament , les engager à écarter les réflexions sinistres qui les rongent , & à peser sur celles qui peuvent leur donner du contentement. Il y en a plusieurs , prises de la morale & de la raison , très-propres

K k ij

à produire dans notre ame cette gaieté douce , cette bonne humeur qui nous rend agréables à nous-mêmes , aux autres , & à l'Auteur de la nature : jamais la Providence n'a eu dessein que le cœur de l'homme s'enveloppât dans la tristesse , les craintes , les agitations , & les soucis pleins d'amertumes ; l'univers est un théâtre dont nous devons tirer des ressources de plaisirs & d'amusemens , tandis que le philosophe y trouve encore mille objets dignes de son admiration. * *Le chev. de Jaucourt.*

HUMILIATION.

L'humiliation est l'état où nous plongent les reproches , les affronts , & généralement tout ce qui mortifie l'orgueil & qui avilit devant les hommes. Une chose est humiliante , quand elle rabaisse l'homme au-dessous de la dignité qui convient à sa nature , à son état , à ses prétentions. Un homme qu'on surprend dans une mauvaise action , doit se sentir humilié. Rien n'est plus humiliant que d'être obligé de recevoir la loi de ceux à qui on avoit toujours commandé. ***

HUMILITÉ.

L'humilité est le sentiment de son peu de mérite qui nous détermine à accorder aux autres ce qui nous est quelquefois dû. Elle naît de la réflexion sur notre foiblesse ,

sur les fautes qu'on a commises, sur celles qu'on peut commettre, sur la supériorité, du mérite des autres ; mais souvent elle prend sa source dans une espece de timidité naturelle, ou acquise. L'orgueil est opposé à la modestie, & l'humilité à la présomption. Il y a de la différence entre l'homme humble & l'homme modeste. Le premier ne s'estime pas ce qu'il vaut : le second peut connoître toute sa valeur ; mais il s'étudie à ne pas la faire paroître. La philosophie n'exige que la modestie ; la religion fait un devoir de l'humilité. ***

L'humilité est une vertu qui nous fait connoître nos défauts, qui nous les rend toujours présens, & qui nous empêche, par ce moyen, de tirer vanité de nos bonnes qualités.

Force gens veulent être dévots ; mais personne ne veut être humble. L'humilité est cependant l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices. * *La Rache-foucault.*

L'humilité est la véritable preuve des vertus Chrétiennes : sans elle, nous conservons tous nos défauts ; & ils sont seulement couverts de l'orgueil qui les cache aux autres, & souvent à nous-mêmes. * *Id.*

Il n'y a point de devoir plus essentiel ni de plus nécessaire à l'homme, que celui de s'humilier sous la main de Dieu. Il est prescrit également par la vérité & par la justice. La vérité nous oblige de reconnoître ce que nous sommes. L'humilité, à cet égard,

K k iij

n'est que l'aveu & la reconnoissance que nous tenons tout de l'Être suprême.... Mais si la vérité nous humilie sous la main de Dieu, la justice nous y oblige encore davantage. Nous avons des défauts ; nous devons nous en humilier ; & cette humilité nous empêchera de nous enorgueillir des qualités que nous avons, ou que nous croyons avoir. *M. Nicole.

Un homme humble reçoit sans murmurer les afflictions qu'il éprouve quelquefois. Il s'anéantit devant Dieu, se soumet à sa volonté, & pardonne aisément à ceux qui lui nuisent.

Le sentiment d'humilité ne peut pas être continual ; il est interrompu par des actions d'amour-propre. Ce sont des fautes ; mais celui qui en commet le moins, est le plus humble.

Un Chrétien humble se tient toujours devant l'Être suprême dans une disposition d'anéantissement. Il ne se préfère à personne, parce qu'il croit que sa force est en Dieu, & non en lui-même. Quand il s'est acquitté de ses devoirs, il ne perd pas le sentiment de sa pauvreté ; il ne s'imagine pas en être plus riche ; il reconnoît que tout ce qu'il peut y avoir de bon dans ses actions, ne lui appartient pas ; & s'il en attend la récompense de Dieu, il l'attend comme un effet de sa bonté. Ainsi, dans sa force & son abundance, il n'est pas moins humble & ne se croit pas moins foible & pauvre... Il n'y a rien aussi de plus dépen-

dant que l'homme véritablement humble; mais cette dépendance vaut la plus grande liberté : il n'obéit à aucun homme & obéit à tous les hommes ; & c'est la même disposition qui est la source de cette dépendance & indépendance. * *Id.*

HYPOCRISIE, HYPOCRITE.

L'hypocrite est un homme qui se montre avec un caractère qui n'est pas le sien. Les distinctions flatteuses, & l'estime du public qu'obtient une sorte de mérite, la nécessité de paroître, la difficulté d'être, la force des penchans, la foiblesse de l'amour de l'ordre, & la crainte de paroître le blesser, mille autres causes forcent les hommes à se montrer différens de ce qu'ils sont. Tout a ses hypocrites; la vertu, le vice, le plaisir, la douleur, &c.

Mais le nom d'*hypocrite* est donné plus particulièrement à ces hommes constamment faux & pervers, qui, sans vertus & sans religion, prétendent faire respecter en eux les plus grandes vertus & l'amour de la religion. Ils sont zélés, pour se dispenser d'être honnêtes; héros, ou saints, pour se dispenser d'être bons. Des fanges du vice, ils élèvent une voix respectée, pour accuser le mérite, ou de crime, ou d'impiété.

* Le ciel est dans leurs yeux & l'enfer dans leur cœur.
* *M de Voltaire.*

L'hypocrisie, dit-on, est un hommage
Kk iv

que le vice rend à la vertu. Oui, comme celui des assassins de *César*, qui se prosternoit à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être brillante; elle a beau être autorisée du nom célèbre de son auteur, [*La Rochefoucault*,] elle n'en est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maison, pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole? * *J. J. Rousseau.*

Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inspirer le goût à personne; & s'il scavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même. * *Id.*

L'hypocrisie est un vice si indigne, que la crainte d'exposer aux regards du public toute la basseffe de son ame, devient enfin un obstacle qu'on n'ose lever à la vue d'un trépas assuré. C'est un vice si abominable, que le Fils de Dieu, usant d'indulgence envers les plus grands pécheurs, paroifsoit ne pouvoir supporter celui-ci, & ne cessoit de le reprocher en face aux Scribes & aux Pharisiens. * *M. Champion.*

L'ame vile & rempante de l'hypocrite est semblable à un cadavre où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni retour à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands scélérats rentrer en eux-mêmes, achever saintement leur carrière, & mourir en prédestinés; mais, ce que personne n'a jamais vu, c'est un hypocrite devenir homme de bien. On auroit pu raisonnable-

ment tenter la conversion de *Cartouche* ;
jamais homme sage n'eût entrepris celle de
Cromwel. * *J. J. Rousseau*.

Le scélerat est moins à craindre que l'hypocrite ; on ne s'attend qu'à de méchantes actions de la part d'un scélerat, ce qui fait qu'on s'en défie ; au lieu qu'on ne peut parer les coups de l'hypocrite, parce qu'on ne s'y attend pas.

Le scélerat, qu'emporte une coupable rage,
Nous prépare du moins, à des vices connus ;
Et son cœur irrité ne nous fait point d'outrage

Dont nous ne soyons prévenus.

Il suit aveuglément la fureur qui l'entraîne ;
L'hypocrite, au contraire, assassine avec art ;
Et contre les assauts de sa mortelle haine.

Il n'est point d'assuré rempart.

* *M. Siméon Valette*.



JA CTANCE.

LA jactance est une intempérance d'estime de soi-même qui nous porte à dire le bien que nous pensons de nous, & souvent plus que nous n'en pensons. Il est plusieurs manières de tomber dans ce défaut, qui prend sa source dans la vanité ; d'abord en étalant son mérite avec une complaisance emphatique ; ensuite en faisant valoir avec adresse les qualités, les circonstances & les motifs des bonnes actions qu'on a faites, & des fautes qu'on a évitées. Cette manie n'a pas épargné les plus grands esprits. Les poëtes & les orateurs de l'antiquité ne se refusoient pas la satisfaction de parler avantageusement d'eux-mêmes. *Horace, Cicéron, & quelques autres* en sont des exemples. Ceux qui croient être les grands hommes de nos jours, en sont-ils plus exempts ? Ils ont plus de modestie & de ménagement en apparence ; mais un mérite qui, sans se prêcher directement, cherche à se faire sentir, n'est-il pas une espece de jactance ? * *M. S. de Castres.*

JALOUSIE.

La jalouſie est cette inquiétude de l'ame, qui la porte à envier la gloire, le bonheur, les talens d'autrui. Cette passion est si forte

semblable par sa nature & par ses effets, à l'envie dont elle est sœur, qu'elles se confondent ensemble. Il me paroît pourtant que, par l'envie, nous ne considérons le bien qu'en ce qu'un autre en jouit, & que nous le désirons pour nous; au lieu que la jalouſie est de notre bien propre, que nous appréhendons de perdre, ou auquel nous craignons qu'un autre ne participe. On envie l'autorité d'autrui; on est jaloux de celle qu'on possède. * *M. le chev. de Jaucourt.*

Tout homme jaloux a des sentimens d'humiilité: les orgueilleux ne sont guères jaloux, On dit que les grands hommes sont supérieurs à la jalouſie; c'est qu'ils s'estiment assez, pour ne point craindre d'être éclipsés. On en voit cependant qu'une véritable complaisance dans le mérite d'autrui, eleve au-dessus de la jalouſie; mais qu'elles sont rares, ces ames divines! C'est une force d'équité à laquelle on devroit dresser des autels. * *La nouvelle Théorie de l'homme.*

Les plus honnêtes gens ne sont point exempts d'un premier mouvement de jalouſie; c'est qu'il est presque impossible de se dépouiller totalement de cet amour-propre que blesſe le mérite de ce qui nous environne. Ce mérite nous porte un véritable préjudice, puisque tous les regards qu'il s'attire, sans lui, tomberoient sur nous. La jalouſie cependant ne remédié à rien, ou plutôt ne contribue qu'à rendre le mérite étranger plus éclatant, & le nôtre plus

obscur. On est jaloux du mérite, & envieux de la fortune d'autrui. **Ibid.*

La différence entre la jalouse & l'envie, c'est que par l'envie nous desirons pour nous ce qui arrive d'heureux aux autres ; par la jalouse, nous craignons qu'ils ne participent à notre bonheur. **Charron.*

JALOUSIE EN AMOUR.

La jalouse, en ce sens, est la disposition ombrageuse d'une personne qui aime & qui craint que l'objet aimé ne fasse part de son cœur, de ses sentimens, & de tout ce qu'elle prétend lui être réservé ; s'allarme de ses moindres démarches ; voit dans ses actions les plus indifférentes, des indices certains du malheur qu'elle redoute ; vit en soupçons, & fait vivre un autre dans la contrainte & le tourment.

Cette passion cruelle & petite marque la défiance de son propre mérite, est un aveu de la supériorité d'un rival, & hâte communément le mal qu'elle appréhende.

Peu d'hommes & peu de femmes sont exempts de la jalouse ; les amans délicats craignent de l'avouer, & les époux en rougissent.

C'est sur-tout la folie des vieillards, qui avouent leur insuffisance ; & celle des habitans des climats chauds, qui connaissent le tempérament ardent de leurs femmes.

**M. Diderot.*

Il n'y a que les personnes qui évitent de

Donner de la jalouſie , qui méritent qu'on en ait pour elles.

La jalouſie naît toujours avec l'amour ; mais elle ne meurt pas toujours avec lui.

La jalouſie est le plus grand de tous les maux , & celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.

On ne devroit point être jaloux , quand on a sujet de l'être. **La Rochefoucault.*

La jalouſie , quand elle est furieufe , produit plus de crimes que l'intérêt & l'ambition. *M. de Voltaire.*

Cœurs jaloux , à quels maux êtes-vous donc en proie ?

Vos chagrins sont formés de la publique joie ; Convives dégoûtés , l'aliment le plus doux , Aigri par votre bile , est un poison pour vous.

* *Id.*

Rien ne peut contenter le jaloux qu'un amour aussi vif que le sien. Les assurances les plus fortes , les expressions les plus tendres , les complaisances les moins équivoques ne sçauroient calmer son esprit , s'il n'est persuadé que la satisfaction est réciproque. Il voudroit s'ériger en une espece de divinité à l'égard de la personne qu'il aime ; il voudroit être l'unique objet de son cœur , de ses yeux , de ses pensées. Il est toujours sur le point de se plaindre & de se tâcher , si elle loue ou admire quelqu'autre chose que lui. **M. Adisson.*

La jalouse est toujours un vice, quand elle consiste dans une méfiance de l'objet aimé ; & rarement consiste-t-elle dans une défiance de soi-même. Il est, sans doute, permis aux maris d'avoir de la délicatesse ; mais ils doivent éviter d'être jaloux. Ils s'épargneront des inquiétudes cruelles, & toujours funestes à l'objet de leur amour. Une femme vertueuse se familiarise avec le crime dont on la croit capable ; & à force de le voir de près, elle s'accoutume insensiblement à l'horreur qu'il lui avoit d'abord inspirée, & le plus petit intérêt le lui fait embrasser. * *M. S. de Castres.*

JEUNESSE.

La jeunesse est cet âge qui touche & qui accompagne le dernier progrès de l'adolescence, s'étend jusqu'à l'âge viril, & va rarement au-delà de trente ans. * *Le chev. de Jaucourt.*

La jeunesse sans expérience se livre volontiers à la critique qui la dégoûte des modèles qu'elle auroit besoin d'imiter. Trop prétentueuse, elle se promet tout d'elle-même quoique fragile ; croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre : elle se confie aisément & sans précaution. Entrepreneante & vive, elle pousse ses projets au-delà de sa portée, & plus loin que ses forces ne le permettent. Elle vole à son but par des moyens peu réfléchis, s'affole de ses chimères, tente au hazard, marche en aveugle, prend des partis extrêmes, & s'y précipite ;

semblable à ces coursiers indomptables qui ne veulent ni s'arrêter ni tourner.* *Id.*

JEUNES GENS.

Les jeunes gens ont besoin , s'il m'est permis de me servir de ce terme , d'un moniteur fidèle & assidu , d'un avocat qui plaide auprès d'eux la cause du vrai , de l'honnête , de la droite raison , qui leur fasse remarquer le faux qui règne dans presque tous leurs discours & toutes les conversations des hommes , & qui leur donne des règles sûres pour faire ce discernement.* *M. Rollin.*

Comme rien n'est plus capable d'inspirer des sentimens de vertu & de détourner du vice , que la conversation des gens de bien , les jeunes gens devroient s'accoutumer de bonne heure à les fréquenter. La présence seule des gens de bien , lors même qu'ils se taisent , parle & instruit. * *Id.*

Les jeunes gens de nos jours devroient profiter de l'exemple de ces hommes qui ne cessent de regretter le tems de leur jeunesse qu'ils ont employé à des amusemens frivoles , à des débauches dont ils sentent maintenant les malheureux effets , & à des lectures qui ne leur ont rien appris. Ils devroient de bonne heure réfléchir sur les avantages de la science , de la philosophie & de la vertu.* *M. Létu , av.*

IGNOMINIE.

L'ignominie est la dégradation du carac-

terre public d'un homme : on y est conduit ; ou par l'action , ou par le châtiment. L'innocence reconnue efface l'ignominie du châtiment. L'ignominie de l'action est une tache qui ne s'efface jamais ; il vaut mieux mourir avec honneur , que de vivre avec ignominie. L'homme , qui est tombé dans l'ignominie , est condamné à marcher la tête baissée ; il n'a de ressource que dans l'impudence ou la mort. * *M. Diderot.*

IGNORANCE, ERREUR.

L'ignorance , en morale , est distinguée de l'erreur. L'ignorance n'est qu'une privation d'idées , ou de connaissance ; mais l'erreur est la non-conformité , ou l'opposition de nos idées avec la nature & l'état des choses. Ainsi l'erreur étant le renversement de la vérité , elle lui est beaucoup plus contraire que l'ignorance , qui est comme un milieu entre la vérité & l'erreur.

Il faut remarquer que nous ne parlons pas ici de l'ignorance & de l'erreur , simplement pour connoître ce qu'elles sont en elles-mêmes ; notre principal but est de les envisager comme principes de nos actions.

Sur ce pied-là , l'ignorance & l'erreur , quoique naturellement distinctes l'une de l'autre , se trouvent , pour l'ordinaire , mêlées ensemble , & comme confondues ; en sorte que ce que l'on dit de l'une , doit s'appliquer à l'autre. L'ignorance est souvent

vent la cause de l'erreur ; mais jointes ou non , elles suivent les mêmes règles , & produisent le même effet par l'influence qu'elles ont sur nos actions ou nos omissions. Peut-être même que , dans l'exacte précision , il n'y a proprement que l'erreur qui puisse être le principe de quelque action , & non la simple ignorance , qui , n'étant en elle-même qu'une privation d'idées , ne scauroit rien produire. * *Did. encyclop.*

L'ignorance & l'erreur sont volontaires , ou involontaires , vincibles , ou invincibles. L'ignorance dans laquelle on se trouve par sa faute , est une ignorance volontaire. L'erreur contractée par négligence , & dont on se seroit garanti , si l'on eut pris tous les soins dont on étoit capable est une erreur vincible. Mais l'ignorance est involontaire , & l'erreur est invincible , si elles sont telles que l'on n'ait pu ni s'en garantir ni s'en relever , même avec tous les soins moralement possibles. L'ignorance volontaire , ou vincible , est impardonnable ; mais l'ignorance involontaire , ou invincible , est très-excusable. ***

L'ignorance , en philosophie , est une privation de science , un défaut de connaissances & d'instruction. Cette éspce d'ignorance est blâmable , quand elle vient de notre paresse , de notre négligence & de notre peu d'attention à réfléchir. Mais celle qui commence ou finit nos idées , ne doit avoir rien d'affligeant pour nous. ***

C'est la profonde ignorance qui inspire
D. des Pas. T. I. L1

le ton dogmatique. Celui qui ne sait rien, croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même. Celui qui sait beaucoup, pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, & parle plus indifféremment.*

L'ignorance, quelqu'odieuse quelle soit, l'est beaucoup moins que l'abus des lumières. On ne doit s'instruire que pour être plus habile à faire le bien.*

L'ignorance a mille désagrémens, & la science mille avantages. * Voyez *Etude. Lettres .Science.*

ILLICITE.

Le mot *illicite* est uniquement consacré pour désigner les choses qui sont défendues par la loi; de-là vient qu'il y a beaucoup de choses illicites qui ne sont pas mauvaises en elles-mêmes. Heureux sont ceux qui sortent de ce monde sans avoir rien fait d'illicite ! Plus heureux encore ceux qui en sortent, sans avoir rien fait de mal ! ***

ILLUSION.

L'illusion est le mensonge des apparences; & faire *illusion*, c'est, en général, tromper par les apparences. Nos sens nous font illusion, lorsqu'ils nous montrent des objets où il n'y a en point; ou, lorsqu'il y en a, & qu'ils nous les montrent autrement qu'ils ne sont.

Nos passions nous font illusion, lorsqu'elles nous dérobent l'injustice des actions

ou des sentimens qu'elles nous inspirent. Alors l'on croit, parce que l'on craint, ou parce qu'on desire. L'illusion augmente en proportion de la force du sentiment, & de la foiblesse de la raison : elle flétrit, ou embellit toutes les jouissances ; elle pare, ou ternit toutes les vertus : au moment où l'on perd les illusions agreeables, on tombe dans l'inertie & le dégoût. * *M. Neuville.*

IMAGINATION.

Dans la rigueur du terme, *imaginer* ne veut, ce me semble, dire autre chose, que se former une image, une idée d'une chose qu'on ne voit point, ou dont l'image ne se peint pas actuellement dans l'œil, ou dans les autres sens. Où en serions nous, au moins dans les arts ou dans les sciences, si nous ne pouvions nous y permettre d'*imaginer* ce que nous n'avons point vu & ce que personne n'a jamais vu ? Jamais inventeur a-t-il atteint au but de son invention, sans le secours de cette faculté imaginative ? Je l'avouerai franchement ; *inventer* & *imaginer* m'ont toujours paru synonymes. * *Le P. Castel.*

L'imagination est toujours à craindre dans le commerce de la vie, dans l'usage du monde, dans la conduite des affaires, dans tout ce qui s'appelle *vie civile, politique* même, & sur-tout *religion* ; mais elle est tout-à-fait & uniquement désirable dans les arts, dans les sciences & dans toutes les

L 1ij

affaires d'esprit, de théorie & d'invention.
* *Id.*

Ceux qui ont beaucoup d'imagination & de vivacité, ne doivent jamais agir sans conseil, & d'après leurs premiers mouvements, sur les objets qui les affectent; car il est presque sûr qu'ils feront des fautes, & peut-être même assez importantes pour influer sur tout le reste de leur vie.

Ceux qui sont nés malheureusement avec une imagination trop vive, ne peuvent jamais être heureux, parce qu'ils ne vivent que dans l'avenir: leur bonheur présent est toujours fort inférieur à celui qu'ils s'étoient figuré. Il en sera de même de celui qu'ils attendent, & ainsi jusqu'à la mort, qui les surprendra, sans qu'ils aient pu goûter aucune vraie félicité. * *Pens. & Réfl. mor.*
Voyez *Vivacité*.

IMBÉCILLITÉ.

L'imbécillité est un manque de pensées, un défaut de combinaisons, une foiblesse de l'entendement, qui nous empêche de comparer les idées, de les entendre; c'est, en un mot, une privation de raison. Il y a une grande différence entre les imbécilles & les fous, quoique ces derniers soient également privés de raison. On est, ce me semble, imbécille par un manque de vivacité, d'activité & de mouvement dans les facultés de l'entendement; au lieu qu'on est fou par un excès contraire, car les fous n'ont pas perdu la faculté de raisonner; mais ils rai-

sonnent mal. Ils combinent; mais c'est sur de faux principes. Un fou, qui se croit Dieu, veut qu'on l'adore, qu'on fléchisse le genou devant lui, qu'on lui rende un culte. Un fou, qui se croit général d'armée, prétend, par une juste conséquence, commander, & être obéi. D'autres, qui se sont imaginés être de verre, ont pris toutes les précautions possibles pour empêcher leur corps d'être cassé. L'imbécille n'a presque point d'idées; le fou les a dérégées & extravagantes. Ce Grec, qui s'imaginoit que tous les vaisseaux qui arrivoient dans le port lui appartensoient, étoit un fou. Cet autre Grec (*Margites*,) qui, parvenu à l'âge de l'adolescence, demanda un jour à sa mere, si elle & lui n'étoient pas enfans d'un même pere, étoit un imbécille. *** Voyez *Folie*.

IMMORTALITÉ. (*Amour de l'*)

L'immortalité est cette espece de vie que nous acquérons dans la mémoire des hommes. Ce sentiment, qui nous porte quelquefois aux plus grandes actions, est la marque la plus forte du prix que nous attachons à l'estime de nos semblables. Nous entendons en nous-mêmes l'éloge qu'ils feront un jour de nous, & nous nous immolons. Nous sacrifices notre vie, nous cessons d'exister réellement, pour vivre en leur souvenir. Si l'immortalité, considérée sous cet aspect, est une chimere, c'est la chimere des grandes ames. * *M. Diderot.*

L 1 iii

IMPATIENCE.

L'impatience est l'inquiétude de celui qui souffre, ou qui attend avec agitation l'accomplissement de ses désirs.

Ce mouvement de l'ame, plus ou moins bouillant, procède d'un tempérament vif, facile à s'enflammer, & qu'on auroit pu souvent modérer par les secours d'une bonne éducation.

Les princes, qui croient tout pouvoir, & qui se livrent à leurs impatiences, imitent ces enfans qui rompent les branches des arbres, pour en cueillir le fruit, avant qu'il soit mûr. Il faut être patient pour devenir maître de soi & des autres.

Loin donc que l'impatience soit une force & une vigueur de l'ame, c'est une foiblesse & une impuissance de souffrir la peine. Elle tombe en pure perte, & ne produit jamais aucun avantage. Quiconque ne sait pas attendre & souffrir, ressemble à celui qui ne sait pas taire un secret. L'un & l'autre manquent de force pour se retenir. * *M. le chev. de Jaucourt.*

IMPERTINENCE.

L'usage a changé le sens de ce mot; il exprimoit autrefois une action, ou un discours opposé au sens commun, aux bienfiances, aux petites règles qui composent le savoir-vivre. On ne s'en sert guère aujourd'hui que pour caractériser une vanité

dédaigneuse , conçue sans fondement , & montrée sans pudeur. Cette sorte de vanité est assez commune ; heureux qui peut en rire ! L'homme sage & sensé en est plus le martyr que le frondeur. * *M. Boucher d'Argis. Voyez Sot.*

L'impertinent ne distingue ni les lieux , ni les circonstances , ni les choses , ni les personnes. Il parle , & il offense ; il parle encore , & il offense encore. Il n'est pas toujours sans esprit ; mais il est sans jugement , sans délicatesse : il rebute , il aigrit ; on le hait , on le fuit ; c'est un fat outré. Je ne scias si l'impertinent est fort sensible à son propre caractère , quand il le rencontre dans un autre ; je ne le crois pas. C'est le bon esprit , & un grand usage du monde , qui corrigent de l'impertinence qu'on tient de la mauvaise éducation. S'il y a des hommes impertinens , il ne manque pas de femmes impertinentes. Une petite-maîtresse , ou une impertinente , c'est presque la même chose ; il y en a d'autres encore. * *Id.*

IMPIÉTÉ.

L'impiété est une injure faite au Dieu en qui l'on croit. Il ne faut pas la confondre avec l'incrédulité. L'impie est un méchant qu'on doit mépriser ; l'incrédule est un homme qu'on doit plaindre. On accuse souvent d'impiété ceux qui ne sont qu'incrédules ; & cela n'est pas bien. Je ne connois point de livres impies ; j'en connois beaucoup qui

Liv

sont hétérodoxes. On ne doit regarder comme impies que les livres où l'auteur, par une inconséquence impardonnable, blasphème contre la religion qu'il avoue. ***

IMPORTUN.

Un importun est celui qui embarrasse, incommode, & ennuie par sa présence, ses discours & ses actions toujours hors de saison. * Voyez *Fâcheux*.

IMPOSTURE.

Ce mot vient du verbe *imposer*, qui signifie *tromper*, *mentir*, *séduire*. On peut en imposer par ses discours, par ses actions, & par ses manières. Tous les cas dans lesquels on abuse de la confiance, ou de l'ignorance des hommes, sont autant d'impostures. ***

IMPUDENCE.

L'impudence est un manque de pudeur pour soi-même, & de respect pour les autres. Je la définis une *hardiesse* insolente à commettre de gaieté de cœur des actions dont les loix, soit naturelles, soit morales, soit civiles, ordonnent qu'on rougisse ; car on n'est pas blâmable de n'avoir pas honte d'une chose qu'aucune loi ne défend. Mais il est honteux d'être insensible aux choses qui sont déshonnêtes en elles-mêmes.

Sous quelqu'aspect que l'impudence se

manifeste, c'est toujours un vice de l'éducation, & plus encore d'un caractère sans pudeur; en sorte que tout impudent est une espèce de proscrit naturellement par les loix de la société. * *J. Abadie.*

IMPUDICITÉ. *Voyez* PUDEUR.

IMPURETÉ.

L'impureté est un terme générique, qui comprend tous les dérèglements dans lesquels on peut tomber, relativement à la jonction charnelle des corps, ou aux parties qui l'operent. Ainsi la fornication, l'adultére, l'inceste, les regards lascifs, les pensées sales, les discours obscènes, sont autant de différentes espèces d'impureté. * *Did. encyclopéd.*

INADVERTANCE.

L'inadveriance est une faute, ou une action commise sans attention à ses suites. Les gens vifs, d'un sang bouillant, & d'un caractère distract, y sont fort sujets. Nous devons pardonner les inadveriances: qui de nous n'en a point commis? Ce seroit ne pas connoître les hommes, que de les croire capables de ne point faire des fautes. Le plus parfait est celui qui en fait le moins. ***

INCERTITUDE.

Voyez IRRÉSOLUTION.

INCLINATION.

L'inclination est une disposition de l'ame à aimer une chose par goût & par préférence.

Les inclinations naissent de l'éducation plutôt que du mécanisme des organes. Nous envisageons les objets vers lesquels elles nous portent, comme une source de plaisir ; tel est le goût que plusieurs ont pour la musique, pour la danse, &c.

Les inclinations diffèrent des penchans, en ce qu'elles sont moins fortes. Elles diffèrent aussi des passions, en ce que celles-ci sont plus violentes. *** Voyez *Penchant*.

INCONSTANT, LEGER, VOLAGE.

Un homme inconstant ne s'attache pas pour long-tems ; le leger ne s'attache pas fortement ; & le volage ne s'attache pas à un seul.

L'inconstant se donne à un autre, parce qu'il est dégoûté de l'objet qui lui plaitoit ; le leger, parce que l'objet n'a pas l'art de le fixer ; & le volage, parce qu'il veut goûter de plusieurs. ***

INCONTINENCE.

L'incontinence est l'excès dans l'usage des plaisirs. Elle est l'opposé de la continence. Voyez ce mot.

Le vice de l'incontinence est un de ceux qui nuisent à la tranquillité & au bonheur de la société. On conviendra d'abord que, quand l'incontinence blesse les droits du mariage, elle fait au cœur de l'outragé la plaie la plus profonde : les loix Romaines, qui servent comme de principes aux autres loix, supposent qu'en ce moment il n'est pas en état de se posséder ; de maniere qu'elles semblent excuser en lui le transport par lequel il ôteroit la vie à l'auteur de son outrage. Les plus tragiques événemens de l'histoire, & les figures les plus pathétiques qu'ait inventées la fable, ne nous montrent rien de plus affreux, que les effets de l'incontinence, dans le crime de l'adultere.

Ce vice n'a guères de moins funestes effets, quand il se rencontre entre des personnes libres ; la jalouſie y produit fréquemment les mêmes fureurs. Un homme, d'ailleurs livré à cette passion, n'est plus à lui-même ; il tombe dans une sorte d'humeur morne & brute, qui le dégoûte de ses devoirs : l'amitié, la charité, la parenté, la république n'ont point de voix qui se fasse entendre, quand leurs droits se trouvent en compromis avec les attrait de la volupté. Ceux qui en sont atteints, & qui se flattent de n'avoir jamais oublié ce qu'ils doivent à leur état, jugent de leur conduite par ce qu'ils en connoissent ; mais toute passion nous aveugle ; & de toutes les passions, il n'en est point qui aveugle davantage. C'est le caractère le plus marqué que

la vérité & la fable attribuent de concert à l'amour ; ce seroit une espece de miracle qu'un homme sujet aux désordres de l'incontinence , donnât à sa famille , à ses amis , à ses citoyens , la satisfaction & la douceur que demanderoient les droits du sang , de la patrie & de l'amitié. Enfin la nonchalance , le dégoût , la mollesse sont les moindres & les plus ordinaires inconveniens de ce vice. Le scavoir-vivre , qui est la plus douce & la plus familiere des vertus de la vie civile , ne se trouve communément dans la pratique , que par l'usage de *se contraindre sans contraindre les autres* , comme le dit fort bien un homme d'esprit. Combien faut - il davantage se contraindre & gagner sur soi , pour remplir les devoirs les plus importans qu'exigent la droiture , l'équité , la charité , qui sont la base & le fondement de toute société ? Or , de quelle contrainte est capable un homme amolli & efféminé ? Ce n'est pas que , malgré ce vice , il ne reste encore de bonnes qualités ; mais il est certain que par-là elles sont extraordinairement affoiblies. Il est donc constant que la société se ressent toujours de la maligne influence des désordres qui paroissent d'abord ne lui donner aucune atteinte. Or , puisque la religion est un frein nécessaire pour les arrêter , il s'ensuit évidemment qu'elle doit s'unir à la morale pour assurer le bonheur de la société. La crainte de Dieu , l'espoir d'une récompense sont des motifs bien plus efficaces que toutes les loix civiles , pour enga-

ger les hommes à s'acquitter de ce qui les concerne directement eux-mêmes, & à faire pour la société tout ce qu'ordonne la loi naturelle. * *M. Boucher d'Argis.*

INCREDOULITÉ. *Voyez* IRRELIGION. INDECENCE.

L'indécence consiste dans ce qui est contre le devoir, la bienséance & l'honnêteté. Un des principaux caractères d'une belle ame, c'est le sentiment de la décence. Lorf-qu'il est porté à l'extrême délicatesse, la nuance s'en répand sur tout, sur les actions, sur les discours, sur les écrits, sur le silence, sur le geste, sur le maintien; elle releve le mérite distingué; elle pallie la médiocrité; elle embellit la vertu; elle donne de la grace à l'ignorance. *Voyez Décence.*

L'indécence produit les effets contraires. On la pardonne aux hommes, quand elle est accompagnée d'une certaine originalité de caractère, d'une gaieté particulière & cynique, qui les met au-dessus des usages: elle est insupportable dans les femmes. Une belle femme indécente est une espece de monstre que je comparerois volontiers à un agneau qui auroit de la féroceité. On ne s'attend point à cela. * *M. Diderot.*

INDECISION. *Voy.* IRRESOLUTION. INDIGENT.

L'indigent est celui qui est privé des choses

nécessaires à la vie , au milieu de ses semblables , qui jouissent , avec un faste qui l'insulte , de toutes les superfluités possibles. L'indigence , dit M. *Diderot* , n'est pas un vice ; c'est pis. On accueille le vicieux , on fuit l'indigent. * *Voyez Pauvreté.*

INDIGNATION.

L'indignation est ce sentiment de mépris & de colere qu'une mauvaise action excite dans notre ame. Il est rare qu'elle soit injuste , parce que nous sommes le plus souvent indignés des mauvaises actions dont nous ne sommes pas l'objet. ***

INDISCRETION.

L'indiscretion est un manque de retenue dans nos discours , qui nous fait dire des choses que nous devrions taire. C'est un vice qui nous rend tôt ou tard insupportables dans la société ; & l'on est d'autant plus inexcusable d'y être sujet , que c'est peut-être , de tous les défauts , celui dont il est le plus facile de se corriger. ***

Un indiscret , & dont l'indiscretion provient d'un certain feu ou vivacité qu'il porte en lui , est plus à craindre qu'un méchant naturel. Celui-ci n'insulte que ses ennemis & ceux à qui il veut du mal ; au lieu que l'indiscret attaque indifféremment amis & ennemis. * *Pens. mor.*

Ceux-là sont à plaindre qui ne peuvent

garder un secret , ou une confidence. Quand on a ce défaut , on est presque toujours indiscret envers soi-même. On dit ses affaires à tout le monde , même celles qui souvent ne nous font pas honneur ; & l'on se fait mépriser. * *Ibid.*

Nos pensées sont à nous, pendant que nous les retenons dans notre cœur ; mais lorsqu'une fois nous les laissons sortir , elles sont en la puissance d'un autre , qui s'en peut servir pour nous perdre. * *Ibid.*

L'indiscrétion est ce qu'il y a de pis dans la société ; elle fâche sans vouloir fâcher ; elle entre mal-à-propos ; elle sort à contre-tems ; elle parle toujours d'elle-même ; elle rompt en visière ; elle écoute ce qu'on ne veut pas qu'elle entende ; elle n'entend pas ce qu'on veut qu'elle fâche ; elle raille de la laideur devant une personne laide ; elle attaque la pauvreté devant des personnes qui ne sont pas riches ; elle se déchaîne contre le peu de naissance , en présence de personnes qui n'en ont point ; en un mot , elle rit de tout ce qu'il faut faire , & fait tout de travers , ou à contre-tems. *

L'indiscrétion est un crime où l'injustice se joint à l'imprudence. Révéler le secret , ou d'un ami , ou de tout autre , c'est disposer d'un bien dont on n'étoit pas le maître ; c'est abuser d'un dépôt ; & cet abus est d'autant plus criminel , qu'il est toujours irrémédiable. Si vous dissipez des fonds qu'on vous avoit donnés en garde , peut-être ne sera-t-il pas impossible de les restituer un

jour ; mais comment faire rentrer dans les ténèbres du mystère un secret une fois divulgué ?

Qu'on ait promis de garder le silence, ou qu'on ne l'ait pas promis, on n'y est pas moins obligé, si la confidence est telle qu'elle l'exige d'elle-même : l'écouter jusqu'au bout, c'est s'engager à ne la point révéler. * *M. Toussaint.*

Quand celui qui vous donne sa confiance, l'auroit partagée avec d'autres, ce n'est pas une raison qui vous dispense du secret : vous le devez toujours garder inviolablement, sans vous ouvrir vous-même aux autres confidens qu'on vous a associés.... Encore un coup, vous êtes chargé d'un dépôt : nul ne peut vous libérer que celui qui vous l'a remis. La personne de qui vous tenez le secret, est seule en droit de vous délier la langue.

Une rupture même survenue entre deux amis, n'est point un titre qui éteigne l'obligation du secret : on n'est pas quitte de ses dettes, en se brouillant avec son créancier. Quelle horrible perfidie que d'employer à son ressentiment des armes qu'on auroit tirées du sein même de l'amitié ! Quoiqu'on ait cessé d'être unis par cette tendre affection, est-on affranchi pour cela de la droiture & de la bonne foi ? * *Id.*

On doit, pour ainsi dire, loger le secret d'autrui dans un recoin de sa mémoire où l'on ne fouille jamais : il faut, s'il est possible, se le cacher à soi-même, dans la crainte

rainte d'être tenté d'en tirer quelque avantage. S'en prévaloir au préjudice de celui dont on le tient, ou pour sa propre utilité, ce seroit user d'un bien dont on n'est pas propriétaire; usurpation, que le desir de la vengeance, déjà criminel par lui-même, n'est pas capable d'excuser. * *Id.* Voyez *Discretion.*

INDOCILITÉ. *Voyez* DOCILITÉ.

INDOLENCE.

L'indolence est un état d'inaction, une paresse de l'ame, une privation de sensibilité morale. L'homme indolent renonce à la dignité de son être; il n'est touché ni de l'amour de la gloire, ni de celui du bien. Inutile à la société, il n'aime que son repos; il se borne à la seule végétation: sa vie ne consiste que dans l'accroissement ou le déclin d'un corps qui, à l'égard du reste des hommes, pourroit aussi-bien n'avoir été qu'une simple machine, que la demeure d'un esprit immortel. ***

Quoique l'indolence agisse avec beaucoup de lenteur, elle ruine le fondement de toutes les vertus. Il vaudroit mieux subir le joug du vice plus actif, que de s'exposer à cette rouille de l'esprit, qui donne une mauvaise teinture à tout ce que l'on fait.
* *Naudé.*

INDULGENCE.

L'indulgence est une disposition à sup-
D. des Paf. T. I. M m

porter les défauts des autres & à pardonner leurs fautes ; c'est la vertu d'une ame éclairée. Les ignorans sont ordinairement moins indulgents que les autres , parce qu'ils n'ont pas réfléchi & qu'ils ne connoissent pas combien l'homme est fragile , & combien il y a de l'injustice à ne lui rien pardonner. Ils font des fautes , comme tout le monde ; mais ils jugent les autres , d'après les idées d'une perfection à laquelle aucun ne peut atteindre. ***

L'indulgence est le plus grand effort de la raison humaine. Nous faisons tous injustes : injustes en ce que nous ne nous faisons pas justice à nous-mêmes , & parce que nous sommes portés à l'exercer trop cruellement à l'égard des autres. Les faiblesses d'autrui ont pour nous un relief qui les rend infinitement sensibles ; les nôtres sont à nos yeux , comme ces traits effacés qui demandent la contention la plus violente pour être reconquis. Notre esprit est , par rapport à nos défauts sur-tout , une espece d'arc lâche & débandé qu'on ne peut faire rentrer en lui-même qu'avec les plus grands efforts : il n'est cependant pas d'homme indulgent qui n'ait dû les faire. Le don précieux d'excuser les fautes des hommes , de toutes les qualités qu'on peut acquérir , est donc la plus laborieuse & la plus sensible. C'est le propre d'un esprit souverainement vrai , qui a su se connoître ; d'un esprit judicieux & profond , qui connaît la nature humaine , & qui voit à combien peu il tient qu'un

Homme de mérite ne ressemble à celui qui n'en a point. On ne trouvera jamais un homme d'une indulgence générale & décidée , sans une raison supérieure , infiniment plus estimable que tout le génie & tout le bel esprit du monde. * *La Psychanthropie.*

Tout homme lorsqu'il n'est pas né méchant , & lorsque les passions n'offusquent pas les lumières de sa raison , sera d'autant plus indulgent qu'il sera plus éclairé.... Si le grand homme est toujours le plus indulgent , s'il regarde comme un bienfait tout le mal que les hommes ne lui font pas , & comme un don tout ce que leur iniquité lui laisse ; s'il verse enfin sur les défauts d'autrui le baume adoucissant de la pitié , & s'il est lent à les appercevoir , c'est que la hauteur de son esprit ne lui permet pas de s'arrêter sur les vices & les ridicules d'un particulier , mais sur ceux des hommes en général. S'il en considère les défauts , ce n'est point de l'œil malin , & toujours injuste de l'envie ; mais de cet œil serein avec lequel s'examinerоient deux hommes qui , curieux de connoître le cœur & l'esprit humain , se regarderoient réciproquement comme deux sujets d'instruction , & deux cours vivans d'expériencie morale.... Un autre motif de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la connoissance qu'il a de l'esprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la foiblesse ; au milieu des applaudissemens d'un aréopage , il a tant de fois été tenté ,

M m ij

comme *Phocion*, de se retourner vers son ami, pour lui demander s'il n'a pas dit une grande sotise, que, toujours en garde contre sa vanité, il excuse volontiers dans les autres des erreurs dans lesquelles il est quelquefois tombé lui-même. . . . * *M. Helvétius.*

INEGALITÉ.

Y a-t il des inégalités parmi les hommes ? Oui : j'en apperçois de trois sortes ; inégalité d'âge & de sexe, inégalité d'esprit & de tempérament, inégalité de rang & de condition. Né, croissant, & formé, l'homme est dissimilable de l'homme.

Quelle est l'origine de ces inégalités ? & sont-elles conformes à la nature ? L'inégalité d'âge & de sexe n'entre point dans cette question, parce qu'elle est, sans contredit, l'ouvrage de la nature. C'est la nature qui fait naître, croître, déchoir & mourir toutes ses productions. C'est elle qui, par des vues dont nous ne pénétrons pas toute la sagesse, a distingué le sexe, même dans les plantes.

L'inégalité d'esprit & de tempérament est dûe, partie à la nature, partie à l'art; c'est la nature qui assujettit l'enfance aux infirmités, qui allume le feu de la jeunesse, qui affermit la vigueur de la virilité, & qui jette dans la caducité la vieillesse. C'est elle qui fait un sexe plus délicat que l'autre, & qui donne à l'homme & à la femme, dans leur maturité, des enfans plus robustes que

Dans un âge , ou trop tendre , ou trop avancé , ou mal assorti. Elle a peuplé les climats les plus doux , d'habitans beaux & bienfaits ; les climats les plus rudes , d'hommes petits , laids & difformes ; & dans les climats moyens , elle a distribué des degrés moyens de forte & de beauté. Elle proportionne la vivacité de l'esprit , la solidité du raisonnement , l'étendue du génie , la force de la mémoire , à l'âge , au climat , au tempérament. Mais c'est l'art qui augmente ces inégalités , par la différence d'exercices , d'éducation & de manière de vivre.

Quant aux inégalités mixtes , les changemens que l'art y apporte , sont-ils conformes à la nature ? Ce que nous appelons *perfection* en eux , est-il réellement une perfection ? La seconde de ces questions est évidemment étrangere à notre sujet. La première est facile à résoudre : la nature pourroit-elle condamner ceux qui travaillent à perfectionner ses dons , approuver ceux qui les négligent , & absoudre ceux qui les détériorent ?

L'inégalité des conditions est un établissement purement humain. Le riche naît aussi nud que le pauvre : le noble & le souverain ne portent du sein de leur mère aucune marque qui les distingue du roturier & du sujet. Quelle est l'origine de ces inégalités politiques ? Est-ce la violence ? Est-ce la ruse ? Est-ce le caprice ? Est-ce la raison ? Elles ne sont pas toujours en pro-

M m iii

portion avec les inégalités naturelles & avec les mixtes; mais ne devroient-elles pas l'être? En un mot, d'où viennent-elles? Sont-elles avouées par la nature, ou rejetées par elle?

Les inégalités politiques sont fondées, dans un sens, sur la société, & dans un autre, sur les inégalités naturelles & mixtes. L'une les a rendues nécessaires; les autres ont réglé le choix. La société avoit besoin de conducteurs. Qui choisir, si ce n'est les plus prudens? Il lui falloit un défenseur; où le chercher que dans le meilleur guerrier? En un mot, à qui confier les divers emplois, qu'aux plus capables de les remplir? Ce choix augmenta les inégalités déjà introduites, & en introduisit de nouvelles. L'inégalité d'estime vient de celle du mérite. D'abord on reconnut un mérite supérieur dans les magistrats, parce qu'ils étoient plus propres à procurer l'avantage de la société. Ensuite on eut du respect pour eux, parce qu'on les crut tels qu'ils devoient être. Celui qu'on devoit aux loix se répandit sur le législateur & sur ses ministres. Le magistrat s'entretenant du gouvernement avec ses ~~enfans~~, le guerrier leur parlant de guerre, les rendirent capables de leur succéder. Les emplois continués dans la même famille, accoutumèrent le peuple à en regarder les rejettons comme nés pour gouverner, & à présumer qu'ils égaleroient un jour le mérite de leurs aïeux. Ces égards donnerent lieu à la noblesse, qui fut d'ab-

Lord la marque & la récompense d'une vertu distinguée, & qui, dans la suite, fut accordée aux richesses, parce qu'elles sont souvent le fruit d'une industrie utile aux nations. S'il est permis aux souverains de mettre un impôt sur la vanité des hommes, & de tourner à l'avantage du public les défauts des particuliers, il leur est permis de vendre une distinction qui ne trompe que l'acheteur : il croit faire emplette d'honneurs, & il achète un vain titre. S'il a du mérite, il n'en est pas plus estimé de ceux qui en ont ; & s'il en manque, il n'en est que plus méprisé de tout le monde. *Le P. Castel.

Je conçois dans l'espèce humaine deux sortes d'inégalités ; l'une que j'appelle *naturelle* ou *physique*, parce qu'elle est établie par la nature, & qui consiste dans la différence des âges, de la santé, des forces du corps & des qualités de l'esprit, ou de l'ame ; l'autre qu'on peut appeler *inégalité morale*, ou *politique*, parce qu'elle dépend d'une sorte de convention, & qu'elle est établie, ou du moins autorisée par le consentement des hommes. Celle-ci consiste dans les différens priviléges dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres, comme d'être plus riches, plus honorés, plus puissans qu'eux, ou même de s'en faire obéir. *J. J. Rousseau.

L'invention des arts, & la multiplication du genre humain réunirent plusieurs petites sociétés. Il falloit un dessein unique,

M m iv

plan suivi. Les peres le formerent en se consultant entr'eux , & donnerent lieu à la premiere distinction entre le corps qui dirigeoit , & la multitude qui étoit dirigée.

Une famille se multiplia plus qu'une autre. Le terrain que le chef s'étoit approprié, du consentement des autres , devint trop petit. Allons , dirent les uns , chercher de nouvelles terres à défricher. Ils donnerent le premier exemple des émigrations , & le premier modèle des colonies : ils verserent le genre-humain sur toute la surface de la terre. Les autres divisèrent en plusieurs parties le bien originaire ; & lorsque ces parties furent intuffisantes pour les nourrir & pour les occuper , ils écouterent les familles peu nombreuses , qui les inviterent à partager leurs travaux & leur moisson , sans renoncer au dessein d'être seules à cultiver leurs terres dans le besoin. C'est ainsi que s'introduisit la différence de maître & de domestique. Dans cet état , fondé sur le consentement & sur l'avantage des deux parties , il n'est pas injuste que l'enfant commande au vieillard , ni l'imbécille au sage , parce que le domestique est destiné à aider & non à diriger , à seconder & non à conduire. * Voyez *Egalité*.

INEPTIE. *Voyez BÊTISE.*

INFAMIE.

L'infamie est une tache honteuse dans la

vie, qui nous a fait perdre l'honneur, & qui nous attire l'aversion des honnêtes gens. Un homme infâme est celui qui a une mauvaise réputation ; son meilleur parti est de vivre caché aux yeux du monde. Il n'est, pour toutes sortes de personnes, rien de si infamant que les châtimens ordonnés par la justice publique. * Voyez *Renommée. Réputation.*

INFORTUNE. INFORTUNÉS.

L'infortune est une suite de malheurs auxquels l'homme n'a point donné lieu, & au milieu desquels il n'a point de reproches à se faire. Nous attirons quelquefois le malheur sur nous ; mais l'infortune y vient d'elle-même. ***

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés ; & il n'y a que les paresseux de bien faire qui ne s'achent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection, sont autant de ressources que la commisération laisse, au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont, que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes ; il ne s'agit quelquefois que d'un mot, qu'ils ne peuvent dire ; d'une raison, qu'ils ne savent point exposer ; de la porte d'un grand, qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée, suffit pour lever une infinité d'obs-

tacles ; & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance. Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure & salutaire, & va fertiliser les lieux bas ; elle cherche toujours le niveau ; elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne, & ne donnent qu'une ombre nuisible, ou des éclats pour écraser leurs voisins.

* *J. J. Rousseau.*

Il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes. * *Id.* Voyez *Humanité. Bienfaisance. Adversités.*

INGENUITÉ.

L'ingénuité est la qualité d'une âme innocente, qui se montre telle qu'elle est, parce qu'il n'y a rien en elle, qui l'oblige à se cacher. L'innocence produit l'ingénuité, & l'ingénuité la franchise. On est tenté de supposer toutes les vertus dans les personnes ingénues. Que leur commerce est agréable ! Si elles ont parlé, on sent qu'elles devoient dire ce qu'elles ont dit. Leur âme vient se peindre sur leurs lèvres, dans leurs yeux & dans leurs expressions. On leur découvre son cœur, avec d'autant plus de liberté qu'on voit le leur tout entier. Ont-elles fait une faute ? Elles l'avouent d'une manière qui feroit presque regretter qu'elles ne l'eussent pas commise. Elles paroissent innocentes jusqués dans leurs erreurs ;

¶ les coeurs doubles paroissent coupables, lors même qu'ils sont innocens. Il est impossible de se fâcher long-tems contre les personnes ingénues ; elles désarment. * *Dictionnaire encyclop.*

Il y a de la différence entre l'ingénuité & la naïveté. La première est dans l'ame ; l'autre est dans le ton. L'ingénuité avoue, réveille, dit ce qu'elle pense ; la naïveté exprime, peint, embellit. Les expressions peuvent être naïves, & les discours ingénus. L'ingénuité semble exclure la réflexion, & la naïveté oublie qu'elle a réfléchi, pour s'attacher au sentiment. *** Voyez *Caractère. Sincérité.*

INGRATITUDE.

Oubli, ou plutôt méconnaissance des bienfaits. Je la mettrois volontiers, cette méconnaissance, au rang des passions féroces ; mais du moins on ne trouvera pas mauvais que je la nomme *un vice lâche, bas, contre nature, & odieux à tout le monde*. Les ingrats, suivant la remarque de Cicéron, s'attirent la haine générale, parce que leur procédé décourageant les personnes généreuses, il en résulte un mal auquel chacun ne peut s'empêcher de prendre part.

Quoique l'ingratitude ne renferme aucune injustice proprement dite, en tant que celui de qui l'on a reçu quelque bienfait, n'a point droit, à la rigueur, d'en exiger du retour ; toutefois le nom d'*ingras* désigne

une sorte de caractère plus infâme que ce lui d'injuste ; car quelle espérance aurai je de toucher une ame que des bienfaits n'ont pu rendre sensible ? Et quelle infâmie de se déclarer indigne par le cœur de l'opinion favorable qu'on avoit donnée de soi !

*J. Abadie.

Les vices étant d'autant plus horribles , qu'ils marquent plus de basseſſe , de noirceur & de corruption dans l'ame , que doit-on penser de l'ingratitude ?

Vice monstrueux ! & qui , à la honte de l'humanité , se trouve dans des hommes qui sont nés avec un cœur. Cette partie de nous-mêmes , ce cœur , le plus beau don que nous fit la main puissante qui nous créa , devroit , ce semble , être refusé à ces vils êtres , à ces ames étroites qui jamais n'en furent faire usage. On ne joueroit plus alors le sentiment en demandant un service ; & les ingratis seroient au moins connus à un signe certain.

Nos loix n'infligent point de peines contre l'ingratitude ; & pourquoi ? Seroit-ce par la même raison que le sage *Numa* n'en désigna pas contre le parricide , ou parce que la multitude des coupables entraîne l'impunité ?

Peut-être aussi n'envisageons-nous point ce vice sous le même jour sous lequel l'envisagerent les peuples (a) les plus sages de

(a) Les Perses , les Athéniens , les Lacédémoneiens , &c.

l'antiquité : ils recevoient dans leurs tribunaux l'action contre les ingrats : suivoient-ils en cela moins que nous les loix de l'équité naturelle ?

Un prince (a), dont on ne loua jamais les qualités du cœur , disoit que , *des grands bienfaits naissaient les grands ingrats.* Que d'hommes ont rendu cette vérité palpable !

Personne n'ignore que le premier des Césars expira sous les coups du plus grand des ingrats.

Nous lisons dans *Suetone*, que *Tibère* envoya des meurtriers chez l'augure *Cneïus Lentulus*, au moment qu'il apprit que cet augure l'avoit institué son héritier ; reconnoissance digne d'un tyran !

Qui trancha la tête du plus éloquent des Romains ? Celui - là même qui devoit la vie aux talens de ce grand homme.

Pourquoi le Sultan *Bajazet II* fait-il mourir le Bacha *Acomat*, qui avoit assuré son trône , & étendu les limites de son empire ? Le dirai-je , sans faire frémir d'horreur tout cœur sensible ? Il condamne , dit-il , ce sujet fidèle à la mort , parce qu'il se trouve dans l'impuissance de reconnoître les services qu'il en a reçus.

Que l'ingratitude ait accès dans quelques ames , je n'en suis pas surpris : il se trouve dans la nature quelques monstres épars ; mais que des nations entieres se livrent à un vice si odieux , c'est ce qui m'étonne.

(a) *Louis XI, roi de France.*

Que de grands hommes , à qui l'on fit reproche d'autre crime qu'un mérite trop éclatant & des grands services , ont péri sur l'échafaud , ou dans un honteux exil !
**M. L. de Londres.*

Il est des ingratitudes de toutes espèces ; mais je n'en vois pas de plus révoltante , que celle dont on use à l'égard des vieillards qui ont bien mérité de la patrie. Quatre provinces conquises , trente-cinq ans d'un gouvernement qui avoit fait le bonheur & la gloire du peuple Vénitien , sembloient devoir assurer au Doge *François Foscari* , une vieillesse honorable & tranquille ; mais son ingrate république flétrit ses lauriers & déshonneure ses vieux ans , par une déposition inouïe jusqu'à lui.

Ainsi la fleur , la gloire de nos parterres , est-elle foulée aux pieds de l'ingrat cultivateur , dès qu'elle a perdu la fraîcheur & l'éclat qui la distinguoient parmi les filles de l'*Aurore*.

Toujours recevoit , ne jamais rendre ; telle est la marche ordinaire de l'homme ingrat : toujours recevoir & ne rendre que de mauvais offices à ses bienfaiteurs , c'est le comble de l'ingratitude. Voyez ce gouffre qui absorbe tout ce que la petite de ses bords entraîne dans ses abysses , & n'exhale qu'une odeur infecte ; tel est le cœur de l'homme ingrat.

Mais , en peignant l'ingratitude de ces noires couleurs , ne semble-t-il pas vouloir engager la bienfaisance à arrêter le cours de

ses largeesses , & lui insinuer qu'il ne faut point obliger les hommes , puisque l'ingratitude est le fruit ordinaire des biens dont on les comble ?

O toi qui sondes les coeurs ! tu sc̄ais que la moindre pensée qui pourroit léser les droits de l'humanité , n'eut jamais d'accès dans mon ame.

Sc̄achez donc , coeurs bienfaisans , qu'il n'est pas moins beau de faire des ingratis , que de faire des heureux. Continuez à répandre vos dons ; & quand tout l'univers seroit peuplé d'ingratis , ne cessez de semer vos bienfaits. * Id.

Il vaut mieux , d'un soin généreux
Servir une foule coupable ,
Que de manquer un misérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

* M. Greffet.

INJURE , TORT.

L'injure regarde proprement les qualités personnelles ; elle impute des défauts. Le tort regarde particulièrement les biens & la réputation ; il ravit ce qui est dû. L'injure offense , & le tort nuit. * M. L. Girard.

Je vous conseille de souffrir ceux qui vous méprisent & outragent. Recevoir leurs injures avec un esprit tranquille & élevé , est la meilleure maniere de s'en venger. * Platon.

La moquerie est , de toutes les injures , celle qui se pardonne le moins. * Id.

Une injure qu'on méprise , tombe d'elle-même ; si on s'en fâche , on la fait valoir.
* *Tacite.*

INJUSTICE.

L'injustice est la violation des droits d'autrui.

Dieu punit quelquefois de grands crimes par des voies extraordinaires ; & les hommes ont du penchant à ajouter foi à ces coups éclatans de la Providence. Il y a dans le cœur humain un desir que l'injustice soit punie. Les hommes ont tous un fond de justice dans le cœur ; ils souhaitent naturellement que le ciel s'intéresse à venger l'innocence : en tout tems , en tout pays , on voit avec plaisir que l'Être suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeler en jugement : c'est une consolation pour le foible , c'est un frein pour le pervers qui est puissant.
* *Pens. div.*

INNOCENCE.

L'innocence dans les enfans , est l'ignorance du bien & du mal ; & dans les hommes , c'est la pratique du bien , le témoignage de sa conscience , la simplicité de mœurs , en un mot , l'assemblage de toutes les vertus , ou du moins l'exclusion de tous les vices. ***

Il s'en faut bien que l'innocence trouve autant de protection que le crime. Un coupable

pable puni est un exemple pour la canaille ; un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens. * *Variét. phil.*

INQUIETUDE.

L'inquiétude est un mécontentement de l'ame qui naît ordinairement de l'opposition qui se trouve entre notre état & nos desirs. On est inquiet, lorsqu'on est obligé de faire une chose pour laquelle nous n'avons aucun goût ; lorsqu'on ne réussit pas à ce qu'on a entrepris ; lorsqu'on ne peut posséder un bien que l'on desire. ***

INSENSIBILITÉ. *Voyez* SENSIBILITÉ.

INSOLENCE.

L'insolence consiste dans l'exagération des avantages de son esprit , de ses qualités, de sa fortune, & à les faire valoir d'une maniere outragante pour les autres. Un homme est insolent, lorsqu'il insulte à la misere d'autrui , lorsqu'il méprise ceux qui sont au-dessous de lui , lorsqu'il se glorifie d'être riche , de naissance , en présence de ceux qui ne le sont pas. ***

INSTINCT MORAL.

Voyez SENS MORAL.

INSULTE. *Voyez* AVANIE.

D. des Pas. T. I.

N n

INTÉGRITÉ.

L'intégrité est la pratique de la justice dans toute son étendue , & dans toute sa rigueur la plus scrupuleuse ; c'est la perfection de la probité. *** Voyez *Probité*.

INTELLIGENCE , SENTIMENT ,
SENSATION.

L'intelligence est comme une vapeur subtile que le soleil élève , sans préjudice de la sérénité du jour. Le sentiment est comme une vapeur grossière , qui forme un brouillard obscur. Les sensations sont comme de grosses gouttes de pluie , pesantes & denses , qui rendent le jour sombre & ténébreux.

L'idée répond encore à la vision de l'œil ; le sentiment , à la persuasion de l'oreille ; la sensation , à la sécurité aveugle du tact.

Le peuple est peuple par les sensations ; le savant est savant par les idées ; l'homme poli , l'homme tout court tient le milieu par les sentimens.

Les idées font l'esprit , les sentimens le cœur , les sensations l'ame. Par *esprit* , on entend l'ame comme dégagée des sens , & n'ayant que de l'intelligence. Par *cœur* , on entend l'ame comme moitié dégagée du corps , n'y tenant que par les sens & par un reste de sensation , & tenant à l'esprit par un commencement d'idée. Par *ame* ,

On entend l'esprit comme tenant tout-à-fait au corps & aux sens, comme intimement uni au corps, comme animant & vivifiant le corps ; d'où lui vient le nom d'*ame*, c'est-à-dire de substance qui anime. * *Le P. Castel.*

INTEMPERANCE.

L'intempérance est le vice contraire à la sobriété. * *Voyez Tempérance.*

Tout le monde frémît au seul mot de *poison*, quoiqu'il n'y ait pas un homme sur dix mille, qui en meure ; des milliers de personnes périssent par leur intempérance, & cependant tout le monde s'y livre. * *Prov. Chinois.*

Ne mange pas pour le plaisir de manger ; mais mange pour réparer tes forces & pour conserver la vie que tu as reçue du ciel. * *Confucius.*

L'ame d'un gourmand est toute dans son palais ; il n'est fait que pour manger : dans sa stupide incapacité, il n'est à sa place qu'à table ; il ne sait juger que des plats. Laissons-lui sans regret cet emploi : mieux lui vaut celui-là qu'un autre, autant pour nous que pour lui. * *J. J. Rousseau.*

INTENTION. *Voyez VOLONTÉ.*

INTERÊT.

Les hommes n'ont qu'un penchant décidé, c'est leur intérêt. S'il est attaché à la Nnij

vertu , ils sont vertueux sans effort. Que l'objet change , le disciple de la vertu devient l'esclave du vice , sans avoir changé de caractere ; c'est avec les mêmes couleurs qu'on peint les monstres & la beauté.

* *M. Duclos.*

L'intérêt considéré comme l'amour des richesses , est encore un des grands mobiles qui font agir les hommes. *Voyez Ambition.*

Otez l'intérêt de la terre :
 Vous en exilerez la guerre ;
 L'honneur rentrera dans ses droits ;
 Et plus justes que nous ne sommes ,
 Nous verrons régner chez les hommes
 Les mœurs à la place des loix.

* *Rousseau.*

INTOLERANCE. *Voy.* **TOLERANCE.**

INTOLERANT.

L'intolérant , ou le persécuteur , est celui qui oublie qu'un homme est son semblable , & qui le traite comme une bête cruelle , parce qu'il a une opinion différente de la sienne. La religion sert de prétexte à cette injuste tyrannie , dont l'effet est de ne pouvoir souffrir une façon de penser différente de la sienne , tandis que sa véritable source vient de l'aveuglement , de la présomption & de la méchanceté du cœur humain. Elle est si grande , cette méchanceté , que tout

homme de lettres, qui cherche ici-bas le repos, doit sans cesse prier Dieu de lui faire trouver grace auprès des intolérans : ceux de cet ordre ne sont pas d'ordinaire les plus habiles, & les plus zélés ne sont pas toujours les plus gens de bien ; mais les gouverneurs des Etats doivent tenir pour bons sujets tous les habitans pacifiques. L'Ecriture dit que nous sommes tous frères. Voyez *Tolérance*.

INTREPIDITÉ.

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'ame, qui l'eleve au-dessus des troubles, des désordres & des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle. C'est par cette force que les héros se maintiennent dans un état paisible, & conservent l'usage libre de leur raison dans les accidens les plus surprenans & les plus terribles. * *La Rochefoucault*.

La différence qu'il y a entre l'intrépidité & la bravoure, c'est que cette dernière ne connoît pas la peur ; qu'elle court au danger de bonne grace, préférant l'honneur à la vie, & que l'intrépidité affronte & voit de sang froid le péril le plus évident, n'étant point effrayée d'une mort présente. La bravoure fait qu'on s'expose, & l'intrépidité fait qu'on se sacrifie. *** Voyez *Courage*.

JOIE, GAIETÉ.

La joie est un plaisir que l'ame ressent,
N n iii

lorsqu'elle considere la possession d'un bien présent, ou d'un bien futur, qu'elle regarde comme assuré. La joie est dans le cœur, & la gaieté dans les manières. L'une consiste dans un doux sentiment de l'ame; l'autre dans une agréable situation de l'esprit. La joie est ordinairement le prix de l'innocence; & la gaieté naît du caractère & du tempérament.

La joie est naturelle aux ames innocentes,
Autant que la tristesse aux ames malfaisantes.
Un méchant n'est jamais assuré, ni content,
L'homme de bien est gai, quoiqu'il soit pénitent;
Le calme de son cœur paroît sur son visage;
Rien ne le peut troubler, rien ne lui fait ombrage;
Il sait rendre le bien pour le mal qu'on lui fait;
Sain, malade, par-tout égal & satisfait.

* *Anonyme.*

Le desir de la joie est, pour ainsi dire, la vie essentielle de l'ame; l'ame ne peut non plus être sans ce desir, qu'un corps vivant sans mouvement.

C'est l'espérance de la joie, qui cause toutes les actions des hommes; c'est la juste récompense & l'unique payement de tous leurs travaux, & on ne peut renoncer à sa possession. Il est vrai qu'on la cherche par des voies bien différentes; mais c'est elle qui est l'unique fin de toutes les recherches des hommes. S'ils renoncent à certaines joies, c'est qu'ils aspirent par-là à

d'autres qu'ils croient plus grandes ou plus assurées. C'est-là la conduite de tous les hommes , sans en excepter même ni les fous ni les désespérés. * *Réfl. sur les Paſſ.*

La joie n'est pas si délicate que la compassion; & les objets qui nous font rire , font en beaucoup plus grand nombre , que ceux qui nous font pleurer. Le champ est infiniment plus vaste dans les ouvrages de théâtre, pour les artifices comiques, que pour les tragiques ; & , par conséquent , ils méritent plus d'indulgence. *

On doit être toujours de bonne humeur , lorsqu'on ne souffre aucun mal ; mais la joie doit être toujours accidentelle à un homme sage & prudent , c'est-à-dire qu'elle doit venir de l'occasion qui se présente d'elle-même & qu'on ne doit guère rechercher. Du moins ceux à qui la joie est nécessaire pour être de bonne humeur , ressemblent à ces tempéramens qui ont besoin d'eau-de-vie pour se soutenir. *

Si nous en croyons nos logiciens , l'homme est distingué de tous les autres animaux , par la faculté qu'il a de rire. Son esprit est capable de joie ; & il y est naturellement disposé. *

La vertu ne doit pas être employée à extirper les affections de l'esprit , mais à les régler. Elle peut modérer & restreindre la joie ; mais elle n'a pas été destinée à la banir du cœur de l'homme. *

De même que la douleur cause à l'ame une espece de resserrement , & la porte à

se recueillir en elle-même par la crainte de ce qui la blesse ; la joie , au contraire , qui suppose exemption de peine & de danger , la porte à s'étendre avec une certaine confiance , & lui fait même trouver d'autant plus de douceur à s'écartier ainsi de son centre , que chaque mouvement qu'elle fait au dehors , est comme un nouveau témoignage de sa sûreté. *

Un excès de joie emporte l'homme plus loin que les transports de la douleur , de la colere & de la rage ; & j'ai vu , dans cette occasion , combien il faut veiller sur les passions , de quelque nature qu'elles puissent être , puisque les emportemens de joie ne sont pas moins dangereux pour nous , que les autres mouvemens de cœur , qui passent pour les plus dangereux. * *Réfl. sur les Pass.*

JOUISSANCE.

La jouissance est le sentimenr réfléchi de la possession. Combien y a-t-il de personnes qui possèdent sans jouir ? Combien plus y en a-t-il qui ne sçavent pas jouir ?

Pour bien jouir des choses , il faut en connoître le prix , & ne pas les desirer trop ardemment. L'ardeur des désirs , & l'imagination qui exagere la valeur des choses , portent le trouble dans la jouissance , & entraînent le dégoût après elle , aussi-bien que l'excès qui l'accompagne & l'abus qu'on en fait. * *M. Neuville.*

IRRELIGION. INCREDULITÉ.

L'irreligieux est celui qui n'a point de religion , qui ne connoît aucun culte. De combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la religion manque ? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut parler au fond de son ame ? Quel prix peut - il attendre de sa vertu ? Comment doit - il envisager la mort ? * *J. J. Rousseau.*

L'abus du sçavoir produit l'incrédulité. Tout sçavant dédaigne le sentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mène à l'esprit fort , comme l'aveugle dévotion mène au fanatisme. Evitez ces extrémités ; restez toujours ferme dans la voie de la vérité , & de ce qui vous paroîtra l'être , dans la simplicité de votre cœur , sans jamais vous en détourner par vanité , ni par foiblesse. Osez confesser Dieu chez les philosophes ; osez prêcher l'humanité aux intolérans. Dites ce qui est vrai ; faites ce qui est bien : ce qui importe à l'homme , c'est de remplir ses devoirs sur la terre ; & c'est en s'oubliant qu'on travaille pour soi. * *Id.*

Ah ! quel argument contre l'incrédulité , que la vie du vrai Chrétien ! Y a - t - il quelque ame à l'épreuve de celui - là ? Quel tableau pour son cœur , quand ses amis , ses enfans , sa femme concourront tous à l'instruire en l'édifiant ! Quand , sans lui prê-

cher Dieu dans leurs discours , ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire , dans les vertus dont il est l'auteur , dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! Quand il verra briller l'image du ciel dans sa maison ; quand , une fois le jour , il sera forcé de se dire : Non , l'homme n'est pas ainsi par lui-même ; quelque chose de plus qu'humain régne ici ! * *Id.*

Si nos incrédules modernes examinoient les choses avec attention & avec bonne foi , ils conviendroient qu'ils ont tort de parler contre la religion. On ne les verroit point disputer avec aigreur & arrogance sur des maximes qu'ils devroient respecter ; ils ne feroient pas tant valoir des objections qu'on peut alléguer contre tout ce qui n'est pas capable d'une démonstration mathématique , pour troubler l'esprit des ignorans , pour mettre le désordre dans les sociétés , ruiner les bonnes mœurs , & introduire le libertinage toujours nuisible. . . . Je voudrois que les incrédules se souvinssent que les plus sages & les plus habiles hommes de l'antiquité ont suivi la religion de leur pays , lorsqu'ils n'y voyoient rien de contraire à la bonne morale , ou aux idées qu'ils avoient de la nature divine. Le premier précepte de *Pythagore* étoit d'honorer les dieux , de la maniere qu'il étoit ordonné par les loix. *Socrate* , le plus renommé de tous les payens pour la prudence & la vertu , pria ses amis , dans les derniers momens de sa vie , d'offrir un coq à *Esculape* , pour se conformer

au culte religieux établi dans son pays. *Xénophon* nous dit que son Prince, qu'il nous donne comme le modèle de tous les autres, n'eut pas plutôt senti les approches de la mort, qu'il offrit sur les montagnes des victimes au *Jupiter* de son pays. Que dis-je? Les Epicuriens & les philosophes Atomistes marquoient beaucoup de discréption à cet égard, puisque, malgré leur système de physique, ils se bornoient à nier la Providence, & à soutenir, en général, qu'il y avoit des dieux; qu'il falloit les honorer, afin de ne pas choquer l'opinion recue, ni la religion de leur pays.* *M. Adisson.* *Voyez Déisme. Morale. Hazard. Religion.*

L'erreur & l'aveuglement sont le partage de l'incredule guidé par son sens particulier & par sa foible raison.

L'esprit docile, dit un auteur célèbre, admet la vraie religion; & l'esprit foible, ou n'en admet aucune, ou en admet une fausse: or l'esprit fort ou n'a point de religion, ou se fait une religion; donc ce qu'on appelle *esprit fort*, c'est l'esprit foible. La conséquence est juste. Quelle plus grande foiblesse que de vouloir être sans certitude sur le principe de son Être, de sa vie, de ses sens, de ses connaissances, de la nature & de la destination de son ame! L'idée d'un premier être parfait, éternel, de qui tous les autres tiennent leur existence, à qui tout se rapporte, qui nous a fait à son image; cette idée ne prouve-t-elle pas plus de force & de noblesse dans l'homme qui

l'adopte , qui la croit , & qui la prend pour la régle & le terme de ses actions ?

Eh ! quel malheur a fait cette religion pour exciter leur fureur ? Si ses dogmes , ses cérémonies & sa morale les offendront ; s'ils ne peuvent en être les disciples , pourquoi troubler l'Etat & vouloir disputer aux autres la liberté de suivre les maximes du Christianisme ?

S'ils ne veulent pas jouir avec nous des lumières de la vérité , qu'ils nous laissent en possession de notre créance : qu'ils voient s'il est quelque royaume dans le monde où se trouvent des caractères analogues à leur manière de penser ; si on les y laissera établir leur système ; si des princes , ou des nations , applaudiront à leurs maximes capables d'ébranler le trône , & de troubler la société. Qu'ils sortent du milieu de nous ; la religion , toujours tendre pour ses enfans , les verra , sans doute , s'éloigner d'elle avec douleur ; mais la patrie se réjouira de leur retraite , & croira faire un gain en ne les comptant plus parmi ses membres.

Ils prétendent nous donner des systèmes propres à nous rendre plus heureux & plus parfaits. Eh ! quels hommes seroient plus heureux que les Chrétiens , s'ils se régloient sur la morale de l'Evangile ! Alors , quelle douceur dans les mœurs , quelle cordialité dans le commerce de la société ! quelle règle ! quelle honnêteté ! quelle justice dans toutes nos actions ! Une religion qui prescrit le bien , qui défend le mal , qui

ordonne de traiter tous les hommes en frères, de pardonner, & qui érige en devoir le pardon des injures, ne peut avoir pour ennemis que de mauvais citoyens, & des hommes méprisables. **Réc. de Réfl. cont. les Incred.*

La vraie cause de l'incrédulité c'est la sévérité de la morale Chrétienne; l'obscurité des mystères n'en est que le prétexte: on croiroit sans peine, & même sans réflexion, s'il suffissoit de croire pour être sauvé. *

Il y a des incrédules beaux esprits; c'est le grand nombre. Il y en a de sçavans. Peut-être même s'en trouve-t-il qui ont des principes d'honneur & de probité, des vertus de tempérament. Mais qu'il y en ait qui joignent à la pureté du cœur, & des mœurs, & un grand sçavoir, voilà ce que j'ai bien de la peine à croire. Quand on se conduit en vrai honnête homme, & qu'on joint à cette vraie probité beaucoup de lumieres, on seroit fâché de n'être pas Chrétien, c'est-à-dire de n'être pas récompensé un jour de sa vertu. *

IRRESOLUTION, INCERTITUDE, INDÉCISION.

Dans le sens où ces mots sont synonymes, ils marquent une indécision; mais l'incertitude vient de ce que l'événement des choses est inconnu, & l'irrésolution vient de

ce que la volonté a de la peine à se déterminer.

On est dans l'incertitude sur le succès de ses démarches, & dans l'irrésolution sur ce qu'on veut faire. * *M. L. Girard.*

On est irresolu dans les matières où l'on se détermine par goût, par sentiment : on est indécis dans celles où l'on se détermine par raison, & après une discussion. Une ame peu sensible, peu élastique, indolente & pusillanime sera irrésolue : un esprit lent, timide & peu subtil, sera indécis.

Dans l'irrésolution, l'ame n'est affectée d'aucun objet assez fortement pour se porter vers lui de préférence : dans l'indécision l'esprit ne voit, dans aucun objet, des motifs assez puissans pour fixer son choix.

L'indécis balance entre les différens partis, sans pencher vers l'un plutôt que vers l'autre, sans s'arrêter définitivement à aucun. L'irrésolu ne peut vaincre son indifférence : l'indécis n'ose porter un jugement.

L'irrésolu hésite sur ce qu'il fera ; l'indécis, sur ce qu'il doit faire. L'irrésolu n'est pas fait pour des professions dans lesquelles on est fréquemment obligé de se porter subitement à l'action, & de partir, pour ainsi dire, de la main, comme dans les armes. L'indécis n'est pas propre à réussir dans tout ce qui demande que l'on fasse sur le champ des combinaisons rapides, & que l'on juge sur le coup d'œil & sur de simples proba-

abilités, comme dans les jeux de commerce.

* *M. L. Roubaud.*

L'irrésolu aime qu'on le tire de son irrésolution ; il sent que c'est foiblesse ; il se condamne. L'indécis résiste, au contraire, quand on le veut tirer de son indécision ; il la prend souvent pour prudence ; il s'en applaudit.

Il faut exciter, piquer, aiguillonner, entraîner l'irrésolu : il faut éclairer, instruire, presser, convaincre l'indécis. Pour le déterminer, il faut avoir de l'autorité sur son esprit. Pour déterminer l'irrésolu, il faut avoir de l'empire sur son ame. Il est plus difficile de mener l'indécis, que l'irrésolu : il seroit peut-être moins aisé de corriger l'irrésolu, que l'indécis.

Le terme d'*indécis* peut être appliqué aux choses : *Mon sort est indécis*. L'épithète d'*irrésolu* ne convient qu'aux personnes.* *Id.*

On a souvent remarqué que les esprits irrésolus ne suivent jamais ni leurs vues ni leurs sentimens, tant qu'il leur reste une excuse de ne se pas déterminer..... Tout ce qui est interlocutoire paroît sage aux esprits irrésolus, parce que leurs inclinations les portent à ne point prendre de résolutions finales. Ils flattent d'un beau titre leurs sentimens. * *Le C. de Retz.*

Tous les hommes irrésolus de leur naturel, ne se déterminent que difficilement pour les moyens, quoiqu'ils soient déterminés pour la fin. * *Id.*

* Les gens irrésolus prennent toujours avec

facilité toutes les ouvertures qui les mènent à deux chemins , & qui , par conséquent , ne les pressent pas d'opter. * *Id.*

J U G E M E N S.

Ne soyez point précipité dans vos jugemens ; n'écoutez point les calomnies ; résistez même aux premières apparences , & ne vous empressez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies , comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.

Il faudroit , dans les jugemens particuliers , imiter l'équité des jugemens solennels. Jamais les juges ne décident , sans avoir examiné , écouté & confronté les témoins avec les intéressés ; mais nous , sans mission , nous nous rendons les arbitres de la réputation : toute preuve suffit ; toute autorité paroît bonne , quand il faut condamner. Conseillés par la malignité naturelle , nous croyons nous donner ce que nous ôtons aux autres. De-là viennent les haines & les inimitiés ; car tout se fçait.

Mettez donc de l'équité dans vos jugemens. Cette même justice que vous ferez aux autres , ils vous la rendront. Voulez-vous qu'on pense & qu'on dise du bien de vous ? Ne dites jamais de mal de personne. * *Mad. Lambert.*

La plûpart des jugemens des hommes ne leur sont dictés que par leurs passions & leur tempérament ; ils ne jugent des choses ,

ses, que par le rapport qu'elles ont avec eux ; ce qui porte naturellement à croire que ce qu'on appelle *raison*, *vertus*, est arbitraire. Cependant il est une raison indépendante du caprice & de l'opinion ; mais quelle est-elle ? C'est celle qui nous enseigne les moyens de nous rendre heureux.

JUREMENT. *Voyez SERMENT.*

JUSTESSE. *Voyez PRÉCISION.*

JUSTICE.

La justice consiste à rendre à un chacun ce qui lui est dû. L'utilité publique est la véritable règle de la justice. On entend encore par *justice*, l'observation des loix ; & ceux qui veillent à cette observation, sont appellés *juges*, ou *magistrats*. Leur devoir, dit un auteur, est de rendre la justice ; leur métier est de la différer : la plupart s'avaient leur devoir, & font leur métier. ***

Les jurisconsultes distinguent deux sortes de justice ; ils appellent l'une *communicative* : c'est celle qui met de la droiture dans le commerce de la société ; & l'autre *distributive* : c'est celle qui régle sur l'équité & sur les loix les différends que les hommes ont entr'eux. La première est celle des particuliers ; l'autre est celle des souverains & des magistrats. *** *Voyez Magistrats.*

Fin du Tome I.

D. des Pas. T. I.

O a

APPROBATION.

J'AIS lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Maunscrit qui a pour titre : *Dictionnaire des Passions, des Vertus & des Vices*. Je crois que l'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 21 Juillet 1768.

Signé DE PASSE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & séaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le sieur STICOTTI, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public le *Dictionnaire des Passions, des Vertus, & des Vices*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles

Ooij

soient ; d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaites, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit, qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vive-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPÉOU ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans caute, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, &

qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers Secrétaire, soi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'celles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clamour de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Compiegne, le dix-septième jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante-huit, & de notre Regne le cinquante-troisième. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré ensemble le présent Privilège & la Cession sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 84, Fol. 513, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, art. 41, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucun livre pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires, prescrits par l'art. 108 du même Réglement. A Paris, ce 14 Septembre 1768.

Signé BRIASSON, Syndic.

Je reconnois que le présent Privilège appartient à M. VINCENT, en toute propriété, ainsi que tous ceux qu'on pourroit obtenir, par la suite du susdit Livre. A Paris, ce 13 Septembre 1768.

Signé KELY STICOTTI.

